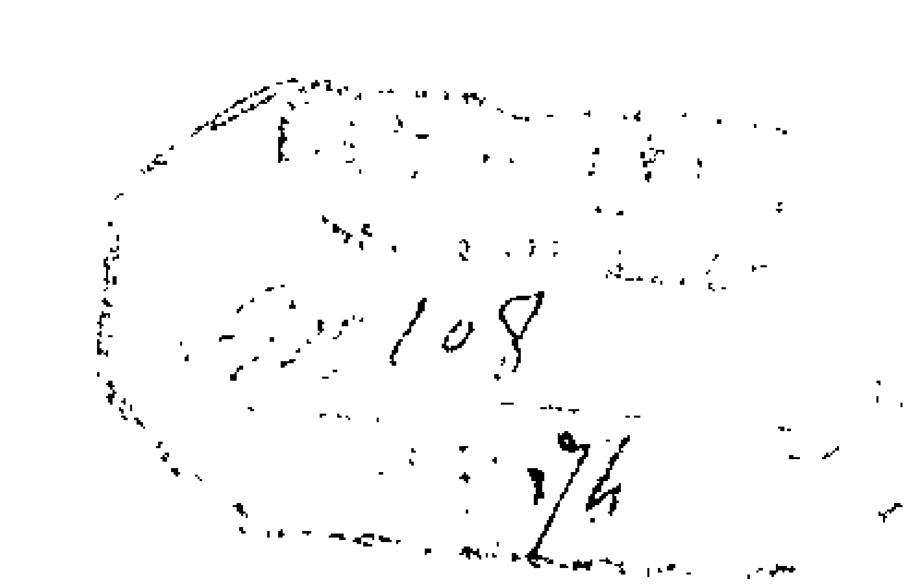
Le coureur d'aventures : l'homme à projets / par Pigault-Lebrun ; gravures hors-texte de Hadol et Abel B.


BnF Gallica



LES ROMANS ULTRA-COMIQUES ILLUSTRÉS



LE COUREUR D'AVENTURES

(L'HOMME A PROJETS)

PAR

PIGAULT-LEBRUN

Dessins de HADOL et ABEL B.

TOUS LES ROMANS

DE

PIGAULT-LEBRUN

SERONT PUBLIÉS DANS CE FORMAT

UN VOLUME TOUS LES MOIS

2 francs le volume



ONT PARU :

Monsieur Sans-Souci (en 16 livraisons).	1 vol.
L'Heureux Jérôme (en 19 livraisons).	1 vol.
Monsieur Botte (19 livraisons).	1 vol.
La Folie Espagnole (18 livraisons).	1 vol.

SOUS PRESSE :

Les Barons de Felsheim (20 livraisons).	1 vol.

Coulommiers. — Typ. A. MOUSSIN.

PIGAULT-LEBRUN



Gravures

PAR

HADOL

Hors tex

ET

ABEL F

DEGORCE-CADOT EDITEUR
rue Bonaparte 70 bis a Paris.

LE COUREUR D'AVENTURES

(L'HOMME A PROJETS)

SOMMAIRE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER

Vanité! Tout n'est que vanité! — Mme Robert, son fils et son directeur. — Première fugue du petit coureur qui rencontre l'ami Rifflard. — Route d'Evreux. — La jolie Louison et son ami le beau garçon, puis l'oncle d'Estival. — Nuit que Louison et réveil que M. d'Estival n'avaient pas rêvés. — Choses mystérieuses au cabaret et en diligence qui se dev·ileront à Rouen, sous forme de mariages naturels. — Entre temps Mme Robert a légalement épousé M. Dupont; on verra comment et pourquoi.

CHAPITRE II.

Compliqué et très-gai. — Personnages et *Scénario*. — Louison et M. Belle-Pointe. — Futur abbé et marchande de modes. — Président, conseiller-clerc et demoiselles de théâtre. — Parties carrées interrompues. — Perruque brûlée, actrice giflée. — Quinze mille livres escroquées. — Président-Dragon. — Recruteurs, revendeurs à la toilette et gredines se volant à qui mieux mieux. — Oncle berné par son coquin de neveu. — Travestissements — En diligence, puis en pleine mer. — Ce qu'on n'avait jamais vu à Dives et qu'on n'y verra plus jamais. — Stupéfaction du chef d'escadre commandant *la Minerve*. — La fin d'un coquin. — Le second chapitre narre tout cela et bien d'autres choses encore.

CHAPITRE III.

Il va être enfin plus spécialement question des projets et des aventures de Robert. — Comment il fait connaissance avec mylord Allisbad, philosophe à sa façon. — Conséquences tout à fait extraordinaires de cette rencontre et comment, aux îles Orcades notamment, être maître absolu de l'univers n'est pas le suprême bonheur. — Si M. Cammeron est le plus honnête des hommes et le meilleur des prêtres, la vieille Betty est bien la plus acariâtre des ménagères, et Robert le plus mauvais drôle des trois Royaumes.

CHAPITRE IV.

Robert devient Jacobiste et fils de Mac-Karon, l'un des sujets dévoués de Charles-Edouard. — Lord Lovat prend, pour paroles d'Evangile, toutes les balivernes qu'il leur plait de conter, milady encore davantage et miss Fanny, leur fille, mille fois plus.... L'amour s'en mêle et les choses vont un train d'enfer jusqu'à ce que Lord Kilmarnock découvre le pot aux roses. — Robert qui a rêvé d'abord Roi, puis Grand chancelier, enfin simple lieutenant et heureux époux, retombe Gros-Jean comme devant, non sans recevoir quelque chose par derrière.... mais sans épouser Fanny même à l'écossaise.

CHAPITRE V.

On y apprendra qu'il faut toujours se méfier des Dicksons inconnus, des

LE COUREUR D'AVENTURES

(L'HOMME A PROJETS)

CHAPITRE PREMIER

Vanité! Tout n'est que vanité! — Mme Robert, son fils et son directeur. — Première fugue du petit coureur qui rencontre l'ami Rifflard. — Route d'Évreux. — La jolie Louison et son ami le beau garçon, puis l'oncle d'Estival. — Nuit que Louison et réveil que M. d'Estival n'avaient pas rêvés. — Choses mystérieuses au cabaret et en diligence qui se dévoileront à Rouen, sous forme de mariages naturels. — Entre temps Mme Robert a légalement épousé M. Dupont; on verra comment et pourquoi.

— *Vanitas vanitatum, omnia vanitas.* Vanité des vanités, tout est vanité, nous dit en mauvais latin la sainte Ecriture, qui n'est pas écrite par Cicéron, mais qui, dans cet aphorisme, ne nous offre pas moins un trait sublime de morale, que nous ne méditons pas assez.

En effet, mes très-chers frères, tout est vanité. Quoi de plus vain que nos projets, qui souvent tournent à notre honte, ou dont le succès même n'est pour nous qu'un nouveau moyen de perdition? Hé! à quoi aboutissent-ils ces malheureux projets auxquels vous sacrifiez votre salut? A la fortune? Il faut l'abandonner à la mort, la laisser à des enfants qui n'en connaissent pas le prix, parce qu'ils ne l'ont point acquise par leur travail; qui la dissipent promptement, non en œuvres pies, ce qui serait méritoire, mais en péchés mortels, qu'on peut compter par sacs de douze cents francs, et même de quelque chose de moins, car il y a des péchés à tout prix.

Vos projets vous poussent-ils vers l'amour? Trompés, tourmentés par votre maîtresse ou par votre femme, vous verrez que vous n'avez saisi qu'une ombre; vous vous écrierez que tout est prestige et vanité, et cependant vous pécherez par pensée, si vous renoncez à pécher par action, car enfin, comment vous soustraire à la puissance du *Croissez et multipliez ?* Il est encore dit : *L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme*, et ceux qui ont dit cela savent bien que vous descendez toutes d'Eve, mes très-chères sœurs, qu'Eve a damné le genre humain, et que vous ressemblez plus ou moins à votre grand'-maman. Comment donc se marier, ou comment se passer du mariage? C'est ce que je ne vous dirai pas, parce que je n'en sais rien.

Vos projets vous portent-ils à une grande place? Semblables à un danseur de corde, vous ne serez plus occupés qu'à garder l'équilibre, et vous n'aurez devant les yeux que la culbute, qui parfois a des suites fâcheuses.

Arrivez-vous en clochant jusqu'au faîte des grandeurs? C'est alors que vous répéterez, et que vous répéterez encore : *Vanitas vanitatum, omnia vanitas;* car enfin notre divin Maître a dit : *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier*. Il est vrai qu'il a dit aussi : *Rendez à César ce qui appartient à César*, et ces deux maximes ne sont pas faciles à concilier. Ne concilions pas, et adorons. *Ave, Maria.*

Ne formez donc point de projets, mes très-chers frères ; c'est tenter la Providence, sans la permission de laquelle rien n'arrive jamais. Il est encore écrit : *Bienheureux celui qui s'abaisse, car il sera élevé*. Attendons donc dans l'obscurité et la méditation ce qu'il plaira à la Providence d'ordonner de nous, et certes, la main qui, après avoir abaissé Job, le combla de richesses, saura nous trouver, comme lui, sur du fumier.

Restons sur le fumier, mes très-chers frères, et jeûnons-y, ce qui est très-facile. C'est sous des haillons, des cheveux gras, des ongles longs et crasseux, que l'Eternel trouvera et exaltera celui sur lequel il aura laissé tomber un regard de miséricorde. Gardons-nous surtout...

Ainsi parlait, le 15 août 1734, le révérend père Salomon de Pontoise, capucin indigne, qui en agitant sa lèvre inférieure donnait à sa barbe grise un mouvement tout à fait gracieux. Digne père Salomon! que n'eût-il pas dit sur le danger des projets, si un ronfleur ne l'eût distrait d'abord et ne lui eût fait

perdre enfin le fil de son discours! Le père Salomon sua à grosses gouttes, s'essuya le visage à plusieurs reprises, et la mémoire lui manquant tout à fait, et n'ayant pas le talent d'improviser, et voulant finir par un coup d'éclat, il descendit de la chaire en s'écriant de toute la force de ses poumons : *Vanitas vanitatum, omnia vunitas.*

Le ronfleur qui avait privé l'auditoire de la suite de ce fameux sermon, que le père Salomon tenait du père Chrysostome de Poissy, lequel l'avait reçu du père Bonaventure de Villers-Coterets, lequel l'avait escamoté de la manche du père Fiacre de Quimper, qui l'avait volé au père Ovide de Paris, qui en était réellement l'auteur, et qui, en raison de son rare talent, avait été promu à la dignité de provincial de la province d'Artois, où il débitait une fois l'an le fameux sermon, qui n'empêchait pas les bons Artésiens de former le projet de devenir gens d'esprit, mais dont les vains efforts... Où en suis-je donc?... Ah ! le ronfleur était un petit bonhomme de dix ans, que madame sa mère menait régulièrement aux offices les jours où les chaises n'étaient pas aussi chères que les billets de spectacle.

Ce n'est pas que madame Robert fût réellement une femme selon Dieu ; c'était une chrétienne, comme tant d'autres, qui mettent une grande différence de la profession à la croyance, et de la croyance à la conviction. Comme tant d'autres, elle ne s'était jamais donné la peine d'examiner sa religion. Elle ne voulait point que son directeur l'affligeât quand elle se portait bien ; elle lui permettait de la consoler quand elle était malade. Du reste, elle tenait rigoureusement aux pratiques extérieures : cela aide à passer le temps, et donne une sorte de considération aux yeux de certaines gens. Or, chacun veut être considéré, et tel va chercher aux vêpres ou au salut ce qu'on lui refuse dans un salon.

Madame Robert s'était donc fait une haute réputation près de messieurs du bas clergé. En conséquence, ils avaient la bonté de trouver sa soupe succulente, son maquereau excellent, la poularde cuite précisément au degré nécessaire. A la fin du dîner, on déclamait contre les athées, les hérétiques ; on les damnait de pleine autorité ; on eût voulu les griller, *ad majorem Dei gloriam*, et madame Robert pleurait d'attendrissement en pensant aux plaies profondes que font ces malheureux à l'Eglise *triomphante.*

Le moka venait ranimer les imaginations fatiguées. On parlait

tous à la fois, ce qui est un sûr moyen de s'entendre, et quand on avait assez vociféré *anathème* sur ceux qui osaient être d'une autre opinion, on se quittait très-satisfaits les uns des autres. Le directeur de madame Robert restait, parce qu'elle était veuve, ce qui ne laisse pas d être commode, et qu'elle était d'âge canonique, ce qui n'est pas sans quelques avantages.

Le petit Robert était un espiègle qui préférait la société à l'église, parce qu'il tenait un coin parmi ses camarades. Il se souciait fort peu des offices, parce qu'il ne les entendait pas, des processions, parce que c'est toujours la même chose ; des sermons contre les projets, parce qu'il se trouvait fort bien d'en faire et de les exécuter.

Ses projets, à lui, n'étaient pas de ceux qui divisent, qui bouleversent un royaume ou une province. Ses vues ne s'étendaient pas encore si loin. Lorsqu'il s'endormait, il projetait une partie de barres, et il attendait, en ronflant, qu'il plût à madame sa mère de lui rendre l'usage de ses jambes.

Les choses ne tournèrent pas précisément selon ses projets. La partie de barres eut lieu ; mais le petit Robert fit une chute, d'où s'ensuivit une déchirure à sa culotte. La chute et la déchirure provoquèrent les railleries ; les railleries mirent en fermentation l'humeur bilieuse du petit Robert. Il cessa de jouer aux barres, pour jouer aux poings. Il projetait de rosser son adversaire, et son adversaire lui pocha un œil et lui cassa le nez. *Vanitas vanitatum !*

On se console aisément, à dix ans, d'avoir reçu deux taloches et d'avoir déchiré sa culotte ; mais on ne sait trop ce qu'on dira en rentrant chez soi. Mentir est le premier moyen qui se présente ; mais une figure ensanglantée, un œil poché, déposent contre la violence du porteur, et le petit Robert projeta de ne rien dire du tout et de laisser dire madame sa mère.

Madame Robert, très-échauffée d'une conversation mystique qu'elle ne comptait pas terminer sitôt, eut à son tour beaucoup d'humeur en voyant rentrer son fils, et cette humeur trouvant un prétexte tout simple de s'exhaler, elle se répandit en reproches amers sur l'inconduite du petit bonhomme, qui ne répondait rien, ainsi qu'il l'avait projeté, parce qu'il n'avait rien de bon à dire. Son silence faisant supposer ses torts plus graves qu'ils n'étaient, les gourmades suivirent les reproches. Robert jeta les hauts cris, et madame sa mère cria au scandale.

Le directeur observa d'un ton mielleux à la dame que son

état approchait de la colère, qui est, comme on sait, un des sept péchés capitaux; qu'il suffisait d'envoyer le marmot dans sa chambre, de l'y tenir au pain et à l'eau, et comme l'oisiveté est la mère de tous les vices, qu'il serait bon, pour qu'il employât bien son temps, de lui enjoindre d'apprendre un ou deux chapitres de l'*Ange Conducteur*, ouvrage excellent, très-propre surtout à former un jeune homme pour le monde.

Le conseil fut écouté, suivi dans toutes ses parties, et madame Robert et son directeur reprirent la conversation où elle en était restée.

Le petit Robert prit patience le premier jour, parce que ses arrêts le dispensaient d'aller à l'école. Le lendemain il s'emporta contre le régime qu'on lui faisait suivre, et quant à l'*Ange Conducteur*, il forma le projet de ne pas l'ouvrir.

Le troisième jour, Robert regarda son pain et son eau, n'y toucha point pendant la moitié de la journée, et projeta enfin de punir madame sa mère en se laissant mourir de faim; mais un estomac irrité est plus fort que tous les projets : à la fin du jour, Robert dévora sa ration tout entière, se promettant de faire bonne chère le lendemain.

En effet, il se leva vers minuit, il ouvrit doucement sa porte, plus doucement encore celle de madame sa mère, qui couchait seule, à son grand regret, et qui réparait au sein d'un profond sommeil les fatigues de la journée. Il décrocha ses poches du grand fauteuil, fit passer la bourse dans son gousset, descendit sur la pointe du pied, entr'ouvrit la fenêtre de la cuisine, et sauta dans la rue.

Il commença par marcher tout droit devant lui, et plus il s'éloignait du toit maternel, plus il était leste et gai. Il allait sans savoir où, et il était près des Champs-Élysées lorsque la bienfaisante aurore vint guider ses pas incertains.

Il s'assit sur l'herbe, et commença l'inspection de ses finances. Cinq écus de six francs, deux petits écus, trente à quarante sous de monnaie!... avec cela on peut commencer son tour de France.

Une laitière et une marchande de gâteaux de Nanterre passèrent à propos. M. Robert déjeuna comme un prince pour ses huit sous, et comme il avait passé la nuit à faire des projets et à les exécuter, il s'endormit profondément dès qu'il eut l'estomac garni.

Le soleil était déjà haut lorsqu'il s'éveilla, fortement tiraillé

par un bras et une jambe. C'était le petit Rifflard, son camarade chéri, qui avait dormi tranquillement dans son lit, parce qu'il ne faisait pas de projets, qu'il était au mieux avec ses parents, dont il suivait aveuglément les conseils, et qu'ainsi il vivait toujours en paix avec lui-même et sans inquiétude du lendemain.

Le petit Rifflard marchait d'un air délibéré, ses livres sous le bras, et il était entré aux Champs-Élysées pour y répéter encore une fois sa leçon du jour, afin d'obtenir de son maître le sourire d'approbation accoutumé.

Rifflard, plus âgé de deux ans que Robert, avait aussi plus de pénétration. Il avait jugé qu'on ne dort pas sur l'herbe à huit heures du matin, quand on a dormi ailleurs, et il venait de réveiller son camarade pour lui faire des représentations amicales, s'il voulait les écouter, ou pour lui rendre service, si cela était en son pouvoir.

— Que fais-tu là? — Je dors. — Que vas-tu faire? — M'en aller. — Où? — Je n'en sais rien. — Tu veux quitter Paris? — Pour toujours. — Ta mère y consent-elle? — Non; je m'enfuis. — Et tu ne crains pas de lui faire de la peine? — A-t-elle craint de me nourrir trois jours de pain et d'eau? — Le méritais-tu? — Non. — Eh bien, ne parlons que de toi. — Oh! moi, je serai bien partout. — Mais de quoi vivras-tu? — J'ai de l'argent. — D'où te vient-il? — Je l'ai pris. — A ta mère? — A qui donc? — Robert, Robert, voler ses parents! — Je n'emporte pas ce que je lui coûte en un mois. — Et quand cela sera dépensé? — Alors je verrai. — Robert, tu vas te perdre. — Oh! que non. — Je veux te prouver que je suis ton ami. — En partant avec moi? — En t'empêchant de faire une grande faute. — En ce cas, étudie ta leçon, et laisse-moi partir. Le beau temps, pour courir le monde!

— Écoute-moi, Robert, ton affaire peut s'arranger facilement. Notre maître a de l'affection pour moi; je lui parlerai, il ira trouver ta mère; elle t'aime, elle pardonnera. — Et à quoi cela me mènera-t-il? Il y a quatre ans que j'apprends à lire, à écrire et à compter; six ans à passer au latin et au grec; deux ans de logique et de théologie, et puis la tonsure, et puis les quatre mineurs, le sous-diaconat, le diaconat, la prêtrise: monsieur le directeur l'a décidé ainsi, et rien de tout cela ne me convient. — Hé! sais-tu à dix ans ce qui te conviendra à trente? Mon ami, nos parents voient pour nous jusqu'à ce que nous puissions

voir nous-mêmes. Il est possible qu'ils se trompent quelquefois; mais nous devons nous tromper bien plus souvent qu'eux. Robert, mon cher Robert, reviens avec moi. Je te le répète, ton affaire s'arrangera... Tu t'éloignes! tu ne m'aimes plus, tu ne m'as jamais aimé.

Robert s'éloignait en effet, et il marchait très-vite, parce que son camarade, beaucoup plus fort que lui, pouvait employer la force après avoir épuisé le raisonnement. Robert se retourna, après avoir fait une centaine de pas; il vit Rifflard à la même place, les bras étendus vers lui, ayant toujours l'air suppliant. Une larme coula des yeux de Robert; il s'arrêta, il fut sur le point de rétrograder... Une chaise de poste passe; le bruit des fouets fixe son attention. La gaieté d'une jolie dame qui folâtre avec un joli monsieur ranime dans le cœur à demi vaincu de Robert le goût des voyages. Il court, il s'attache aux ressorts; il retombe une fois, deux fois; un effort plus puissant lui porte le pied à l'étrier de derrière, d'où il s'élance sur une malle, aux courroies de laquelle il se cramponne avec les deux mains.

Robert avait cessé de voir ce monument auguste qui rappelle tant de choses, et que tant de rois n'ont pu finir. L'indépendance, ce premier sentiment de l'homme, cette impulsion de la nature, à laquelle il est si difficile de renoncer entièrement, l'indépendance s'offrait à lui, parée des charmes qu'y ajoutait son imagination. Plus d'école, plus de pain sec, plus de souvenirs du passé, point de regrets, moins d'inquiétudes encore de l'avenir. Parcourir l'espace avec rapidité, voir fuir derrière soi les hameaux, les forêts, les villages, les villes; tout admirer, jouir de tout avec cet abandon qu'inspirent la nouveauté et la possession de soi, tel était l'état de Robert.

La voiture avait pris un chemin à gauche; elle avait roulé une partie de la journée; elle s'arrêta enfin à Evreux. Les voyageurs avaient besoin sans doute de quelques restaurants, et Robert avait au moins autant d'appétit qu'eux. Il saute lestement à terre, parce que, si le sentiment de l'indépendance nous est naturel, celui de la propriété nous vient de la même source, et Robert craignait que les propriétaires ne lui prouvassent trop énergiquement qu'il n'avait aucun droit sur leur voiture.

Il est assez difficile de concilier le goût de l'indépendance absolue et le respect des propriétés. Aussi ceux qui n'ont rien ne les respectent-ils que pour s'épargner certains désagréments dont la justice a soin de multiplier les exemples.

La jeune dame, jolie comme un petit ange et légère comme l'hirondelle, s'était si prestement élancée de la voiture, que trois ou quatre pirouettes, suite nécessaire du saut précipité de Robert, ne lui avaient pas échappé. Elle l'interrogea avec cet air de bonté qui encourage toujours. Robert balbutia d'abord; mais le plus doux sourire lui arracha son secret. — Mon ami, ce pauvre enfant se sauve de chez sa mère. — Ah, ah! voilà un singulier rapport... — Rapport qui m'inspire un véritable intérêt. — Mais, Louison, tu ne te proposes pas de prendre avec nous ce petit garçon? — Pourquoi pas? — Il paraît bien né : tu n'en feras pas un jockey? — Fi donc! — Qu'en veux-tu donc faire? — Il courra avec nous, et nous chercherons les moyens de le placer en route. — Placer quelqu'un en courant la poste! — Je le veux, mon ami. — Je n'ai rien à répliquer à cela. Dis-moi, petit, sais-tu quelque chose? — Monsieur, je sais lire et écrire. — Il sait lire et écrire, mon ami! — Et compter, madame. — Et compter! Si nous ne trouvons rien de convenable d'ici à Amsterdam, nous le mettrons, à notre arrivée, chez quelque négociant. — Mais, Louison, il est encore trop jeune... — Je vous dis, monsieur, que je le veux. — Allons, qu'on nous serve et qu'il se mette à table.

Robert s'applaudissait de son évasion; Robert enchanté va faire bonne chère et courir la poste sans toucher à son petit pécule. Il s'inquiète peu de ce qu'il fera chez le négociant d'Amsterdam : il est loin de là, le présent lui suffit, et il n'a pas d'autre projet que d'en profiter.

L'appétit passe comme autre chose, surtout à une bonne table. Robert, las de manger, examina le jeune monsieur. C'était un beau garçon de dix-huit à vingt ans, qui, du moment où il était descendu de voiture, n'avait cessé de parler morale, vertu, bienséance, et qui n'avait cessé de s'interrompre, de minute en minute, pour embrasser la séduisante Louison, qu'il appelait sa petite femme. La petite femme rendait exactement les baisers et se mêlait de parler sagesse à son tour. Elle ne pardonnait pas une faiblesse à un individu de son sexe, parce qu'il est impardonnable de se donner autrement qu'en légitime nœud. Elle ne croyait pas à l'adultère, parce que ce crime affreux ne lui paraissait pas dans la nature. Tout ce qui est exagéré est insignifiant, et tout cela était fort égal à l'hôtesse et aux garçons qui servaient. L'hôtesse, qui connaissait l'Evangile et le plaisir, trouvait assez étrange que la jeune dame fût plus sévère que le Dieu sauveur; mais, pensait-elle, en faisant sa carte d'avance, la jolie dame est

nouvellement mariée probablement, et elle en rabattra comme bien d'autres.

Les valets retirés, on commença à parler folies. En parler, c'est n'être pas loin d'en faire, et on pria monsieur Robert de s'aller coucher.

Il allait gagner son modeste cabinet, lorsqu'on entendit dans la cour un bruit confus de voix et de chevaux. Le beau garçon tressaillit, sa petite femme s'évanouit, et Robert les regarda, incertain, et ne sachant quel projet former.

— Vous vous trompez, monsieur, disait une femme, ce sont de jeunes mariés, bien respectables, et qui ont édifié tous les gens de la maison par la moralité de leurs discours. — Oh! je connais de ces moralistes-là. Qu'on me suive; voyons ces jeunes mariés, et, si je me suis trompé, j'en serai quitte pour des excuses.

Le beau garçon, frappé du son de cette seconde voix, reste d'abord pétrifié. Il se lève ensuite, il va, il vient, il ne sait à quoi se résoudre, et comme on montait l'escalier, il sentit la nécessité de se décider, et promptement. Il prit les draps de son lit, il les attacha l'un au bout de l'autre, et il allait s'en servir pour se glisser dans la rue, lorsque la porte s'ouvrit brusquement.

— Ah! vous voilà donc, mon drôle! ah! vous avez cru faire impunément une telle équipée! Je vais vous apprendre ce qu'on gagne à se jouer à moi. Le beau garçon, plus mort que vif, tombe aux pieds du harangueur, cherche à pallier sa faute et à en obtenir le pardon. — Pas de défaites, pas d'excuses. Allons, messieurs, les menottes à cet égrillard-là. Qu'on le fouille et qu'on lui reprenne ce qu'il m'a volé. — Quoi! mon oncle!... — Votre oncle! je ne vous suis plus rien. Je vous abandonne, je vous déshérite. Comment, morbleu! vous m'emportez mille louis et vous enlevez la femme de chambre de votre tante! Vous êtes sans probité, sans mœurs, et vous osez m'appeler votre oncle! Mon argent, messieurs, mon argent d'abord, et qu'on le conduise ensuite à Saint-Lazare.

Ces messieurs étaient quatre cavaliers de la maréchaussée, que le cher oncle avait demandés à l'exempt d'Evreux, de qui ils avaient reçu l'ordre de lui obéir exactement.

Pendant qu'ils exécutaient à la rigueur celui que venait de leur donner le cher oncle, celui-ci écrivait au supérieur de Saint-Lazare de garder son neveu jusqu'à l'obtention de la lettre de

cachet que le ministre ne pourrait lui refuser. Il détaillait des faits si graves, si importants, qu'il était à présumer que le Lazariste ne se refuserait pas à ses instances (1).

On avait retrouvé ce qui restait d'argent. La somme était un peu diminuée, parce qu'on ne va pas de Paris à Evreux pour rien, et, le cher oncle, qui ne réfléchissait pas à cela, faisait continuer les plus sévères perquisitions.

Il aperçoit enfin Robert, toujours immobile, toujours incertain. Il l'interroge d'un ton à le faire trembler. L'air rébarbatif de l'oncle, l'aspect de la maréchaussée, les fers, la douleur du beau garçon étaient plus que suffisants pour troubler une tête aussi jeune et obtenir la vérité. Le pauvre petit raconta son histoire simplement, naïvement. Il se repentait sincèrement, disait-il, et il formait le projet de rentrer avec sa mère, si on voulait le reconduire à Paris. L'oncle, qui avait ses vues et qui n'aimait pas l'embarras, protesta que ce petit coquin ne pouvait être qu'un filou, pris sur le pavé par son neveu pour l'aider à le voler, à transporter ses espèces et à le servir en route. Cependant il se borne, par pitié pour son âge, à le prendre par une oreille, à le fouiller lui-même et à lui ôter ses dix ou douze écus, qu'il met dans sa poche. Il lui applique ensuite un coup de pied dans le derrière et le jette à la porte. La maréchaussée enlève le beau garçon, le fait remonter dans sa chaise et prend avec lui le chemin de la capitale. Quelle nuit en comparaison de celle que se promettait l'impétueux jeune homme ! *Vanitas vanitatum !*

Ces différentes opérations avaient pris une demi-heure au moins, et Louison ne retrouvait pas l'usage de ses sens, soit que la frayeur eût agi sur ses organes avec une extrême violence, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'elle continuât à jouer l'évanouissement, pour se dispenser d'entrer en scène. Le cher oncle resta seul avec elle, et on n'eut pas l'air d'y prendre garde dans la maison. Argent et complaisance, voilà la devise qui n'est écrite sur aucune enseigne, mais qui est gravée dans le cœur de tous les cabaretiers, logeurs, traiteurs, restaura-

(1) On recevait pour un temps, à Saint-Lazare, de très-jeunes gens, sur le simple exposé des familles, et on les nommait pensionnaires. On leur faisait prier Dieu 4 heures par jour, on leur faisait apprendre de mémoire l'*Imitation de Jésus-Christ*, et on les fustigeait vigoureusement soir et matin. Quelques-uns sont devenus fous, et y sont restés pensionnaires le reste de leur vie.

teurs, et que l'amateur découvre sous ces grandes lettres jaunes ou blanches, annonçant CABINETS PARTICULIERS.

Tout le monde sait combien les ligatures sont nuisibles dans tous les temps, et combien surtout elles sont dangereuses dans l'état où se trouvait Louison. Le cher oncle, pénétré de cette vérité, s'approcha de la jeune personne, s'empressa d'ôter des jarretières placées sur le genou; il détacha très-lentement ensuite les rubans du corset. Louison jugeant, à ces soins affectueux et au jeu d'une main caressante, que le ressentiment qu'inspirait le neveu ne s'étendait pas jusqu'à elle, Louison crut pouvoir ouvrir ses grands yeux, et les tournant languissamment sur le parent officieux : — Quoi ! c'est vous, monsieur d'Estival ! — Oui, mademoiselle; c'est moi qui vous aimais tendrement, que vous avez dédaigné pour suivre un freluquet. — Je vous proteste, monsieur, qu'il m'a attirée hors des barrières sous un prétexte qui vous eût abusé comme moi, et qu'ensuite... — Point de phrases, s'il vous plaît. Je ne vous en ai que trop fait, et les vôtres ne réussiront pas plus que les miennes. Vous êtes revenue à vous, vous avez soupé, vous n'avez besoin de rien. Voilà deux lits, ainsi point de scandale. Couchez-vous, croyez-moi, c'est ce que vous pouvez faire de mieux. — Comment, monsieur, vous prétendez... — Oui, mademoiselle, je le prétends. — Et vous croyez que je me prêterai... — Finissons en deux mots, vous avez deux ans de plus que mon neveu : donc vous êtes la séductrice. Vous avez égaré un enfant de famille, vous l'avez porté à voler ses parents et à les fuir : vous savez où cela mène. Choisissez de ce gîte-ci ou de l'autre, et dépêchez-vous.

L'argument était pressant. La petite aimait le beau garçon, mais elle aimait encore plus sa liberté. — Je ne m'attendais pas à ce dénoûment-là, pensait-elle en mettant son bonnet de nuit. Quelle différence, hélas ! de l'oncle au neveu ! *Vanitas vanitatum*, eût encore dit le père Salomon.

Le petit Robert, chassé sans un sou, avait gagné la rue et, ne sachant où aller, il s'était couché sur un banc de pierre qu'il avait trouvé assez à propos à l'extérieur de la maison. Il s'était mis à pleurer : c'est la première ressource de l'enfance. Bientôt il avait cessé de pleurer, parce qu'il avait vu que cela ne lui servait à rien. — Ah ! disait-il dans l'amertume de son cœur, si j'avais écouté mon ami Rifflard, je ne serais pas réduit à coucher sur une pierre, je ne serais pas exposé à mou-

rir de faim demain ou un autre jour. Malheureux projets! J'avais bien besoin de m'ingérer d'en faire! ah! ah!... si jamais... ah!... ah!... Et à force de faire ah! ah! la bouche ouverte et les bras étendus, Robert avait fini par s'endormir.

Sans doute le beau garçon faisait d'aussi tristes réflexions sur le chemin de Saint-Lazare; sans doute il n'eût pas pensé au repos pendant cette première nuit, si désirée, si attrayante auprès de Louison, et qui s'était changée en une nuit de deuil. Il n'en était pas de même du cher oncle, petit homme de cinquante ans, aux joues rubicondes et au ventre rebondi. Son premier succès avait provoqué un sommeil réparateur, et il s'y livrait avec la sécurité que lui inspiraient les droits qu'il venait d'acquérir et les précautions qu'il avait prises.

Il s'était endormi très-content de lui-même, mais sa compagne était loin d'être satisfaite; elle ne dormait pas. Vive, très-vive, elle aimait le plaisir et elle ne sentait que la dépendance à laquelle les circonstances venaient de la soumettre, et dont un coup d'éclat pouvait seul la tirer.

Quel coup imaginer, quel coup tenter? imiter la prude Judith était le plus court et non le plus sûr parti. Il n'est pas donné à toutes les femmes de traverser impunément une armée ennemie avec la tête de son général dans un sac, et les gens d'Evreux pouvaient y voir plus clair que ceux d'Holopherne. Louison d'ailleurs était une bonne fille, qui ne se souciait pas de couper le cou à un homme, qui après tout avait fait ce qu'il avait pu.

Elle se glisse doucement, très-doucement hors du lit; elle cherche ses vêtements; elle commence à s'habiller... Si M. d'Estival s'éveille, elle sera prise de certain besoin que nos élégantes françaises n'aiment pas à satisfaire dans leur chambre à coucher; s'il ne s'éveille pas, elle verra comment lui échapper.

Elle passe un bas, et prête l'oreille, elle passe sa robe, elle écoute encore; M. d'Estival ronfle toujours. La toilette se termine à travers ces alternatives d'espérances et de craintes. Enfin il ne reste qu'à sortir de la chambre, et pour cela il faut en avoir la clef, que l'oncle prévoyant a mise sous son chevet. Louison avance une main timide, elle retient son haleine, elle cherche, elle tâtonne, elle ne trouve rien. L'imperturbable dormeur la favorise enfin par des mouvements répétés, qui semblent indiquer que l'instant du réveil n'est pas éloigné. Louison tremble de tous ses membres; mais ferme dans son dessein, elle ne cesse de

chercher. La bienheureuse clef se trouve enfin au milieu du lit, dérangée probablement par l'agréable exercice qui avait précédé le sommeil.

Louison marche sur la pointe du pied; elle craint de fouler le parquet. Elle va droit à la porte, et passe devant la table sur laquelle était l'or destiné à ses plaisirs, et qui avait si promptement changé de mains. Elle s'arrête, elle regarde à la lueur d'une bougie ; elle soupire. Laissera-t-elle cet or ? S'exposera-t-elle à la misère, ou se livrera-t-elle à un libertinage ouvert ? Partir les mains vides, c'est se réduire à l'un ou l'autre parti. Emporter quelques louis ne lui paraît pas un grand crime, car enfin elle a droit à une vacation. Mais on est puni pour prendre dix louis comme pour en emporter mille. Où est alors l'inconvénient de tout prendre ? et puis, avec une jolie figure, de l'activité, de l'esprit, on doit faire fortune, et Louison ne manquera pas de rembourser le capital et les intérêts. Ainsi, M. D'Estival n'aura fait que prêter, et tout le monde emprunte.

Cet admirable raisonnement n'était pas terminé, que mademoiselle Louison avait déjà le sac sur le bras, et qu'elle avait fourré adroitement et sans bruit la clef dans le trou de la serrure.

Elle ouvre la porte, elle ôte la clef, elle se glisse, et n'oublie pas de mettre M. d'Estival dans l'impossibilité de la suivre de sitôt : elle l'enferme à double tour. Vive Louison pour la présence d'esprit !

Elle descend rapidement l'escalier, elle traverse la cour plus vite encore, parce qu'elle sait que dans les maisons de poste quelques postillons dorment toujours habillés, en attendant les coureurs de nuit. La grande porte est ouverte selon l'usage; Louison sort, elle rase le mur, elle s'élance, elle court. Des jambes s'embarrassent dans les siennes, quelqu'un tombe sur le pavé. Elle recule, elle retient un cri qu'allait arracher la frayeur. L'individu culbuté se relève... c'est un enfant, Louison se rassure ; il s'approche, elle reconnaît Robert.

Le petit la reconnaît de son côté. Il veut lui parler ; elle lui met une main sur la bouche : ce n'était pas le moment de causer. Il présente les siennes en suppliant; elle continue de marcher, et Robert de la suivre. La ville d'Evreux est grande comme une table de dix couverts; ils la traversent en un instant, l'un toujours suppliant, l'autre continuant à le forcer au silence.

Ils arrivent sous des arbres assez épais, à trente pas de la

grande route. Louison pose son sac, s'assied dessus; Robert se met auprès d'elle, et l'explication commence. — Où veux-tu aller, mon ami? — Avec vous, madame. — Je ne sais moi-même où je vais. — N'importe, je ne vous quitte pas. — Tu m'embarrasseras, mon petit, et je ne peux te servir en rien. — Je ne vous embarrasserai pas, je vous obéirai. — Retourne plutôt obéir à ta mère, je vais te donner quelques louis... — C'est ce que je voulais faire tout à l'heure; mais ma mère me met au pain sec, et vous me caressez. — Retourne, mon ami, retourne chez ta mère, puisque tu as le bonheur de l'avoir, et suis aveuglément ses conseils. — Vous avez déjà le bras fatigué, madame; vous êtes à pied, vous ne pouvez porter longtemps ce petit sac. Je le porterai à mon tour, et vous ne renverrez pas Robert après qu'il vous aura rendu service. Madame, ma belle dame, ne me repoussez pas! ne soyez pas insensible à mes prières! Robert tenait les deux mains de Louison, il les baisait, il les mouillait de ses larmes. — Je ne résiste plus, dit-elle; mais nous faisons chacun une faute, toi, de m'accompagner, et moi de le permettre. Allons, lève-toi, et marchons : nous ne sommes pas bien ici.

Louison ne raisonnait pas ainsi dans les bras de son amant, quand la fortune lui souriait, lui présentait l'image du bonheur et lui dérobait l'avenir. L'adversité nous force à descendre dans notre cœur, et nous rend juste envers nous et envers les autres. Louison, inquiète pour elle-même, ne se dissimulait plus le tort qu'elle faisait à Robert; mais sa raison était toujours soumise à son cœur.

Ils étaient à peine levés, qu'ils entendirent plusieurs chevaux galopant sur le pavé et venant droit à eux. Ils se jettent dans les terres, ils marchent à travers les champs, et le sac passe fréquemment du bras de Louison sur celui de Robert, et de Robert à Louison, trop faibles l'un et l'autre pour le porter longtemps.

Le jour commençait à paraître, lorsqu'ils se trouvèrent sur une grande route qui conduisait ils ne savaient où. Un jeune berger commençait à lever les claies de son parc, pour mener paître ses moutons. Louison, excédée de fatigue, l'aborde et lui demande s'il n'y a pas d'auberge dans les environs. — Là, à cent pas, sur le chemin de Rouen, répond le pâtre étonné de voir une belle dame courir à pied à cette heure. — Y est-on bien? — Oh! je le crois, madame : c'est là qu'arrête la diligence de Rouen. — Et quel est ce village, là-bas sur la droite? — Pacy, madame. — Et quel est le seigneur? — Monsieur d'Amberville.

Louison s'éloigne, et Robert la suit en haletant. Il ne lève plus les jambes qu'avec peine. Il faut marcher, ou languir la d'inanition, et cette réflexion lui rend des forces.

Ils arrivent à l'auberge. Louison vient de Pacy; elle est attachée à madame d'Amberville; un cheval de la maison l'a conduite jusqu'à la grande route; elle vient attendre la diligence de Rouen, et elle va déjeuner en l'attendant. Quoi de plus vraisemblable ?

On la fait entrer dans la plus belle chambre, et elle se met à table avec Robert. En allant et venant, l'hôte la regardait en souriant, et Louison ne voyait dans ce sourire répété qu'un hommage rendu à ses charmes : Louison se trompait. L'hôte était le filleul de M. d'Amberville; il connaissait la maison et tous les commensaux, et il y avait huit ans qu'il avait assisté aux funérailles de madame la comtesse. Il n'en servait pas Louison avec moins d'exactitude, parce que son argent valait celui d'une femme qui eût dit la vérité.

C'est ainsi que les gens du bon ton ne lèvent pas les épaules lorsqu'ils entendent un fripon d'importance parler probité, une prude s'échafauder sur sa vertu, un capitaine jurer que c'est à lui seul qu'est dû le gain de dix batailles, un magistrat protester qu'il a toujours été insensible aux charmes de ses solliciteuses, et cette modération de gens qui savent vivre n'a rien d'étonnant : il en est si peu qui n'aient à leur tour besoin de l'indulgence des autres !

La diligence se fit bientôt entendre, et un instant après, elle arrêta devant l'auberge. Quatre voyageurs en descendirent et se disposèrent à déjeuner aussi. C'était un abbé d'une très-jolie figure, qui avouait qu'il n'avait pris le petit collet que par amour des bénéfices ; une marchande de modes, très-passable encore, et qui avouait avec la même franchise qu'un joli homme est un meuble dont une femme ne peut se passer; un officier qui s'appliquait le principe de la marchande; enfin un marchand de bœufs qui ne parlait ni de son métier ni de ses ancêtres, mais qui disait à tout venant qu'il avait été à Paris acheter une charge de secrétaire du roi, pour faire entrer ses petits-enfants à Malte avec *dispense*.

Point de voitures publiques qui n'aient un original servant aux plaisirs des autres. Le marchand de bœufs était le plastron de l'officier et de l'abbé, lorsqu'ils ne cajolaient pas la marchande de modes, qui leur répondait à tous deux avec esprit et viva-

cité, et qui n'attendait peut-être que la couchée pour mieux faire.

L'aspect de mademoiselle Louison changea tous les projets. L'officier s'attacha exclusivement à elle; la marchande de modes se trouva réduite à son abbé, et ne s'en plaignait pas : une connaisseuse sait ce que vaut un abbé. Le marchand de bœufs causa avec Robert, dont l'esprit était précisément à sa portée. On ne s'ennuyait pas, on allait grand train, et on ne prévoyait rien de fâcheux.

Laissons rouler la diligence, et retournons un moment à Paris. Nous avons laissé le petit Rifflard dans les Champs-Elysées, les bras étendus vers son ami, qui courait, juché sur la malle des jeunes amants.

Rifflard ne voyait plus Robert, et ses yeux le cherchaient encore. N'écoutant que son amitié, ne suivant que l'impétuosité de son âge, Rifflard fait un à-droite et prend sa course. Il oublie sa leçon du jour, les prix qu'il a reçus l'année précédente, ceux auxquels il prétend à la distribution prochaine; Robert seul l'occupe, il n'a qu'un désir, qu'un but, c'est de le sauver.

Son maître le voit entrer couvert de sueur, de poussière, les cheveux et les vêtements en désordre. Il aimait sincèrement cet élève, qui répondait parfaitement à ses soins, et qui honorait son école par des succès distingués. Il s'inquiète, il interroge, il presse. Rifflard était aussi empressé de parler que le maître de l'entendre; mais il fallait qu'il reprît haleine avant de raconter ce qu'il avait vu, ce qu'il avait dit, ce que son ami lui avait répondu. Il finit par supplier son maître de courir chez Mme Robert, et de la décider à prendre les mesures nécessaires pour retrouver le malheureux fugitif. Rifflard désigna la voiture derrière laquelle courait Robert, la malle sur laquelle il était perché; il n'oublia pas même la couleur des roues et des brancards.

M. Morisset, qui n'allait guère que de sa classe aux Champs-Elysées, et des Champs-Elysées à sa classe, présuma cependant qu'un exprès, de quelque manière qu'il partît, ne rejoindrait pas une chaise de poste qui avait deux heures d'avance, et qui pouvait avoir pris la route de Versaillles, comme celle de Saint-Germain. Il pensait pourtant qu'on pourrait prendre des informations fructueuses dans les villes des environs, et que, puisque Ulysse avait retrouvé Achille, il n'était pas impossible de retrouver Robert.

M. Morisset fait sa barbe et passe sa chemise blanche : un maître d'école doit tout faire méthodiquement. Il se rend enfin chez madame Robert. Elle était mère, elle pleurait; quoi de plus naturel? Monsieur le directeur n'était point père; il craignait même de le devenir, car s'il eût tenu à la société, il eût cessé d'appartenir exclusivement à l'Eglise. Monsieur le directeur combattait froidement des affections douloureuses qui agitaient madame Robert lorsque M. Morisset entra.

Monsieur Morisset avait épousé une petite mère fraîche et dodue, qu'il aimait bien, à qui il avait fait cinq enfants, qu'il élevait de son mieux, et auxquels il était très-attaché. M. Morisset devait partager les peines de madame Robert, et il commença par s'affliger avec elle : c'était le moyen le plus sûr de se faire écouter.

Il passa ensuite aux réflexions, aux maximes, et il convainquit madame Robert que l'excessive sévérité n'est propre qu'à aliéner le cœur des enfants, à leur aigrir le caractère, à leur monter la tête, et à les jeter dans une suite d'erreurs et de fautes que des leçons douces, des manières affectueuses préviennent communément.

Le directeur répliquait que, puisque Jephté avait sacrifié sa fille innocente, on pouvait abandonner un mauvais sujet à son sort. Madame Robert répondit très-sèchement que Jephté avait fait ce qu'il lui avait plu, et qu'il ne lui plaisait pas à elle de sacrifier son fils, parce qu'il avait déchiré sa culotte. Le directeur, pénétré de cet axiome, qu'il faut savoir reculer pour mieux sauter, parut céder un moment. Mais comme l'administration d'une maison dévote appartient de temps immémorial au directeur, à commencer par Tartufe, qui était le directeur d'Orgon, celui de madame Robert se hâta de prendre des demi-mesures suffisantes pour la rassurer, et propres à favoriser les petits projets qu'il formait pour la suite.

Il fit monter le portier, asthmatique et boiteux, lui donna ses instructions, une lettre ouverte et pathétique, adressée à tous les maires des villes et villages par où il passerait. Il lui mit douze francs dans la main pour ses frais de route, et pria Dieu de bénir ses recherches.

Madame Robert n'avait pas oublié cette autre maxime : Aidez-vous, et Dieu vous aidera. Elle suivit jusque sur l'escalier le messager boiteux, glissa quatre louis dans la poche de sa veste, lui recommanda de monter en lapin sur toutes les voitu-

res qui le dépasseraient, de ne se laisser manquer de rien et de faire diligence.

Monsieur le directeur, très-pénétrant, devina à peu près ce qu'elle venait de faire, et parut ne se douter de rien. Le fameux *compelle* n'est en usage qu'à l'égard de ceux qu'on peut et qu'on veut écraser. Or, une béate qui a une bonne table, l'esprit faible, du tempérament et des formes, est une femme à ménager : ainsi pensaient du moins messieurs les directeurs de l'an 1734.

Celui-ci se rapprocha mollement, bénignement, saintement des affections maternelles. Il flatta, caressa ; il arracha un sourire qu'obscurcissait une dernière larme. Femme qui sourit n'est pas fâchée qu'on la console, et monsieur le directeur avait toujours une consolation à ses ordres.

Vous sentez que le portier voyageant tantôt à pied, tantôt à côté de l'humble conducteur d'une triste guinguette, ne devait pas joindre le petit bonhomme courant en poste et en diligence. Ajoutez aux moyens insuffisants de l'exprès, les visites qu'il rendait scrupuleusement à tous les maires existants sur la route, le temps perdu en colloques inutiles, et vous ne serez pas surpris qu'à la fin du troisième jour, le courrier, fatigué de ne rien voir, de n'obtenir aucun renseignement, s'en revint clopin-clopant, comme il s'en était allé.

Il ne restait qu'une ressource à madame Robert, c'était de faire insérer des avertissements dans les Petites-Affiches, très-bien faites alors par l'abbé Aubert, j'entends la partie littéraire, car pour le reste il suffit de savoir à peu près l'orthographe. Ces avertissements ne produisirent aucun résultat, parce qu'il est difficile de reconnaître un enfant à son signalement, parce qu'en arrivant à Rouen, Louison avait remplacé la culotte déchirée et l'habit crasseux par un habillement complet et décent ; enfin, parce qu'on prend peu d'intérêt aux maux qu'on n'éprouve pas, et que personne ne se donna la peine de s'enquérir du petit Robert.

Que fit madame sa mère ? ce que tout autre eût fait à sa place. Elle prit son parti, et elle eut raison, car enfin son directeur lui restait, et une privation ne rend pas insensible à une jouissance.

Il y a toujours d'ailleurs un bon côté dans les événements les plus fâcheux. Il est clair qu'un enfant de dix ans, qui se permet une telle équipée, doit être à vingt un détestable sujet ; et quel

tourment plus cruel pour une mère que d'être constamment témoin des déportements de son fils? La Providence ne s'occupait-elle pas visiblement de cette mère infortunée, en lui épargnant un spectacle qui eût empoisonné ses derniers jours? Hé! quel moyen plus sûr de marquer sa reconnaissance à cette Providence toujours attentive, que de donner chaque année aux pauvres ce qu'eût coûté un méchant garnement? Ainsi raisonnait monsieur le directeur, et les pauvres dont il parlait n'étaient pas ceux des hôpitaux, qui ne manquaient de rien alors, comme chacun le sait, mais ces pauvres qui ne sont connus que des ecclésiastiques et auxquels ils remettent très-fidèlement les aumônes qu'ils reçoivent.

Madame Robert n'était pas précisément de l'avis de son directeur. Elle lui faisait observer que tous les jours elle mettait tant au plat des pauvres malades, tant à celui du saint-sacrement, sans parler de la broutille, telle que les plats de saint Roch, de saint Polyeucte et de sainte Marie l'Egyptienne. Elle voulait bien ajouter quelque chose à sa contribution journalière; mais sept à huit cents francs par an lui paraissaient un impôt exorbitant. Le directeur répliquait que plus grande est l'offrande, plus grand est le mérite. Madame Robert ne prétendait pas à un mérite transcendant; cependant comme une femme qui prend un directeur se met en tutelle, celle-ci fut amenée insensiblement à transiger, il fut convenu qu'elle donnerait cinquante francs par mois pour aumônes secrètes, et elle paya le trimestre d'avance.

Cela n'empêchait pas d'envoyer à monsieur le directeur tantôt une pièce de toile de Hollande, tantôt quelques aunes de ras de Saint-Maur. Un autre jour, c'était le fin castor de Paris, ou la douzaine de rabats et la calotte luisante. Quant aux vins de dessert et aux liqueurs des îles, il les prenait à la maison, et madame s'en trouvait toujours bien.

Elle coulait doucement la vie entre Dieu et son ministre. Elle se trouvait si bien, qu'elle ne désirait rien de plus pour l'éternité. *Vanitas vanitatum!* Ces douces illusions devaient s'évanouir avant l'âge où une femme renonce au plaisir; âge malheureux, et pourtant inévitable, où on nous refuse inhumainement ce que nous ne pouvons plus procurer.

Madame Robert venait de congédier, avec une pension honnête, une vieille cuisinière qui ne pouvait plus remplir ses importantes fonctions. Elle avait pris pour la remplacer, la petite

Cocote, sa filleule, poulette de dix-huit ans, qui venait de finir son apprentissage chez un fameux restaurateur de la rue Saint-Honoré. Le chef de cuisine était un égrillard, et on sait quel ascendant a un supérieur sur ses subordonnés.

Cocote était jolie, et M. le directeur connaissait tant madame Robert! Il voulut s'assurer si la petite remplacerait dignement Geneviève, et il descendait vingt fois par jour à la cuisine. Il levait les couvercles des casseroles; il voyait Cocote opérer; il lui donnait des conseils, les joues enluminées et les yeux baissés; mais ces yeux se levaient furtivement; ils dardaient le feu du désir au fond du cœur de la jolie cuisinière, et si elle rougissait à son tour, notre béat cherchait un bras arrondi, une main qui n'était pas très-mal. Il fallait quelque prétexte : les gens d'une certaine espèce n'avancent qu'avec précaution. C'était quelquefois une piqûre dont il fallait étancher le sang; c'était une lardoire qui manquait de régularité, et qui avait besoin d'être guidée. Alors on faisait mettre des gants pour ménager des doigts dignes d'être employés à un tout autre usage.

Homme qui attaque et fillette qui aime le plaisir sont bientôt d'accord. M. le directeur prévit son triomphe, et il hasarda de passer du bras arrondi à la direction du fichu. L'épingle de modestie était toujours trop haut ou trop bas, et pour la placer précisément où il fallait qu'elle fût, une main hardie se glissait sous le tissu. Si Cocote avait l'air de s'en apercevoir, on n'avait d'autre intention que de garantir le plus beau sein de la traitresse épingle, et quelle élève de la rue Saint-Honoré peut prendre de tels soins en mauvaise part!

Pendant que tout cela se faisait en bas, madame récitait en haut le petit office de la Vierge, et comme monsieur n'avait encore rien de particulier avec Cocote, madame ne remarquait en lui aucun décroissement de ferveur.

Cependant un certain jour, ce jour-là madame assistait au salut, M. le directeur rentra tout à coup, pour prendre son bréviaire... non, c'était pour prendre une pêche à l'eau-de-vie. Cocote, qui n'aimait pas que les affaires traînassent en longueur, le prit par la calotte, et... et... et... etc., etc.

Ce soir-là, l'abbé se retira de meilleure heure que de coutume, et madame s'étonna un peu. Elle réfléchit pourtant que le plus brave homme peut n'être pas en état parfait tous les jours. Elle se coucha, comptant pour le lendemain sur un dé-

dommagement qu'elle n'obtint pas, et elle s'étonna beaucoup. Le troisième jour, elle s'étonna bien davantage. Elle sentit qu'on la réduisait à l'unité en faveur d'une beauté qui distribuait une *circulaire*, et elle éclata.

M. le directeur, très-embarrassé, essaya de se tirer d'affaire avec ses moyens usités. Il voulut persuader à madame qu'ils devaient tous deux s'applaudir d'avoir quelque rapport avec le saint homme Job. Madame répliqua vivement que Job, qui avait une femme acariâtre, avait pu courir la prétentaine; mais qu'elle, douce, belle et fraîche encore, ne devait pas attendre un tour aussi diabolique d'un homme pour qui elle avait trop fait. Le directeur se piqua, et madame, furieuse de la manière dont il prenait ses justes reproches, trouva dans sa colère la force de lui donner son congé.

Le directeur, désespéré de son imprudence et pénétré de ce qu'il perdait, entra à la cuisine, aborda Cocote et éclata.

Cocote exaspérée fut trouver son chef de cuisine, et elle éclata.

Le chef fut trouver sa bourgeoise, et il éclata.

La bourgeoise fut au salon trouver un mousquetaire, et elle éclata.

Le mousquetaire fut trouver la femme d'un fermier général, et il éclata.

La femme du fermier général fut trouver un duc et pair, et elle éclata.

Le duc et pair fut trouver une marchande de modes, et il éclata.

La marchande de modes fut trouver un père carme, et elle éclata.

Le père carme ne fut trouver personne, parce que certaine ursuline était morte pour n'avoir pas osé éclater.

Après tous ces éclats, il fallut que chacun prît un parti conforme aux circonstances. Laissons le père carme, la marchande de modes, le duc et pair, la femme du fermier général, le mousquetaire, la bourgeoise et le chef de cuisine, qui nous sont étrangers. Cocote fut chassée, comme de raison, et un écrivain du charnier des Innocents, qui la prit sous sa protection, la fit entrer aux étuves de Bicêtre. M. le directeur, après une retraite de quarante jours, fut obligé par ses supérieurs de quitter Paris; mais ils avaient eu soin de lui faire donner la direction d'un couvent de nonnes à Bordeaux. A la vérité, il fut obligé d'avoir

quelques complaisances pour la vieille supérieure ; mais par reconnaissance, elle fermait les yeux sur les assiduités de l'abbé près de madame de la Conception, et de certaine novice qui annonçait de grandes dispositions : ainsi tout le monde était content.

Madame Robert, dégoûtée des amours clandestins, et convaincue que le commerce des gens du monde n'est pas plus dangereux qu'un autre, épousa, après le délai nécessaire, un payeur de rentes, qui lui rendit la vie si douce, que, quatre ans après, elle fut emportée d'une indigestion, contre laquelle l'émétique et le thé se trouvèrent impuissants. N'anticipons point sur les événements. Nous reviendrons à la succession de madame Robert quand il en sera temps.

Louison écoutait, avec beaucoup d'intérêt, les douceurs que lui débitait l'officier. Elle l'avait toisé d'un coup d'œil : c'est toujours par là que commence une femme qui a de l'usage, et l'examen avait valu au jeune homme un surcroît d'attention.

Il attaquait, Louison se défendait, et elle grillait de se rendre. Elle n'opposait plus que cette molle résistance qui prépare une défaite. Le jour tombait, on approchait de Rouen, et il est facile de prévoir les suites d'une pareille conversation.

Tout à coup on entend une voix forte crier : Arrête, arrête ! Les postillons obéissent. Sont-ce des voleurs, ou la justice est-elle à la recherche de quelqu'un de ceux qui se sont réunis sans se connaître, et qui vont se quitter sans se regretter?

L'abbé pâlit, parce qu'il était poltron... comme un abbé.

La marchande de modes pâlit, parce qu'elle était femme.

Louison pâlit, parce qu'elle n'avait pas la conscience nette.

Le marchand de bœufs pâlit, parce qu'il avait une sacoche passablement garnie.

Robert pâlit, parce qu'il craignait d'être reconduit à l'école.

L'officier les prit tous sous sa protection, parce qu'il était brave.

La portière s'ouvre : c'est M. d'Estival qui se présente.

Il s'était éveillé, étendant les bras et cherchant sa Louison. Etonné de ne pas la trouver, il s'était mis sur son séant, et sa première remarque fut que son sac était disparu avec la belle. Louison lui plaisait beaucoup; mais il tenait plus encore à ses espèces, et il lui semblait que mille louis pour une nuit, c'était payer un peu cher.

Il s'était levé. Il avait tant frappé à sa porte, qu'enfin on était

venu lui ouvrir. Il avait envoyé chercher des chevaux de poste, et pendant qu'on les mettait à sa voiture, il s'habillait et réfléchissait au parti qu'il allait prendre.

Il n'était pas probable que Louison fût retournée à Paris. Elle y était connue, et la police sait y trouver ceux même qu'on ne connaît pas. Il n'était pas probable qu'elle eût pris des chemins de traverse, à pied, chargée d'un sac qui devait donner des soupçons. Il était plus vraisemblable qu'elle avait trouvé quelque occasion pour Rouen, d'où elle irait au Havre s'embarquer pour l'Angleterre. Ainsi raisonnait M. d'Estival, et il raisonnait juste.

Il avait fait partir un courrier en avant. Il payait bien les guides; il allait comme le vent, et il ne lui avait fallu que quatre heures pour rejoindre la diligence. Il s'était proposé d'abord de la suivre jusqu'au bureau, d'examiner ceux qui en descendraient, et faire arrêter Louison, si elle s'y trouvait. Cette mesure était sage; mais l'impatience de se remettre en possession de sa belle et de son sac, et cette fatalité qui fait échouer les vains projets des hommes... *Vanitas vanitatum!*

— Mademoiselle Louison est-elle ici? — Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Louison? reprit l'officier. — Monsieur, c'est une jolie fille qui m'emporte mille louis, à qui je veux bien pardonner pour la dernière fois, si elle veut s'arranger franchement avec moi. Les mille louis firent ouvrir les oreilles à l'officier. — Il n'y a pas ici de Louison, fermez la portière, et fouette, cocher! — Pardonnez-moi, monsieur, mademoiselle Louison est là, à côté de vous, une main dans la vôtre. Je la reconnais à merveille à la lueur du crépuscule. — Madame est mon épouse, monsieur. Allez rêver plus loin. — Ah! elle est votre épouse, monsieur? et mon argent est sans doute aussi à vous, ce sac qui est là-bas, dans le coin? — C'est une partie de la masse du régiment; c'est une somme destinée aux remontes. — Le prouveriez-vous, monsieur? — Faquin, prouveriez-vous le contraire? — Qui êtes-vous, monsieur, qui me parlez ainsi? — Hé! morbleu, qui êtes-vous, vous-même? — Je suis d'Estival, fermier général, et même honnête homme. — Attendez, je vais vous parler à l'oreille.

L'officier saute à terre et tire le cher oncle à l'écart. — Vous portez une épée. — Depuis trente-deux ans, monsieur. — Flamberge au vent, et en garde! — Mais je ne me bats jamais. — Vous vous battrez. — Cela vous plaît à dire. — Vous vous tairez donc? — Comme il vous plaira. — Ici et ailleurs? — Soit.

— Votre parole d'honneur. — Je vous la donne. — Si vous y manquez, j'irai vous chercher jusqu'au tapis vert, et je vous couperai la figure en présence de tous vos confrères. Vous vous nommez d'Estival : je ne l'oublierai pas.

Et en parlant ainsi, M. l'officier faisait siffler son épée nue autour du corps tremblant du pauvre financier. Il n'en fallait pas tant pour lui imposer silence. Il se retira les mains jointes, les genoux ployés, marchant à reculons jusqu'à sa voiture, dans laquelle il remonta, et il reprit aussitôt le chemin de Paris.

Il retrouva l'usage de ses sens dès qu'il fut éloigné de son officier. Il pensa qu'en le désignant aux bureaux de la guerre par son uniforme, sa taille, son âge, il serait facile d'en obtenir justice, mais il réfléchit en même temps que sa position n'était plus celle où il se trouvait en arrivant à Evreux. C'était un oncle justement irrité des déportements de son neveu, et qui le faisait arrêter pour prévenir les suites de son libertinage : quoi de plus moral? Ici, d'Estival n'était qu'un vieux libertin qui courait après une fille et de l'argent qu'elle lui avait escroqué. L'affaire ferait du bruit, les rieurs ne seraient pas de son côté, et madame d'Estival n'était pas endurante. C'était une fille de qualité, sans fortune, qui avait daigné descendre jusqu'à lui, qui avait pris dans sa maison le ton le plus tranchant, et qui ne lui permettait qu'une fois l'an d'user de ses droits de mari. Le pauvre d'Estival crut qu'il était prudent de se taire; mais il résolut de se venger sur son neveu de cette série de disgrâces. En effet, il l'eût laissé jusqu'à sa majorité à Saint-Lazare, si madame, qui avait des vues sur lui, n'eût exigé sa liberté après un mois de détention.

La marchande de modes et l'abbé trouvaient un peu extraordinaire que M. l'officier eût retrouvé tout à coup sa femme, qu'il n'avait point paru connaître au déjeuner, et à laquelle il faisait la cour d'une manière qui n'annonçait pas les habitudes conjugales, lorsque M. d'Estival parut. Cependant, comme il est toujours prudent de ne pas se mêler des affaires d'un tapageur, et qu'il était égal à madame et à l'abbé que l'officier fût ou non l'époux de Louison, ils voulurent bien avoir l'air de croire la fable assez mal arrangée qu'il leur débita à ce sujet. Le marchand de bœufs s'endormit pour s'épargner la peine de penser. Robert ouvrait les yeux et les oreilles : il croyait sa compagne mariée au beau jeune homme avec qui il avait couru la poste. Il n'y comprenait rien.

Louison, à qui l'officier venait de rendre un service signalé, ne pouvait lui donner un démenti sans blesser à la fois la reconnaissance et son cœur. Louison sentait l'avantage de marcher à l'avenir à l'ombre de cette redoutable épée ; Louison enfin, consentant à passer pour épouse, ne pouvait plus se dispenser d'agir en conséquence et elle bénissait la force des circonstances qui supprimaient les simagrées. Elle et son officier étaient parfaitement d'accord avant d'arriver à Rouen, et ils ne se doutaient pas que la marchande de modes et l'abbé fussent arrangés de leur côté. Le petit collet donne une adresse, une dissimulation!... Souvent une petite fille n'entend rien à un coup d'œil, ne sent pas l'intention d'une pression du genou ou du bout du pied; mais une marchande de modes de trente ans!...

On arrive au bureau des diligences ; on s'empresse, on descend : personne n'a de temps à perdre. Louison s'étonne un peu en voyant son officier mettre ses épaulettes dans sa poche et elle ne peut s'empêcher de lui en demander la raison. Il lui déclare franchement qu'il n'a pas le droit de les porter; mais qu'il n'en est pas moins un homme d'importance, un maréchal des logis et recruteur sur les quais de Rouen. Louison fait d'abord la grimace : mais elle réfléchit à l'instant qu'il était très-douteux qu'un officier l'épousât tout à fait, et qu'une fille un peu hasardée, mais fraîche et jolie, de plus propriétaire de mille louis, est un parti brillant pour un recruteur. Or, il n'est pas de fille faible qui ne désire remonter au rang des femmes estimables.

Notre recruteur habitait un modeste cabinet aux environs de la rivière. Il ne jugea point à propos de conduire sa nouvelle conquête dans ce réduit : il était bien aise de lui donner une certaine idée de sa magnificence... c'est elle qui devait payer. Il la conduisit à la meilleure auberge de Rouen. Il s'était galamment chargé des espèces et il avait donné son paquet à Robert.

La marchande de modes était assez embarrassée. Elle craignait de conduire son abbé chez elle, à cause de ses demoiselles, qui pouvaient jaser; elle craignait, par la même raison, d'être reconnue dans une auberge, et ses craintes étaient fondées. Les caquets auraient donné de l'humeur à certain président au parlement, qui l'entretenait assez bien, et qui, pour être tout à fait à son aise, avait procuré au mari un emploi lucratif dans nos colonies.

Cependant son abbé ne pouvait l'introduire au séminaire, et il fallait se décider à quelque chose. Femme galante n'est pas longtemps embarrassée. Celle-ci couvre sa tête et ses épaules d'une énorme machine faite de taffetas et de baleines, et qu'on nommait alors une *calèche*. Elle court après l'officier; elle prend en riant aux éclats le bras dont il pouvait disposer; elle conseille à l'abbé de marcher seul, pour éviter le scandale, et ils entrent tous ensemble à l'auberge.

Personne ne s'entend aussi facilement que ceux qui ont les mêmes goûts et qui font les mêmes folies. Le recruteur se chargea de commander le souper, de l'arrangement des lits, et pendant qu'on disposait tout, la marchande de modes s'était étendue sur un sofa, et avait ajouté à la précaution de la calèche celle d'un grand mouchoir blanc dont elle se couvrait le visage en se plaignant d'un mal de dents affreux.

Les filles de chambre, qui allaient et venaient, terminèrent enfin leur service et permirent aux quatre amants de se mettre à leur aise. L'ardent abbé dénoua, arracha le ruban de la calèche, embrassa sa divinité et lui présenta la main. Le recruteur plaça sa Louison; Robert prit la place qui restait et on commença à souper gaiement.

Chacun, occupé de ses affaires, ne pensait pas à ce petit Robert, qui entendait, qui voyait bien des choses qu'il n'avait encore ni vues ni entendues. Il lui parut très-joli de faire l'amour, et, sans savoir encore précisément ce que c'était, il n'en forma pas moins le projet d'avoir une maîtresse aussitôt qu'il le pourrait.

On allait se retirer et procéder à la consommation de deux mariages qui n'étaient encore qu'ébauchés, lorsqu'il passa par la tête de la marchande de modes de réfléchir au lendemain. A dix heures du soir, c'est beaucoup qu'une nuit heureuse ; c'est peu de chose à six heures du matin : l'égrillarde avait éprouvé cela, et elle jugeait assez bien de son petit abbé pour croire qu'il lui conviendrait au moins trois mois. Elle prononça que M. le maréchal des logis devait s'indigner de n'être pas au moins sous-lieutenant; et que ce qu'il avait de mieux à faire était de déserter ; que Louison ne serait jamais en sûreté en France, et que ce qu'elle pouvait faire de mieux était de s'expatrier ; que l'abbé, qui aimait les femmes et qui avait raison, finirait cependant par se faire enfermer, et que ce qu'il avait de mieux à faire était d'apostasier? que, liée elle-même à un président libertin,

mais qui n'était que cela, ce qu'elle avait de mieux à faire c'était de l'abandonner à sa bonne ou à sa mauvaise fortune. Ces observations furent trouvées très-judicieuses par des têtes déjà un peu échauffées par le bon vin; en conséquence, et après une discussion assez bruyante, il fut arrêté à l'unanimité :

Que le recruteur et l'abbé se procureraient le lendemain des habits bourgeois, l'abbé pour se cacher, le recruteur pour vendre secrètement le mobilier et les marchandises de la modeuse; qu'on prendrait la poste jusqu'au Havre; qu'on donnerait cinquante louis à un pêcheur qui passerait frauduleusement la société en Angleterre; qu'on élèverait avec les fonds communs un superbe magasin de modes à Londres, que Louison attirerait les chalands par ses charmes jusqu'à ce qu'elle sût travailler; que le recruteur et l'abbé feraient au fond l'amour à leurs femmes, et, pour la forme, les yeux doux aux douairières qui fréquenteraient la boutique; que Robert porterait en ville, d'abord les adresses et ensuite les bonnets, pour donner de la maison une opinion de décence que n'obtiennent jamais les marchandes de modes, qui font trotter de jolies filles, ordinairement très-complaisantes.

Le quatuor, déjà ivre d'espérances, se divisa pour prendre un avant-goût des délices dont un plan aussi sage que lucratif assurait la continuité... *Vanitas vanitatum!*

CHAPITRE II

Compliqué et très-gai. — Personnages et *Scénario.* — Louison et et M. Belle-Pointe. — Futur abbé et marchande de modes. — Président, conseiller-clerc et demoiselles de théâtre. — Parties carrées interrompues. — Perruque brûlée, actrice giflée. — Quinze mille livres escroquées. — Président-Dragon. — Recruteurs, revendeurs à la toilette et gredines se volant à qui mieux mieux. — Oncle berné par son coquin de neveu. — Travestissements. — En diligence, puis en pleine mer. — Ce qu'on n'avait jamais vu à Dives et qu'on y verra plus jamais. — Stupéfaction du chef d'escadre commandant la *Minerve.* — La fin d'un coquin. — Le second chapitre narre tout cela et bien d'autres choses encore.

Robert dormait profondément; le recruteur et Louison, très-satisfaits l'un de l'autre, se disposaient à dormir; l'abbé, qui avait encore besoin d'un guide et qui en avait trouvé un excellent dans sa modeuse, avait mérité un honorable repos. Le sommeil réparateur allait distribuer également ses pavots, lorsque la marchande entendit quelques mots très-significatifs qui partaient d'une chambre séparée seulement de la sienne par une assez mince cloison.

Elle croit reconnaître une voix qui ne lui était pas très-chère, mais avec laquelle son oreille était dès longtemps familière. Elle se met sur son séant et l'abbé aussi; elle écoute encore et l'abbé a peur.

Elle jette draps et couverture au milieu de la chambre et l'abbé tremble. Elle rallume sa bougie à la lampe à l'esprit-de-vin qui ménageait un demi-jour utile aux amants, et favorable à des appas de trente ans, et l'abbé se jette sous le lit. Elle s'habille avec la recherche et la décence les plus scrupuleuses, et l'abbé s'accroche, des pieds et des mains, au fond sanglé, le long duquel il se colle et où il se croit invisible. Elle ouvre la porte et sort, et l'abbé, fatigué d'une contraction de nerfs de cinq minutes, tombe de huit pouces de haut et s'imagine que le bruit de sa chute va répandre l'alarme dans toute la maison. Il se roule, il se relève, il va, il court. Sa bonne for-

tune le pousse dans la chambre du maréchal des logis, qui dédaignait de fermer sa porte, parce que sa *colichemarde* était là sur sa table de nuit.

Une colichemarde était une lame d'épée, très-large par le haut, et qui diminuait de moitié, à un pied de la monture, par deux biais qui avaient la vertu d'écarter considérablement le fer ennemi, ce qui facilitait la riposte, lorsqu'on avait eu l'adresse de parer. J'ai cru vous devoir cette courte explication.

Une fesse de l'abbé éperdu rencontre la pointe de la redoutable épée. Il jette un cri; il croit que l'ange exterminateur le poursuit, et va le punir de son incontinence. Il se jette dans le lit du recruteur, il s'y enfonce en disant d'une voix mourante :
— Monsieur l officier, protégez-moi!

M. l'officier se lève, passe son caleçon, prend son épée, frappe d'estoc et de taille, et s'étonne de ne rencontrer que des meubles et des lambris. Sa lampe d'une main, sa flamberge de l'autre, son bonnet de police sur l'oreille, les jambes et les pieds nus, il sort, il enfile une longue galerie. Il écoute, il n'entend que deux ou trois personnes qui causaient avec aigreur, mais qui paraissaient ne s'occuper que d'elles.

Qui diable a donc tourmenté, effrayé, lutiné ce pauvre petit abbé? L'officier s'approche de la chambre qui renfermait les causeurs; il prête de nouveau l'oreille; il est frappé de l'organe flûté de la marchande de modes, qui adressait des reproches sanglants à un homme qui la conjurait de se modérer, et qui implorait son indulgence. L'officier ne doute plus que cet homme n'ait enlevé la dame des bras impuissants de l'abbé, et, fidèle à ses devoirs envers les membres de sa nouvelle société, il ouvre, il entre, déterminé à faire sauter le ravisseur par la fenêtre.

Il voit la marchande de modes, qu'il croyait en chemise, comme lui, aussi soigneusement vêtue que si elle allait entendre une messe en musique, ou un opéra nouveau. Il voit deux hommes habillés de noir de la tête aux pieds, le chef couvert d'une volumineuse perruque artistement peignée, et plus loin, deux demoiselles, interdites, confuses, assez jolies, et un peu chiffonnées. Il ne sait que penser de tout cela.

Le sort de tout homme qui achète le plaisir est d'être trompé; mais femme qui trompe ne veut pas l'être : l'amour-propre, en ce cas, tient lieu des sentiments du cœur. La marchande en avait assez entendu pour juger que son président était en partie fine. Elle savait l'avantage que donne sur un homme la convic-

tion d'une infidélité. Il subit avec docilité le joug qu'on veut lui imposer; il perd le droit d'éclairer la conduite de celle qu'il a offensée. Ces principes sont communs aux femmes de toutes les conditions, et ce qui était particulier à notre modeuse, c'est que ses reproches devaient amener le repentir, et le repentir un pardon, dont elle comptait toucher le prix comptant. Elle trouvait plaisant de faire payer à M. le président les frais du voyage, et une partie de ceux de l'établissement projeté.

Elle avait pris, en entrant, le maintien et le ton d'une femme outragée; elle avait éclaté; elle soupçonnait depuis longtemps, disait-elle, l'affreuse vérité; elle faisait suivre le président. Avertie par ses espions, elle sortit de la maison où elle se tenait cachée depuis quinze jours; elle venait confondre un infidèle, et rompre avec lui sans retour.

Le président, attaché à sa maîtresse en proportion de ce qu'elle lui coûtait, le président, qui la croyait à Paris, et qui n'avait pas tort, n'avait pu résister à l'épreuve de l'absence. Il s'en dédommageait avec une petite actrice, que les bienséances de son état ne lui permettaient pas de voir chez elle, et qu'il trouvait le soir à cette auberge, dont le maître avait l'honneur d'être huissier, et était par conséquent le très-humble serviteur de tous les membres du parlement.

Celui-ci n'avait d'abord su que répondre aux reproches de sa belle : il était pris sur le fait. Il jugea pourtant qu'elle aimerait mieux pardonner une peccadille que renoncer au traitement qu'il lui faisait, et il voulut à son tour prendre un certain ton. La dame éleva la voix de manière à lui faire craindre que l'explication ne donnât une scène aux gens de la maison et même aux passants. Un soufflet, appliqué avec dignité par l'amante trahie à la déité nouvelle à laquelle le perfide rendait hommage, ajouta aux craintes du président, et le disposa à acheter la paix. — Ma bonne, ma toute bonne, mille écus ne peuvent-ils pas... — Hé! monsieur, c'est bien d'argent qu'il s'agit! Et elle fait voler la perruque magistrale au plafond. La perruque retombe sur un lustre qui portait six bougies, et le feu la consume en un instant. Le président, coiffé en enfant de chœur, le président désolé tombe à genoux. — Ma bonne, ma toute bonne, cinq mille francs, six mille francs... Voilà où on en était lorsque le recruteur parut.

— Ah! faquin, vous interrompez le repos d'honnêtes voyageurs, et vous insultez des femmes! — Au contraire, monsieur l'officier, madame a souffleté mademoiselle, et a brûlé ma perruque.

— Madame a sans doute eu ses raisons. Allons, qu'on l'apaise, et que tout cela finisse. — Hé! je ne demande pas mieux, monsieur l'officier. J'offre six mille francs... — Madame les refuse? ce n'est pas être raisonnable. — Je les refuse, monsieur l'officier, parce que l'argent ne guérit pas les plaies de l'âme, et que... — Il guérit tout, madame. Terminons. Que monsieur compte ses espèces, et vous me direz après de quoi il s'agit. Ah! je vois ce que c'est. Vous êtes son épouse, sans doute; vous le surprenez avec ces donzelles; il vous fait des offres qui apaiseraient une femme plus jeune et plus jolie que vous, et vous êtes récalcitrante! Corbleu!... La marchande allait sérieusement se fâcher de ce compliment saugrenu, si elle n'eût réfléchi à l'instant qu'il éloignait toute idée de collusion. — Allons, décidez-vous, madame, reprit l'officier. Empochez vos six mille francs, et sortez tous : je veux dormir.

— Mais, monsieur, je n'ai pas la somme sur moi. — Faites votre billet, payable demain à heure fixe.

Vous remarquerez qu'alors l'usage très-utile du papier marqué n'était pas aussi étendu qu'aujourd'hui.

Le président fait ce qu'on exige de lui, et il observe avec timidité qu'il est sans perruque, et que la nuit n'est pas assez avancée pour qu'il se hasarde à se retirer ainsi.

— J'arrangerai tout, dit le recruteur, quand ces demoiselles seront parties. Vous avez bien soupé, mes petites princesses, je le vois; allez vous dégriser ailleurs.

Les petites princesses, fort aises de se retirer de cette bagarre, ne se font pas répéter l'invitation.

Le recruteur s'approche alternativement du président et de son compagnon, qui se tenait silencieusement à l'écart, à demi caché dans une large et profonde bergère. Il les regarde sous le nez... Hé! mais, que je me rappelle... Hé! oui, ce sont eux. Vous avez servi, messieurs? — Jamais, monsieur. — Je suis depuis trente ans président au parlement. — Et moi, conseiller-clerc. — Chansons, messieurs, chansons : je vous remets à merveille. Vous êtes déserteurs des dragons de Schomberg. — Je vous proteste, monsieur... — Un président, un conseiller! c'est bien dans le corps respectable du parlement qu'il se trouve des libertins à parties de filles! Qu'on marche, et qu'on me suive en prison. — Je vous jure, monsieur, que vous vous trompez, et que. — Si je me trompe, je vous relâcherai demain. — Et pensez-vous à l'esclandre abominable... — Et que m'importe à

moi? — Un président sans perruque, un conseiller-clerc trouvés avec des filles! — Ce sont vos affaires. — Celle-ci nous perdra de réputation. — Je m'en moque. — Ne peut-elle pas s'arranger avec de l'argent? — Je suis sourd. — Cinquante louis? — Je suis sourd, vous dis-je. — Quatre mille francs? — En prison. — Cinq? — Marchez! — Dix? — Faites vos effets.

— Nous espérons au moins, monsieur, dirent, en écrivant, le président et son conseiller, que notre acquiescement à vos volontés nous tirera de vos mains? — Soyez tranquilles, messieurs, je suis homme d'honneur. — Mais, encore une fois, comment sortir d'ici sans perruque? — Je vais vous habiller en dragon, et personne ne vous regardera sous le nez. Vous donnerez le bras à madame, et si vos domestiques jugent qu'elle introduit furtivement un galant, le pis aller sera de passer pour ce que vous êtes peut-être, et ce que sont tant de gens qui valent mieux que vous.

Le recruteur reçoit les lettres de change, et retourne chez lui prendre un uniforme complet.

Une demi-heure s'était écoulée, et le calme profond qui régnait dans l'auberge avait dissipé la frayeur de l'abbé. Il est un âge où on a le don des miracles, et la chaleur du lit, et la fraîcheur des formes de Louison, et le charme de la variété, tout concourait à amener des effets dont le recruteur, en rentrant, resta stupéfait.

— Ventrebleu, l'abbé, nous sommes convenus de mettre nos biens en communauté; mais il n'est pas arrêté qu'elle s'étendrait jusqu'aux femmes : vous êtes un fripon. — Monsieur l'officier, je dormais. — Ah! vous êtes somnambule? Allez, monsieur le drôle, allez dans votre chambre, où je vais vous enfermer à clef. Vous êtes bien heureux d'avoir notre secret : je vous mettrais dans l'impossibilité de jamais cocufier personne. Et vous, mademoiselle, que direz-vous pour votre défense? — Mon cher Belle-Pointe, si on n'a pas arrêté la communauté des hommes, on ne se l'est pas interdite, et j'avais une furieuse envie de savoir ce que vaut un abbé. — Voilà de la franchise, au moins. Mais, ma belle, vous allez solennellement renoncer à l'église, ou par la mort... — Mon ami, ce n'était qu'une mouvement de curiosité. Ces gens-là ont plus de réputation que de mérite, et ma foi, vivent les dragons! — Je te pardonne, mon cœur. Aussi bien ne faut-il pas qu'une querelle de ménage nuise aux affaires essentielles.

M. Belle-Pointe prend l'accoutrement militaire, enferme le petit abbé, et retourne chez le président. Il le déshabille en un tour de main, et le fait entrer de force dans un habit trop long d'un pied, et trop étroit de six pouces. Il lui enfonce un chapeau bordé sur les yeux, lui met un sabre au côté, et lui souhaite le bonsoir. Le président suffoqué dans son habit, roide comme un pieu, inhabile à remuer les bras, se laisse conduire par sa fidèle marchande, et le conseiller-clerc ferme la marche.

Belle-Pointe a grand soin de s'emparer de l'habit noir, qui servira à prouver le délit, dans le cas où ses magistrats penseraient le lendemain à lui contester sa créance, ce à quoi ils ne pensaient guère, et il retourne près de mademoiselle Louison sceller la paix et soutenir la réputation de son corps.

Le conseiller-clerc s'en alla tout bonnement chez lui. Mais vous sentez que le président ne pouvait rentrer à son hôtel dans le grotesque équipage où il était. Il suivit sa maîtresse, chez qui il avait une portion de garde-robe, et surtout des perruques, pour remplacer celle du jour, qui était communément décoiffée.

Un souper poussé un peu loin, et des préliminaires très-piquants avec son actrice, devaient tourner au profit de la marchande. Elle marqua toute la vivacité que devaient faire attendre un raccommodement et une abstinence de quinze jours : il est des femmes infatigables.

Notre pauvre Robert paraît irrévocablement lié à une troupe de fripons, qui doivent en peu de temps lui communiquer des vices, et qui ne lui donneront pas l'exemple d'une vertu. La Providence, ou sa bonne étoile, ne le tireront-elles pas de leurs mains? Les étoiles ne se mêlent pas de nos affaires, et la Providence...

De moment en moment le petit fugitif se croyait plus heureux. Rien à faire; aller et venir à volonté; n'avoir d'autre obligation que de se trouver aux heures des repas, obligation à laquelle nous soumet facilement un bon appétit; bonne chère, bon vin; quelques caresses de mademoiselle Louison; avec cela, un paresseux gourmand peut supporter la vie.

Le recruteur ne perdit pas un moment, et partout il trouva des facilités. La ville de Rouen a sa friperie, qui ne vaut pas celle de Paris, mais où on peut cependant se donner à bon compte une tournure d'honnête homme, et c'est par là que Belle-Pointe commença. Il se rendit ensuite chez le conseiller et le président, auxquels il fit valoir le soin qu'il avait pris de se mettre décem-

ment, pour qu'on ne soupçonnât point leurs relations avec des recruteurs. Ces messieurs balbutièrent une espèce de remercîment, et comptèrent les espèces en faisant la grimace.

Belle-Pointe, qui était plaisant parfois, leur fit observer, en mettant leur or dans sa poche, que lorsqu'on doit l'exemple de la décence, et qu'on veut être libertin, il faut s'attendre à certains accidents qui tournent toujours au profit de ceux qui n'ont rien à perdre. Le président et le conseiller eussent payé le double pour le petit plaisir de faire pendre l'observateur ; mais ils n'avaient pour eux que le fond, la forme leur manquait, et alors, comme aujourd'hui, la forme emportait le fond.

Madame du Rézeau, très-sûre que de quatre jours son président n'aurait de velléités, avait commencé par écarter les témoins au moyen d'une sotte querelle intentée à ses filles de boutique. Celles-ci, assez jolies pour compter sur la Providence, qui se composait pour elles des officiers de la garnison et des clercs de procureurs avaient fait aussitôt leur malle dans un mouchoir, et étaient parties gaiement, persuadées que jamais elles ne pourraient manquer de rien.

Belle-Pointe, maître du terrain, fondit dans la boutique, à la tête d'une douzaine d'escrocs et de coquines qui n'avaient pas précisément mérité la corde, mais qui étaient dignes d'être admis dans l'intimité d'un recruteur.

Il leur parla en ces termes : — Canailles, je vous ai souvent fait faire de bonnes affaires, parce que vous m'en avez procuré d'excellentes. Ce qu'il y a ici vous convient à tous ; mais je suis l'ami de madame, j'entends que vous vous comportiez en honnêtes gens, et vous payerez les choses les deux tiers de ce qu'elles valent. Mesdemoiselles qui avez des bonnets sales et des rubans reteints, vous les changerez contre du neuf. Toi qui as gagné il y a huit jours cent cinquante louis à un nigaud, et qui ne possèdes qu'un habit assez propre, tu prendras le lit, la commode, les deux glaces, et les six chaises d'acajou. Toi, qui, pour faire mourir de faim les malheureux à qui tu prêtes sur gages, es intéressé à donner à ton taudis un extérieur décent, tu prendras ces rideaux de taffetas, ce secrétaire, cette ottomane, ces fauteuils et le linge de lit et de table. Toi qui vis aux dépens des enfants de famille, que tu mènes à grands pas à Saint-Yon ou à Bicêtre, et qui dois finir au moins par les galères, tu prendras ces habits noirs et ces perruques, dont tu n'as que faire, j'en conviens ; mais je le veux ainsi.

Je vais fixer le prix de tous ces objets.

— Mais, monsieur Belle-Pointe, dit le prêteur sur gages, il est clair que madame médite une banqueroute frauduleuse, ou une fugue, et, en pareil cas, vous savez qu'il n'est pas d'usage de payer les choses... — *L'usage est fait pour le mépris du sage.* Paye, faquin! Qu'on lise les étiquettes que je mets à chaque objet, qu'on paye, et qu'on vienne enlever ce soir deux heures après le coucher du soleil. — Mais, monsieur Belle-Pointe... — Aimez-vous mieux que j'aille vous dénoncer à la police? Vous savez qu'elle a des bontés pour moi depuis l'aventure de cet inspecteur que j'ai fait boire pour l'enrôler, et le rendre gratuitement à son chef.

Cette menace fit trembler l'auditoire, sur lequel Belle-Pointe exerça dès ce moment un empire absolu.

L'argent palpé, les acquéreurs sortis, Belle-Pointe ferma la porte, et emmena madame du Rézeau à l'auberge, sans s'inquiéter de quelle manière ils se mettraient en possession du mobilier acheté. Un fripon n'est fidèle à ses semblables qu'autant qu'il en a encore besoin, et Belle-Pointe comptait sortir de Rouen dans deux heures, et n'y rentrer jamais. Il ne restait plus, en effet, qu'une voiture à louer, et l'abbé à travestir.

Le bon vin donne des idées heureuses. Belle-Pointe pensa en déjeunant que l'abbé, venant d'Etampes, pour entrer au séminaire de Rouen, n'était connu de personne en Normandie; que son habit et son petit air modeste donneraient une sorte de considération à la troupe; qu'il faudrait même l'*enfroquer*, s'il ne l'était pas; que de Rouen au Havre il serait... le jour le neveu de madame du Rézeau, qui jouerait la retenue et la dévotion... autant qu'elle le pourrait.

Après ces derniers arrangements Belle-Pointe fit, en présence des sociétaires, l'agréable récapitulation des fonds de la société.

Environ 23,000 livres, provenant de M. d'Estival, ci	23,000 liv.
Escroqué au président par madame du Rézeau, 6,000 livres, ci	6,000
Escroqué, par lui Belle-Pointe, au président et au conseiller-clerc, 10,000 livres, ci	10,000
Escroqué à des escrocs, par vente de mobilier, 3,000 livres, ci	3,000
TOTAL.	42,000 liv.

Tous les membres de la société se réjouirent à l'aspect de cette somme très-rondelette, et qui ne leur coûtait pas cher, et tous sentirent qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour suivre leurs projets, parce qu'enfin M. d'Estival pourrait faire quelque nouvelle tentative, les membres du parlement essayer quelque coup de dessous, et les acquéreurs du mobilier s'étonner de voir la maison de madame du Rézeau fermée. Belle-Pointe, qui avait tout mené, était de tous celui qui risquait le moins, parce que son régiment était à Besançon, qu'il était son maître à Rouen, et que la police de ce temps-là fermait les yeux sur certains tours de passe-passe des recruteurs qui avaient l'adresse de procurer de beaux hommes au roi.

Convaincu cependant de la nécessité de disparaître avec ceux auxquels l'attachaient l'intérêt et l'amour, Belle-Pointe alla sur-le-champ s'arranger avec un loueur de carrosses, de chez qui il revint dans une bonne berline tirée par deux vigoureux chevaux.

La vache reçut les effets de corps de la société, qui ne ressemblaient pas mal à ceux d'une troupe de comédiens ambulants. Une épée et des rabats, des dentelles et des souliers, des chapeaux à plumes et des chemises sales : il ne manquait qu'un singe et un perroquet.

On allait monter en voiture avec la sécurité de gens qui comptent maîtriser la fortune; mais ici devait commencer le chapitre des accidents : celui-là est long pour bien du monde.

Le père de notre petit abbé n'avait pas préféré sans raison le séminaire de Rouen à celui de Saint-Sulpice. Le supérieur des Lazaristes de Rouen était son frère, et il y avait lieu d'espérer qu'il surveillerait la conduite du jeune homme, et qu'il pousserait ses études avec plus de soins que ne lui en eût vraisemblablement accordé un étranger.

Le papa avait conduit jusqu'à Paris l'enfant précieux destiné à être un jour l'un des flambeaux de la sainte Eglise; il l'avait mis dans la diligence, après lui avoir donné sa bénédiction, et lui avoir recommandé d'avoir toujours devant lui la crainte de Dieu.

L'enfant avait promis tout ce que le papa demandait, et en eût tenu quelque chose, si le diable, sous la figure de madame du Rézeau, n'eût combattu la grâce suffisante qui finit par ne pas suffire.

La diligence partie, une larme paternelle furtivement essuyée, le cher père avait pensé qu'il ferait bien de prévenir son cher

frère de, l'arrivée de son cher fils, et il avait pris chez le premier épicier la feuille de papier à lettre et le pain à cacheter. Il était entré au premier café, où il avait écrit longuement en prenant un petit verre.

L'épître avait été jetée dans la boîte, précisément une demi-heure après l'expédition des paquets; ce qui fit que le cher oncle ne l'avait reçue que vingt-quatre heures après l'arrivée du cher neveu.

Le Lazariste était un bon homme, qui ne s'entendait qu'à mener son séminaire, qui le menait bien, qui sortait peu, et qui, hors de son enceinte, ressemblait assez à un voyageur égaré dans un bois.

Il était allé aux diligences, et, la lettre de son frère à la main, il avait demandé son neveu, comme il eût réclamé une somme expédiée par la poste. On lui avait répondu qu'on ne trouvait pas les voyageurs à bureau restant; que tel nom était effectivement porté sur la feuille, mais que l'individu et sa valise n'étaient plus au bureau. Le cher oncle s'inquiète; il ne comprend pas comment son neveu, très-simple et très-pur, à ce que disait son père, ne s'est pas fait conduire au séminaire, et il se décide à le chercher dans les auberges, dans les cafés, dans les bouchons.

Après mille et une courses, et autant d'informations inutiles, le bonhomme entra enfin dans la cour de notre auberge, devant laquelle il était passé dix fois, ne supposant pas qu'un enfant, qui n'avait d'argent que ce qu'il lui en fallait pour se conduire, pût s'être logé dans une maison d'une telle apparence.

Les premiers objets qu'il aperçoit près de la berline, sont deux femmes très-éveillées, très-jolies, et il baisse les yeux. Il les relève cependant, parce qu'il sait que les yeux baissés, on ne trouve que des épingles. Les siens se portent sur un jeune homme de bonne mine, qu'il va aborder et questionner, le dos courbé et le chapeau à la main, lorsqu'il voit à quatre pas l'Amour en cheveux ronds et en petit collet. Il appelle l'abbé par son nom; l'abbé se tourne, et frémit en reconnaissant l'uniforme de Saint-Lazare.

Le jeune homme de bonne mine était M. Belle-Pointe, qui n'avait rien perdu de cette scène préliminaire, et qui prévit aussitôt quel dénoûment elle pouvait amener. Il prit le cher oncle à part.

— Monsieur, j'ai mangé ici à table d'hôte avec ce petit abbé

qui paraît vous intéresser, qui n'a pas de vices, et qui n'est retenu ici que par les attraits de cette dame que vous voyez là-bas, que je crois très-sage, et qui n'en est que plus dangereuse pour ce jeune homme. Il nous a confié qu'il devait entrer au séminaire de cette ville, dont son oncle est supérieur. — Cet oncle, monsieur, c'est moi. — Moi, monsieur, je suis notaire apostolique, et je ne néglige aucune occasion d'être utile au clergé. J'allais vous trouver et vous instruire de ce qui se passe. Vous voilà : entendons-nous sur les moyens de ramener votre neveu à la résipiscence. — Mais, monsieur, rien ne me paraît plus simple. Je vais me nommer, lui ordonner de me suivre, et lui infliger une pénitence de huit jours pour avoir levé un œil profane sur madame. — Non, monsieur, non, ce n'est pas cela qu'il faut faire. La tête de votre neveu est montée. Il pourrait joindre à des torts jusqu'ici assez légers le tort plus grave de la désobéissance; et quelles seraient vos ressources si votre autorité était méconnue? — Vous avez raison. — Retirez-vous. Je vais lui proposer une promenade... — Mais, monsieur... — Retirez-vous. Il ne connaît pas la ville... — Mais, monsieur... — Retirez-vous. Je le conduirai au séminaire; j'y entrerai sous un prétexte quelconque; il me suivra, je le consignerai au portier; vous paraîtrez; une remontrance douce et l'absence de l'objet aimé feront le reste. — Ah! monsieur, que de remercîments!... — Vous ne m'en devez aucun, je vous assure. J'ai un fils, monsieur, qui dans quelques années peut-être aura besoin à son tour d'un ami sage et prudent... — Vous le destinez à l'église? — C'est, je crois, l'état le plus parfait. — Avec quel plaisir je vous rendrais ce que vous faites aujourd'hui pour moi! — Retirez-vous donc, n'ayons pas l'air d'intelligence. — Je me retire, monsieur, et je vais vous attendre.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean!

Belle-Pointe saute sur une roue; il ouvre la vache; il prend au hasard une robe, un bonnet et des souliers de femme : — Louison, l'abbé, suivez-moi : il n'y a pas un instant à perdre.

Il remonte avec eux dans sa chambre. — Mademoiselle, faites-moi en deux tours de main une jolie fille de ce beau garçon-là. On jette la calotte dans un coin, le rabat dans un autre, le manteau et l'habit au feu. On détache les épingles noires, on transforme la couronne de cheveux en chignon, on couvre le fer-à-cheval du bonnet, un peu de travers, mais qu'importe? L'abbé s'enfile dans la robe; Louison chausse un pied, Belle-

Pointe l'autre. Il les prend tous deux, il les pousse devant lui jusque dans la voiture ; madame du Rézeau s'élance ; le recruteur la suit, la portière se ferme. Les voilà partis.

Après le plaisir de manger l'argent des dupes qu'on a faites, le plus piquant est de s'en moquer, pour d'honnêtes gens comme ceux qui roulaient dans la berline. Aussi Louison, Belle-Pointe et madame du Rézeau ne cessaient de rire et de M. d'Estival et de sa pacifique épée, et du président et de sa perruque, et du conseiller-clerc et de sa continence, et des petites actrices houspillées et non payées, et des coquins qui avaient acheté des meubles dont probablement ils n'auraient jamais rien, et du Lazariste qui attendait son neveu au séminaire. Les éclats de rire n'étaient interrompus que par des baisers donnés par Belle-Pointe à Louison, et par madame du Rézeau à son abbé, qui ne les recevait plus avec la même sensualité depuis que Louison la curieuse avait bien voulu lui servir d'objet de comparaison. Robert riait quand il voyait rire, et il eût volontiers baisé s'il eût eu sa baiseuse, car son entendement se perfectionnait d'heure en heure, et puis nous apportons en naissant certain je ne sais quoi que les bonnes gens appellent péché originel, dont on nous purge, pour un petit écu et des dragées, avec un peu d'eau et un grain de sel, qui n'empêchent pas le péché originel de devenir mortel et de se multiplier à l'infini jusqu'à ce que nous devenions saints par l'impuissance de pécher.

En riant et en baisant, la troupe joyeuse arriva dans la capitale d'un ancien royaume, bien supérieur à l'empire des Assyriens, car Babylone est perdue sous les ronces, et Yvetot est plus florissant que jamais.

Je sais que l'histoire ne place aucun roi d'Yvetot à côté de Sémiramis, je ne sais même si elle nous a transmis le nom d'un de ses illustres souverains; mais je sais qu'un village debout vaut mieux que cent villes ruinées.

Nos voyageurs ne se souciaient pas de s'arrêter dans cette ville, qui n'offre à l'étranger aucun monument digne de sa renommée. Ils avaient d'ailleurs pour suivre leur route de bonnes raisons, détaillées dans le chapitre précédent.

Leur cocher avait les siennes pour arrêter. Ses chevaux et lui avaient besoin de dîner, et partout on est soumis aux fantaisies d'un cocher de louage, qui trotte ou va le pas, qui descend pour monter une côte ou s'arrête pour boire le petit coup. On crie, on tempête, on n'entend rien. A une demi-lieue des bar-

rières, il est absolu cemme un capitaine de vaisseau au sortir de la rade. Il n'y a de différence que dans la forme, et l'on sait bon gré au cocher qui veut bien mettre dans les siennes un peu d'aménité.

Il fallut donc dîner à Yvetot, et l'on dîna si bien qu'il était très-tard lorsqu'on arriva à Bolbec.

Il eût été fort agréable d'entrer au Havre la nuit, de n'être remarqué de personne, de vaquer le lendemain à ses affaires, comme si on eût été dans la ville depuis trois mois; mais l'intraitable cocher prétendit que ses chevaux ne pouvaient aller plus loin.

On arrangea le coucher comme la veille, à cette différence près que l'abbé avait eu pour la forme son cabinet particulier, et que madame du Rézeau venait tout simplement de se faire donner un lit pour elle et sa nièce, parce qu'elle avait peur. La nièce avait regardé en soupirant Louison, qui se retirait avec Belle-Pointe; mais à dix-huit ans l'objet présent est toujours préféré, et la tante en fit la douce expérience. Du reste, pas d'événements jusqu'au lendemain que ceux que vous pouvez prévoir, et dont une plume chaste ne parle jamais.

Il était environ midi lorsqu'on arriva au Havre. C'est l'heure où les oisifs et les curieux courent les rues d'une ville tumultueuse et bruyante. L'auberge où s'arrêta la berline était sur le quai. Elle fut aussitôt entourée d'une race d'hommes qu'on trouve partout et qu'à Paris on nomme des *badauds*. Belle-Pointe sentit la nécessité d'inspirer de la considération pour éviter les questions dangereuses et le bavardage. Il savait que l'admiration exclut le raisonnement, et voilà pourquoi on admirait en 1734 des gens qui n'eussent pas soutenu l'examen de la raison. Notre déserteur n'avait pas oublié qu'un petit abbé, prêt à monter en voiture à Rouen, avait été remplacé par une demoiselle tombée des nues, et pour prévenir une indiscrétion il paya au cocher le double du prix convenu, à condition qu'il sortirait à l'instant même de la ville. Il jeta une poignée de monnaie blanche à quelques gueux qui le serraient de près et qui l'appelèrent *monseigneur*. Il demanda le plus bel appartement et commanda un grand dîner. Il monta l'escalier, les épaules élevées, l'air dédaigneux, questionnant sans cesse et n'attendant pas la réponse. Les observateurs se retirèrent persuadés que les arrivants étaient des personnages d'importance, et les égards de l'hôtelier furent en proportion de la dépense qu'on annonçait devoir faire. Tout

était prévu, tout allait de suite; que pensez-vous qu'on eût à craindre?

A l'un des balcons qui donnaient sur le port, était un chef d'escadre nommé capitaine général de la Martinique et des Iles voisines. Il n'attendait qu'un vent favorable pour s'embarquer à bord de la frégate *la Minerve*, qu'on avait frétée au Havre pour le porter à son nouveau gouvernement.

Il était difficile à nos aventuriers d'en imposer à un homme qui tenait à la première noblesse et qui avait le ton le plus distingué. La grandeur un peu gauche de M. Belle-Pointe, l'air assez bourgeois des dames, quelques tournures de phrase qui n'annonçaient pas une éducation soignée, une voiture de louage enfin, ne s'accordaient pas avec les prétentions qu'affichait la petite société.

Cependant, comme la beauté exerce partout un empire indépendant du rang, M. d'Estouville avait lorgné la petite nièce qui descendait de voiture, et qui lui avait paru assez bien pour qu'il s'empressât de passer à une croisée qui ouvrait sur la cour.

Ce second examen fut plus favorable encore à la prétendue demoiselle et messieurs les marins ne connaissent guère de l'amour que la jouissance. La rapidité de leurs courses, l'incertitude du lendemain, leur font dédaigner ces préliminaires si séduisants pour nous habitants des cités, et qui pourtant ne sont pas d'une nécessité indispensable. M. d'Estouville, qui pouvait s'embarquer le soir, le jour même, crut n'avoir pas de temps à perdre, et pouvoir brusquer l'aventure avec des femmes qu'il jugeait d'une condition très-inférieure à la sienne.

En conséquence, il envoya son valet de chambre saluer de sa part les dames et leur demander la permission de se présenter chez elles.

Il était difficile qu'elles se refusassent à l'honneur que voulait leur faire un officier général, cordon rouge, gouverneur de quatre à cinq colonies, et le valet de chambre n'avait oublié aucune qualité.

M. d'Estouville entra avec l'aisance et les grâces d'un homme de cour, et il se plaça près de la petite nièce, dont la toilette avait été calculée à l'effet, d'abord à Yvetot, et perfectionnée à Bolbec.

On se rappelle combien nos seigneurs étaient aimables quand ils voulaient plaire, et avec quelle adresse ils faisaient passer

une proposition impertinente. Après un quart d'heure de conversation, la petite savait que le chef d'escadre voulait coucher avec elle, et madame du Rézeau, qu'il comptait sur sa complaisance, quoiqu'il n'eût rien dit de tout cela.

Oh! si le petit abbé eût été réellement une nièce!... Madame du Rézeau n'était cruelle ni pour elle ni pour les autres; mais dans l'impuissance où elle était de favoriser les vœux de M. d'Estouville, elle crut n'avoir rien de mieux à faire que de jouer la matrone vigilante et pudique, et elle sauta à cheval sur sa vertu. M. d'Estouville rit, plaisanta, persifla en donnant à entendre qu'il ne tenait pas à cent louis ni à une fort belle bague qu'il portait au doigt. Oh! si ses vœux avaient pu se tourner vers la tante, comme il eût été pris au mot! c'est une réflexion que faisait madame du Rézeau, et elle soupirait en jouant tant bien que mal l'indignation et en priant d'une manière assez crue le cordon rouge de se retirer.

M. d'Estouville, à travers les propos, les gestes, les mines, avait cru entrevoir du manége. Il jugea en sortant, ou que ses offres avaient paru modiques, ou qu'on voulait lui donner une certaine idée de soi en différant sa victoire. Dans l'un ou l'autre cas, le succès ne lui paraissait pas douteux; mais il fallait se hâter de vaincre, et il se consultait avec son valet de chambre, homme aussi utile qu'intelligent, lorsque le vent changea.

Le limier trouva très-plaisant de frustrer la tante des honoraires sur lesquels elle comptait peut-être déjà, et de faire passer la bague à la petite. Il conseilla à son maître d'écrire aux dames un billet qui exprimerait le regret qu'il avait de les avoir mal jugées, le plus vif désir de réparer ses torts et l'invitation de venir lui en accorder le pardon à un dîner qu'il donnait en rade à madame l'intendante et au corps des officiers de la marine.

Les fripons ne se défient guère de la justice, dont les membres vivent de procès et de pendaisons. Ils se croient fort au-dessus des autres hommes, qu'ils dupent si facilement! ainsi nul soupçon des menées du valet de chambre, et le moyen de ne pas saisir l'occasion de jouer une fois en sa vie la femme comme il faut, et de refuser de dîner avec madame l'intendante de la marine et la première noblesse de France! Belle-Pointe d'ailleurs compta tirer un grand parti de cette circonstance. Il résolut de sortir le soir du port, avec son argent, sous le prétexte d'aller prendre sa femme à bord de *la Minerve*, et de

composer ensuite l'épée à la main, avec le patron de la barque, lorsque les dames y seraient descendues.

On répondit donc au billet par un autre, sans orthographe, qu'on oubliait volontiers un écart fait sans réflexion, que partout on rencontrerait avec plaisir monsieur le chef d'escadre rendu à la décence et à la raison, et qu'on avait l'honneur d'accepter l'invitation.

La tournure du billet convainquit monsieur le gouverneur qu'il ne s'était pas trompé dans ses conjectures, et qu'il n'enlèverait qu'une grisette, peccadille que pouvait alors commettre un homme comme lui avec impunité.

Pendant les allées, les venues, les dissertations, les toilettes, la marée montait, et le capitaine de *la Minerve* faisait mettre sous voiles. On tira le coup de canon de départ, et le chef d'escadre fut offrir la main aux dames.

Il fallait voir madame du Rézeau se rengorgeant au bras de M. d'Estouville, qui donnait l'autre à la nièce, à qui il pressait amoureusement le bout des doigts; il fallait voir Louison, souriant de l'air le plus gracieux aux sornettes que lui débitait monsieur le secrétaire; il fallait voir l'embarras et la rougeur de l'abbé, qui ne savait que répondre aux petits mots et aux tendres œillades qu'on lui adressait.

Le valet de chambre avait pris les devants. Lorsque l'officier général et ses dames furent passés sur la frégate, on démarra et on sortit du port à pleines voiles. Le temps était superbe. On devait, après le dîner, mettre en panne et pêcher en jouissant de la vue pittoresque des côtes du Havre et de Honfleur. Madame l'intendante se récriait sur les agréments que promettait cette soirée; elle protestait que le chef d'escadre était un homme divin; elle proposait de terminer la fête par un bal gai et sans prétention qu'elle donnerait à l'intendance. Le corps des officiers de la marine, composé de ceux qui montaient la frégate, était instruit par le valet de chambre. Empressés de faire leur cour au chef, ces messieurs se prêtaient à cette comédie, et contribuaient par la plus aimable politesse à tourner la tête à nos friponnes et à écarter le soupçon. Enfin on se rendit à la chambre du conseil, où un dîner somptueux était effectivement servi.

La bonne chère, une pointe de vin, les fumées de l'amour-propre, faisaient oublier à nos dames la traversée d'Angleterre. La marchande de modes, qu'on cajolait moins que Louison, fit

enfin un retour sur elle-même et s'avisa de penser aux affaires essentielles. Elle jugea que l'heure à laquelle Belle-Pointe et sa barque devaient paraître était peut-être écoulée. Elle réfléchit que le coquin pouvait saisir l'occasion de s'approprier les fonds communs. Ce que c'est que se bien connaître! La dame frémit, pâlit, et sa pâleur lui fournit le prétexte d'aller sur le gaillard respirer le grand air. Dès ce moment chacun jeta son masque.

Il était inutile de feindre davantage, puisque l'éloignement des côtes dévoilait un projet quelconque qu'il fallait finir par déclarer. Or qu'importait une heure de plus ou de moins? Madame du Rézeau, instruite, jetait les hauts cris, et messieurs de la marine lui riaient au nez. Louison accourut, écouta et tempêta. Elle était jolie; on l'embrassa en lui claquant... non, les deux joues. L'abbé voulut suivre ses compagnes. On lui montra la chambre qui lui était destinée; on le pria d'y entrer et on l'y enferma. Il collait ses lèvres vermeilles au trou de la serrure. Il disait en pleurant : — Vous vous trompez, monsieur le marquis, je ne suis pas ce que vous pensez. — Si fait, si fait, ma petite, je juge de la nièce par la tante. Nous nous reverrons ce soir, et pas de simagrées, je ne les aime pas. L'abbé continuait de parler, et monsieur le gouverneur s'était tourné vers madame l'intendante, qui chantait en vidant un grand verre de rhum et en jurant qu'elle ferait volontiers le voyage des deux Indes. M. d'Estouville lui mit un louis dans la main, lui dit qu'on n'avait plus besoin de ses services, et qu'on la descendrait à Dive avec les tapageuses de là-haut.

Il était égal à madame l'intendante d'être à Dive ou ailleurs. C'était une vertu, usée par messieurs les gardes de la marine, qui se trouvait bien partout où il y avait des hommes et de l'argent. Louison et la du Rézeau pensaient un peu comme cela. Mais les quarante-deux mille francs! une fortune toute faite! Retrouveraient-elles Belle-Pointe, ne le retrouveraient-elles pas? Quel fonds inépuisable de conjectures!

M. d'Estouville, qui les avait jugées, mais qui n'était pas au courant de leurs affaires, ne pensa point à renouveler l'offre des cent louis si fièrement rejetés, et qui pourtant seraient venus fort à propos. Il fit mettre le canot à la mer, et il pria très-sèchement les dames de s'y laisser porter.

Des vociférations, des jurements, des égratignures, et pas un mot de cette nièce à laquelle on prenait tant d'intérêt quelques heures auparavant, telle fut la dernière scène que donnèrent

madame du Rézeau et Louison. Madame l'intendante riait et chantait, et nos trois belles, riant, chantant, pestant, jurant, furent débarquées et livrées à leur bonne fortune sur le strand de Dive, d'où le canot s'éloigna à force de rames pour prévenir certaines explications par-devant le greffier du lieutenant criminel du lieu.

Nous avons vu Belle-Pointe enchanté de n'être pas d'un dîner qui lui donnait le temps de terminer ses préparatifs et un prétexte naturel de sortir du port quand cela lui plairait. Il s'était arrangé publiquement avec un pilote du Havre, qui devait le conduire à bord de *la Minerve* pour y prendre et ramener sa femme, qui avait l'honneur de dîner en rade avec les personnes de la ville les plus distinguées.

Cependant la frégate était à peine sortie du port que l'imagination du recruteur avait été frappée de la facilité et des avantages de s'emparer de la totalité des fonds. Louison lui plaisait beaucoup; mais Belle-Pointe savait faire des sacrifices à la gloire, et qu'y a-t-il de plus beau que de vaincre ses passions? Il pensait d'ailleurs que partout on trouve de jolies femmes, et que rien n'est aussi piquant que la nouveauté. Pour le petit Robert, qui n'était qu'un témoin dangereux de beaucoup de fredaines, il jugea prudent de l'oublier à l'auberge.

La Minerve, qui s'éloignait vent arrière, lui suggéra l'idée heureuse d'ajouter encore à la crédulité générale. Il se mit à courir les quais en levant les yeux au ciel, en faisant semblant de s'arracher de la main qui ne portait pas sa valise une ou deux poignées de cheveux, et en criant que monsieur le gouverneur lui enlevait sa femme et deux dames de ses amies. On avait vu passer M. d'Estouville donnant le bras à l'abbé et à madame du Rézeau, et la frégate manœuvrait de manière à justifier les plaintes du recruteur.

Le peuple ne manque jamais de se soulever contre les grands quand il peut le faire avec impunité, et M. d'Estouville était loin. Belle-Pointe fut bientôt entouré d'une populace qui l'escortait en le plaignant et en invoquant contre le chef de l'escadre la justice divine et humaine.

L'attroupement augmentait de minute en minute; les plaintes se convertissaient en menaces; on parlait déjà d'incendier les vaisseaux du roi, si on n'en faisait à l'instant partir un ou deux pour arrêter et ramener *la Minerve*. Belle-Pointe trembla de ne pouvoir plus partir, lorsqu'il entendit quelques voix désigner

l'époux outragé en qualité de chef des insurgés. Il se repentit amèrement d'avoir porté trop loin la vraisemblance.

Le capitaine du port, effrayé de ce mouvement, prit un piquet de la garde, fendit la presse, s'avança vers Belle-Pointe et lui ordonna de s'embarquer à l'instant : il ne demandait pas mieux. Le capitaine savait bien qu'une chaloupe à rames ne joindrait pas *la Minerve;* mais il savait aussi que lorsque les mutins auraient perdu la barque de vue ils se disperseraient insensiblement, et ce moyen de rétablir l'ordre lui paraissait préférable à celui des baïonnettes et de la mousqueterie.

Belle-Pointe, toujours se plaignant, se désespérant, descendit dans la chaloupe avec sa valise, que sa douleur lui faisait serrer plus étroitement que jamais.

Le pilote qui le conduisait pensait, comme le capitaine du port, que les trois dames allaient voir le bonhomme Tropique; mais il avait reçu à l'oreille et en deux mots l'ordre de rentrer à la nuit, et Belle-Pointe devait à son retour recevoir celui de sortir aussitôt de la ville. Vains projets! *Vanitas Vanitatum!*

Belle-Pointe, qui n'oubliait rien, s'était muni d'une excellente paire de pistolets à deux coups, et il avait l'épée au côté. A une demi-lieue du port, il tira ses armes de dessous son habit et il s'exprima ainsi :

— Vous êtes cinq et je suis seul; mais voilà de quoi en expédier quatre, et mon épée me fera raison du cinquième, si vous me résistez. Je veux passer en Angleterre : choisissez de vingt-cinq louis ou de la mort!

L'argument était pressant. De pauvres matelots ne sont jamais sincèrement fâchés qu'on les force, le pistolet sur la gorge, à gagner vingt-cinq louis. Le pilote, sans résistance et même sans réflexions, mit la barre sur Portsmouth, où il arriva à la pointe du jour suivant.

On était alors en paix avec l'Angleterre, et le pilote pouvait, là comme en France, réclamer contre la violence qui lui avait été faite. Belle-Pointe, aussi savant dans l'art de pourvoir à sa sûreté que dans celui de faire des dupes, se hâta de payer le prix convenu. Ses louis furent reçus avec autant de satisfaction qu'il les donna, et on se quitta bons amis.

Belle-Pointe, désormais certain de la possession de son trésor, se livra à la joie, et ne pensa plus qu'aux plaisirs. Il employa deux jours à visiter la ville et le port, et il se délassait de ses courses à table, ou dans les bras de ces belles dont la

complaisance est la même partout. Ennuyé enfin de la contemplation des vaisseaux, des cordages, des arsenaux, et des jouissances faciles, il loua une chaise de poste qui devait le porter à Londres.

Belle-Pointe connaissait les ressources qu'offrent les grandes villes aux intrigants, et l'intrigant qui peut débuter avec une sorte de magnificence, trouve bientôt les moyens de travailler en grand. Or, Belle-Pointe joignait aux talents que vous lui connaissez déjà, ceux de filer très-bien la carte, de piper et d'escamoter le dé.

Il avait déjà passé Winchester, en roulant dans sa tête et en nourrissant les plus sublimes projets. Il devait prendre un appartement somptueux et un remise, se faire une riche garde-robe, et il ne se proposait rien moins que de se présenter chez l'ambassadeur de France, sous le nom de M. de Lusignan. Chez l'ambassadeur il rencontrerait des lords avec lesquels il se lierait insensiblement; il ferait ensuite leur partie; il perdrait pendant deux ou trois jours; il regagnerait le quatrième de quoi couvrir sa perte et payer sa dépense, et il attendrait ainsi quelque grande partie où il finirait sa fortune.

Alors il retournerait en France. Il achèterait vers les Pyrénées, où il était tout à fait inconnu, une très-belle terre, dont il serait le seigneur, à la faveur de laquelle il épouserait une riche héritière, qu'il n'aimerait pas, à qui il ferait une pension modique, et dont il mangerait le revenu...

— Hé bien! hé bien! postillon, pourquoi arrêtes-tu? Veux-tu marcher, maraud! Le postillon, qui ne savait pas un mot de français, ne répondit rien et resta en place. Les deux portières s'ouvrirent à la fois, et deux messieurs, qui ne parlaient aussi que l'anglais, mais qui savaient parfaitement se faire entendre, se présentèrent à droite et à gauche.

Ces messieurs étaient ce qu'on nomme dans ce pays-là *hihgwaymen*, et ce que nous appelons en France voleurs de grand chemin.

Le pistolet au poing, ils firent signe au voyageur de descendre. Un soldat français est toujours brave, quelque mauvais sujet qu'il soit d'ailleurs. Belle-Pointe descendit, non pour obtempérer à la notification, mais pour se défendre, et il tira ses pistolets.

Les voleurs anglais sont d'assez bons diables, quand on ne ne les contrarie pas, mais ils sont dans l'usage de tuer ceux qui font résistance. En conséquence, ils lâchèrent à M. de Lusignan deux coups de feu, dont l'un lui cassa une cuisse, et

l'autre une épaule. Le voyageur tomba : on tomberait à moins. Pendant qu'il se débattait sur le sable, qu'il teignait de son sang, ces messieurs firent l'inventaire des effets que renfermait la voiture, et ils s'éloignèrent à travers champs, la précieuse valise sur l'épaule.

Le postillon ne savait que faire de son blessé. Il jugea pourtant que le parti le plus court était de le ramener à Winchester, et, à l'aide de quelques charretiers, qui passèrent une heure après, il coucha le Belle-Pointe en travers de la voiture, la tête sortant par une portière, et les jambes par l'autre.

Il fut ainsi ramené au petit pas, et lorsqu'on eut reconnu qu'il ne lui restait pas de quoi payer l'hôte, le chirurgien et l'apothicaire, on le porta à l'hôpital.

Deux membres cassés, le sang perdu, une heure écoulée sans aucune espèce de secours, et la douleur causée par les cahots de la voiture, lui avaient donné une fièvre de cheval, qui l'emporta le troisième jour. Ainsi périt, obscurément, ce grand homme, si digne de finir en public.

Cependant madame l'intendante et ses deux compagnes, délaissées, à nuit close, sur le bord de la mer, et ne possédant à elle trois que le louis qu'avait donné M. d'Estouville, sentaient combien leur position était embarrassante. Madame du Rézeau et Louison parlaient de retourner au Havre; le louis aurait à peine suffi aux frais de route, et madame l'intendante n'était pas femme à se dépouiller pour des inconnues. Elle n'était pas non plus sans une sorte de sensibilité; et conformité de biens et de maux nous rapproche promptement. L'intendante consentit à aider les deux autres, à condition que son louis lui en rendrait deux. Cette espèce de sensibilité est ce qu'on appelle, en bon français, de l'égoïsme, et nous en avons tous une nuance plus ou moins foncée.

Il eût été difficile pour une femme vulgaire, de faire deux louis avec rien; mais madame du Rézeau était fertile en expédients, et voici le nouveau plan qu'elle proposa à ces demoiselles.

— Nous revenons de Sicile, et nous sommes les restes d'une troupe de comédiens qui repassait de Palerme en France. Le vaisseau qui nous portait, battu par la tempête, a péri sur les récifs... Sur quels récifs? Y en a-t-il à la rade de Dive? — Ma foi, je n'en sais rien. Périssons sur un banc de sable : il y en a partout. — Sur un banc de sable, soit. Le bâtiment s'entr'ouvre, se brise, nous nous sauvons sur une planche, et nous voilà.

Notre histoire se répand, nous intéressons, on nous plaint, on est disposé à tout faire en notre faveur. Fières, comme des femmes à talents, nous ne voulons rien devoir qu'à nous. Nous prenons une grange, une remise, une écurie, une table, des tréteaux, des paravents, et nous jouons la comédie. Sais-tu quelque chose, Louison? — Certainement. Je sais le récit de Théramène. — Bon, voilà un intermède. Je sais, moi, le second chant de la Henriade : ce sera la grande pièce. Et toi, madame l'intendante? — Oh! moi, je sais la fameuse ode de Piron... — C'est trop cru, ma petite, c'est trop cru. — Aimes-tu mieux le conte des *Deux Rats?* — Non, non, cela ne se conte pas en public. — Ah! *Tout est bien comme il est*, romance en vingt-deux couplets. — C'est encore un peu leste; mais les petites filles feront semblant de n'y rien comprendre, et les mamans joueront la distraction. Nous terminons le spectacle par un *passe-pied* et une *gavotte :* voilà qui est arrangé.

— Avant qu'on ait baissé ou tiré le rideau, nous avons tourné la tête aux bourgeois de Dive, et, sans soins, sans embarras, nous vivons de nos ressources ordinaires, jusqu'à ce que nous ayons retrouvé Belle-Pointe, si nous devons, hélas! le retrouver jamais! Vous voyez, madame l'intendante, que vous recouvrez vos déboursés à deux cents pour cent d'intérêt.

— Commençons par donner à la fable le coloris de la vérité. Humectons d'eau de mer nos robes et nos bonnets. — Autant de flambé, maman; et avec quoi jouerons-nous la comédie? — Avec les effets des dames de Dive. Vous ne connaissez pas, ma chère intendante, les avantages de jolies naufragées. Je vois bien que vous n'avez jamais fait naufrage que sous des courtines.

Ces dames s'arrosent mutuellement; elles couvrent de vase le coin d'un bas de soie, le quartier d'un soulier vert ou rouge; elles introduisent dans les carcasses des bonnets quelques feuilles de plantes marines, et, bras dessus, bras dessous, cherchant leur chemin au milieu des ténèbres, elles aperçoivent enfin la chandelle de madame la présidente de l'élection, dont le jeu n'était pas fini à neuf heures.

Ce faible fanal, semblable à l'étoile des trois rois, sert de guide à nos trois coureuses. Elles entrent à Dive, et s'arrêtent à une auberge qui ressemblait assez encore au lieu où notre Sauveur voulut naître. Il n'y a de différence essentielle que dans le miracle. Ici, tout est simple, naturel.

On soupa très-légèrement, pour deux raisons : il fallait jouer

la douleur et ménager le louis unique. Madame du Rézeau, qui s'était arrogé le droit de la parole, racontait l'histoire du naufrage, non à l'hôte, mais à l'hôtesse, qui s'attendrit jusqu'aux larmes, et qui s'affligeait plus sincèrement encore que ses commères fussent couchées. Comment attendre jusqu'au lendemain pour leur raconter un événement aussi extraordinaire? Elle ne put y tenir, et courut les réveiller : c'est ce que voulait l'orateur.

Louison, de son côté, écrivait à Belle-Pointe. Elle n'aimait, elle ne regrettait que lui; elle mourrait, si elle n'était bientôt réunie à l'objet de ses plus chères affections. Pas un mot du trésor : l'amour et la cupidité ne s'allient jamais. La friponne savait cela; mais elle savait aussi que Belle-Pointe et sa valise devaient être inséparables.

On se coucha comme on put, c'est-à-dire assez mal. On en fut levé plus matin : à quelque chose malheur est bon. Déjà la nouvelle du naufrage avait fait trois fois le tour de la ville. Déjà la renommée faisait madame du Rézeau belle comme Amphitrite, et Louison et l'intendante semblables en tout aux Néréides. Déjà les petits-maîtres de Dive mettaient plus de soin à leur toilette. Déjà les femmes grillaient de savoir si nos donzelles étaient en effet aussi bien qu'on le disait.

Quelques-unes de celles qui n'étaient pas très-sûres de la fidélité de leurs époux, observaient que les détails sentaient furieusement l'aventure; que depuis trois mois il n'y avait pas eu de bourrasque, et que les autres circonstances pouvaient n'être pas plus vraies que celle de la tempête. Les hommes, toujours disposés à donner gain de cause aux jolies femmes, répondaient qu'un grain avait dû suffire pour effrayer celles-ci; que le pilote, ignorant ou maladroit, avait pu les mettre sur un banc, et qu'enfin il était clair qu'elles avaient fait naufrage, puisqu'elles étaient entrées au *Veau qui tette* mouillées et couvertes de fange. Les épouses hochaient la tête; les maris se la creusaient pour aborder nos actrices à petit bruit, et en obtenir la priorité.

Jamais M. Boniface n'avait eu de pareille aubaine. A chaque instant, il entrait quelqu'un qui demandait de ces grillades que madame Boniface apprêtait si bien, quoique jusqu'alors personne n'eût parlé de madame Boniface ni de ses grillades. La conversation s'engageait insensiblement entre les arrivants et nos dames. On sut enfin que le soir il y aurait spectacle à Dive, mais que les costumes manquaient.

Les plus empressés courent chez les femmes de la ville qui ont la réputation d'aimer les arts. Ils comptaient rapporter robes, mantelets, boîtes à mouches, éventails. On eût tout accordé si les naufragées eussent été laides; mais quelle femme s'est jamais prêtée volontairement à en faire valoir une autre?

Quelques maris, qui ne gâtaient pas leurs moitiés, et il y a de ces maris-là partout, escamotèrent de la garde-robe de leurs femmes plus qu'on ne leur avait demandé. Nos actrices, plutôt travesties que parées, se promenaient en long et en large dans la salle enfumée du crapuleux cabaret, se donnant des airs de princesses, et estropiant à haute voix les plus beaux vers de la littérature française. Elles prenaient un verre de cidre avec l'un, un doigt de Bordeaux avec l'autre; elles adressaient une œillade à celui-ci, pressaient tendrement la main à celui-là : il n'en fallait pas tant pour incendier la petite ville de Dive.

M. l'élu glissait un billet qui renfermait des propositions passables ; monsieur le conseiller au présidial faisait mieux, il glissait sa bourse; un jeune médecin, qui ne pouvait glisser que sa personne, se mêlait de la décoration de la salle, et à défaut d'imprimeur, le tambour de la ville attendait le moment d'assembler, au bruit de sa caisse, le public impatient.

La joie renaissait dans le cœur de nos aventurières. La nuit, qui s'approchait, leur promettait du plaisir et de l'argent, et le lendemain au point du jour elles devaient aller en poste à la recherche de leur chère valise.

Le tambour a battu. La foule se presse, paye et se place. Deux ménétriers font jurer leur violon. Les rideaux de lit d'un marchand de draps, qui forment la toile d'avant-scène, se tirent au moyen d'une ficelle; le silence règne dans la salle; madame du Rézeau paraît.

— Comment donc, voilà ma robe! s'écrie une grosse dame en se trémoussant sur sa planche. Parbleu! monsieur mon mari, il est bien extraordinaire... — Paix, madame, paix! — Hé! paix vous-même, monsieur. Je vous trouve plaisant, de disposer ainsi de ma robe. Je veux ma robe; qu'on me la rende. — Mais, madame, vous allez vous donner un ridicule... — Le ridicule est pour vous, monsieur, qui mettez sur le corps de je ne sais qui les vêtements d'une femme comme il faut. A Dive, comme ailleurs, on ne veut avoir la comédie au parterre que jusqu'à ce qu'elle commence au théâtre. Les *silence!* les *paix là!* les *à la porte!* partent de tous les coins. Un lieutenant de police, au

corps fluet et à la voix grêle, tire de sa poche ses rubans ponceau, en décore son chapeau et son épée, et monte sur son banc pour se mettre en évidence. Il fait signe qu'il va parler ; on écoute. Il invite, en fausset, le public à la décence ; il observe que jamais à Paris le spectacle n'a été troublé pour la robe d'une actrice; il ajoute que rien n'est provincial comme une conversation quelconque entre une femme et son mari, et qu'à Dive, où on se pique d'imiter la capitale, on doit avoir un meilleur ton.

Le public applaudit le lieutenant de police. La dame, outrée d'être traitée de provinciale, de femme de mauvais ton, s'agite en tout sens sur son banc. Ce banc fait à la hâte, ainsi que les autres, avec des planches de sapin, clouées sur des bouts de bois debout, ce banc vacille, crie, et tombe; la dame crie, et fait la culbute; son mari et dix à douze autres crient et roulent sous les bancs voisins. L'un d'eux saisit la basque de l'habit du lieutenant de police; celui-ci se sent renverser, et s'accroche au collet du manteau du président de l'élection, qui était placé devant lui; le président attrape la bourse à cheveux d'un négociant; le négociant, le chignon d'une jolie fille, la jolie fille, la ceinture de culotte d'un joli garçon qui venait de se retourner au bruit, et qui voulait jouir de cette scène ; tous quatre tombent, et entraînent les quatre bancs. On se relève avec précipitation ; on frappe, on est frappé; les égratignures, les contusions abondent de toutes parts ; la bagarre augmente à chaque instant; l'effroi devient général. Tous veulent sortir à la fois, et renversent ce qui restait de bancs. Les uns se sauvent par la porte; d'autres s'élancent aux fenêtres; ils marchent sur ceux qui n'ont pu se relever encore, et qui leur mordent les jambes pour se dégager. Le théâtre seul est libre, et la foule se porte bientôt de ce côté. Les ménétriers sont blessés, les violons cassés, les chandelles éteintes. Un tréteau casse; et le théâtre manque sous les pieds des fuyards.

Les actrices, tremblantes des suites que peut avoir cette catastrophe, s'évadent les premières et se jettent dans un grenier à foin. Elles se laissent couler dans la cour, à l'aide de la corde qui sert à monter le fourrage. Les voilà sur le pavé, les mains et les bras écorchés, mais ne perdant pas de vue l'objet principal. Elles font main basse sur la recette, qui va bien à vingt écus. Elles fuient à travers les rues, elles courent sans savoir où, elles trouvent une porte ouverte, elles demandent un asile et

elles attribuent tout le désastre à l'imprévoyance du menuisier.

La maîtresse de la maison n'était pas une femme du bon ton. Elle ne courait ni les bals, ni les concerts, ni les spectacles. Elle avait les idées tellement rétrécies, qu'elle se bornait à aimer son mari et à inspirer à ses enfants le goût de la sagesse et du travail.

Elle crut aveuglément les billevesées que lui débita la du Rézeau : les honnêtes gens sont si faciles à tromper! La femme de mauvais ton mit nos princesses dans une chambre réservée pour les vrais amis de la famille, et qui, par conséquent, n'était pas souvent occupée.

La dame joignait aux ridicules que vous lui connaissez déjà celui de ne rien cacher à son mari. Ce mari était un capitaine de cabotage, dont le vaisseau était en chargement au Havre, qui venait passer deux jours de la semaine avec sa femme et ses enfants, qui les préférait à toutes les princesses de théâtre possibles, et qui mettait sa carotte de Virginie fort au-dessus d'Athalie et du Tartufe. Cependant entraîné par l'exemple, il avait porté ses quinze sous au théâtre du *Veau qui tette*.

Très-vigoureux et très-irascible, il avait joué des coudes et des poings pour se tirer de la mêlée. Il avait jeté à droite et à gauche tout ce qui s'était trouvé sur son passage, et il était rentré chez lui sans autre accident que la perte d'un gras de jambe déchiré, mâchonné par un malheureux qu'il étouffait sous ses pieds.

Vous prévoyez comment il reçut la confidence de la retraite accordée aux auteurs de ce vacarme infernal. Il fait rouler à terre sel, eau et compresse ; il court à sa chambre d'amis, il va en expulser nos actrices avec des expressions et des gestes analogues à sa situation; il ouvre, il regarde... il s'arrête stupéfait.

— Par la corbleu! c'est Catherine, ou le diable m'emporte! Il parlait de madame l'intendante. Ah! tu arrives de Palerme, et tu étais hier au Havre! ah! tu as fait naufrage, et tu sors de faire la débauche à bord de *la Minerve!* ah! tu es cause que j'ai perdu la moitié d'un gras de jambe, et tu t'imagines que je te cacherai chez moi, que je serai complice de tes sottises passées et futures! Je vais t'envoyer où tu as déjà été plusieurs fois, et d'où j'espère que tu ne sortiras plus. Il ferme sa porte à la clef, et il envoie sa cuisinière chez le lieutenant de police.

Il y avait des croisées à cette chambre, mais elle était au se-

cond étage ; mais le lit n'était pas couvert, ainsi point de draps, point de couvertures dont on pût s'aider, et de tous les risques qu'on courait, le plus terrible sans doute était celui de se casser les reins sur le pavé : nos dames se tinrent coi.

Un homme public est jaloux de ses prérogatives en proportion du peu d'importance de sa place. Jugez combien dut être piqué le lieutenant de police de Dive, lorsqu'il apprit qu'il avait donné comme un sot dans les fadaises que lui avait débitées la première actrice du *Veau qui tette ;* lorsqu'il se rappela ces égards, ces attentions fines, qu'il avait prodiguées, comme les prodiguent la plupart des hommes à ces princesses, belles ou laides, bêtes ou non, et cela par un sentiment qui ne ressemble à aucun autre, qui, bien analysé, cesserait peut-être d'en être un, et qui, par cela seul, est inexplicable. Jugez des craintes du petit magistrat, lorsqu'il se rappela certaines privautés qu'avait souffertes Louison, qui croyait ainsi payer son privilége, et qu'il avait considérées comme une bonne fortune faite pour flatter son amour-propre, car enfin, après les théâtres de Paris, de Bordeaux, de Marseille, de Rouen, c'était celui de Palerme. Que de motifs de vengeance avait le petit lieutenant de police! Il voulut bien prendre pour haine vigoureuse du vice celle que lui inspirèrent deux femmes qui l'avaient complétement joué.

L'affaire de Catherine ne traîna pas en longueur. Un homme domicilié et probe déposait contre elle, et souvent alors on envoyait une fille à l'hôpital sur un témoignage qui ne valait pas celui-ci : Catherine fut enlevée et logée.

Mais quelles étaient les deux autres qu'on brûlait de châtier aussi? On les envoya provisoirement en prison, et on remit l'instruction au lendemain, parce qu'il faut qu'un magistrat dorme, et que si l'innocence est mal à son aise sous les verrous, elle y est au moins en sûreté.

Le lendemain ces dames comparurent et essayèrent encore de se tirer de là avec des fables. On prit acte de leurs *dires*, et on leur notifia qu'elles garderaient prison jusqu'à ce que les faits dont elles arguaient fussent éclaircis.

Huit ou quinze jours de prison sont toujours bons à économiser, et Louison et la du Rézeau trouvèrent à propos de déclarer *vérité* qu'il faudrait enfin finir par dire à *monsieur*.

Que risquaient-elles après tout? M. d'Estival avait repris ses mille louis en présence de la maréchaussée, et on ne pouvait convaincre Louison de les avoir réescamotés, puisqu'elle n'avait

pas le sou. Madame du Rézeau, maîtresse de ses actions, avait voulu voyager. Elle avait vendu pour cela un mobilier qui était bien à elle, puisque son président le lui avait donné. Les acquéreurs avaient sa quittance, et tant pis pour eux s'ils ne s'étaient pas mis en possession. Il est bien vrai que Belle-Pointe avait escroqué le président et le conseiller-clerc; mais ils ne se plaignaient pas. D'ailleurs, dans ce monde, chacun répond pour soi : que Belle-Pointe s'arrange avec la justice, s'il tombe sous sa main. Le seul délit réel est d'avoir déclaré qu'on venait de Palerme, lorsqu'on arrivait du Havre. Or, un mensonge n'est un crime qu'aux yeux d'un confesseur qu'on apaise avec un *Pater* et un *Ave Maria.*

C'est ainsi qu'avait rédigé la défense de ces dames un jeune avocat qui avait été un an clerc de procureur à Coutances, et qui avait été acheter à Reims ses lettres de licence, qui lui donnaient le droit d'être toujours à côté de la question, comme l'aspirant en médecine y achetait la prérogative d'assassiner impunément ses malades.

Cependant le lieutenant de police, qui voulait et se venger et se faire honneur de cette affaire, en écrivit les détails à son supérieur monseigneur de Paris et à son collègue de Rouen. En attendant leurs conseils, qui pouvaient être très-utiles à Dive, il tenait toujours nos dames en prison. Monseigneur de Paris et monsieur de Rouen trouvèrent très-déplacé que le petit juge d'un petit trou donnât suite à des niaiseries qui pouvaient compromettre des personnes considérables, qui avaient à peu près alors le droit de tout faire, et ils invitèrent le lieutenant de Dive au silence. Celui-ci prit très-mal la leçon, et persuadé qu'il pouvait être magistrat chez lui, comme ces messieurs l'étaient chez eux, il se décida à frapper un grand coup, et il prit le parti vigoureux de faire *assigner pour être ouïs* le fermier général, le président et le conseiller-clerc.

Malheureusement pour ces messieurs, madame Geoffrin, qui commençait à tenir un bureau d'esprit, entendit parler de cette affaire. Son valet de chambre, qui vendait des nouvelles à la main, recueillies à travers le trou de la serrure, entendit à peu près ce qu'on disait de tout cela chez madame Geoffrin. Au bout de quatre jours, on savait dans tout Paris que ces messieurs aimaient passionnément les petites filles et que, selon l'usage, ils en étaient complétement dupes. Un bel esprit de la coterie Geoffrin mit l'histoire en vaudeville. On la chanta sur le

Pont-Neuf, d'où elle passa sur le pont de bateaux de Rouen.

Madame d'Estival signifia noblement à son mari, qu'après cet esclandre il était plus que jamais indigne de l'honneur de sa couche; et la conduite de madame d'Estival eût été louable, si elle eût banni son époux pour coucher seule; mais!... les confrères de M. le fermier général lui notifièrent qu'on peut se ruiner avec une fille d'Opéra; mais qu'avoir une affaire suivie avec une grisette, c'est rentrer dans la crasse, dont on a eu tant de peine à se tirer. Ils lui fermèrent leurs maisons, comme sa noble épouse lui avait fermé son lit; les femmes honnêtes lui fermèrent leur porte, parce qu'elles ne peuvent décemment recevoir un tel homme : et, en effet, quel encouragement pour les maris, si celui-ci n'était marqué du sceau de la réprobation!

Le conseiller-clerc fut publiquement réprimandé par son chef apostolique, qui n'entendait pas raillerie, et qui croyait qu'où il y a eu scandale il faut publicité à la réparation, ce qui, selon moi, n'est qu'entasser scandale sur scandale; mais enfin les choses se passèrent ainsi.

Le président reçut, *à huis clos*, une mercuriale de ses confrères, non pour avoir péché, mais pour avoir compromis l'honneur de la toge.

Ainsi ces trois messieurs, qui croyaient avoir étouffé à prix d'argent une aventure déshonorante, se trouvèrent, lorsqu'ils y pensaient le moins, traduits au tribunal du public, qui tolère une faiblesse, mais qui ne veut pas que les gens en place soient vicieux.

Le petit lieutenant de Dive avait acquis une célébrité de tous les diables; mais sa joie fut de courte durée. Arrêt de la cour du parlement de Rouen, qui condamne à *réclusion perpétuelle* deux femmes de mauvaise vie, qui, méchamment et calomnieusement, ont voulu flétrir la réputation d'un de *messieurs*, et l'arrêt fut exécuté quoique deux femmes de mauvaise vie puissent quelquefois dire vérité. Autre arrêt qui ordonne au lieutenant de police de Dive de se défaire de son office, pour avoir fait assigner par-devant lui un membre d'une cour supérieure. Le petit magistrat, qui avait raison quant au fond, car enfin il ne pouvait pas courir de ville en ville pour chercher et entendre des témoins, le petit magistrat se rendit appelant au conseil; mais le roi était alors assez bien avec ses parlements, qui laissaient dormir la bulle *Unigenitus*, qui ne se mêlaient ni de sacrements ni d'inhumations, et l'arrêt de messieurs de Rouen fut

confirmé. Encore un libertin attrapé. *Vanitas vanitatum, omnia vanitas!*

O mes amis, vivons en bons chrétiens;
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.

Hé! n'avons-nous pas assez de nos femmes, quand nous avons bien choisi? Où trouver une amie plus sincère, qui partage aussi vivement nos plaisirs et nos peines, qui supporte avec autant de résignation notre humeur, et quelquefois nos brusqueries? A qui devons-nous le plaisir si doux d'être pères? Qui console notre vieillesse? Qui nous aide à mourir? Malheureux pécheurs! vous convenez de tout cela, et un cotillon sur un bâton à roulettes vous fait faire le tour de Paris.

Mais, pendant que je raconte, *la Minerve* sillonne majestueusement l'onde amère. Volons après elle, et sachons un peu ce que devient notre petit abbé Si des sens neufs et la facilité de jouir n'excusaient bien des écarts, avec quelle aigreur je lui reprocherais d'avoir préféré un moment un joli minois à un supérieur de séminaire! Rappelons-nous cependant qu'il n'est entré pour rien dans les manœuvres de Belle-Pointe, et qu'il ne fallait peut-être qu'une nuit ou deux de plus de madame du Rézeau pour le rendre à lui-même et à la raison.

Que faisait-il, que pensait-il ce pauvre abbé que M. d'Estouville, empressé de se défaire de la tante et de Louison, n'avait pas voulu écouter? Que devint-il lorsque M. le gouverneur entra dans sa chambre, les bras ouverts et l'air triomphant; qu'il voulut être le valet de chambre de la jolie nièce qui s'efforçait en vain de s'expliquer, et dont les mots expiraient sur les lèvres de son impétueux amant? M. d'Estouville lutine, tourmente le pauvre petit; il a déchiré fichu, robe, chemise. L'abbé exaspéré fait un dernier effort, s'échappe et saute par-dessus la table, M. d'Estouville la renverse pour avoir plus tôt fait. L'abbé se réfugie sous le lit, M. d'Estouville s'y précipite.

Là commence un nouveau combat, qui doit tourner à l'avantage de l'assaillant. L'abbé, serré contre une cloison, n'a plus de moyens de s'échapper. Le marin, déterminé à vaincre, n'importe où, ni comment, renouvelle, multiplie ses attaques, avec un acharnement sans égal. L'abbé s'agite dans tous les sens, M. d'Estouville suit ses mouvements, le presse, le fixe; il se croit vainqueur... Que devient-il, à son tour, lorsqu'il trouve

sous sa main... ce qu'il ne cherchait pas, ce qu'il n'attendait pas, ce qui faillit le faire donner au diable?

C'est lui maintenant qui recule, qui s'éloigne, qui se relève, et qui, les bras pendants et la bouche ouverte, regarde l'abbé avec cet air bête que doit avoir un homme en pareil cas. L'abbé, tremblant que la stupéfaction ne fût suivie de la tempête, restait tapi dans son coin, et attendait ce qu'il plairait au ciel d'ordonner de son sort.

Après un silence très-prolongé, M. d'Estouville prit le seu parti convenable à la circonstance : il se mit à rire comme un fou, et il demanda à la nièce prétendue l'explication de ce *quiproquo.* L'abbé, rassuré, balbutia, en rougissant, son histoire. Il était si humilié d'être volontairement resté en mauvaise compagnie! Le chef d'escadre, toujours généreux avec les hommes, quoiqu'un peu scélérat avec les femmes, et toutes les femmes ne haïssent pas ces gens-là, le chef d'escadre lui promit d'arranger son affaire, de le remettre dans les bonnes grâces de son oncle le Lazariste, et, dès ce moment, il chercha par toutes sortes de bons procédés à faire oublier des desseins, des transports... qu'il se reprochait... parce qu'ils n'avaient mené à rien.

Il fit relâcher aux Açores sous le prétexte de faire de l'eau, dont on n'avait pas besoin. Accueilli avec distinction par le gouverneur de Tercère, son premier soin fut de s'intéresser au sort de son petit abbé. Il arrangea son histoire de la manière la plus piquante, à la réserve cependant de certaines particularités dont vous prévoyez bien qu'il ne parla pas du tout. L'officier portugais commandait sous le révérendissime évêque d'Angra, et soumit la chose à monseigneur; monseigneur, qui trouva matière à un prône édifiant et à une pénitence publique, cérémonie très-agréable à la populace, qui pourtant préfère une pendaison, monseigneur voulait faire comparaître l'abbé en belle robe blanche et un cierge de six livres à la main, lui faire abjurer ses erreurs et renouveler le serment de son baptême. M. d'Estouville dit qu'il ne souffrirait pas qu'on traitât ainsi un sujet du roi de France. Monseigneur répliqua que l'abbé était devenu sujet du pape. Le chef d'escadre envoya paître monseigneur; monseigneur excommunia le chef d'escadre, et le chef d'escadre rit au nez de monseigneur.

Monseigneur, très-irascible, mit en interdit toutes les églises d'une île portugaise, parce qu'un officier français s'était moqué de lui. Le peuple, tremblant de manquer de messes, courait les

rues, s'attroupait, s'agitait, parlait déjà de mettre à mort M. d'Estouville et l'abbé ; et monseigneur, du haut de son balcon, bénissait ce bon peuple.

M. d'Estouville et ses officiers furent tentés un moment de tomber, l'épée à la main, sur cette canaille. Mais comme il n'appartient pas à un particulier de troubler, à propos de bottes, ou d'un abbé, l'harmonie qui règne entre les souverains, le chef d'escadre jugea plus prudent de regagner son bord en écartant à grands coups de canne ceux qui l'approchaient de trop près.

La marée qui montait favorisait sa retraite, et, par le plus heureux hasard, un vaisseau bordelais, qui revenait de Saint-Domingue, et qui avait aussi relâché aux Açores, mettait à la voile et partait. M. d'Estouville s'arrangea avec le capitaine pour le retour de l'abbé ; il donna à celui-ci, pour son oncle le Lazariste, une lettre par laquelle il recommandait son neveu à son indulgence, et lui promettait, dans le cas où il en userait bien avec le jeune homme, de le recommander pour le premier évêché qui vaquerait dans son gouvernement : promesse propre, dans tous les temps, à rendre docile un moinillon.

Il donna à l'abbé ce qui lui était nécessaire pour se rendre commodément de Bordeaux à Rouen, et il lui recommanda, en l'embrassant cette fois sur les joues, de ne jamais quitter son habit noir, qui, à coup sûr, éloignerait de lui les gens aimables et entreprenants.

Profitez de la leçon, jeunes gens frivoles et inconsidérés. Fuyez le danger : *Qui quærit periculum peribit in illo.* Sachez que le repentir ne vient souvent qu'après le déshonneur, et croyez qu'on ne trouve pas beaucoup de chefs d'escadre disposés à tirer les gens des griffes de Satan.

CHAPITRE III

Il va être enfin plus spécialement question des projets et des aventures de Robert. — Comment il fait connaissance avec milord Allisbad, philosophe à sa façon. — Conséquences tout à fait extraordinaires de cette rencontre et comment, aux îles Orcades notamment, être maître absolu de l'univers n'est pas le suprême bonheur. — Si M. Cammeron est le plus honnête des hommes et le meilleur des prêtres, la vieille Betty est bien la plus acariâtre des ménagères, et Robert le plus mauvais drôle des trois royaumes.

Robert était resté à l'auberge, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'apprendre, pendant que Belle-Pointe exécutait des projets dont le résultat devait être si fâcheux. Le petit bonhomme digérait un excellent déjeuner, en faisant des capucins de cartes; et comme des capucins de cartes ne sont guère plus intéressants que des capucins vivants, Robert les quitta pour jouer à la balle avec la pelote aux épingles de madame du Réseau. La balle, lancée avec force, rencontre un chandelier qui était sur la cheminée; le chandelier tombe sur la glace et la brise. Robert effrayé ne sait quel parti prendre. Il s'est aperçu que Belle-Pointe ne le voit pas de bon œil; il craint la correction et il forme le projet de s'y soustraire. Mais où ira-t-il ? cela lui est égal. De quoi vivra-t-il? ceci lui paraît mériter quelque considération.

Nécessité, dit-on, est mère d'industrie. Les yeux de Robert se portent sur deux paires de poches que Louison et sa compagne ont jetées sur un lit, pour en ceindre de blanches. Peut-être la précipitation avec laquelle elles ont fait leur toilette leur aura fait oublier quelque menue monnaie qui suffira aux besoins du jour, et le lendemain... Ma foi, le lendemain... le lendemain, on verra.

Inventaire fait des quatre poches, Robert se trouve propriétaire de deux gros écus, de trois petits, d'une pièce de vingt-quatre sous, et d'une de douze. Or, comme on aime assez composer avec sa conscience, Robert pensa que puisque M. d'Estival, fermier général, lui avait volé à force ouverte trente-huit livres,

il pouvait bien, lui, pauvre petit, en escamoter vingt-trois à des gens qui en avaient tant pris. Et puis, si nécessité est mère d'industrie, il est au moins aussi vrai que nécessité ne connaît point de loi.

A la suite de ce raisonnement, plus fréquent qu'on ne pense, mais que de très-honnêtes gens ne font jamais qu'en aparté, Robert ouvrit la porte, sortit, la referma et prit la clef dans sa poche de peur qu'on ne s'aperçût de la fracture faite à la glace avant qu'il fût hors de portée. Il marche, il trotte, il se retourne : il a perdu de vue les clochers du Havre. Il s'assied, commence une chanson, et s'endort. Heureux âge !

Oh ! si Rifflard passait là ! Rifflard, si sage, si aimant, et qui donnait de si bons conseils, eût peut-être ramené Robert, qui aimait l'indépendance, mais qui en avait peu joui sous Belle-Pointe, et qui ne devait pas tirer de ses aventures passées d'inductions bien favorables de l'avenir. La Providence ne permit pas que Rifflard, qui était à Paris, se trouvât en même temps sur la route de Goderville. D'ailleurs, elle ne nous accorde, dit-on, qu'un moment, et ce moment, Robert l'avait laissé échapper aux Champs-Elysées. Gardons-nous de l'imiter, mes très-chers frères ! eût très-judicieusement dit le révérend père Salomon de Pontoise.

Robert se réveilla, et se remit à marcher. Toujours marchant, s'asseyant, dormant, se relevant, mangeant, il arriva à Dieppe, sans savoir où il était.

Il s'était arrêté à la porte d'une auberge, et son œil cherchait à pénétrer l'intérieur de la cuisine, à entrevoir le costume des gens, pour juger si l'hôtellerie était de celles qui conviennent à un voyageur qui n'a que vingt-trois livres dans sa poche. Une voiture qui entrait au grand trot de quatre forts chevaux, mit fin à ses observations d'une manière un peu brusque. Le moyeu d'une roue de derrière l'accrocha par la poche de son habit, et le jeta à dix pas de là.

Robert, en reprenant l'usage de ses sens, se trouva dans un bon lit, entre un homme qui lui tâtait le pouls et un autre qui lui répéta trois ou quatre fois : Hé bienne, mon petite, *how do you do?*

Robert ne répondit rien à l'how do you do, qu'il n'entendait point. Il remarqua une bande à son bras, de laquelle il conclut qu'il avait été saigné ; mais, comme il sentait qu'il se portait bien, il sauta hors du lit, et se mit à s'habiller. — Bienne, mon ami,

bienne, reprit le baragouineur. Cette petite gâçon être couradjous.

Le chirurgien prétendait que le *petite* devait garder le lit quelques jours encore; il avait ses raisons pour cela. L'Anglais soutenait qu'il fallait laisser faire la nature, et Robert adopta l'avis qui s'accordait avec ses dispositions.

Cet Anglais était milord Allisbad, le plus grand philosophe des Iles-Britanniques, qui venait de visiter les ports de Bretagne et de Normandie, et qui retournait gober l'air épais de son pays. Or, comme il n'est pas impossible qu'un philosophe soit un homme sensible, quoique tous les jours on imprime le contraire et que tous les jours *un sot trouve un plus sot qui l'admire*, milord Allisbad, pénétré de l'accident dont il était cause, avait fait mettre Robert dans le meilleur lit, avait envoyé cherché le meilleur chirurgien, et servait lui-même de garde au malade, pour être bien sûr qu'il ne manquerait de rien.

Si l'on s'éloigne des gens en proportion du mal qu'on leur a fait, on s'y attache aussi par les services qu'on leur rend, et bien que milord pût se croire quitte envers Robert, il était loin de penser qu'il eût assez fait encore. Quel dommage qu'un philosophe ait cette façon de penser, n'est-il pas vrai, messieurs du parti?

Milord, s'intéressant de plus en plus à Robert, dont la figure seule était attachante, milord voulut savoir qui il était, ce qu'il faisait à Dieppe, comment il s'y trouvait seul, et milord avait acquis ces connaissances préliminaires de l'aubergiste, qui l'avait assuré, au moment de l'accident, que l'enfant n'était pas de la ville, parce que sa mise annonçait quelqu'un bien né, et qu'il avait l'honneur de connaître tous les gens comme il faut de l'endroit.

Milord, qui parlait très-mal français, l'entendait très-bien, et il écoutait avec plaisir le petit Robert racontant avec naïveté son histoire. Il ne se posséda plus lorsque l'enfant s'étendit sur son goût pour l'indépendance, et son aversion pour les sciences. Il le serra dans ses bras, et lui donna de suite trente baisers. Il faut vous expliquer ces baisers-là.

Milord avait une philosophie un peu exagérée, et même originale. Par exemple, il croyait que nous naissons tous égaux : aussi n'exigeait-il pas qu'on l'appelât monseigneur, mais il le souffrait.

Il disait que les fruits de la terre sont à tous, que la terre n'est

à personne, et il avait près de Londres une terre de dix mille livres sterling de revenu. A la vérité, il ne poursuivait ni les braconniers ni les voleurs de fruits et de légumes ; mais milord son père lui avait laissé son bien clos de murs, et il n'empêchait pas son intendant de les entretenir.

Il ne voyait dans le mariage qu'un contrat civil en opposition avec la nature, car, disait-il, si le mariage est dans la nature, pourquoi ne suis-je plus amoureux de milady? Il voulait que les femmes, comme les fruits, appartinssent à tout le monde. Je ne sais trop ce qu'il eût dit, s'il eût su que milady appuyait ses goûts du même raisonnement.

Il prétendait que les arts sont inutiles; qu'il y a de la sottise à admirer un tableau, ou un groupe de marbre, lorsqu'on peut jouir à chaque pas du spectacle de la nature vivante, et il avait été, à Paris, à l'Opéra et à des concerts, mais par pure complaisance. Il avait chez lui des statues et une galerie de tableaux ; mais il ne les conservait que par respect pour ses pères, qui les avaient chèrement et longuement rassemblés.

Il protestait que les sciences sont la ressource des sots, parce qu'il n'est pas de sot qui, avec de la mémoire, ne puisse devenir savant, et il avait lu, comme un pur passe-temps, Newton, Locke, Warburton, Toland, Swift, Adisson, Bolingbroke. Il n'en avait pas perdu une pensée; mais il n'en parlait jamais.

Il s'élevait contre les lois, qui sont l'appui des demi-probités, et dont le juste n'a pas besoin. Il ne faut, disait-il, à l'homme de la nature qu'un bâton pour repousser l'agresseur, et un bâton n'est pas aussi cher que des huissers, des procureurs, des avocats et des juges. Son intendant gagnait ou perdait pour lui dix à douze procès par an; mais milord n'en savait rien.

Il déclamait contre le luxe, qu'il ne considérait que comme un moyen offert à l'homme nul d'écraser l'homme qui vaut quelque chose. En conséquence, milord était toujours très-simplement mis, et il attribuait à la frivolité de milady la richesse de sa livrée et de ses équipages.

Il affirmait, il répétait que toutes les religions du monde ne sont bonnes qu'à faire manger la poularde à ceux qui les enseignent, en les pratiquant tant bien que mal. Il eût été difficile de le battre là-dessus, parce qu'il n'en professait aucune, ce qui est très-malheureux.

Vous sentez quel cas un tel homme devait faire de Robert. Il ne l'appelait plus que l'enfant de la nature. Il lui proposa de le

suivre en Angleterre, où il habiterait un petit bien qu'il avait en Ecosse, sur le bord de la mer. Là, il ne trouverait ni papa, ni maman, ni directeur, ni maître d'école, ni d'ami contrariant, ni mets qui piquent la sensualité, en appauvrissant le corps. Tout à lui, Robert y serait le maître absolu de ses actions, et dispensé de toute espèce de soin. Par exemple, il n'aurait pas la peine de faire son lit, parce qu'on enlèverait ceux qui étaient dans la maison; il serait dispensé de faire la cuisine, parce qu'on ne lui laisserait ni fourneaux, ni charbon. Il mépriserait ce vil métal, devant lequel l'univers est à genoux, parce que n'ayant pas le sou, il n'aurait pas d'idée de ce qu'on appelle commerce, et qui n'est que l'art avec lequel le plus adroit trompe celui qui l'est moins. Il gagnerait sa vie au bout de son bâton, avec lequel il casserait ailes ou pattes aux oiseaux qui se laisseraient approcher, et dont il mangerait la chair dans toute sa saveur, avantages que n'ont pas les viandes cuites. Pas d'embarras de toilette; il s'habillerait de la dépouille des oiseaux aquatiques, dont il joindrait les peaux avec des filaments d'écorce, moyen tout simple de se tirer de la dépendance d'un tailleur, d'une lingère, d'une blanchisseuse. A la vérité, il rencontrerait de loin en loin quelques montagnards, mais qui, aussi agrestes que lui, ne le dérangeraient pas dans ses habitudes. Enfin, dans quatre ou cinq ans, il accointerait la première montagnarde qui lui plairait, pour en accointer ensuite une seconde, une troisième, et cela sans remords, parce que les femmes doivent seules être chargées des enfants, puisque la nature leur a donné un sac pour les porter, et des mamelles pour les nourrir. Lorsque Robert aurait vingt-cinq ans, milord l'irait voir, pour s'assurer qui des deux serait le plus heureux, et il offrait d'avance de parier pour Robert.

Milord parlait avec chaleur; il avait le ton, la figure d'un homme persuadé, et rien ne se communique aussi facilement que l'enthousiasme. La tête de Robert s'exaltait à chaque mot ; il était enchanté. Ne dépendre de personne au monde! être dispensé de tout, et même de faire son lit! manger de la viande à laquelle le feu n'a rien fait perdre de son goût! s'habiller de ces plumes éclatantes, dont les vives couleurs se nuancent si bien dans les boutiques de Paris! Régner dans tout le canton, son bâton à la main! faire fuir ou tuer tout ce qui se présenterait devant lui! détruire, détruire sans cesse! quel enfant n'est pas séduit par cette idée-là, et quelle preuve plus évidente que l'homme est né bon?

Ajoutez à ces scènes de bonheur, ces petites montagnardes qui se présentaient à son imagination, telles que madame du Rézeau avec l'abbé, et Louison avec Belle-Pointe; jolies, tendres, faciles, point exigeantes, et lui toujours infidèle, voilà de quoi se composaient les nouveaux projets de Robert. Il étendait le plan de milord, il y ajoutait à chaque instant quelque chose, et milord et lui déliraient de plaisir.

— Qu'on vienne me parler de Robinson! s'écriait le bon Anglais. Un friand, un gourmet qui ne savait se passer de rien, pas même d'un ami, qui avait beaucoup vu et qui imitait tout, tant bien que mal. Cet enfant ne sait rien, ne cherchera aucune de ces jouissances factices, dont l'habitude nous a fait des besoins. Il sera vraiment l'homme de la nature, car enfin de quoi se compose le vrai bonheur, et que nous faut-il réellement? Un abri, du gland, une femelle. Rousseau l'a écrit, et quel homme que ce Rousseau!

Milord avait eu l'intention de prendre un packet-boat qui le conduirait à Londres en remontant la Tamise. Il désirait revoir encore ces rives si riantes, si riches et si variées, que n'oublie jamais celui qui les a vues une seule fois. Mais comment s'occuper de plaisirs qui ne sont que le résultat des institutions humaines, lorsqu'il s'agit de ramener l'homme à son état primitif, et d'avoir l'honneur de lui offrir un jour, dans Robert, le modèle vivant de ce qu'étaient ses aïeux, il y a... il y a... oh! il y a longtemps. Milord arrêta un bâtiment qui devait le porter directement à Wick, près des îles Orcades, c'est-à-dire dans la partie de l'Ecosse la moins habitée et la moins habitable.

Pendant qu'on frétait le navire, nos hommes de la nature faisaient grande chère, parce qu'il était indifférent que la réforme de Robert commençât huit jours plus tôt ou plus tard. Quant à milord, il gémissait d'avoir passé l'âge où notre estomac se prête à tout, et c'est en sablant les meilleurs vins de France que ces messieurs faisaient l'éloge de l'eau.

Milord, dont les digestions étaient quelquefois laborieuses, ne manquait pas en sortant de table de conduire Robert sur le galet de Dieppe. Il voulait que ces promenades lui fussent utiles; en conséquence, il se faisait suivre par deux domestiques chargés de bâtons gros et courts, qu'ils présentaient successivement à l'enfant de la nature. Milord trottillait sur ses pas et applaudissait à la légèreté de sa course et à la grâce avec laquelle il lançait son bâton contre les oiseaux qu'il n'approchait que de loin

et qu'il ne tuait jamais. Robert se dépitait. Milord le consolait en l'assurant que les oiseaux des îles Orcades, en général beaucoup plus gros, étaient plus faciles à toucher, et que moins défiants parce qu'ils voient rarement des hommes, ils se laisseraient tuer à volonté. L'avantage réel que procuraient ces courses, c'est que milord et Robert rentraient disposés à bien souper, et soupaient bien en parlant toujours de la néceesité d'être sobre.

Le vaisseau est prêt, le vent est favorable ; on s'embarque gaiement. On se complaît à parler de ses projets ; on ne cesse d'en parler que pour se mettre à table, d'où on passe dans de bons lits, auxquels Robert va renoncer avec tant de satisfaction ! On découvre enfin la pointe nord de l'Ecosse. Un sol pierreux et presque inculte, peu de verdure et pas un arbre, des masses de roches d'un gris uniforme, une nature morte enfin, voilà ce qui frappe d'abord Robert.

Milord jugea, à certain air de tristesse, que le jeune camarade n'était pas séduit par le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Il jugea à propos de réveiller cette belle chaleur qui ne l'avait pas quitté encore et qui allait lui être si nécessaire.

— Voyez, disait milord, voyez ces masses respectables qui bravent, depuis l'enfance du monde, la foudre et les tempêtes; voyez la faux du temps gravée dans ces cavités ; ces cimes qu'il a détachées et précipitées dans l'abîme; ces oiseaux monstrueux qu'on ne trouve qu'ici et dont le vol rapide et vigoureux annonce la puissance. Voyez-les, tantôt se balançant dans les airs, tantôt se reposant fièrement sur la pointe la plus élevée de la roche, ou se précipitant dans l'onde, cherchant, trouvant partout leur nourriture, jusqu'à ce qu'ils servent à la vôtre. Saluez cette terre vierge, que n'a pas défigurée la main insensée et avide de l'homme. Félicitez-vons, vous qui seriez admiré de tout l'univers, si l'univers connaissait votre résolution noble et généreuse.

— Oui... oui, répondait Robert à chaque phrase, et sa voix faiblissait à mesure qu'on approchait de la côte. Sa paupière devenait humide, sa tête tombait sur sa poitrine. Le vaisseau entre dans une espèce de baie. Milord, qui craint que l'enfant de la nature ne s'avise de vouloir redevenir homme social, se hâte de faire débarquer son carrosse, ses chevaux et douze à quinze faisceaux de bâtons qui devaient former l'arsenal, l'ameublement, le magasin de Robert, et qu'il avait été sage d'apporter dans un pays où on ne trouve pas un chêne.

On monte en voiture, on part, on arrive à un château qui n'a pas été habité depuis la catastrophe de Marie Stuart; que depuis on n'a ni entretenu ni réparé, et qui était bâti sur un domaine de deux mille arpents, qui ne rapportaient pas cinquante guinées par an.

Robert en entrant dans ces masures trouva d'abord une partie de la société avec laquelle il devait vivre en Ecosse. Le bruit de la voiture fit enlever une nuée de corneilles, de hiboux, de chouettes dont le cri n'était pas propre à ramener la joie dans un cœur déjà navré. Un concierge aussi triste, et qui paraissait aussi vieux que les roches qui bordent la côte, se présenta, courbé sur sa béquille, fit de son mieux pour bien recevoir son seigneur, et ce mieux se réduisit à un morceau de pain d'orge et à quelques pommes de terre cuites sous la cendre.

Si du moins on eût laissé à Robert le concierge et ce qui restait d'orge et de pommes de terre ! mais on chargea tout inhumainement, provisions et concierge, tout, jusqu'aux portes et aux croisées, sur quatre chariots que milord envoya prendre à Wick, et qu'il expédia pour Londres à petites journées. Et lui, après avoir fait semblant de dormir sur une natte, après s'être récrié sur l'excellence de deux pommes de terre charbonnées, qu'il avait reçues de la main crasseuse de son concierge, il remonta dans sa berline, où il s'endormit réellement en achevant une volaille froide et une bouteille de vieux bourgogne qu'il n'avait pas demandées, mais qu'il ne fut pas fâché de trouver dans une poche de la voiture. Un sourire d'approbation adressé à son valet de chambre fut le prix de sa prévoyance.

Robert avait eu un moment l'envie de sauter derrière le carrosse, et de déclarer tout bonnement au premier relais qu'il renonçait à être l'enfant de la nature; mais l'amour-propre, ce mobile si puissant de la conduite des hommes, l'emporta sur le sentiment de ses plus chers intérêts. Comment oser dire qu'on a changé tout à coup de manière de voir et de penser? comment oser blâmer ouvertement ce qu'on a loué avec exagération? Robert se tut et resta. Il regarda avec un soupir le vieux concierge, juché sur un des chariots et couché commodément sur ce qu'on avait trouvé de matelas au château; il soupira au coup de fouet des charretiers; il soupira en voyant prendre le galop aux chevaux qui entraînaient milord et sa berline; il regarda autour de lui et se trouva seul au monde.

Tout est bien, tout est mal. On soutient, on défend les deux

opinions avec un égal avantage, ce qui fait que jamais personne ne prouvera que tout soit mal, que tout soit bien. Le terme moyen, quel est-il? Il peut exister entre deux extrêmes; mais les gens à système n'en reconnaissent pas. Celui-là le trouve, sans le savoir, qui prend le temps comme il vient, les saisons à leur tour, les hommes comme ils sont; qui travaille un peu, qui agit toujours, qui remplit ses devoirs par goût, par habitude; qui ne compte pas sur la reconnaissance, qui lui sourit s'il la rencontre; qui meurt pleuré, béni de sa femme et de ses enfants, et qui s'aperçoit alors qu'il a réellement vécu... Diable! mais n'aurais je pas esquissé ici le bonheur qui nous est propre, le seul que nous puissions trouver? Pourquoi donc le chercher, comme un astronome se fatigue pour trouver une étoile nouvelle, toujours au-dessus de lui? Baissons la tête, il est à nos pieds.

Robert, qui n'avait qu'à se baisser pour être à peu près heureux; Robert, qui en fuyant de chez sa mère, avait laissé son bon génie assis à sa porte; Robert, qui allait de projets en projets, et d'infortune en infortune; Robert, pensif, rêveur, abattu, se promenait au milieu des ruines et faisait une reconnaissance générale du château : on aime à connaître son domicile quand il est agréable, on veut savoir à quoi s'en tenir quand il ne l'est pas.

Le résultat de l'inspection ne fut pas plaisant. Des murs dégradés, des planchers percés et pourris, pas une escabelle pour se reposer, la terre pour lit de plume, de mauvais plafonds pour couverture, et nul moyen d'empêcher l'oiseau nocturne de le réveiller d'un coup d'aile qui lui rasera l'oreille ou le bout du nez. Robert s'affligea peu de tout cela; mais une heureuse expérience lui avait appris qu'à son âge on dort partout.

Mais aussi à son âge on ne dort pas l'estomac vide, et, lorsqu'on a soupé la veille avec deux pommes de terre, on doit avoir besoin de déjeuner à midi. La faim, très-humble servante du riche, ennemie irréconciliable du pauvre, se faisait vivement sentir, et il n'était pas prudent d'attendre qu'elle devînt insupportable pour chercher de quoi l'apaiser.

Robert délie un de ses faisceaux, prend sept à huit bâtons sous son bras et se met en campagne. Intéressé à bien voir, il voudrait pénétrer au delà de son hémisphère; il en recule les bornes en continuant d'avancer; il démêle enfin dans l'éloignement des monstres ailés dont le vol pesant le fait sourire. Il oublie un moment les idées sombres produites par une solitude

absolue et par des sites que le soleil semble éclairer à regret. Il marche fièrement; il menace le cormoran, le héron, qui habitent les bords d'un étang immense, et qui trouvent, au bout de leur long bec, la subsistance que Robert attend de son bâton.

Il s'approche, les genoux ployés, les épaules basses; il retient son haleine, il craint de toucher la terre; il va lancer le bois homicide... Ceux qu'il a cru surprendre l'ont aperçu depuis longtemps; ils l'ont observé, ils ont suivi tous ses mouvements. Ils s'envolent, ils traversent l'étang, ils se posent sur la rive opposée. Robert, abusé par un espoir qui ne doit pas se réaliser, les suit avec opiniâtreté. Vingt fois il est prêt à frapper, vingt fois ses victimes rusées lui échappent. Elles fuient, elles s'éloignent enfin pour ne plus revenir. Robert, désolé, excédé, mourant de faim, s'assied et se consulte sur le parti qu'il va prendre : l'enfant de la nature est vraiment embarrassé.

Quelques plantes au vert pâle, à la feuille épaisse et longue, se montrent çà et là, et piquent sa sensualité : on n'est pas difficile quand on manque de tout. Robert saisit, tire avec effort ; la terre cède; une racine noirâtre vient avec les feuilles. Il la mange, il la dévore; il passe à une seconde, à une troisième, et s'aperçoit de l'amertume insoutenable du seul mets que lui offre cette terre vierge que la main de l'homme n a pas défigurée.

Il rejette ce qui lui reste dans la bouche. Il cherche à ranimer son courage et il se décide à marcher vers la mer. Sans doute le courlis, l'oie sauvage, l'aigle marin, seront moins farouches que le héron et le cormoran. Milord lui a juré qu'il les tuera à volonté, et milord doit en savoir quelque chose puisqu'il a un château dans le pays.

Il n'y avait qu'une petite difficulté à ce nouveau projet, c'est que Robert ne savait trop de quel côté tourner. Il marche au hasard; il marche longtemps sans découvrir l'Océan, par la raison très-simple qu'il lui tourne le dos.

Un buisson touffu frappe ses regards. Il est chargé d'un petit fruit rouge dont le coloris semble annoncer la saveur. L'enfant affamé cueille, il goûte... une chair filandreuse et sèche, et le suc qu'il en peut exprimer d'une acidité aussi prononcé que l'amertume des racines que lui a offertes la nature. Trompé, exaspéré, désespéré, il s'en prend de ses fautes à l'innocent buisson ; il le frappe, dans sa fureur aveugle... Un lapin part, Robert

lance un bâton et le manque, un second coup succède au premier. L'animal frappé se roule, se débat, expire. Vous voyez que les leçons que Robert a reçues sur le galet de Dieppe n'ont pas été inutiles.

Concevez aussi quel transport il éprouva, passant tout à coup de l'extrême disette à la grande abondance. Il s'arrêtait devant sa proie, étendue à ses pieds; il la regardait avec complaisance, l'œil animé, rouge de plaisir. Les convulsions d'un estomac souffrant se communiquent à ses mâchoires, qui s'ouvrent et se referment par un mouvement rapide et machinal... Il va apaiser la faim qui le tourmente.

Hélas! hélas! et quatre fois hélas! on peut manger un lapin cru, mais le manger avec la peau et le poil, oh! ma foi, c'est trop fort. Cependant Robert n'a pas de couteau, et ses ongles ne sont pas assez longs, assez durs encore pour lui en tenir lieu. Si un caillou tranchant..... Il regarde autour de lui; il fait quelques pas à droite, à gauche..... du sable, toujours du sable.

Ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit La Fontaine. J'ajouterai qu'il ne connaît pas d'obstacles. Robert prend son lapin par les pattes de devant et de derrière, il allonge, il tend ainsi la peau du ventre; il y fait une incision avec les dents. Il introduit ses mains dans l'ouverture; il déchire la peau, il la met en pièces. Ses genoux lui servent de table. Le voilà à son petit couvert.

Bientôt son visage est couvert de sang. Il coule de son menton sur sa veste, dans sa chemise, dans et dessus sa culotte. Mais il mange, il se repaît, il retrouve des forces. Sa voracité apaisée, il reconnaît que cette viande, tant vantée, est fade et dégoûtante. Les entrailles qui tombent sur ses cuisses, sur ses jambes, les lambeaux sanglants qu'il a autour de lui ajoutent à son dégoût. Son cœur se soulève, il est prêt à rendre ce qu'il a mangé avec tant de volupté. Il se lève, il s'éloigne; il revient bientôt, ramené par cette réflexion, qu'on ne trouve pas tous les jours des lapins quise laissent tuer à coups de bâton, et que le plus grand malheur qu'il ait à redouter, c'est de mourir d'inanition. Il ramasse soigneusement les débris de sa chasse et les serre dans sa poche.

Qui aurait reconnu dans ce boucher, dans ce farouche anthropophage, ce joli petit Robert que Louison avait si élégamment vêtu à Rouen, et dont tout le monde admirait la gentillesse?

L'homme de la nature, lorsqu'il a apaisé sa faim, ne cherche plus que le repos. Robert qui entrevoyait encore le haut des tourelles du château, se dirigea de ce côté. Son premier soin en arrivant fut de défendre des attaques des rats ce qui lui restait de provisions. Un trou, une pierre pour le couvrir, voilà tout ce qu'il fallait, et cela se trouve partout. L'endroit où il reposerait lui était assez indifférent : aucun ne méritait de préférence marquée. Il se mit dans le premier coin, s'étendit à terre tout habillé, et pour cause.

Un sommeil réparateur allait fermer sa paupière, lorsque le mal de cœur se renouvela de manière à l'effrayer. Milord eût dit que l'indigestion n'était causée que par le peu d'habitude de vivre de viande crue. J'eusse répondu à milord qu'un sauvage ne mange son ennemi qu'après l'avoir fait cuire.

Un copieux vomissement soulagea Robert ; mais un frisson pénible succéda à l'évacuation. Forcé de se lever et de marcher pour rappeler un reste de chaleur, il se livrait aux plus cruelles réflexions. — Ah! si j'avais écouté mon ami Rifflard!... Pan! une tape à la tête lui coupe la parole. — Si au lieu de faire des projets.. Un autre coup au genou lui fait faire encore une réticence. Il passe une partie de cette triste et longue nuit en alternatives de regrets et de contusions, de contusions et de regrets. Le cri monotone et lugubre des oiseaux nocturnes ajoute encore à l'horreur de sa situation.

Robert cherchait à fuir ces glapissements sinistres. Il allait, il venait, il essayait de sortir de ce château infernal : il semblait qu'un esprit malin le conduisît toujours vers des angles saillants et l'éloignât de la porte. Grelottant, furieux de se heurter de tous les côtés, il se met à battre la semelle contre un mur, et bientôt ses membres engourdis se raniment. — Oh! oh! dit-il, il n'est pas si mal que les hommes vivent en société, car enfin, si je n'avais pas de souliers, je n'aurais pu battre la semelle, et si je n'avais battu la semelle je serais mort de froid.

Après cette courte digression, la plus sage qu'il eût faite de sa vie, il se recoucha et s'endormit d'un sommeil profond. Le soleil darda enfin sur lui ses rayons bienfaisants et le rappela entièrement à la vie. Robert en s'éveillant sentit son cœur calme, sa tête libre et son corps assoupli.

Dans sa position, un besoin nouveau succédait à un besoin satisfait. Il avait rendu son dîner, et son estomac tiraillé indiquait à la fois le mal et le remède. Il a encore la moitié de son

lapin; mais s'exposera-t-il à une indigestion nouvelle ou à tomber de langueur? Il faut opter cependant.

— Si j'avais un briquet, disait-il, de l'amadou, des allumettes, je brûlerais ces lambris, ces chambranles, ces planchers; je grillerais ma viande sur des charbons. Un briquet, de l'amadou, des allumettes dont on fait si peu de cas dans le monde, et qui me seraient si utiles, doivent être l'ouvrage de bien des mains. Seul, je n'en peux produire la plus petite partie; seul, je m'ennuie, je souffre; la vie n'a nul charme pour moi. Oh! n'en déplaise à milord, il est bien que l'homme vive en société.

Si Robert avait eu moins de répugnance pour la lecture, il eût su, peut-être, que les arts ne sont que la perfection des moyens naturels, aussi sûrs que lents. Il eût fait du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, et si quelqu'un se fût trouvé là pour lui faire cette observation, il eût avoué de bonne foi que l'instruction est bonne à quelque chose, car il commençait à raisonner très-juste; mais des raisonnements ne changeaient rien à son état. Bon gré, mal gré, il fallut à tout risque avaler le reste du lapin cru et essayer de le digérer à l'aide d'un violent exercice.

Il n'avait pas trouvé la mer en allant, la veille, à gauche; il était tout simple de la chercher à droite : il ne faut pour cela ni avoir lu, ni être logicien. Robert, armé de bâtons, prend sa course, boit un coup en passant près d'une source, et arrive sur la crête de la falaise.

Une multitude d'oiseaux de toute espèce se balançaient entre le ciel et l'eau. Robert attend qu'ils s'approchent. Une heure, deux heures s'écoulent. Robert pense enfin que les oiseaux écossais ne se soucient pas plus que ceux de Dieppe du voisinage de l'homme. Il sent qu'il faut ruser ici comme ailleurs. Il observe la roche, il cherche une cavité qui puisse dérober et sa personne et ses desseins. Il tourne, il descend, il monte, il gravit, pour redescendre et remonter encore. Une ouverture vaste et profonde se présente au-dessus de lui. Il y parvient péniblement en s'accrochant des pieds et des mains aux fentes, aux pointes formées par des fractures dans la pierre. Il entre, et il n'a pas fait quatre pas, qu'il entend un cri aigu; l'air s'agite fortement autour de lui; un oiseau de la plus grande envergure le renverse en passant, et va planer au-dessus de la mer.

Robert, étourdi du plus vigoureux soufflet que jamais figure humaine ait reçu, se relève, secoue les oreilles, et ne pense

bientôt qu'à la faute qu'il a commise en ne saisissant pas l'oiseau par une aile ou par la queue : il se fût vengé, et il eût assuré sa subsistance pour quatre jours. Combien de gens, de beaux diseurs surtout, ne trouvent ce qu'ils auraient dû faire ou répondre qu'un quart d'heure trop tard !

Il s'avance dans cette espèce de grotte ; il espère pouvoir s'y cacher et surprendre l'oiseau brutal, ou tel autre qui y aurait fait élection de domicile. En tournant, en tâtonnant, il porte la main sur quelque chose de chaud. Il approche la tête, il regarde attentivement : — Des œufs! des œufs ! s'écrie-t-il ; vite, mangeons des œufs. Quelle fortune, quel régal ! Il en casse un, gros comme son petit poing ; il hume une substance molle, gélatineuse, sanguinolente, dont l'odeur lui blesse l'odorat. — Je comptais sur des œufs frais, dit-il avec un soupir, et ceux-ci sont couvés. J'en avais en abondance chez ma mère, et je n'y faisais pas la plus légère attention. Si du moins je pouvais me faire ici une petite basse-cour ! mais pour cela il faudrait démolir une partie du château, cuire de la chaux, ouvrir la terre, bâtir : il faudrait des outils, réunir l'expérience de dix à douze artisans différents, et chaque jour, chaque minute me pénètrent du malheur d'être seul. Et puis, comment avoir des poules ? elles n'habitent pas les déserts ; elles cherchent l'homme, elles vivent de son superflu ; elles sentent le besoin de la société, dont je me suis éloigné comme un sot.

Quand un solitaire parle ainsi, il n'est pas loin de l'idée de se réunir à la grande famille, et elle fût probablement venue à Robert, s'il ne se fût cru privé de tout moyen d'exécution : point de désir sans espoir. Souffrir et se plaindre, voilà quel lui semblait alors son sort présent et futur.

Robert avait vu aux bois de Boulogne, de Romainville, de Vincennes, la fauvette, la mésange, la linotte, revenir au nid dont sa cruelle curiosité les avait éloignées. Le gros oiseau devait donc revenir au sien, et Robert, tapi dans l'endroit le plus obscur de la grotte, attendait impatiemment son retour. En effet, la mère alarmée rentre à tire-d'aile, et vient féconder et défendre les fruits chéris de ses amours. Elle se pose sur ses œufs ; celui qui manque l'éclaire sur le danger qui menace les autres.

Elle voit Robert. Leurs yeux se rencontrent, se fixent. Elle a cédé, quelques minutes avant, à une terreur panique. Le sentiment de sa force, la faiblesse de l'agresseur la rassurent ; elle attend son ennemi.

— Comment donc, monsieur, vous accordez du raisonnement aux bêtes ! — Sans doute, monsieur, puisque vous raisonnez. Les animaux n'ont-ils pas évidemment leur cri de joie, d'inquiétude, de douleur, d'alarme? et si leur langue pouvait articuler, que d'animaux parleraient plus sensément que le père Malebranche !

Robert, qui craint bec et ongles, mais qui est réduit à tout entreprendre, Robert se lève, se présente en avant du nid, les jambes ouvertes, les bras étendus. La mère attentive suit ses mouvements; son bec recourbé s'aiguise, ses nerfs s'étendent, ses ongles aigus s'allongent.

Robert sent l'impossibilité d'attaquer à force ouverte, et la nécessité d'une tactique. Il se baisse, il se traîne sous le nid ; il allonge vivement un bras ; il saisit l'oiseau par le cou. Il était vainqueur, s'il n'eût cédé à la crainte ; mais aux premiers mouvements de la mère iritée, il lâche sa proie ; il ne pense qu'à se dérober à son ressentiment. L'aigle, en liberté, fond sur lui, e l'attaque avec fureur. Robert n'a qu'un moyen, c'est de se mettre le visage contre terre. En un instant ses habits sont en lambeaux, sa tête est dépouillée de ses cheveux, elle est couverte de blessures. Tout malheureux qu'il est, il tient encore à la vie. Il se relève furieux, il a retrouvé un de ses bâtons. Eperdu, hors de lui, il frappe au hasard, mais il frappe sans relâche. L'aigle vaincue tombe à ses pieds, et lui paraît redoutable encore.

Il la traîne, il la porte, fier de sa victoire. Il se hâte de sortir de ce lieu... car enfin le mâle peut paraître, vouloir venger sa malheureuse famille, et Robert n'est plus en état de soutenir un second combat.

Oh ! combien, pensait-il, il est plus commode de nourrir, d'engraisser cette volatile imbécile, qui se laisse égorger sans résistance, et à laquelle un cuisinier habile donne une forme si ragoûtante ! Il faut ici que je me nourrisse de cette chair noire, dure, huileuse ; que je remplace mes habits déchirés par cette peau emplumée, sans apprêt et puante ! Oh ! milord ! milord ! combien vous avez abusé de ma jeunesse, de mon inexpérience ! Milord n'était pas là pour répondre, pour remédier au mal qu'il avait fait.

Robert voudrait laver ses blessures. Le ruisseau qui l'avait désaltéré coule à travers les roches, et se jette dans la mer. Il faut, pour s'en approcher, vaincre les obstacles qu'offre à cha-

que pas un terrain inégal et souvent coupé à pic. Robert, à qui ses deux mains suffisent à peine pour conserver l'équilibre, est gêné dans sa marche par le poids de son aigle, par un long cou, qui tantôt traîne derrière lui, tantôt s'embarrasse dans ses jambes. Il dépose son fardeau sur un tertre, et va chercher du soulagement à la douleur brûlante qu'il ressent à la tête.

Comment arrivera-t-il? quelquefois le ruisseau est à deux pas de lui; quelquefois il est forcé de s'en éloigner de dix toises. Il voit à trente ou quarante pieds sous lui un bassin de cette eau qui joue, qui s'arrête dans une cavité de la roche. La pente est rapide, mais unie; il n'a qu'à se laisser glisser. Il s'assied, il se laisse aller, il arrive. Un bain salutaire étanche son sang et en calme l'ardeur. Oh! s'il avait des ciseaux! il couperait ses cheveux, qui vont retomber, se sécher dans ses plaies, les irriter encore. Mais que de mains employées avant que le fer deviné, tiré de la terre, coulé, forgé, limé, poli, devienne enfin un instrument tranchant! Robert avait vu des maçons, et n'avait pas d'idée de l'exploitation des mines; mais il désirait des ciseaux, et il sentait qu'il ne pouvait en faire.

Lavé à grands flots, pansé tant bien que mal, désaltéré, rafraîchi, il leva les yeux vers l'endroit où il avait laissé son aigle. Ce talus, qu'il avait descendu en sacrifiant son unique culotte, lui offre une roche presque droite et unie sur toute sa surface. Nul homme ne la remonterait sans échelle, autre instrument si nécessaire, si simple, et dont il faut encore qu'un enfant de la nature apprenne à se passer.

Quand on ne peut pas remonter, il faut s'arrêter, ou continuer à descendre. S'arrêter là où il n'y a que de l'eau pour toute nourriture, et que le ciel pour toit! Robert se tourne une dernière fois vers son aigle, qui lui coûte si cher, qui est en ce moment son unique ressource, et il se décide à l'abandonner et à descendre.

Il espère trouver au bas de la falaise un chemin praticable qui le ramènera au point d'où il est parti. Il se promet bien, s'il surmonte tant de difficultés, de s'éloigner à jamais de ce malheureux château, et d'aller chercher des hommes. Ils peuvent être rares dans ce canton; mais enfin l'Ecosse n'est pas un désert. Oh! s'il avait eu plus tôt cette bonne idée! mais l'expérience est ordinairement le fruit du malheur, et celle des pères est perdue pour les enfants : un savant, je ne sais plus lequel, nous a déjà dit cela.

Aux dépens de la peau de ses genoux, de ses mains, de la doublure naturelle de sa culotte, Robert glissant, s'accrochant, sautant de pierre en pierre, s'arrête tout à coup sur une vaste plate-forme, et là, cessant de craindre pour sa vie, il porte la vue autour de lui... Un banc d huîtres blanches et dodues, qui s'ouvrent à l'approche du flux qui va leur apporter une eau nourrissante et nouvelle!... — Passe pour des huîtres, disait-il, cela peut se manger cru. Et en effet il en avait mangé à Paris, sans savoir d'où elles viennent, comme tant de bonnes gens ignorent par quels travaux se prépare leur petit pain au lait. Labourer, semer, herser, sarcler, moissonner, battre, faner, moudre avec une mécanique, à laquelle ont concouru le charpentier, le menuisier, le carrier, le serrurier, le fabricant d'étamine, le chamoiseur; et puis le maçon qui a construit le four; le mitron qui a pétri et fait lever la pâte; le bûcheron qui a fourni de quoi la cuire; le commissaire qui veille à ce que la mitronne ne vole pas le public; que de choses à faire avant de tremper la flûte dans la bavaroise au lait!

Robert, qui a renoncé à ses aises, ne pense ni à la flûte, ni au pain mollet. Il se console, à l'aspect des huîtres, de la perte de son aigle, qui, après tout, n'était pas fort à regretter. Il insinue un doigt dans un de ces coquillages ouverts. L'animal le replie, s'enferme. Robert veut retirer son doigt; l'huître qu'on enlève de la roche sur laquelle elle a crû, l'huître serre plus fort, et Robert pousse des cris qu'étouffe le mugissement des vagues.

Cette roche, jusqu'alors si perfide, lui devient pourtant favorable. Il frappe contre la pierre l'impitoyable étau dans lequel son doigt est broyé; il frappe à coups redoublés, et avec tant de violence, que la charnière qui unit les deux parties se brise. Il a rendu la liberté à son doigt, mais à un doigt coupé jusqu'à l'os. Plaies à la tête, plaies aux reins, aux fesses, aux coudes, aux genoux, à la main, Robert n'était qu'une plaie, et toujours, toujours de tous ses maux la faim était le plus cruel.

Ces fables de La Fontaine, que les enfants répètent comme des perroquets, avec les gestes et les minauderies de leur institutrice mère; ces fables que doit écouter tout venant, auxquelles il doit applaudir, et dont il faut se défier comme de la fortune du pot, du gigot qui a bon goût, du vin du cru, d'une femme d'un bon caractère, des talents de la demoiselle de la maison; ces fables si naïves, si instructives pour l'âge mûr, fu-

rent inutiles à Robert. Il n'avait ennuyé les amis de maman que du *maître Corbeau* et de la *Cigale ;* il n'avait pas poussé ses études plus loin. S'il eût appris la fable du *Rat et l'Huître*, il s'en fût souvenu dans cette circonstance. Il la connut plus tard, et l'appliquant à des objets d'une autre importance, il en recommandait la lecture, avec l'enthousiasme que mettait le bon La Fontaine à préconiser Baruch.

Des milliers d'huîtres entr'ouvertes s'offraient de toutes parts au malheureux affamé. Il les regardait, il les convoitait. Un penchant irrésistible le pousse, et il tremble pour ses doigts. Que deviendra-t-il s'il se met dans l'impuissance de se servir de ses mains ! Que deviendra-t-il encore s'il ne mange pas d'huîtres ?

O bienheureux Rocher de Cancale, où les gourmands se gorgent de ce coquillage, sans avoir même recours au couteau que Robert, en ce moment, eût préféré aux trésors de Golconde, où on prévient les désirs, où on vous épargne jusqu'aux moindres soins, où on mâcherait pour vous, si vous le désiriez, où on digèrerait même pour le prochain, si la chose était possible ! Il est vrai que chaque mangeur doit pour sa part payer le loyer, les garçons servants, monsieur le chef de cuisine, le triste feu du poêle, les viandes qui ne sont pas consommées. Il faut qu'il paye le blanchissage, le vigneron, les droits d'entrée, le boulanger, l'écaillère et sa marchandise. Il faut encore qu'il paye sur tous ces objets étrangers à la maison vingt-cinq pour cent de bénéfice au maître. Oh ! c'est une grande économie que de manger des huîtres au Rocher de Cancale !

Voyons enfin comment Robert mangera les siennes. Il tournait, non autour du pot qui naguère cuisait pour lui sans qu'il s'en mêlât, mais autour de l'immense cloyère qui s'offrait à lui. Il avançait, il reculait ;... un caillou, auquel le bout de son pied a communiqué du mouvement, tombe entre deux coquilles qui se resserrent sans pouvoir se fermer. Robert s'approche, il examine, il observe ; il s'assure par différents essais que le caillou est aussi fortement comprimé que l'a été ce pauvre petit doigt. Il en hasarde un second, un troisième, il arrache l'huître à sa retraite, il l'avale... Oh ! qu'elle lui parut bonne ! oh ! combien lui parut précieuse cette multitude de cailloux que jusqu'alors il avait foulés avec dédain ! Il en remplit ses poches, il va d'huître en huître, et il insinue chaque caillou avec le sourire de la sensualité.

Bientôt il n'a plus qu'à se baisser et prendre, bientôt il commence son repas. La délicatesse du mets, sa faim inextinguible eussent fait de ce dîner l'emploi du reste de la journée, si l'Océan, sans considération pour l'innocent dévastateur, ne fût venu mouiller successivement le bout de son pied, sa cheville et une partie de ses petites jambes. Convaincu de la nécessité de faire retraite, Robert regarde derrière lui : toujours les mêmes difficultés pour remonter. Il faut gravir pourtant, ou être submergé.

Il mesure de l'œil les différentes roches qui sont accessibles encore. Il a retrouvé des forces et du courage ; il fait des efforts inouïs. Il recule, il monte, il retombe ; il parvient enfin à la surface d'une pierre, où il n'a rien à craindre de la fureur des vagues, où il peut se coucher, sur laquelle même il peut se promener par trois pas dans tous les sens.

Il regarde au-dessus de lui ;... nul moyen de monter plus haut. Il regarde à droite, à gauche ; nulle apparence de sentier. Partout une roche perpendiculaire ou saillante lui ôte jusqu'à l'espérance. Si du moins ce banc de coquillages s'étendait au loin, il le suivrait à la marée basse, il trouverait probablement quelques ouvertures praticables ; mais ce banc est borné, son œil en a embrassé l'étendue, et il n'a vu aux deux extrémités que les flots battant, dégradant le pied de la falaise.

Heureusement, son ruisseau est à sa portée. Ses huîtres sont à la vérité abondantes et d'un goût excellent ; mais s'il doit passer là sa vie, exposé aux injures du temps, cloué douze heures par jour sur cette pierre, c'est devenir huître lui-même.

La nuit qui s'approchait rendait de moment en moment ses réflexions plus sombres et plus douloureuses. Un vent de bise qui s'élève tout à coup, une pluie froide, le glacent jusqu'à la moelle des os. — Pas un abri, s'écriait-il, et mes habits sont en lambeaux !

C'est alors qu'il regrette ce misérable château, qu'une heure auparavant il voulait fuir sans retour ; c'est alors qu'il maudit milord, qu'il lui attribue ses maux présents et ceux qui lui sont réservés. Il appelait à grands cris sa mère, qu'il gémissait alors d'avoir abandonnée, et qui même en le punissant était si loin des rigueurs de cette implacable nature, dans les bras de laquelle il s'est imprudemment jeté. Il invoque, il supplie, il regrette son ami Rifflard, qui, sage et heureux au sein de sa famille, jouit de l'industrie de ses contemporains en attendant l'époque où il

pourra à son tour payer sa dette à la société. Ces souvenirs lui arrachent des pleurs; ses yeux remplis de larmes ne lui permettent plus de distinguer les objets. Il les essuie cependant; il craint de franchir sans s'en apercevoir le court espace qui le sépare du précipice et du néant : tout malheureux qu'il est, il tient encore à la vie.

Ciel! ô ciel!... se trompe-t-il?... est-ce une illusion, un songe? une barque à voiles et à rames longe la côte, et va passer à cent verges de lui! Il ne peut en croire ses sens. Il essuie ses yeux encore, il les frotte, il les rouvre. — Oui, oui! c'est bien une barque, c'est un sauveur qui s'offre à moi.

Mais les vents qui sifflent lui permettront-ils de se faire entendre? Il s'élance sur la pointe des pieds, il élève les bras, il appelle, il crie. L'espérance soutient, nourrit cette voix grêle, dont les sons se perdent dans l'immensité. La barque suit sa route; quelques minutes encore, et elle aura dépassé le malheureux. Robert juge qu'il n'est pas entendu, qu'il ne peut l'être, et le désespoir s'empare de lui. Il achève de mettre en pièces ses vêtements, dont les restes devaient lui être si précieux! Il en jette les lambeaux çà et là; il s'arrête à la pensée de se précipiter lui-même et de terminer en un instant ses malheurs.

Sa chemise percée, déchirée de toutes parts, s'attache à une pointe de la roche; le vent la soulève et la fait voltiger à son gré. Cette chemise, déplorable reste de son opulence passée, devient le gage de son salut. Elle a été vue par le maître de la barque, qui soupçonne quelque chose de la vérité. Il cherche à pénétrer les ténèbres qui s'épaississent à chaque instant; il croit distinguer un être nu et souffrant; il cingle droit sur la falaise.

Oh! de quel horrible poids Robert fut délivré lorsqu'il vit cette barque protectrice s'approcher de lui! Il ne pense plus à mourir; la vie lui redevient chère. Il croit que la sienne peut être fortunée encore; il jouit surtout de l'idée de la passer avec des hommes.

— What do you do here [1]? lui dit le patron. — Par grâce, sauvez-moi, lui répond l'enfant. — You don't speak english [2]? réplique le marinier. — Mon bon monsieur, je suis à demi mort de froid. — Since it is so, I must speak scotch [3]. — Je ne vous

1. Que faites-vous ici?
2. Vous ne parlez pas anglais?
3. Puisque cela est ainsi, je vais vous parler écossais.

rendrai pas ce que le bonhomme dit en écossais, parce que je ne l'entends pas plus que Robert n'entendait l'anglais. Je vous apprendrai seulement que l'honnête marin prit l'infortuné dans ses bras, le porta dans son bateau, le roula dans une vieille capote, lui fit prendre deux doigts de rhum, et remit à la voile.

La belle chose que la société ! pensait Robert réchauffé, transporté mollement. A peine ai-je rencontré un homme, que mes malheurs sont finis !... Projets insensés, où m'aviez-vous réduit !

La barque s'arrête dans une anse près de Sincler, endroit misérable, habité par des gens dont la plupart arrachent à la mer une subsistance que le sol leur refuse, mais dont la misère n'a pas éteint la sensibilité.

Le bon pêcheur reprit l'enfant et le porta à sa cabane. Des murs enfumés, de la terre battue pour plancher, un toit de roseaux, en voilà la description. Une femme, des enfants en guenilles, mais frais, gaillards, dispos, se nourrissaient d'un peu de pain noir, de poisson grillé, assaisonné d'un grain de sel et de quelques topinambours qui croissent dans le sable comme ailleurs. Ils avaient pour lit la paille de l'orge dont se nourrissait la famille. Si le poisson abondait, on allait en vendre le superflu à Wick, et l'épouse attentive en rapportait quelques douceurs, uniquement réservées pour son mari, qui s'exposait à tout, qui bravait tout pour soutenir son humble ménage. Les femmes de ses compagnons avaient pour leurs époux les mêmes soins, les mêmes égards. La pauvreté, le travail et l'éloignement des villes, produisent ordinairement des mœurs et des vertus.

Cette cabane, ses habitants qui, dans des temps plus fortunés, eussent révolté la délicatesse de Robert, lui paraissaient alors un séjour enchanté, les premiers des humains. Il est accueilli, caressé, fêté, soigneusement pansé ; il revoit du feu, du pain ; le gril est placé sur la braise ; on prépare le poisson, Robert en mangera sa part, et il la mangera cuite ! Pour concevoir son ravissement, il faut comme lui s'être tiré d'une situation désespérante.

Le pêcheur et sa femme se parlaient, paraissaient se consulter, pendant qu'ils soupaient tous, assis sur de mauvaises bancelles, autour d'une table vermoulue. Ils adressaient de temps en temps la parole à Robert, qui branlait la tête et qui ouvrait les bras, ce qui veut dire partout : Je ne vous entends point.

— Franecis, Franecis; moutsiou? s'avisa enfin de baragouiner le mari. — Oui, oui, répondit Robert, je suis Français. Nos bons Écossais parlèrent quelques instants encore, firent signe à Robert de s'aller jeter sur la paille à côté de leurs enfants, et se retirèrent dans leur coin, entre le sommeil et l'amour.

Nous trouvons extraordinaire, nous autres gens du bon ton, que ce qu'il nous plaît nommer la canaille connaisse aussi l'amour. Aucune de ces tournures de phrase si délicates, si sentimentales; aucun de ces préliminaires charmants qui tiennent lieu à l'homme usé de ce qu'il envie au fort de la halle. Veux-tu, mon cœur? dit celui-ci. — Je le veux, Jacques, répond la fille aux joues rebondies et colorées, et leurs plaisirs les mettent fort au-dessus de tant de jolis messieurs, de belles dames, qui soupirent les vers de Tibulle, de Pétrarque, du Gentil-Bernard, et qui souvent s'en tiennent là, faute de pouvoir faire mieux.

Robert dormit d'un profond sommeil, et cela devait être; mais comme les nuits sont longues lorsqu'on se couche immédiatement après souper, et qu'on soupe à sept heures, Robert, éveillé avant le jour, repassait dans sa mémoire les différents événements de sa vie : notre mémoire est notre bourreau dans le calme et l'obscurité. Très-près du malheur encore, il gémissait de ses fredaines, il regrettait ce temps heureux où il avait à peine repassé le seuil de M. Morisset, qu'il se livrait avec ses camarades à ses saillies, à sa gaieté, en attendant un excellent dîner, dont les apprêts ne le regardaient pas. Il est vrai qu'il fallait étudier ou en faire le semblant, deux heures le matin et autant l'après-dîner; mais que M. Morisset, que sa mère fussent satisfaits ou non, il n'était jamais réduit à manger du lapin cru, à se battre avec des aigles, à vivre sur une pointe de rocher. Voilà pourtant, pensait-il, où m'a conduit la manie des projets : je n'en ferai de ma vie.

Je vais me lever avec le soleil. Le bon pêcheur me laissera sa grosse capote; il me donnera la chemise d'un de ses enfants, la culotte d'un autre... Oui, mais des bas et des souliers?... Ses enfants n'en ont pas, et je puis m'en passer comme eux. Je me mettrai en route; je trouverai sûrement à Wick le packet-boat qui m'a apporté ici. Le capitaine me reconnaîtra, il me prendra à son bord et me conduira à Dieppe, d'où je me rendrai à Paris... Et la voiture? j'ai l'habitude d'aller à pied... Mais les auberges? il me restait neuf francs, et je les ai jetés à la mer avec le dernier morceau de ma culotte. Imbécile, insensé!...

Bah, bah, je suis joli garçon, mademoiselle Louison me l'a dit, et un joli garçon intéresse toujours. Je rencontrerai quelque dame, quelque lord qui n'aura pas la manie d'être l'homme de la nature, et j'arriverai commodément chez ma mère. Ma mère grondera... Non, elle ne grondera pas; elle sera trop aise de me revoir, et puis si elle a de l'humeur, qu'en résultera-t-il de pis? du pain et de l'eau. J'en aurai du moins en abondance de ce pain si blanc, si beau, qui me paraîtra délicieux, puisque j'ai trouvé si bon ce vilain quignon noir dont j'ai soupé hier.

Je retournerai chez M. Morisset. Je suivrai en tout l'exemple de Rifflard. Je me vois d'ici le plus fort écolier de ma classe, de ma pension, de l'université. A la fin de chaque année j'enlève tous les prix. Mon nom devient célèbre, on ne parle que de moi. Monsieur le recteur me présente partout.

Un président au parlement m'engage à faire mon droit; un maréchal de France à entrer au service; un archevêque à prendre mes degrés en Sorbonne. Je me décide pour le barreau. Mon éloquence me fait des protecteurs puissants, on m'offre une charge de conseiller... A propos, cela se donne-t-il, cela se vend-il, une charge de conseiller? N'importe, me voilà membre d'une cour souveraine. Mes rapports étonnent, séduisent, entraînent. Le roi me mande chez lui, me dit de très-jolies choses et me fait son chancelier. Oui, oui, voilà qui est supérieurement vu, et qui vaut bien mieux que des projets.

Pendant que Robert en enfantait de puérils et d'invraisemblables, le maître pêcheur était sorti, et rentra accompagné d'un homme qui portait une robe de bure grisâtre, un bonnet jadis noir, qui tombait sur ses oreilles, des guêtres et de gros souliers ferrés. Il s'approcha de Robert, courbé sur son bâton, et lui parla français.

Avec quel plaisir notre aventurier entendit sa langue maternelle! avec quel empressement il répondit! Un mot, une question amenait une histoire qui ne finissait pas. Le vieillard écoutait avec intérêt, avec sensibilité. Au bout d'une heure, il n'ignorait rien de ce que Robert avait fait, dit et pensé.

— Je suis bien pauvre, lui dit-il; mais j'ai toujours quelque chose en réserve pour celui qui a moins encore. Levez-vous et suivez-moi.

Robert ne se le fait pas répéter. Il prend la capote sous un bras, la culotte du fils aîné sous l'autre; il s'en est accommodé, il va s'en vêtir... Le pêcheur lui parle avec douceur, avec bienveil-

lance, et le vieillard traduit avec un ton plein de bonté. Le pêcheur avait dit à Robert que son fils ne possédait qu'une culotte, et qu'il était assez naturel qu'il la conservât; qu'une capote est très-utile en mer en temps de pluie, et que, lorsqu'on ne peut en acheter une neuve, il faut garder celle qu'on a.

Robert devenait industrieux. Ne pouvant avoir de vêtements à lui, il s'avisa de partager ceux d'autrui. Il lève la jaquette du bon vieillard, s'enfile dans sa soutanelle, se colle à lui, et sort sa tête par la fente de sa poche, afin de pouvoir respirer et de voir à se conduire.

Il suivait gaiement son nouveau patron. Celui-ci s'arrête en sortant de la chaumière, et lui montrant du doigt l'Océan et la roche d'où il avait tenté de se précipiter : — Voilà, dit-il, l'endroit où vous étiez hier, où vous pensiez terminer votre misère et votre vie. Un homme qui ne vous devait rien s'est exposé pour vous arracher à la mort; il vous a conduit dans sa cabane; sa femme vous a reçu comme un de ses enfants, et déjà ce bienfait est effacé de votre mémoire! Robert, l'étourderie est l'écume que jette une bonne tête qui fermente encore; l'ingratitude est un vice du cœur : êtes-vous étourdi où ingrat?

Robert ne réplique pas un mot. Il rentre sa tête, s'échappe de dessous la robe du digne homme, court à travers la chaumière, embrasse tous ceux qu'il rencontre, les embrasse encore en leur criant : Je vous remercie. On n'entendait rien de ce qu'il articulait; mais son teint animé, ses gestes expressifs, son œil humide, disaient tout. Il est un langage que les mille et une grammaires n'enseignent pas, et qui est senti par les hommes de tous les lieux et de tous les temps. Le pêcheur secoua la main et le bras de Robert; sa femme le pressa sur son sein. Le bon vieillard regardait de la porte, et une larme de plaisir coulait sur ses joues, sillonnées par le temps.

Le protecteur et le protégé arrivèrent à une habitation qui n'était pas fort au-dessus de celle du pauvre pêcheur. Une vieille gouvernante grogna en voyant arriver un petit être absolument nu, que sans doute on allait habiller de la tête aux pieds. Le bonhomme la laissa dire; il ne transigeait pas avec ses devoirs et il croyait la charité le premier de ceux qu'il eût à remplir. Par ménagement pour la chasteté de Betty, il passa Robert dans une vieille culotte de panne noire, dont la jarretière descendait à mi-jambes et dont la ceinture montait jusque sous les aisselles. Le costume n'avait rien d'élégant; mais il était économique,

car enfin, un gilet, une vieille paire de souliers avec cela, et voilà le petit malheureux équipé de pied en cap.

Pendant que le vieillard cherchait dans ses guenilles de quoi compléter l'ajustement de Robert, l'enfant regardait du coin de l'œil le reste d'une éclanche de mouton, flanquée de carottes et de navets. Le brave homme intercepta un de ces regards de convoitise ; il suspendit ses recherches pour mettre le plat devant Robert. — Avec quoi dînerez vous ? lui dit l'acariâtre Betty. — Ses besoins sont plus pressants que les miens, répondit le bonhomme.

Betty était prévoyante, et elle avait deviné juste. Robert festoya si bien le gigot, qu'elle et son maître ne trouvèrent à midi que des os à racler. Le vieillard mangeait un morceau de pain de seigle, et sa figure était rayonnante. — Du pain sec ! grommelait Betty entre ses dents. — Il est délicieux par le bien que j'ai fait à cet enfant. Voyez comme il est gai, comme il joue ! — Bah ! croyez-vous que ces évêques qui ont cuisinier, laquais, équipage... — Betty, ne condamnons personne, et prions pour tous.

Il faut enfin vous faire connaître cet homme extraordinaire, qui honorait une profession qu'on regarde comme honorable ; qui, sans faste, sans orgueil, pratiquant la vertu par penchant et par goût, était digne de servir de modèle à tous ses confrères... Il vécut et mourut pauvre, heureux et ignoré.

Son père, William Cammeron, avait suivi le roi Jacques, détrôné, fugitif, pour avoir manqué des qualités nécessaires à un roi, à qui il en faut tant pour prévenir ou calmer les convulsions du corps politique ! Cammeron aimait son prince. Brave officier, homme sage, éclairé, mais abusé par ses désirs, il espérait aider à rétablir Jacques sur le trône, ou mourir à ses côtés.

Son fils avait vingt ans. C'est l'âge où l'on commence à juger ; c'est aussi celui où l'on s'égare. Le jeune homme prédit que Guillaume, brave, actif, entreprenant, ayant pour lui les vœux du peuple anglais, l'emporterait enfin sur son rival. Il est dur, pour un grand cœur, de recevoir des bienfaits d'un prince qui ne se soutient que de ceux d'une cour étrangère, et qui renonce à la gloire à vingt ans est capable de tous les sacrifices. Cammeron se dévoua. Il prit les ordres, et repassa en Ecosse après quelques années de séjour en France. Il trouva des infortunés à qui on voulait ôter tout, jusqu'à leurs opinions religieuses. Il les consolait, il les encourageait, il maintenait,

il rétablissait la paix dans les familles. Quelquefois il manquait du nécessaire ; il prenait patience en pensant au bien qu'il avait fait.

Robert joignait à sa jolie petite mine une imagination vive, la repartie juste et prompte, et la véritable vertu se plaît quelquefois à sourire. M. Cammeron s'attachait de jour en jour à l'enfant. En revanche, l'aversion de la vieille Betty croissait en proportion de l'amitié de son maître, et avait-elle tant de tort ? Quand on n'a entre deux personnes que la moitié de ce qu'il faut, et qu'un intrus, riant, sautant, caressant, dévore à lui seul les deux tiers de cette moitié-là, il est assez naturel d'avoir de l'humeur, à moins qu'on ne soit un ange, et Betty n'avait rien d'angélique, rien absolument. Elle eût été une admirable gourvernante d'évêque, si la dignité de ces messieurs pouvait se borner aux services d'une vieille fille. Elle eût engagé monseigneur à donner son superflu, si elle eût pu le déterminer à en avoir ; elle eût été enchantée d'être le canal des grâces, de jouer un rôle dans les alentours de la cathédrale, de recevoir les révérences des bonnes femmes, et le salut de protection du suisse, qui par toute la chrétienté se croit un personnage parce qu'il a un peu de galon, un nœud d'épaule et un baudrier qui ne lui appartiennent pas, parce qu'il porte une rouillarde en dépit de ces paroles expresses : *Quiconque tire l'épée, périra par l'épée...* Il est vrai que les suisses d'église ne la tirent jamais.

Mais, sans scrupule et sans danger, ils donnent de la pointe du bâton de leur hallebarde sur les pieds de ceux qui ne se rangent pas assez vite, et les contorsions de l'inconcevable patient ne leur font rien perdre de leur grand sérieux. C'est l'âne chargé de reliques qu'un suisse de paroisse.

Où en étais-je donc ?... à Betty, qui n'était pas digne d'être la gouvernante d'un pauvre prêtre écossais; qui haïssait Robert, qui le lui rendait bien.

Quel plaisir pour M. Cammeron de calmer les inquiétudes d'une mère ! Son premier soin avait été d'écrire à madame Robert. Il faisait l'éloge des qualités physiques et morales de l'enfant ; il le croyait propre à tout ; il ne doutait pas qu'il fût un jour l'honneur de sa famille ; enfin il avouait que ses moyens ne lui permettaient pas de le renvoyer; mais s'il plaisait à madame de lui adresser une lettre de change sur Edimbourg, il y conduirait l'enfant, le mettrait dans le coche de Londres, où il serait reçu par un pauvre prélat, condamné d'avance, comme lui,

à être pendu s'ils étaient surpris disant la messe, ce qui ne les empêchait pas de la dire tous les jours. Les hommes sont de bizarres animaux. Ils pendent ici ceux qui disent la messe ; ils brûlent là-bas ceux qui n'y vont point... Pas de réflexions là-dessus : Dieu a fait l'homme à son mage.

Où en suis-je encore? Ah! le pauvre évêque de Londres ne manquerait pas d'envoyer le petit à Douvres, d'où la maison Minet, qui est de tous les pays et de toutes les religions, l'embarquerait pour Calais, d'où le père gardien des capucins le mettrait en route pour Paris. En attendant la réponse de madame Robert, M. Cammeron avait soin de faire employer le temps à son fils. Il commençait la journée par servir dans une cave une messe qui en valait une chantée dans une basilique, si tant est... Après la messe, le déjeuner; après le déjeuner, la lecture, l'écriture et la déclinaison de *musa* ; ensuite, une heure de récréation ; puis le dîner, et jusqu'au coucher, répétition, à la messe près, des exercices du matin.

Robert se prêta d'abord très-volontiers à tout cela : il se doutait bien que pour être chancelier il faut savoir un peu de latin. Mais à mesure que l'aigle et le lapin cru s'effaçaient de sa mémoire, l'ennui de la science se faisait sentir, et le goût de la simarre et des sceaux s'affaiblissait sensiblement. Bientôt le travail lui parut pénible, et enfin il ne fit plus rien, qu'autant qu'il y était forcé par la présence de M. Cammeron.

Et comme il fallait qu'il fût toujours occupé de quelque projet, il chercha avec l'ardeur infatigable de la vengeance les moyens de rendre à Betty les niches secrètes qu'elle lui faisait.

Betty n'osait contrarier ouvertement son maître; mais elle faisait les portions, et elle manquait rarement de glisser dans celle de Robert une poignée de sel ou de poivre. Robert s'en apercevait à merveille, et mangeait toujours en prenant note dans sa mémoire de chacun des tours que Betty lui jouait. M. Cammeron prétendait ne pouvoir avaler sa modique pitance, et il passait à Robert ce qu'il lui plaisait d'appeler son superflu. Si le maître et l'élève regardaient la porte ou la croisée, une mouche ou un hanneton, crac, une pincée de cendres tombait dans l'écuelle. Robert, sans se démonter, prenait le coin d'une grosse serviette qui servait ordinairement pendant la quinzaine, il en faisait une espèce de chausse, et il trempait son pain dans la sauce qu'il avait clarifiée. M. Cammeron, en voyant le manége du petit, disait

doucement à sa gouvernante : — Votre vue s'affaiblit, ma bonne : vous laissez souvent tomber quelque chose dans la casserole. Betty ne répondait rien, et en continuant d'apprêter le dîner de son chat, elle se promettait bien de recommencer.

Un jour Robert trouvait du crin haché dans ce qu'on appelait son lit. Le lendemain matin, le fond de sa culotte était farci de têtes de chardons. Il était furieux ; il se contenait à peine. Les égards que marquait M. Cammeron à une ancienne domestique qui lui avait sacrifié toute sa vie balancèrent pendant quelque temps ses projets de vengeance ; mais une pierre que Betty avait eu l'air de jeter à un chien de six pouces de haut, et qui le frappa à la tête, le fit passer sur toutes les considérations.

Il commença par cacher une jarretière, que Betty, sans mot dire, remplaça par un bout de ficelle. Il jeta au feu un bas, que Betty remplaça par un chiffon. On attaquait, on se défendait sans éclat, et cette guerre sourde était toujours subordonnée au respect qu'on portait au maître.

Cependant l'impassibilité apparente de Betty avait un but que Robert ne soupçonnait pas. Elle voulait lui inspirer la confiance de l'impunité, et l'amener à quelque espièglerie assez grave pour qu'elle pût l'attaquer avec avantage dans le cœur de M. Cammeron. Robert donna dans le piége. Il enrageait qu'on eût l'air de ne s'apercevoir de rien. Qu'est-ce en effet que la vengeance, si on ne jouit pas des angoisses de son ennemi ? Robert, piqué au jeu, se décida à frapper les grands coups. Il jeta dans le puits une paire de poches neuves et un tablier qui ne l'était pas. Il était fait d'un morceau de taffetas vert, que la reine, femme de Jacques second, avait à l'aide de son aiguille et d'un peu de fil d'or, transformé en un bel étendard, qu'elle avait confié au père Cammeron. Celui-ci, en mourant, l'avait envoyé à son fils, et comme il ne savait pas broder, et que l'on conduit difficilement sa plume lorsqu'on est à l'agonie, il avait écrit, tant bien que mal, sur l'étendard : *Apprenez à mourir pour vos rois.* Le jeune Cammeron, persuadé que sa mort ne pouvait être utile à personne, et que sa vie l'était à ses pauvres Ecossais, avait religieusement baisé l'étendard et l'avait serré dans son tiroir.

Betty était jeune et jolie lorsqu'elle était entrée à son service, et il n'avait que des privations à lui faire partager. Un montagnard, beau, bien fait, avait offert sa main, il plaisait à Betty, et Betty lui dit : — Je vous crois nécessaire à mon bonheur ; mais je suis plus nécessaire encore à M. Cammeron, et je reste avec lui.

Si le bon prêtre eût pu, en ce moment, disposer d'un trésor, il l'eût offert à Betty. Son morceau de taffetas vert était ce qu'il avait de plus précieux; il le lui présenta en disant : *C'est le denier de la veuve.*

Betty s'en parait aux bonnes fêtes de l'année, et l'enfermait soigneusement de la Toussaint à Noël et de Noël à Pâques. Qu'on juge de son chagrin, de ses exclamations, lorsque, le jour de la Pentecôte, elle chercha son tablier, et le chercha en vain ! M. Cammeron lui représentait, avec sa douceur ordinaire, que tout ici-bas est périssable, et qu'attacher un instant de bonheur à telle ou telle parure, c'est descendre au-dessous de soi. Robert, allant, venant, jouissait des clameurs, des gémissements de Betty. Le petit coquin !

Cependant l'heure de l'office approchait, et il fallait laver la casserole qui servait aussi à M. Cammeron de cuvette et de plat à barbe. Betty, pleurant, grondant, fut tirer un seau d'eau au puits, et elle ramena ses poches et son tablier pendants au crochet de la corde. Ce n'était ni elle, ni M. Cammeron qui avaient jeté ces belles choses-là dans le puits : ce ne pouvait être que Robert. Sa douleur se changea en joie ; elle rentra triomphante, pièces de conviction à la main, et elle accusa son ennemi.

Robert voulut se défendre. Sa négligence, sa paresse avaient refroidi son patron et le rendaient facile aux insinuations de sa gouvernante. Il interrogea le coupable avec un ton sévère qui l'intimida. Robert hésita, balbutia, et confessa son crime. Betty exigeait qu'il fût chassé à l'instant. — Non, répondit M. Cammeron. Il est sans ressources, et je ne réduirai pas au désespoir un enfant qui peut se corriger.

On attendait toujours la réponse de madame Robert, qui ne répondait point, par une excellente raison : elle n'avait pas reçu la lettre du bon prêtre. Le paquebot de Douvres avait été surpris à moitié chemin par un grain, qui bientôt devint une tempête, et qui jeta le bâtiment sur un banc de sable à la côte de Middelbourg. Il talonna, il s'entr'ouvrit; les matelots se désespérèrent, prièrent, se noyèrent, et la malle aux lettres vogua sur la mer du Nord, qui n'est pas du tout le chemin de Paris.

— Voyez, disait le bon prêtre à Robert, voyez à quel point vos fredaines ont indisposé madame votre mère ! elle ne daigne pas me répondre, à moi, qui ne peux avoir d'autre tort à ses yeux que de vous avoir recueilli. Vous êtes un mauvais sujet, Robert, et cependant je ne vous abandonnerai point, car enfin, ne faire

du bien qu'à ceux qu'on aime, c'est vouloir toujours jouir, et il n'y a pas de mérite à cela.

Robert était d un caractère irascible. Persuadé de la légitimité du droit de représailles, il croyait n'avoir rien à se reprocher envers Betty, et je suis tenté de penser comme lui. Persuadé encore que rien ne le rétablirait dans les bonnes grâces de M. Cammeron, il cessa de se contraindre, et il se livra à des excès... mais à des excès !... vous allez voir.

Je vous l'ai dit, Betty avait un chat, un chat maigre comme elle et son maître, parce que comme eux il avait toujours faim. Après M. Cammeron, *Love* était, de tous les animaux, le plus cher à Betty, et elle ne prévit pas, elle toujours si prévoyante, à quel point la vengeance peut pousser l'atrocité. Enhardie par l'impunité et la confiance absolue de M. Cammeron, elle ne cessait de faire à Robert des niches plus ou moins piquantes. Un soir il trouva au bout de sa paillasse un fagot d'orties, qui lui mit en cloches les pieds et la moitié inférieure des jambes. Robert dévora sa douleur. Il eût mieux fait, allez-vous dire, de jeter les hauts cris, et de convaincre Betty comme elle l'avait convaincu lorsqu'elle tira du puits ses poches et son tablier. Vous n'y êtes pas, vous ne réfléchissez pas, vous ne connaissez pas les ressources d'une fille vieille, dévote, et qui a le diable au corps. Betty avait préparé ses moyens de défense. Celui qui avait été capable de jeter à l'eau ses effets les plus précieux ne se lassait pas de la poursuivre, et voulait enfin la calomnier. Il n'avait pas balancé à se faire un peu de mal pour lui causer le plus cruel de tous, la perdre dans l'esprit de son maître, et auquel des deux eût cru M. Cammeron, déjà très-prévenu contre Robert ?

La pénétration du petit n'allait pas jusqu'à deviner un tel coup. Il enragea en silence le reste de la nuit, et roula dans son petit cerveau des projets plus sinistres les uns que les autres. Enfin il condamna *Love* à mort, et se leva au point du jour pour vaquer à l'exécution

Love était leste comme un chat maigre, et il se défiait de Robert, qui, à la sourdine, lui allongeait de temps en temps quelques coups de pied. Robert l'appelait d'un ton caressant ; *Love* le regardait fixement, assis sur son cul, et sautant à l'autre bout de la chambre dès que Robert était à quatre pas de lui.

M. Cammeron avait à sa cheminée un reste de jambon rance, dont on coupait une tranche quand on voulait se régaler. Robert, à l'aide d'un bâton, jeta le jambon dans la cendre, le prit et le

présenta à *Love*, aussi friand qu'affamé. *Love* ne savait trop s'il devait avancer ou reculer. Robert termina ses irrésolutions en jetant au milieu de la chambre l'os à demi décharné, et en se tirant à l'écart.

Love saisit l'occasion unique de faire un bon repas, et ce n'est pas sans cause qu'on a classé la gourmandise au rang des péchés capitaux : celui-ci le perdit. Robert, armé d'un cordeau, s'approchait sur la pointe du pied ; il jeta un nœud coulant au cou de l'animal. *Love* voulut fuir, mais trop tard. Ses efforts n'aboutirent qu'à serrer la corde. Robert tira de son côté, et le chat du sien, jusqu'à parfaite suffocation.

La vengeance de Robert eût été incomplète, s'il fût resté le moindre doute à Betty. Il accrocha *Love*, étranglé, de manière que la gouvernante, sortant de son galetas, se frappa le front contre le crâne de l'animal chéri. Betty cria, et de sa bosse à la tête, et de la douleur que lui causait cet événement tragique. M. Cammeron accourut à ses cris. Il entendit, il vit... Oh ! pour cette fois il n'y eut plus de rémission.

— Je vous ai pardonné bien des fautes, dit le bon prêtre à Robert ; mais ôter la vie à une créature innocente pour satisfaire la haine que vous portez à une fille à qui je dois tant, et qui ne me doit rien, voilà ce qui est inexcusable, et ce que je ne vous pardonnerai point. Sortez d'une maison où vous avez apporté le trouble et la défiance, et puissent les infortunes que vous ne cessez d'attirer sur votre tête, vous rendre sage enfin ! Voilà deux couronnes. Dieu m'est témoin que c'est tout ce que je possède : je vous les donne. Allez, et repentez-vous.

CHAPITRE IV

Robert devient Jacobiste et fils de Mac-Karon, l'un des sujets dévoués de Charles-Edouard. — Lord Lovat prend, pour paroles d'Evangile, toutes les balivernes qu'il plaît à Robert de conter, milady encore davantage et miss Fanny, leur fille, mille fois plus.... L'amour s'en mêle et les choses vont un train d'enfer jusqu'à ce que Lord Kilmarnock découvre le pot aux roses. — Robert, qui a rêvé d'abord Roi, puis Grand-chancelier, enfin simple lieutenant et heureux époux, retombe Gros-Jean comme devant, non sans recevoir quelque chose par derrière.... mais sans épouser Fanny, même à l'écossaise.

Voilà Robert parti, emportant la bourse du bon prêtre, sa vieille culotte de panne noire, un gilet vert et un bonnet carré, mangé de mites, dont la houppe usée, attachée à un bâton, servait de houssoir au presbytère. Robert n'était pas avantageusement vêtu, il ne se le dissimulait pas ; mais il avait appris qu'on ne gagne rien à jeter ce qu'on a dans la mer, et ne forma d'autre projet sur les vêtements qui le couvraient, que de les garder jusqu'à ce qu'il pût s'en procurer de meilleurs. Il se mit à trotter, persuadé qu'il ne manquerait pas de rencontrer bientôt quelque Louison, quelque lord, et projetant par exemple de tirer un grand parti des circonstances.

Il se rappelait en marchant la cuisine de sa mère, la bonne chère que lui faisait mademoiselle Louison; il comparait à cette vie passée la misère qu'il éprouvait sur sa roche, l'abstinence que lui faisait partager M. Cammeron, et à ces idées succéda la tentation très-prononcée de se bien régaler à la première auberge. Il n'ignorait plus qu'on joue un triste rôle quand on n'a rien; il sentait qu'un bon repas écornerait furieusement ses petites finances; mais puisqu'elles devaient finir, qu'importait que ce fût deux jours plus tôt, ou deux jours plus tard?

C'est ainsi que calculent des hommes faits, qui se ruinent, et qui ne le sont pas plus tôt, qu'ils gémissent des privations où les a exposés leur mauvaise conduite. C'est ce calcul-là qui fait des escrocs, des filous, des voleurs, et il en faut et beaucoup, car de quoi vivraient messieurs de la justice criminelle, leurs subor-

donnés, leur *agent?* De quoi s'amuserait ce bon peuple qui n'a pas de quoi payer un billet de spectacle, qui n'a pas tous les jours des fêtes publiques, si de temps en temps on ne le régalait d'une pendaison? Tout est pour le mieux.

Robert parlait fort bien l'écossais, et savait un peu d'anglais. Avec cela, il était sans inquiétude sur son chemin, et après tout, il n'avait aucune raison de préférer celui-ci à celui-là. L'important était de savoir où il trouverait une ville quelconque, qui lui conviendrait comme une autre, pourvu toutefois qu'il y eût une bonne auberge. Il interrogeait les passants, qui riaient de son grotesque équipage, qui l'interrogeaient à leur tour, et auxquels, selon sa coutume, il racontait ses aventures : il n'avait rien fait qu'il eût intérêt à dissimuler. Très-peu de gens, je crois, auraient la même franchise.

Il prit quelques repas assez légers en traversant quelques villages, quelques *villotes*, où il ne lui arriva rien de remarquable, cherchant toujours la bonne auberge, qu'il ne devait trouver qu'à Dornock, ville assez considérable du Southerland, où il arriva avec sa seconde et dernière couronne, qu'il se disposa à manger aussi gaiement que si le soleil n'eût pas dû se lever le lendemain.

Comme il parlait très-haut, qu'il avait soin de faire sonner en parlant deux ou trois gros sous qui accompagnaient son unique écu, on lui servit tout ce qu'il voulut. On le coucha comme un petit prince; à cette différence près pourtant qu'il y avait dans la chambre deux lits, dont le meilleur était réservé pour un monsieur très-sérieux, qui paraissait très-réfléchi, qui parlait peu, et qui modestement avait soupé à table d'hôte.

Robert, qui avait l'estomac garni, et à qui une forte ration de *porter* tenait les oreilles chaudes, ronfla bientôt, et trouva pour quelques heures l'oubli de ses malheurs passés et de ceux qui l'attendaient encore. Gare le moment du réveil, allez-vous dire : il est toujours cruel, quand on ne peut s'en prendre qu'à soi de ses infortunes. Bah ! bah ! si je vous écoutais, je ferais un cours de morale qui ne serait lu de personne, et qui ruinerait mon libraire.

Un petit événement troubla le sommeil de Robert longtemps avant que le jour vînt lui ouvrir les yeux, lui rappeler sa dépense de la veille et la nécessité de vider ses poches. On frappa avec tant de violence à la porte qu'en quatre secondes elle s'ébranla et qu'elle tomba quatre secondes après. Une troupe

de gens armés entra dans la chambre. Celui qui la partageait avec Robert sauta sur ses pistolets et fit feu de ses quatre coups. Les assaillants ripostèrent. Robert se tapit sous sa couverture; il y resta jusqu'à ce que le calme fût rétabli, ce qui n'arriva qu'une heure après. Lorsqu'il n'entendit plus rien, il leva la tête et n'en vit pas plus.

Qu'est-ce donc que tout cela? pensait-il. Suis-je dans un coupe-gorge, et ne m'a-t-on épargné que parce qu'on ne m'a pas jugé volable? Que d'obligations j'aurais à ces guenilles que je dédaignais tant! Ce raisonnement ne valait rien, car enfin, qu'il fût volable ou non, des voleurs n'eussent pas manqué de le sacrifier à leur sûreté. Il n'en est pas moins vrai que bien des individus doivent leur tête à leur obscurité. Obscurité heureuse, qui... — Ah! je vous y prends à mon tour, monsieur l'auteur; c'est vous maintenant qui moralisez. — Vous avez raison, monsieur le critique. — Il vous échappe quelquefois des traits... — C'est sans y penser, en vérité. Contons, contons.

Robert se livrait à une foule d'idées plus ou moins extravagantes, plus ou moins vraisemblables, lorsque le crépuscule lui permit enfin de distinguer les objets. Il remarqua que le plancher avait été lavé, d'où il conclut qu'il y avait eu du sang répandu. Il s'approcha de la fenêtre, regarda partout, et fut frappé du silence profond qui régnait dans l'hôtellerie. Il ouvre sa porte en tremblant; il s'avance dans une galerie qui recevait le jour de la rue : nulle apparence que cette scène nocturne ait causé de sensation à l'extérieur. — Allons, dit-il, c'est le maître de la maison et ses gens qui ont assassiné ce voyageur. Hâtons-nous de sortir d'ici, et même sans payer.

Il rentre sur la pointe du pied; il reprend sa chère culotte, qu'il baise avec un transport de reconnaissance. Il s'assure que son écu est toujours à lui; il passe son gilet, met ses pieds dans ses savates, sa tête dans son bonnet carré, et avise au moyen de s'esquiver sans être aperçu.

Un papier roule sous ses pas. — Si c'était un billet de banque! dit-il en le relevant. Un mort n'a besoin de rien, ajouta-t-il en s'approchant de nouveau de la croisée pour distinguer les caractères, je pourrais me l'approprier sans scrupule; et il lit :

« A tous mes fidèles sujets.

« Accordez votre confiance à M. Mac-Karon. Il a toute la mienne, et je l'ai chargé de mes plus chers intérêts. Entendez-

vous avec lui sur les moyens de soulever l'Ecosse et d'y introduire des armes. Tâchez surtout d'établir dans vos châteaux des magasins de toute espèce. Quand vous serez prêts, je paraîtrai au milieu de vous.

« Je vous recommande particulièrement M. Mac-Karon, l'un de mes plus dévoués serviteurs, et son fils bien jeune encore, qui a voulu accompagner son père, mais qui n'est pas dans le secret.

« CHARLES-EDOUARD. »

Robert ne savait d'abord ce que cela voulait dire; mais il avait souvent entendu M. Cammeron et Betty parler du prétendant. L'obscurité de leurs phrases l'avait empêché de saisir aucun détail; il ne s'en était pas même occupé. Que lui faisaient, à lui, les querelles des rois?

En repassant dans sa mémoire ce qu'il avait entendu, en comparant certains propos à la lettre qu'il tenait, il jugea que M. Mac-Karon était celui qu'on avait tué ou enlevé, que dans le tumulte cette lettre était tombée de sa poche ou d'ailleurs, et il devinait juste.

Le prince Charles-Edouard préparait dès lors l'invasion qui devait se faire en 1742, pour laquelle on l'avait appelé en France, et qui n'eut lieu que trois ans après. On sait comment se termina cette malheureuse expédition.

Mac-Karon s'était découvert aux lords Cromarty, Lokil, Frasers et Kilmarnock. Ces seigneurs, dévoués à la famille Stuart, commençaient à agir sourdement, mais avec succès. Mac-Karon, encouragé par ces commencements, mit moins de réserve dans ses discours; il se laissa pénétrer par un homme du parti contraire qui le dénonça. On le suivit, on épia ses démarches, et on expédia l'ordre de l'arrêter. Il se défendit et mourut en brave homme.

Robert réfléchissait profondément, tenant toujours sa lettre à la main. — Oui, disait-il, oui... pourquoi pas?... mais, non, ce projet est inexécutable : je ne suis au courant de rien... Au contraire, le jeune homme n'est pas dans le secret, par conséquent rien à répondre. La lettre du prince n'indique pas d'âge... M'y voilà, m'y voilà : je suis décidé.

Robert descend, il fait quelques tours... Toutes les portes sont fermées. Il s'approche des croisées de la cuisine : l'hôte et l'hôtesse, assis devant les restes de leur feu, paraissent plongés

dans une mélancolie profonde. Ils sont peut-être Jacobites, pensait Robert; en ce cas je ne risquerais rien et j'obtiendrais des éclaircissements. Entrons et voyons venir.

Il frappe à la fenêtre et se fait un air affligé. Il cherchait à paraître excessivement pénétré, et il eût volontiers donné sa vieille culotte pour pouvoir pleurer; mais le don des larmes n'est accordé qu'aux femmes.

L'hôtesse se lève aussi effrayée que si une nouvelle troupe de sbires se fût offerte à ses yeux. Elle regarde à son tour... Robert lui paraît grand comme saint Christophe et fort comme Hercule : richesse et fécondité d'imagination sont encore l'apanage des dames.

L'hôtesse recule et va tomber dans les bras de son mari. Le mari, qui prévoit une scène conjugale, et qui ne s'en soucie plus, dépose tendrement sa femme sur le carreau, et veut juger par lui-même de la cause de son effroi. Il distingue à travers le vitrage le gilet vert, le bonnet carré et le menton imberbe. Il ouvre; Robert entre et s'écrie : — Je suis au désespoir. — Et nous, mon cher ami, et nous! — Vous connaissez aussi M. Mac-Karon? — Et son fils. — Ah, diable! — Ils ont passé ici en allant aux Orcades. Le fils est resté malade à Eda. — Bien malade? — Hélas? il est peut-être mort. — Pauvre jeune homme! — Mais je parle, je parle... Ma tête n'est plus à moi. Qui êtes-vous avec votre bonnet carré et votre costume hétéroclite? — Je suis fils d'un officier irlandais au service de France. — Vous êtes donc Jacobite? — Oh! je vous en réponds. — Asseyez-vous, mon cher enfant; eh bien, votre père?

— Je me suis embarqué avec lui à Calais. — Après? — Nous avons abordé à Wick. — Ensuite! — Mon père cherchait à se réunir à M. Mac-Karon. — Et il vous a confié ses projets? — Il connaît ma prudence. — Cela ne prouve pas trop en faveur de la sienne... Ah! permettez-moi une réflexion. Il me semble qu'hier vous ne connaissiez pas M. Mac-Karon? — C'est encore un effet de cette prudence que mon père a reconnue en moi. Je me défiais de vous, je me défiais de tout le monde. Mais à peine M. Mac-Karon eut-il fermé la porte de notre chambre, qu'il m'a tendrement embrassé et m'a dit en me remettant ce papier : Je sais qu'on me cherche, et votre âge vous met à l'abri de tout soupçon. Prenez cette lettre du prince; elle vous servira si la fortune nous sépare, ou elle sera commune à tous deux si vous voulez vous attacher à moi.

Robert présentait en effet la lettre avec un sérieux et une dignité propres à persuader. — Pardon, mille pardons, lui dit l'aubergiste; mais dans une affaire aussi délicate, il est bon de savoir à qui on se livre. Revenons à votre père. — On l'a arrêté chez M. Cammeron... — Chez M. Cammeron! le prêtre le plus respectable!... — Betty m'a ôté mes habits français... — Elle a bien fait, Betty. Elle est un peu revêche, mais bonne fille au fond. J'ai passé là il y a quinze ans... — Il y a quinze ans? — Elle était, ma foi, jolie. Enfin? — Enfin elle m'a habillé comme me voilà pour me rendre méconnaissable. — Elle a eu tort : vous êtes fagoté de manière à piquer la curiosité, et le roi George a des agents partout. — Oh! je ne m'alarme pas aisément. — Bien, mon brave, bien. Moi, je ne suis pas né courageux, et je me borne à aider les gens du parti selon mes petits moyens. Venez avec moi.

Il conduit Robert dans un arrière-cabinet, et lui donne la défroque, très-propre encore, d'un fils unique qui s'était noyé dans la crainte de l'être, c'est-à-dire en apprenant à nager.

Pendant que Robert se donnait une tournure décente, il interrogeait, calculait ses réponses et tirait parti de tout. — Qu'est devenu ce digne M. Mac-Karon? — Vous n'avez donc rien vu? — J'étais sans armes. — Les scélérats l'ont tué : Dieu le leur rendra quelque jour. — Oh! c'est ce qui arrivera avec le temps. Et vous dites qu'il a laissé son fils malade aux Orcades? — Dans l'île d'Eda, chez un prêtre qui a été confesseur de notre bon roi Jacques, et qui ne balance pas à quatre-vingts ans à exposer sa vie pour être utile aux vrais Jacobites. — Il n'expose pas grand'chose; mais il n'en a pas moins de mérite. Je vais prendre la route des Oscades... Ah çà... mais le jeune Mac-Karon est-il connu? — Pas du tout. Il est tombé malade en débarquant, et le premier soin de son père a été de le mettre en sûreté. — Bon. Vous sentez qu'il y aurait de la témérité à s'exposer inutilement... — Sans doute. — Je me réunirai à lui, nous pleurerons nos malheurs communs, et si je suis privé de mon père... — Ah! mon ami, j'en ai bien peur. — Je repasserai en France avec mon compagnon d'infortune. — C'est ce que vous pouvez faire de mieux. — Et il trouvera chez ma pauvre mère un asile et du pain. — Digne enfant, digne enfant!

L'hôte était attendri, l'hôtesse l'était à l'excès, Robert crut devoir profiter du moment. Il tira sa couronne de sa poche et

la présenta d'un air qui voulait dire : Quel plaisir vous me feriez si vous ne me la preniez pas! — Non, dit l'hôte, non, mon jeune ami. Vous avez bien soupé sans que j'en sois plus pauvre. Gardez votre écu, et Dieu fasse qu'il vous profite. Je vais vous donner quelques renseignements.

« En revenant d'Eda, M. Mac-Karon a vu différents seigneurs qui l'ont reçu avec distinction, et qu'il a disposés en faveur du prétendant. Prenez leurs noms, les lieux de leur demeure, et d'ici aux Orcades vous trouverez partout le couvert, la table et même de l'argent. Je vous en donnerais bien, mais je n'en ai pas trop.

« Allez, mon ami, ne perdez pas de temps. Les bons Jacobites ne sont pas sortis de cette nuit de peur d'être remarqués. Les partisans de Georges sont restés tranquilles, parce qu'il leur est égal qu'on tue un des nôtres. Les uns et les autres vont sortir de chez eux. Vous êtes facile : les premiers vous exposeraient par leurs caresses aux soupçons des seconds, et vous finiriez peut-être par aller joindre votre père à Newgate. »

Il donne à Robert une liste des lords avec qui M. Mac-Karon avait formé des intelligences, et il le met à la porte, enchanté d'en être débarrassé, et comptant bien se faire un mérite des services qu'il lui avait rendus, si le prince Edouard triomphait un jour.

Robert a repris sa course. Il s'imagine avoir tout prévu; il croit sa fortune assurée. — Non, dit-il, non, je ne serai pas chancelier de France; et qu'est-ce après tout qu'un chef de la justice? un animal vêtu aussi plaisamment que je l'étais ce matin, qui doit s'écouter parler, tout faire méthodiquement; grave, taciturne, ennuyé et ennuyeux; voilà, ce me semble, ce que doit être un chancelier. Vive, vive l'uniforme! cela donne à un jeune homme une grâce, une tournure!...

Je me fais réellement Jacobite. Je débute par une sous-lieutenance. Je me bats bien, quoique je confesse avoir eu peur cette nuit. A la fin du mois je suis colonel. On m'envoie reconnaître une redoute, je l'enlève; on me détache avec mon régiment, je bats l'avant-garde ennemie. On me fait brigadier, et avec ma brigade je passe sur le ventre à toute l'armée du roi Georges. Le prince Edouard ne voit plus que moi; c'est moi qu'il charge de toutes les grandes expéditions. Il congédie enfin ses autres généraux, et me nomme généralissime de ses armées. Je marche droit sur Londres. Le lord-maire vient au-devant de

moi me présenter les clefs de la ville sur un plat d'or, et me supplie à genoux de ménager ses concitoyens. Je pardonne à tous les habitants en faveur de milord All-is-bad, qui pourtant m'a fait bien du mal; mais je lève à mon profit une contribution de dix millions sterling. J'envoie un aide de camp au prince Edouard et je le presse de se montrer. Je le prends par la main, je le conduis au milieu du plus brillant cortége à Westminster-hall. Un trône est préparé, et la foule ravie ne cesse de crier : Vive le nouveau roi! Quel est mon étonnement! Edouard confesse publiquement que c'est à moi qu'il doit sa couronne; il veut me la mettre sur la tête et moi... aïe, aïe, aïe.

C'était le brancard d'une charrette qui venait droit à Robert, qui le frappa à la poitrine, qui le jeta à dix pas de là, et qui termina ces grands projets comme l'expérience plus lente et aussi sûre en dissipe tant tous les jours.

— Oh! oh! dit Robert en se levant et en boitant tout bas, j'ai été un peu vite; mais me voici descendu du trône plus brusquement que je n'y étais monté. Après tout, est-il nécessaire d'être roi pour être heureux? Une belle terre, un château commode, des vassaux affectionnés, une jolie femme... oui, jolie, très-jolie femme, et avec cela on peut passer doucement la vie sans faire de vains projets. Eh bien! il y a partout des terres, des châteaux et de jolies femmes : pourquoi n'aurais-je pas comme un autre une jolie femme, une terre et un château? Que faut-il pour cela? De l'argent. J'ai un écu que je ne devrais pas avoir, c'est de l'argent trouvé. Avec un peu d'adresse, certaines gens, dit-on, trouvent aussi aisément un million que d'autres un écu, et je ne suis pas maladroit. Allons, j'adopte une vie opulente et tranquille. Je fais à ma petite femme des enfants jolis comme elle... mon Dieu! qu'il doit être agréable de faire des enfants! Elle les nourrit, je les caresse, je les fais sauter... Ah! palsembleu, en voici bien d'un autre!

En faisant sauter ses enfants, Robert avait sauté lui-même dans le fond d'un étang. — Diable! diable! disait-il en se tirant de la boue, si l'ami Rifflard était là, il me dirait que ces deux accidents sont d'un fâcheux augure pour mes projets faits et à faire. Pauvre garçon que ce Rifflard! génie étroit, qui n'arrivera jamais à rien de grand; bon camarade cependant et que j'aime de tout mon cœur.

Le premier soin de Robert fut d'étendre au soleil la lettre du prince et la liste de ses lords : c'est à la conservation de ces

deux pièces qu'était attachée sa fortune. Il avait envie de passer ses vêtements à l'eau, pour qu'on pût au moins distinguer leur couleur primitive; mais le jour baissait, et ce n'est pas la nuit qu'on rencontre ces villageois si utiles au voyageur qui ne connaît pas la carte des lieux. Or Robert ignorait où était le château de lord Lovat, qui était en tête de sa liste et avec qui il comptait bien souper. — Après tout, dit-il, cette terre noire qui me couvre ajoutera de l'intérêt à mon histoire; et si milord me trouve mal comme cela, il me fera faire un habit neuf.

Un paysan lui indiquait un bouquet d'arbres; un autre, un clocher; un troisième, un champ de houblon; et d'indication en indication il arriva avec la nuit au château de Lovat.

Milord était au milieu de sa famille; sa femme et ses enfants l'entouraient; une conversation douce, mais animée, faisait disparaître l'ennui du travail et forçait de temps en temps milord à poser son livre, à écouter et à sourire. Un domestique annonce un jeune inconnu d'une figure heureuse, qui demande à se présenter. La jeunesse intéresse presque toujours et n'est jamais suspecte : milord ordonne qu'on fasse entrer.

Il fallait que Robert fût vraiment beau garçon pour le paraître, chargé de boue et d'eau. Milady et ses demoiselles lui sourirent d'abord avec bonté. Milord attendait l'explication de cette espèce de mascarade. Robert s'énonça ainsi en roulant les yeux et en faisant de grands bras :

— Je suis le fils infortuné d'un père plus malheureux encore. Je dois le jour à M. Mac-Karon... Le petit coquin! quel sujet il fût devenu s'il eût été un an ou deux de plus sous la direction de M. Belle-Pointe!

Au nom de M. Mac-Karon, milord pose sa main sur la bouche de Robert, prend un flambeau et le fait passer dans un cabinet. Robert n'a oublié aucune circonstance; il les arrange, les embellit de la manière qui lui semble la plus propre à captiver la confiance. Il exhibe d'abord la lettre du prince, que milord reconnaît à l'instant. Il raconte que, guéri par les soins du bon pasteur d'Eda, il s'est empressé de se mettre en route pour se réunir à son père. Il avait passé chez les lords Cromarty, Lokil, Frasers et Kilmarnok. Il avait appris du dernier que M. Mac-Karon était allé à Dornock, et qu'il logerait à la Tortue, chez le bonhomme Thomlinson. Il l'y avait en effet rencontré; mais au moment où ils s'étaient embrassés, où ils allaient se livrer aux douceurs du repos, trente hommes avaient enfoncé

la porte de leur chambre. Son père avait fait feu. Il s'était, lui, emparé des armes des premiers qui avaient mordu la poussière; il s'était rangé à côté de son père, s'était défendu comme un lion, avait soutenu ce combat inégal pendant au moins quinze minutes; et voyant enfin M. Mac-Karon succomber sous le nombre, il n'avait plus pensé qu'à se faire jour les armes à la main ou à périr noblement comme son père.

Son intrépide audace avait enfin frappé les assaillants de stupeur. Ils s'étaient précipités les uns sur les autres. L'escalier était jonché de morts, de mourants, de fuyards, que la rapidité de leur course faisait tomber sur leurs camarades expirants. Il avait franchi tous ces obstacles, traversé l'hôtellerie, la ville, un sabre d'une main et un pistolet de l'autre.

Il n'était pas à un demi-mille qu'il entendit derrière lui un bruit de chevaux. Il tourne la tête... C'était un gros de cavalerie qui était à sa poursuite. Quitter la grande route, se jeter dans un bois voisin, fut l'affaire d'un moment. De l'autre côté du bois est un vaste étang, dont les bords sont garnis de joncs; le jeune Mac-Karon s'y enfonce et s'y cache, ayant de l'eau jusque sous les aisselles.

L'esprit de parti aveugle tous les hommes et n'est rigoureusement parlant qu'un esprit de vertige. Milord était enchanté de trouver dans l'infortuné que le destin jetait dans ses bras le germe d'un héros. Cependant certaines particularités de son histoire avaient fait naître des réflexions que milord s'efforçait d'écarter, et auxquelles l'aventure de l'étang le ramena malgré lui.

— Mais il me semble, monsieur, dit-il à Robert, que l'étang et le bois dont vous parlez sont à un mille de mon château, et non à un demi-mille de Dornock. — Cela se peut, milord; mais vous conviendrez qu'en sortant d'un combat inégal et terrible, on n'a pas la tête à soi. — Je l'ai moi-même éprouvé. J'ai fait ma première campagne sous le duc de Marlborough, et après la bataille de Malplaquet, je me suis trouvé devant Mons sans savoir par où ni comment j'y étais arrivé. — Vous voyez, milord, que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. — A la bonne heure. Vous mettez d'ailleurs dans tout ce que vous dites un ton de vérité bien propre à persuader.

Milord donnait tête baissée dans le piége. Cependant il lui vint à l'esprit une difficulté dont la solution devait pleinement constater l'identité du personnage. — Vous avez été élevé en

France, ainsi vous parlez français. Milady sera fort aise de converser avec vous dans cette langue. C'était faire beau jeu à Robert.

Son imagination se monte de nouveau. Il débite une kyrielle de mensonges avec une volubilité telle que milord, qui avait perdu l'habitude du français, ne comprit pas la moitié des belles choses qu'il lui contait, et n'en fut pas moins convaincu qu'il parlait sa langue maternelle. C'est la seule fois que milord devina juste pendant le séjour que fit chez lui M. Mac-Karon.

Il l'embrassa tendrement, le pressa contre son cœur, et montrait le plus vif empressement de le présenter à milady et à ses enfants. Robert lui réservait une dernière scène qui devait écarter à jamais le soupçon.

— Je vois, milord, que je suis chez un véritable ami de mon père. Vous n'êtes étonné de rien de ce que vous voyez, de ce que je vous ai raconté : vous êtes donc instruit. Par grâce, par pitié, dites-moi pourquoi on a attenté à la vie de mon père. Qu'est-ce que cette lettre signée *Charles-Edouard?* qu'est-ce que ce secret que j'ignore, et pourquoi suis-je expressément recommandé aux fidèles sujets d'un roi dont les Etats me sont inconnus ? Et Robert était aux genoux de milord, il lui baisait les mains et le regardait d'un air pénétré.

— Vous saurez tout quand il en sera temps, lui répondit milord d'un ton mystérieux et prophétique. Nourrissez votre valeur et attendez en silence le moment marqué pour la victoire. Gardez surtout le plus profond secret sur cette lettre, qui peut vous perdre, qui me perdrait avec vous, et que votre père n'aurait pas dû vous confier. Donnez-la-moi, que je l'enferme, que je la dérobe à tous les yeux.

Milord fait appeler son épouse. Il lui raconte les billevesées que lui a débitées Robert. Milady, déjà prévenue en sa faveur, va plus loin encore que son mari : elle veut que Mac-Karon n'ait pas d'autre domicile que son château. Elle veut qu'il y retrouve un père, une mère; qu'il soit le frère de ses enfants. Milord baisse agréablement la tête en signe d'acquiescement. — Oui, madame, nous devons tout faire pour lui, et vous n'avez que le merite de m'avoir prévenu. Adoptons ce jeune infortuné, dont le père est mort, comme nous mourrons peut-être, Lokil, Kilmarnock, Frasers et moi, et puisse quelque âme généreuse rendre à nos enfants ce que nous aurons fait pour celui-ci ! — Mourir pour des rois détrônés! quelle folie! un souverain digne

du trône n'en descend jamais, quels que soient ses revers : il meurt les armes à la main.

Allons, allons! c'est bien à moi de me mêler de ce que les rois doivent ou ne doivent pas faire.. Revenons à M. Robert.

Milord et milady convinrent d'interpréter, d'altérer, de changer les premiers mots échappés au jeune Mac-Karon, en présence d'un domestique, dont l'indiscrétion pouvait avoir des suites funestes. Il fut arrêté qu'il se nommait Van-Benning, qu'il était de Mons, que milord avait connu son père pendant ses campagnes de Flandre, qu'il lui envoyait son fils pour qu'il apprît l'anglais, et qu'ainsi Mac-Karon parlerait toujours français dans les premiers temps, ce qui serait utile aux enfants qui avaient déjà quelques principes de cette langue.

Tout cela bien entendu, bien convenu, on pria M. Van-Benning de venir prendre une place à table, ce qu'il ne se fit pas dire deux fois.

Indépendamment du père et de la mère, la famille était composée de deux demoiselles fort jolies, dont l'aînée avait treize à quatorze ans, et d'un fils en bas âge, qui était né pour déshériter ses sœurs, d'après une coutume aussi extravagante que tant d'autres qui ont été supprimées en France.

En prenant double part d'un excellent souper, M. Van-Benning regardait du coin de l'œil les deux petites ladys. Fanny, plus formée, plus jolie, plus gaie, plus piquante, fixa enfin son cœur irrésolu. Il lui adressait de ces traits généraux, mais obligeants, spirituels, que femme qui plaît interprète toujours si facilement. Milady mère souriait à ce qu'elle n'entendait qu'à demi. Fanny baissait les yeux et ne répondait pas; mais elle écoutait, et en pareil cas écouter c'est répondre.

On conduisit M. Van-Benning dans une belle chambre, où était, entre autres meubles utiles, un lit digne du prince Edouard lui-même. Van-Benning, en se déshabillant, jouait avec son imagination. Elle est charmante, pensait-il, elle me convient et beaucoup, et je crois que je lui conviens assez. Elle ne me donnera ni terre, ni château, parce que le bambin de lord doit, pour soutenir l'honneur de sa maison, avoir à lui seul la succession tout entière; mais Fanny aura une légitime quelconque, et je n'ai rien : Fanny est donc un excellent parti pour moi. Une simple métairie qu'elle embellira n'est-elle point préférable à tous les châteaux? C'en est fait, je me borne, et je sacrifie à Fanny les plus brillantes espérances.

Il s'endormit, et ne rêva que bonheur. A son réveil un homme se présenta. C'était le tailleur le plus renommé du bourg voisin, qui lui prit gravement sa mesure, et qui se retira sans articuler un mot. Il n'est personne en Angleterre qui ne se croie un personnage. Il n'est personne en France qui n'ait la même prétention; mais l'Anglais soutient la sienne avec une persévérance, une sorte de dignité que nous ne connaissons pas, nous autres rieurs, et l'homme qui rit toujours est quelquefois plaisant, souvent ridicule, et n'impose jamais.

— Bien, dit Van-Benning en descendant, je vais être vêtu comme un digne soutien du prétendant. On m'a trouvé bien sous mes habits crottés; je paraîtrai charmant lorsque je serai mis avec une sorte d'élégance : Fanny est à moi.

Le petit drôle ne se trompait pas. Fanny n'avait pas fermé l'œil, et la nuit lui avait semblé courte : elle avait rêvé éveillée, elle avait rêvé amour et bonheur. Toutes les petites filles rêvent comme cela.

Le jour commençait à peine à poindre, qu'elle était sautée de son lit. Elle avait passé une robe à la hâte; sa mise n'avait pas le sens commun, et elle en était plus jolie. Jeunesse et fraîcheur, œil vif, nez en l'air, narguent l'art et la parure.

Elle parcourait les jardins, et sans intention, sans même y penser, elle se retrouvait à chaque instant sous les fenêtres de M. Van-Benning. — Peut-on dormir aussi longtemps! dit-elle enfin avec dépit.

Le jouvenceau, sortant des mains du silencieux tailleur, se lance à son tour dans les bosquets pour penser en liberté, pour mûrir ses nouveaux projets. Fanny l'a vu; elle fuit, elle se cache sous le bois touffu. Elle rougit de plaisir; mais elle soupçonne le danger d'être deux. Voilà ce qu'éprouvent encore les petites filles bien élevées... pendant quelques jours.

M. Van-Benning la rencontra enfin, et cela devait être ainsi : quand les Grâces fuient devant l'Amour, c'est toujours pour se laisser prendre. L'amant était embarrassé; Fanny n'eût osé, pour les trois royaumes, dire le premier mot. Ils se promenaient depuis une heure; ils ne disaient rien, et ils s'entendaient à merveille.

La cloche appelle les commensaux au déjeuner. La petite personne prend sa course. Elle connaît les détours; elle est entrée, elle est à table, et M. Van-Benning cherche encore le château. Il arrive enfin. On se salue, on se souhaite le bonjour, comme

si on ne s'était pas vus encore : une petite fille bien élevée est quelquefois plus dissimulée qu'une autre. Fanny a retrouvé la parole, elle s'en sert librement; elle se croit forte, parce qu'elle est auprès de sa mère.

Cette différence de procédés, de conduite, n'échappe point à l'amant. Il n'a pas d'expérience ; mais on voit si clair quand on aime ! — Je plais, dit-il à part lui ; je plais, je serai le gendre de milord et le plus heureux des hommes... Un moment donc. Puis-je sans scrupule tromper un seigneur respectable, épouser, sous un nom supposé, une fille qui croira se donner à celui que je représente?... Hé! parbleu, que doit vouloir un bon père? le bonheur de sa fille ; et qu'aura-t-il à me reprocher si je fais celui de Fanny? Or, je le ferai, car ce n'est pas Mac-Karon, c'est moi qui aime la séduisante fille, et c'est moi qu'elle épousera. Après tout, le fils de madame Robert ne vaut-il pas celui d'un aventurier écossais? Mac-Karon se serait fait un état, me dira-t-on. Eh bien, par considération pour milord, je reviens à mes premiers projets. Je me lance dans la carrière de la gloire. Je dépose aux pieds de Fanny des faisceaux de lauriers, et la gloire est au-dessus de l'or. Alors je me ferai connaître, et qu'aura à dire milord ? un héros n'a pas besoin d'un nom. Il a illustré le sien ; il est l'enfant de ses œuvres.

Le lendemain nos jeunes gens se rencontrèrent encore de très-grand matin. Fanny était moins timide ; Robert, qu'elle encourageait, parlait avec feu et avec grâce : il disait tout, hors son nom. Fanny s'enivrait du plaisir de l'entendre. Elle ne répondait pas encore ; mais écouter un aveu répété, retourné de mille manières différentes, n'est-ce pas dire : J'aime? Marcher avec nonchalance, laisser voir sur une figure enchanteresse une teinte de langueur et de volupté, oublier une main que rencontre, que caresse une main qu'on n'ose chercher, mais qu'on attend, n'est-ce pas dire encore : Eclairez-moi? A quoi mène l'amour ?

On apporta à Robert deux habits complets, simples, mais du meilleur goût. Il trouva une montre dans une culotte, quelques guinées dans l'autre, et une femme de chambre lui présenta, de la part de milady, un assortiment de ce beau linge qu'on ne trouvait alors qu'en Angleterre. — Ma foi ! dit le jeune homme en passant la chemise fine, le beau-père fait bien les choses ! Un uniforme, un cheval de bataille, et sa fille, et je ne lui demande plus rien.

Robert, toujours plus amoureux, était de temps en temps ramené par son cœur à l'idée de l'erreur où il laissait sa maîtresse. Toujours plus sûr de celui de Fanny, il voyait peu de danger à s'ouvrir à l'aimable fille. Il jugeait avec raison qu'elle lui saurait gré de sa franchise; qu'au fond il devait lui être égal d'être madame Robert ou madame Mac-Karon. Connaît-on les distinctions sociales en amour? Pour lui, il eût aimé, il eût épousé Fanny sous le chaume comme dans un château, et devait-elle, pouvait-elle penser différemment? Un autre motif le portait à parler. Sa belle maîtresse connaissait le caractère, les qualités, les ridicules de ses parents; elle pouvait connaître leurs vues; elle dirigerait sa conduite, et si elle lui ordonnait de se taire, qu'aurait-il à se reprocher?

Fanny aimait, et femme qui aime est toujours plus ou moins faible. L'aveu de Robert n'altéra pas ses sentiments, mais elle redouta le courroux de son père. Il devait en accabler celui qui abusait de sa confiance, qui n'avait pas de nom, pas de fortune, aucun de ces avantages qui en tiennent lieu partout, même en Allemagne. Mac-Karon du moins était bon gentilhomme; la mémoire de son père était chère aux gens du parti... Ces réflexions étaient désespérantes. Fanny sentait la nécessité d'aimer en secret ou de cesser d'aimer. Elle balança quelques minutes, et elle ordonna le silence à son amant.

N'oser avouer à ses parents ce qu'on éprouve, ce qu'on désire, c'est être persuadée de ses torts. Mais pourrait-elle en avoir avec Robert? elle lui a promis de l'aimer toujours. L'affligera-t-elle, le livrera-t-elle à la vengeance de ses parents? Elle en est incapable, y penser même la révolte; mais elle est sans cesse avec lui, toujours plus tendre, et elle commence à se montrer plus facile. Elle ne voit, elle ne pense, elle ne rêve plus que lui. Incapable de rien accorder, elle est sans force pour se défendre. Heureusement Robert n'attaque que son cœur. Il n'est point parvenu encore à ce développement, à cette fougue d'organes qui font braver les convenances, les périls, et qui précipitent l'homme vers le but que lui marque la nature. La jeune lady vivait sans rien prévoir; elle se laissait aller aux plus douces illusions. Un an plus tard, c'était fait d'elle. Un événement inattendu la sauva en déchirant son cœur.

On dînait. Robert était parvenu à fixer sa place à table. Petit à petit, on s'était habitué à le voir à côté de l'aimable fille; mais on ne soupçonnait pas que le pied, le genou parlaient

amour, lorsque la bouche était forcée à se taire. Tous deux jeunes, satisfaits, ils apaisaient à la fois deux besoins qui ne cessent de renaître à cet âge, ceux du cœur et de l'estomac... O malheur, que je tremble de vous raconter, et qui vous fera trembler vous-même, si vous avez quelque sensibilité!

Un homme entre sans se faire annoncer. Milord se lève, lui ouvre les bras; le nouveau venu s'y précipite, ils se donnent les marques de la plus vive affection. Milady et ses filles sont debout. Elles paraissent impatientes de saluer à leur tour celui à qui Robert n'accorde quelque attention que parce qu'il a dérangé un jeu commencé sous la table avec le dîner, et qui ne devait finir qu'avec lui.

— Avez-vous dîné, mon ami? dit milord. — Non, parbleu. — Eh bien, asseyez-vous. — Mais c'est mon intention. — Vous passez quelques jours avec nous? — Je l'espère. — Bien, mon cher Kilmarnock. A ce nom Robert perd la tramontane. Il a conté à milord Lovat qu'il s'est arrêté chez Kilmarnock, Cromarty, Lokil, Frasers, etc. Milord ne peut l'avoir oublié, et que pensera-t-il, si Kilmarnock et lui n'ont pas l'air de se connaître? Robert, troublé, hors de lui, se lève, s'incline d'un air qui devait signifier pour Lovat : Je suis pénétré de l'accueil que j'ai reçu chez vous, et je vous en remercie.

Kilmarnock dévorait ce qu'on lui servait et ne prenait pas garde aux révérences de Robert. — Bien, c'est assez, dit au jeune homme Lovat, qui interprétait ses mines selon son désir. Asseyez-vous. Vous vous parlerez après dîner. C'est de quoi Robert ne se souciait pas du tout. Il désirait au contraire pouvoir prendre un parti prompt et décisif, et sa tête égarée n'était capable de rien. Celle de Fanny n'était pas plus calme.

Lorsque Kilmarnock fut arrivé à ce point du repas où on commence à s'occuper des autres, milord renoua la conversation. — Eh bien, mon ami, comment trouvez-vous notre jeune homme? — Pas mal, pas mal du tout. — Savez-vous que c'est un brave garçon? — Je n'en doute pas. Buvons. — Il vous contera ce qu'il a fait à Dornock. — A la bonne heure. — Ah! si ce pauvre Mac-Karon n'avait pu succombé... — Renvoyez vos domestiques, et buvons. — Il faut réparer ce malheur autant qu'il est en nous. — Faites donc sortir vos gens.

— Que croyez-vous que nous puissions faire? — Je vais vous le dire sans détour, mon cher Lovat : je n'aime pas les affaires qui traînent en longueur. — Mais je pense assez comme

vous. Le jeune Mac-Karon est un joli sujet. — C'est ce que nous répétons tous les jours, moi et les lords de notre voisinage. Nous n'avons plus de filles à marier; mais il nous reste de l'argent, et votre Fanny trouverait en lui un parti qui n'est pas à dédaigner. — Vraiment? — Donnez-la au jeune homme, et nous lui ferons, Frasers, Lokil, Cromarty et moi, cent bonnes mille livres sterling. Mac-Karon avait de brillantes connaissances à Versailles; ainsi son fils sera utile au parti de plus d'une manière. Nous nous l'attacherons irrévocablement, et nous lui fournirons bientôt les occasions de nous marquer sa reconnaissance. Qu'en dites-vous, milady? — Si milord consent... — Parbleu, je le veux bien; j'aime à faire des heureux, et je juge, à la rougeur de Fanny, que l'obéissance ne lui coûtera pas d'efforts bien pénibles. Allons, monsieur, remerciez Kilmarnock et embrassez votre femme.

Robert ne voyait, n'entendait plus rien. Il était droit et immobile comme une statue. Milord Lovat le pousse par les épaules, et Robert court devant lui par la chambre, comme un malade en délire. Fanny qui prévoit une explosion prochaine dont rien ne calmera la violence, Fanny s'échappe pour s'épargner la douleur d'en être témoin. Milord suit la marche incertaine et rapide de Robert, persuadé que l'annonce peu ménagée d'un bonheur inattendu a dérangé la cervelle de ces deux enfants. Il joint le futur dans un coin, le prend par un bras, le tire après lui et le présente à Kilmarnock, qui le regarde d'un air étonné.

— Que signifient ces marques de surprise, dit lord Lovat? Je ne vous conçois pas. — Parbleu, je ne vous comprends pas davantage. — Comment, lorsque je souscris à ce que vous proposez... — Mais je vous parle de Mac-Karon? — Et moi aussi. — Et qu'a-t-il de commun avec ce jeune homme qui me regarde avec ses grands yeux effarés? — Ce qu'il a de commun?... Pouvez-vous le méconnaître, lorsqu'il y a à peine quinze jours qu'il est sorti de chez vous? — Sorti de chez moi !... Ce petit drôle-là serait-il un fripon? — Ah çà, tout le monde extravague-t-il ici? — Personne n'extravague que vous, mon cher Lovat. Mac-Karon est chez moi; il y a été conduit par le bon pasteur d'Eda, qui l'a reçu des mains de son père, et à cet égard il n'y a pas d'équivoque. Viens çà, petit coquin; et dis-nous qui tu es.

L'air consterné de Robert prouvait assez sa supercherie. Lovat,

déjà piqué au vif, le secouait d'un côté, Kilmarnock de l'autre. Il avoua qui il était avec une extrême confusion, et il protesta que le plus cuisant besoin l'avait mis dans la nécessité de mentir. Kilmarnock jouissait; Lovat, furieux de la certitude d'avoir été joué, saisit le grand couteau qui servait à dépecer le roastbeef. Milady, bonne et compatissante... comme une bonne femme, se jeta entre Robert et son mari. Si Fanny fût restée, elle serait morte d'effroi.

Pour peu qu'on ait le temps de réfléchir, on ne tue pas un homme comme un poulet. Milord Lovat dit avec dignité à l'imposteur : — Va, malheureux! porte ailleurs ton abominable duplicité; et il accompagna cette apostrophe d'un geste énergique, dont Robert n'éprouva l'effet que dans le derrière, pour avoir su se tourner à propos.

Il s'en allait, regrettant amèrement sa Fanny qu'il perdait pour s'appeler Pierre au lieu de Paul. Il eût fait là-dessus de très-belles réflexions, s'il n'en eût été distrait par le plaisir de se tirer d'affaire à six bon marché. Mais s'il ne dépendait pas de lui alors d'user d'une partie de ses facultés intellectuelles, Kilmarnock, qui n'avait plus de maîtresses, qui n'échappait à aucun danger et qui ne s'occupait que de son roi détrôné, courut après Robert, poussé par une idée très-prudente et qui avait rapport aux périls futurs. Il ramena le malheureux par une oreille. — Puisqu'il s'est, dit-il, donné ici pour le fils de Mac-Karon, il doit savoir bien des particularités qu'il ne manquera pas de publier. Je crois qu'il est indispensable de le mettre dans l'impuissance de nous nuire. Il m'en coûte d'ouvrir cet avis; mais il me semble qu'il vaut mieux sacrifier un misérable aventurier que nous.

Robert, malgré son trouble et la douleur qu'il ressentait à l'oreille, ne saisit que trop bien le sens de ce discours. Déjà il se croit mort. Il tombe à genoux, il demande grâce. Il pleure, il se repent... Il était jeune, beau, et Lovat ni Kilmarnock n'étaient cruels. — Je l'ai interrogé, dit le premier. J'ai la conviction intime qu'il ne sait que le nom de Mac-Karon, connu à présent de tous les habitants de Dornock. Il a bâti sa fable sur la lettre du prétendant, qu'il a trouvée je ne sais où, mais que j'ai en ma puissance. Quel mal peut-il nous faire? Milady joignit ses prières aux observations de son mari, et Robert obtint la liberté de se retirer où bon lui semblerait, plus, quelques taloches concluantes dont il se serait bien passé.

Comme on ne renonce pas facilement à l'habitude de vivre en bonne maison, et que Robert n'ignorait plus que la condition essentielle pour être admis est d'être bien vêtu, il monta à sa chambre en quatre sauts, et comme

Le bien le mieux acquis est celui qu'on nous donne,

il entassa ses effets dans une valise qui se trouva dans son ci-devant cabinet de toilette : il chargea le tout sur son épaule, passa devant l'appartement de Fanny, qui, heureusement pour elle et pour lui, était allée gémir ailleurs, et il sortit précipitamment du château, de peur qu'il ne vînt à Kilmarnock quelque nouvelle réflexion, ou que Lovat ne pensât à le dépouiller.

Voilà Robert en route, pour la cinquième ou sixième fois. Fugitif ou chassé, honnête homme ou non, il faut marcher quand on n'a pas de voiture, ce qui fait que tant de gens qui valent mieux que Robert sont à pied, lorsque tant d'autres...

Robert et sa valise arrivèrent à un petit rideau qui bordait le chemin. Un gazon frais couvrait le tertre; un vieux chêne l'ombrageait. Site agréable, besoin de repos invitent à s'asseoir. Robert s'assit, et on ne s'assied pas sans penser à ses affaires, surtout lorsqu'elles ne sont pas satisfaisantes.

L'idée première qui fixa son imagination, qu'il avait par intervalles caressée sur la grande route fut le souvenir de Fanny, qu'il aimait tant, dont il était si tendrement aimé. On ne se trouve jamais de tort à seize ans; on n'en reconnaît pas à sa maîtresse, parce qu'elle est toujours l'être le plus parfait ; on ne convient pas davantage que l'infortune soit l'effet de l'imprévoyance, du défaut de conduite. L'amour-propre ne manque pas d'attribuer tout au sort, et a-t-on jamais plus d'imprévoyance, d'inconduite et d'amour-propre qu'à seize ans?

Aussi Robert, très-satisfait de lui-même, enchanté de la manière brillante dont il a conduit sa petite intrigue avec la demoiselle, fit le raisonnement qui suit :

— J'ai été par la pensée tout ce que j'ai voulu être, et je conviens franchement qu'en ce moment je ne suis rien. Cependant, comparons Fanny aux dignités, aux richesses dont nous nous sommes comblés, et convenons qu'elle est fort au-dessus de tout cela. Donc nous devons tout faire pour l'obtenir. Un incident m'en éloigne, un incident peut m'en rapprocher.

Lorsque par réflexion j'ai salué milord Kilmarnock, d'un air assez bête, mais qui disait beaucoup à milord Lovat, lorsque celui-ci m'a fait asseoir, qui m'empêchait de sortir de la salle? Fanny, peinée de ma situation, m'eût suivi. Nous aurions fait cent projets, pendant une demi-heure que Kilmarnock a mangé sans mot dire. Celui auquel nous nous serions probablement arrêtés, eût été d'aller trouver un ministre écossais, qui nous eût mariés à aussi bon compte qu'on délivre un billet de confession à Paris. Qu'eût fait milord, lorsque je serais venu lui déclarer que j'étais tout à fait son gendre? Il eût tempêté, et des cris ne cassent pas un mariage. On ne casse pas un mariage sans déshonorer sa fille, et un père n'en vient jamais, ce me semble, à une telle extrémité. Je conviens que ces mariages d'Ecosse sont un peu subversifs de l'ordre social; qu'il est dur pour une noble famille qu'une jeune et jolie demoiselle devienne réellement la femme de son jockey, par exemple, parce qu'un prêtre famélique a prononcé sur eux quelques mots de la liturgie; mais enfin, la chose étant ainsi, pourquoi n'en profiterais-je pas comme un autre ? N'ai-je pas d'ailleurs à venger mon derrière et mes oreilles? Traiter comme un goujat le fils d'un marguillier, qui, par la règle de proportion, est à son évêque comme un bedeau à son curé !

Or, ce que je n'ai pas fait à midi, qui m'empêche de le faire à quatre heures? J'entre au premier cabaret, je me fais servir le *porter*, l'écritoire et la feuille de papier; j'écris à Fanny de la manière la plus persuasive, et rien d'aussi aisé quand on aime. J'ai dix guinées dans ma poche, avec cela on trouve dix émissaires intelligents, et il ne m'en faut qu'un. Fanny, aussi empressée d'être ma petite femme, que je le suis d'être son mari, Fanny s'esquive par une petite porte du parc. Elle entre à mon auberge, sans autre cortége que l'aimable dieu qui la guide. Pas une robe, pas un chapeau de rechange, et qu'importe ? A quoi servent robe et chapeau, quand on épouse son amant? ce qui dérobe un attrait, est un larcin à l'amour.

Robert arrive à un cabaret qui a quelque apparence. En vidant son petit pot, en écrivant Fanny, il remarq e un garçon d'écurie qui, en allant et venant, conte de lourdes fleurettes à la grosse Moly, qui trouve, en faisant son service, le temps de l'écouter et de lui répondre.

— Bon, bon! dit Robert. Ils parlent à leur manière; mais leurs idées sont celles de tous les amants. Ils arrivent grossière-

ment au résultat où parviennent les gens du bon ton, par des saillies et des madrigaux. Thomas entend trop bien son affaire pour mal conduire la mienne.

Il appelle Thomas. Il lui met dans la main une guinée et sa lettre. Il lui dit par où il faut entrer, comment il parviendra jusqu'à Fanny. Il ne faut pour cela que distinguer une porte de dix autres, qui sont autant d'issues au parc, et qui se ressemblent toutes; qu'amuser par des contes le jardinier, sa femme, ses garçons, les domestiques de milord et milord lui-même, s'il le rencontre. Quoi d'aussi facile pour un amoureux! Robert l'a bien fait n'aimant encore personne.

Thomas compatissant à ses peines, plus attendri encore à l'aspect d'une guinée qu'il va gagner en trois ou quatre heures, Thomas part, après avoir répété cinq ou six fois ses instructions. Il a juré par Moly d'amener la jeune lady, et Robert, que tant de fâcheuses expériences devaient rendre défiant, ne doute plus du succès. Il prépare sa noce, il commande le festin, et pendant que les cuisiniers allument les fourneaux, il va trouver un vieux prêtre qu'on lui a indiqué.

Le bonhomme aussi aise que Thomas de gagner sa guinée, avait pourtant un certain *decorum* à garder. Ainsi cacha-t-il sa joie sous des questions, des interprétations, des exhortations, qui pourtant ne durèrent qu'un quart d'heure, car si Robert tremblait qu'on refusât de l'unir à sa maîtresse, le marieur craignait de perdre ses honoraires par des difficultés prolongées. Aussi, après avoir demandé à Robert si le ciel l'appelait à l'état du mariage; s'il croyait y faire son salut plus sûrement avec Fanny qu'avec une autre; s'il n'avait employé pour s'en faire aimer ni philtres ni incantations; après avoir observé que Dieu, en instituant le mariage, n'a eu d'égard ni à la différence des conditions, ni aux oppositions de parents bizarres, qui se refusent au bonheur de leurs enfants; après avoir engagé le futur à être fidèle à sa femme, à l'aider de toutes ses ressources, à la garder en maladie comme en santé, il allongea la main, reçut la pièce d'or, et dit : — Venez, et puissiez-vous, plus heureux que Jacob, faire autant d'enfants à votre seule Fanny, que le patriarche en fit à Rachel et à Lia!

Concevez-vous la joie, le délire de Robert? Dans deux heures, il sera l'epoux fortuné de la plus tendre amante. Dans deux heures, il n'aura plus rien à désirer, et son bonheur sera tou-

jours le même, parce que l'amour est éternel. *Vanitas vanitatum !*

Il allait de la cuisine à la porte. Il retournait aux fourneaux; il revenait à la grande route. Il regardait du côté par où devait arriver sa petite femme. Ses yeux cherchaient à percer l'intervalle qui les séparait : ses yenx ne voyaient rien.

Le temps s'écoulait. L'impatience avait été extrême ; l'inquiétude, la crainte lui succédèrent. Ici s'ouvrit une suite de réflexions toujours très-sages et toujours très-tardives, lorsque Robert distingua quelque chose dans l'éloignement... — La voilà ! s'écrie-t-il, et craintes et réflexions disparaissent.

Cependant l'objet approche lentement.... Ce n'est pas une femme; c'est un homme qui paraît marcher avec peine.... — C'est Thomas ! grand dieu, qu'est-il donc arrivé, s'écrie encore Robert, et il vole au-devant de son ambassadeur.

Il allait éclater, tempêter, l'accabler de questions et de reproches. L'air furibond de Thomas lui glace la langue. C'est lui qu'on gronde, qu'on maudit, qu'on menace.

Thomas n'avait pas perdu de vue le fond de l'affaire, mais il avait oublié quelques détails. Par exemple, il s'était trompé de porte, et il était entré à cinquante pas du château. Les valets l'avaient rencontré, interrogé; il avait balbutié. On lui avait marqué quelque soupçon ; il avait cru convaincre de sa probité en parlant beaucoup et avec chaleur, erreur commune à tous les fripons. On lui avait ri au nez; il s'était emporté. On l'avait gourmandé, il avait crié; milord était accouru.

Quatre ou cinq hommes qui en battent un autre en l'interrogeant en ont bientôt tiré la vérité. Milord apprit que sa fille allait se marier, et qu'il ne tenait qu'à lui d'être de la noce. Thomas, pour se tirer de ce pas épineux, fit même ce qu'on ne lui demandait pas. Il livra la lettre de Robert, avec un air d'ingénuité propre à désarmer tout autre qu'un père irrité. Tant d'opiniâtreté et d'impudence mirent Lovat en fureur. Une grêle de coups tomba sur le malheureux émissaire, qui enfin fut chassé, brisé, moulu, pouvant à peine se soutenir.

Thomas n'était pas convenu de recevoir dix coups de bâton par chaque schelling qu'il avait reçu de Robert. Ce qui excédait les bornes de sa mission devait être payé à part. Il est incontestable qu'il avait droit à une indemnité, et il la demanda du ton d'un homme persuadé qu'il lui reste plus de force qu'il n'en faut pour rosser un enfant. Robert, très-brave, à ce qu'il prétendait,

avait toujours une échappatoire à sa disposition. Il déclara qu'il tenait à des idées de justice dont un galant homme ne s'écarte jamais, et celui qui ne s'était fait aucun scrupule de voler une fille à son père trouva très-équitable d'entrer en négociation avec le fougueux Thomas. Deux guinées le calmèrent. Il devint doux, poli; il accabla Robert de respects.

Une guinée qu'il avait reçue d'abord, et ces deux-ci font trois; une autre donnée au marieur, qui ne devait marier personne, fait bien quatre : or, de dix ôtez quatre, il ne reste que six.

Robert, désolé de ne point avoir Fanny, crut cependant pouvoir s'occuper de la conservation de ce qui restait dans sa bourse. Il courut à la cuisine et contremanda tristement ce dîner que devaient embellir l'Amour et la plus aimable de ses sujettes.

Contremander un dîner prêt à être servi, c'est se raviser un peu tard, et c'est ce que fit entendre l'hôte, assez poliment d'abord. Robert prétendit que ne mangeant rien il n'avait rien à payer. L'hôte répliqua qu'on ne vend pas en huit jours, dans une auberge de village, ce que Robert avait commandé pour un seul repas. Monsieur l'amoureux déclara d'un petit ton impertinent, qu'il ne descendait pas à de semblables détails, et il envoya l'hôte... L'hôte jura qu'il était le premier *boxeur* des trois royaumes, et que ce serait à regret qu'il ferait usage de ses talents. Le brave Robert voulut bien composer encore, et qui de six paye quatre n'a plus que deux.

Voilà donc Robert qui a perdu sa maîtresse et huit guinées; le voilà reprenant sa valise, et suivant à pied le chemin d'Edimbourg. Il marche la tête basse, affligé, pensif, et revenant malgré lui au chapitre des réflexions, toujours inépuisable dans certaines circonstances.

Cependant la légèreté, si naturelle à tous les hommes, les héros des romans exceptés, ne tarda point à porter dans le cœur de Robert quelque consolation. Il lui restait une jolie figure, deux guinées, une montre, une valise bien fournie. Avec ces avantages, on est encore dans une situation très-passable; on peut profiter d'une voiture qu'offre un hasard heureux, et c'est ce que fit Robert. Il monta dans la diligence d'Edimbourg. Laissons-le rouler.

Que fait Fanny en ce moment? Elle pense à Robert, elle regrette Robert, elle pleure Robert. Elle veut dérober ses larmes à sa mère; elle croit les cacher dans son sein. Sa mère, clair-

voyante, les essuie, la caresse, la console. Qui sait, comme une mère, compatir aux peines de son enfant? Qui connaît, comme une femme, ce penchant irrésistible, et l'indulgence que mérite un sentiment trop général pour être bien condamnable?

Mais pourquoi ces larmes d'une part, cette tendresse compatissante de l'autre? Le voici. Milord avait conclu, des aveux de Thomas, que sa fille était d'intelligence avec Robert. Comment supposer, en effet, qu'on fasse tous les apprêts d'un mariage sans être sûr de sa maîtresse? La lettre livrée par l'émissaire avait ensuite confirmé cette opinion. C'étaient des actions de grâces pour le passé, des instances, des supplications pour le moment, des protestations pour l'avenir! Oh! que c'était beau! il fallait lire cela, et milord avait lu.

Il savait que fille qui a connu les douceurs de l'amour s'en tient rarement à un essai malheureux. Une seconde tentative pouvait réussir, et il était prudent de guérir Fanny de la manie des mariages impromptu. Le moyen le plus sûr était de la marier, et promptement, au véritable Mac-Karon. Milord s'attendait à une forte résistance, et il n'ignorait pas que, dans certains cas, pour frapper juste il faut frapper fort.

Il n'eut pas besoin de feindre pour marquer la plus épouvantable colère. Il reprocha à Fanny la bassesse de ses inclinations. Il chargea le portrait, déjà peu avantageux, de Robert, de la difformité que lui prêta son indignation. Il notifia à sa fille qu'il ne la connaissait plus et qu'elle ne retrouverait son père que lorsque Mac-Karon serait son fils.

Vous pensez bien que la jeune lady ne répliqua pas un mot : on ne résiste pas ouvertement à un père furieux, et qui a de bonnes raisons de l'être. Mais Fanny, forte de l'indulgence de sa mère, lui protestait que Robert était presque gentilhomme; que madame Robert était fort à son aise; qu'elle avait très-bien élevé son fils; que sa faute était celle de l'amour, et qu'il n'y a pas de roman un peu estimé où on n'en trouve de semblables; qu'elle n'aimerait jamais que lui; qu'elle détestait Mac-Karon, et qu'elle mourrait avant de l'épouser... Mourir! façon de parler? n'est-ce pas, mesdames?

Kilmarnock, toujours empressé de se défaire de son argent, et d'établir son protégé, avait saisi le moment favorable. Il courut chercher et amener le futur. Il creva ses chevaux, mais qu'importe? en les fouettant à outrance, il leur criait, à eux, qui ne connaissaient ni le roi Jacques, ni sa postérité, ni Mac-

Karon, cette parodie d'un vers d'Horace :

Dulce et decorum est pro magistris mori.

Rien de joli, rien de modéré surtout comme l'esprit de parti.

Fanny ne daigna pas regarder l'audacieux qui prétendait à sa main. Il pouvait être passable, et reconnaître quelque agrément dans le rival de Robert eût été une infidélité impardonnable. Cependant on n'est pas six heures en présence d'un homme sans lever les yeux sur lui, bien involontairement sans doute; mais enfin on ne peut pas se les crever. Mac-Karon était aussi un bel adolescent. Un grand œil bleu annonçait la douceur de son caractère. Il avait le consentement de milord Lovat. Il allait avoir cent mille livres sterling. Tant d'avantages le rendaient haïssable, Fanny le disait tout bas. Or, comme l'objet qu'on hait n'est jamais dangereux, elle le regarda désormais sans crainte, sans scrupule, mais aussi sans le moindre plaisir : diable! gardez-vous bien de le croire!

Le reste de la journée fut assez calme. Fanny, en se retirant chez elle, ne s'occupa que de Robert. Il était malheureux, proscrit, détesté de son père; jamais il ne serait son mari : que de raisons de lui être fidèle! Le mariage pourtant doit être une jolie chose, à en juger par ces entretiens secrets, ces caresses innocentes qui avaient été si favorables à Robert, et fillette est toujours un peu curieuse. Fanny rejeta d'abord cette pensée avec horreur, et cette pensée se reproduisait sans cesse. Le mariage! le mariage! que ce mot est puissant! n'est-il pas vrai, mesdemoiselles?

Malgré ces tentations si réitérées, si vives, la jeune lady eût perdu mille vies plutôt que de consentir à être la femme de Mac-Karon : elle se le disait, au moins. Mais elle se disait aussi que céder à la force n'est pas être infidèle; qu'il est grand, d'ailleurs, d'être rangé au nombre des victimes de l'amour. Oh! combien Robert la plaindrait entre les bras d'un rival odieux! Sans doute il aimerait davantage la déplorable victime de l'autorité paternelle; sans doute il consumerait sa jeunesse dans les regrets et dans les larmes, et cette idée ne laisse pas de flatter une amante infortunée. Combien elle le plaindrait, courbée sous la puissance du devoir, du devoir auquel pourtant il faudrait se soumettre!... Voilà comment de raisonnements en raisonnements, et à travers mille combats déchirants, Fanny se laissa

conduire à l'autel. Elle épousa Mac-Karon, absolument malgré elle, et elle s'en trouva fort bien.

C'est pourtant ainsi, mesdames, que vous êtes à peu près toutes fidèles, et vous ne cessez de nous accuser d'inconstance! Crier le premier, est souvent un moyen d'avoir raison.

CHAPITRRE V

On y apprendra qu'il faut toujours se méfier des Dicksons inconnus, des madame Dickson, du jeu de *Creps* et des descendants du roi Canut de Danemark. — Robert confus et à moitié nu arrive à Londres. — Le philosophe milord Allisbad l'envoie faire *Lanlaire.* — Heureuse réapparition de l'ami Rifflard. — Rifflard le diplomate! — Oubli de tous les maux en compagnie de madame de Chedeville dont le mari... Oh! les femmes! les femmes!... Voici ce pauvre Robert à fond de cale à bord du *Bucentaure* et bientôt en désertion à travers les Pampas et le pays des Apaches.

La diligence d'Edimbourg roulait toujours, et Robert devenait plus gai à mesure qu'il s'éloignait davantage de sa tendre Fanny. Un monsieur, très-bien mis, d'un très-bon ton, très-aimable surtout, l'amusait par ses saillies, et lui marquait une préférence qui le flattait au point de lui faire oublier sa situation. La voiture arrêtait-elle? M. Dickson conduisait Robert par la ville, lui faisait admirer ces ruines précieuses, qui attestent l'invasion et le mauvais goût des Danois. Il expliquait avec une extrême facilité des restes d'inscriptions que personne ne pouvait plus lire. Il lui montrait à jouer au billard, ce qui l'amusait bien autant que les antiquités; à boire sec, ce qui le mettait en belle humeur; il le louait surtout de sa bonne mine, de sa facilité à tout saisir, et il achevait ainsi de subjuguer le jeune homme par le plus usé, mais par le plus sûr des moyens. Robert ne vivait plus que par M. Dickson.

On n'était plus qu'à une journée de la ville capitale d'Ecosse, et on soupait très-gaiement, lorsque M. Dickson s'écria tout à

coup : — Vous êtes charmant, mon jeune ami! Pour être tout à fait accompli, vous n'avez plus besoin que d'une chose. — De laquelle, monsieur Dickson? — Il faut savoir jouer au *creps*, jeu futile, ennuyeux, mais à l'aide duquel un jeune homme tient un coin dans le grand monde, parce que le *creps* est très à la mode, et que la mode commence à être la passion dominante des habitants de Londres, comme des Parisiens. Garçon, apportez des dés : je veux donner une leçon à mon jeune ami.

Les Anglais ont trouvé comme nous les moyens de se ruiner en une soirée, et de ces moyens-là, il n'en est pas de plus expéditif que le creps.

M. Dickson possédait le fond du jeu. Ses démonstrations étaient claires, Robert était intelligent, et en peu de minutes il fut en état d'attaquer et de se défendre. On joua très-petit jeu : entre amis on ne veut que s'amuser. Cependant Robert gagna quatre guinées qui lui procurèrent une nuit très-douce. Il avait bien, en se déshabillant, quelque regret d'avoir battu le bon M. Dickson; mais il paraissait riche, cette perte ne l'avait pas affecté, et Robert ne pensa plus qu'au rétablissement de ses finances. O égoïsme, égoïsme, contre lequel tout le monde s'élève, et qui est le vice de tout le monde!

Robert, en se levant, s'occupa enfin de sa destinée future, dont le bon M. Dickson l'avait distrait jusqu'alors. Il arrêta qu'à Edimbourg il vendrait sa montre; qu'il prendrait la voiture de Londres, où il arriverait avec quelques guinées, qu'il mangerait en cherchant le domicile de milord All-is-bad, qu'il ne savait comment trouver. Réuni à cet original, mais excellent seigneur, il ne pouvait plus manquer de rien.

Pendant le reste de la route, il entretint M. Dickson de ses projets. M. Dickson trouva très-simple qu'il vendît sa montre, dont il pouvait facilement se passer, parce qu'il y a des horloges partout, et que quelques guinées de plus dans la poche d'un jeune homme, sont toujours d'une utilité réelle. En conséquence, son premier soin, en arrivant à Edimbourg, fut de conduire son jeune ami chez un honnête horloger de sa connaissance, qui lui donna sept guinées d'une montre qui en valait quinze.

Deux hommes qui se conviennent aussi parfaitement ne se quittent pas sans peine. M. Dickson exprima ses regrets d'une manière qui toucha Robert. D'ailleurs, après trois jours de route on a besoin de repos, et le jeune homme accorda la journée suivante aux instances de son bon ami.

Dickson, enchanté de sa complaisance, ne souffre pas qu'il loge à l'auberge ; il le force à le suivre chez lui. Il le présente à madame Dickson, petite brune très jolie, très-éveillée, qui l'accueillit parfaitement, et qui acheva d'effacer jusqu'au souvenir de Fanny. Vous voyez, mesdames, que je ne ménage pas plus un sexe que l'autre, et que je suis juste envers tout le monde.

Après le dîner, M. et madame Dickson raisonnèrent très-sérieusement sur les plaisirs qu'on pouvait procurer à M. Robert. Il n'en désirait plus d'autre que celui de voir madame Dickson, et comme elle devait être en tiers dans tout ce qu'on ferait, il consentit à aller passer la soirée dans un cercle, composé des gens les plus distingués et les plus aimables d'Edimbourg.

Il fut introduit dans une salle assez gothique et très-enfumée : Dickson lui dit à l'oreille que cet ameublement était le plus précieux de l'Europe. Il venait du roi saxon Egbert, qui régnait sur les Anglais l'an 825, et dont les aïeux avaient conquis l'Angleterre vers le sixième siècle. Vous sentez que Robert ne put se défendre d'un sentiment de respect à la vue de ces meubles délabrés. Les messieurs et les dames qui formaient le cercle avaient un genre de gaieté qu'on ne connaissait pas chez milord Lovat : Dickson dit encore à Robert qu'ils descendaient tous de Canut, roi de Danemark, qui asservit de nouveau l'Angleterre en l'an 1017 ; que jamais ils n'avaient contracté d'alliances avec le peuple vaincu, et qu'ainsi ils avaient conservé quelque chose de la liberté naïve des siècles reculés. Robert s'empressa de prodiguer à ces illustres personnages les marques du plus profond respect.

Cependant la plus haute noblesse est parfois bien aise d'oublier sa grandeur. Le besoin du plaisir rapproche les hommes de toutes les conditions. On proposa un *creps*, et sur la recommandation de M. Dickson on voulut bien y admettre M. Robert, quoique sa famille ne datât pas de l'an 1017.

Madame Dickson avait placé Robert à côté d'elle. Des mots affectueux, quelques coups d'œil expressifs achevaient de tourner la tête du jeune homme. Il était enchanté de madame Dickson ; il se croyait très-pénétrant, et quoiqu'il aimât beaucoup le mari, il se flattait de lui jouer, très-incessamment, le tour que nous jouons souvent à nos meilleurs amis. Heureux amis, qui ne se doutent de rien, lorsque la cour et la ville sont dans la confidence !

Un spectacle nouveau jeta Robert dans un délire d'un autre

genre : la table se couvrit d'or. Il fut ébloui par des rouleaux de guinées, dont il ne supposait pas l'existence possible. Bientôt revenu d'un étonnement qui n'est qu'une secousse passagère, il rapprocha, il fondit ensemble les deux sensations qui se disputaient alors l'empire de son âme, la cupidité et l'amour.

Encouragé par son succès de la veille, il ne douta point que la fortune lui fût encore favorable. Croire au revers n'est pas d'un joueur, et cependant il n'a devant les yeux que des joueurs ruinés, désespérés, déshonorés ! Robert, qui n'avait aucune expérience dans ce vilain genre, devait facilement s'abuser. Aussi son imagination, toujours féconde en projets, lui en suggéra un qu'il adopta avec la vivacité que vous lui connaissez.

Il résolut d'abord de gagner tout cet or. Madame Dickson ne paraissait pas folle de son mari. Elle ne balancerait pas à suivre un jeune homme fort aimable, qui prenait à chaque instant un ascendant plus marqué sur son cœur : en douter, serait être trop modeste. Il enlève madame Dickson. Il la conduit en France ; il se fixe avec elle dans une jolie petite ville. Ils y vivent l'un pour l'autre ; ils y passent des jours délicieux. La séduisante perspective !... Mais Dickson, l'ami Dickson ?... Oh ! ma foi, Dickson se consolera dans les bras de quelque beauté de la race de Canut... Ainsi se parlait Robert. Le petit coquin !

Il expose une guinée, puis une seconde. Il gagne, il perd. Madame Dickson s'intéressse à son jeu ; elle le conseille, elle le guide. Il semble, pensait Robert, qu'elle m'a pénétré, qu'elle me seconde. Elle est aussi impatiente que moi de passer la Manche.

Cependant après quelques alternatives, il perd à tous les coups. Déjà il a vu disparaître le gain de la veille ; bientôt disparaîtra le produit de la montre. Le malheur est à son comble. Voilà Robert sans argent, peut-être sans maîtresse, et bien sûrement sans ressources pour le lendemain. Son premier mouvement est de s'adresser à Dickson ; mais osera-t-il implorer le secours d'un homme à qui, cinq minutes auparavant, il se proposait d'enlever sa femme, et le bonheur ? Fi donc ! Robert ne se dégradera pas à ce point. Cependant que résoudre, que faire ? La tête se monte, s'égare ; l'imagination se couvre d'un voile épais ; il n'a plus qu'une existence machinale ; il ne lui reste pas la force de penser.

Un noble *Canutien* le tire à part. — J'ai pitié de votre embarras, et je vous en tirerais, si je n'avais moi-même perdu tout

mon argent. Je puis au moins vous donner un avis. S'il vous reste quelques effets, un bon diable, qui est là, à l'antichambre, vous prêtera à un interêt modique, et qui sait si en un instant vous ne gagnerez pas beaucoup plus que vous n'avez perdu?

Ce conseil est de ceux que la jeunesse ne rejette jamais. Quel trait de lumière vient frapper Robert ! Il se croyait sans ressources, et il lui reste sa valise : sa valise, don de la plus noble amitié, mais qu'il fallait vendre, soit qu'il jouât encore, ou qu'il se soumît à végéter quelques semaines de plus avec le prix qu'il en pourrait tirer. Végéter! que cette idée est humiliante pour une tête exaltée ! Végéter, lorsqu'il peut prétendre encore à la la possession de sa belle Ecossaise! Ses yeux rencontrent ceux de madame Dickson; ils raniment dans son cœur l'espérance et l'amour. Il sort, sans lui dire son dessein. Peut-il, sans se perdre dans son esprit, l'instruire du triste état de ses affaires? L'insensé ignorait que Dickson les connaissait comme lui. Des questions adroitement jetées dans la diligence, rapidement suivies d'une saillie, d'une idée plaisante qui faisait oublier à Robert ce qu'il avait répondu... C'est qu'il faut réellement du talent pour être fripon... dans plus d'un genre.

Robert se rappelle très-bien les rues par lesquelles il a passé. Son ami lui a raconté plusieurs particularités sur différents bâtiments faciles à reconnaître. Il est impossible qu'il se trompe sur la maison de Dickson. Celui-ci,en sortant, lui en a fait remarquer l'élégance extérieure. Ce bon Dickson! pensait Robert en courant. Ne dirait-on pas qu'il a prévu que j'aurais besoin de retrouver ma route? N'a-t-il pas fait tout ce qu'il faut pour que je puisse plaire à sa femme? Que de maris, dit-on, se fâchent après un accident qu'eux seuls ont préparé!

Il arrive, il frappe, on lui ouvre. Toujours courant, il enfile l'escalier. On l'arrête, on lui demande où il va. — Chez M. Dickson. — Quel est ce M. Dickson? — C'est ce gentilhomme qui demeure au premier. — Que me dites-vous donc? — Hé! que dites-vous vous-même? Je vais chez ce monsieur chez qui j'ai dîné, qui a une femme si jolie. — Ce monsieur, ce monsieur a dîné, il a payé, il est parti. — Comment, il ne demeure pas ici! — Non, vous dis-je. Un homme est venu ce matin commander le repas; je l'ai préparé, vous l'avez trouvé bon : tout est dit. — Vous êtes donc traiteur? — Sans doute. — Vous êtes traiteur, et vous n'avez pas d'écriteau? — Ignorez-vous le proverbe : *A bon vin point d'enseigne ?*

Ici Robert commence à avoir quelques soupçons. — J'espère, au moins, monsieur, que vous me rendrez ma valise. — Ah çà, êtes-vous fou? — Non, monsieur, je ne suis pas fou, et j'entends ravoir ma valise. — En effet, je me rappelle... L'homme qui a commandé le dîner est venu, un quart d'heure après que vous avez été sorti, réclamer un porte-manteau. — Hé! qu'en a-t-il fait? — Tout ce qu'il a voulu. Allez au diable, et ne me rompez pas la tête davantage. — Je suis volé, je suis volé! — Ma foi, ce sont vos affaires, et, en répondant, en tempêtant, l'hôte, toujours plus impatienté, poussait Robert vers la porte, qu'enfin il ferma sur lui.

L'être le plus pacifique a de l'humeur quand il se voit dupé avec une certaine impudence. Robert éprouva un mouvement de colère qu'il ne chercha même pas à réprimer. Il court plus lestement que jamais, il jure entre ses dents; il approche de la maison où il a joué, déterminé, dût-il se faire assommer, à renverser la table, et à jeter les meubles vermoulus à la tête de ses spoliateurs.

La porte est fermée. Il frappe, il frappe... il frappe encore, et de manière à faire sauter les gonds. Une voix glapissante se fait enfin entendre. — Hé bien, quoi, que voulez-vous? pourquoi vous entêter à entrer par ici? — Hé, f..., par où voulez-vous que j'entre? Par la fenêtre? — Par la porte ordinaire qui est dans l'autre rue. Voyons, que désirez-vous? la mesure de *porter?* — C'est bien de cela qu'il s'agit! Je veux mes guinées, ma valise, que m'ont volées des coquins qui sont là-haut. — La maison est honnête, monsieur. — Je la juge par ceux qui s'y rassemblent. — Encore des propos, toujours des propos! — Prenez donc garde de déplaire à cette vieille rabougrie! — Vieille, vieille! rabougrie! l'impertinent!

Robert est déjà au haut de l'escalier. Il entre dans une chambre... C'est bien celle-là; il reconnaît l'ameublement du roi Egbert. Mais déjà les descendants de Canut sont remplacés par quelques bourgeois paisibles, qui ne quittent la pipe que pour boire un coup, ou pour médire du ministère.

— Faites-moi le plaisir, messieurs, de me dire ce que c'est que cette maison. — Ne le voyez-vous pas? c'est une taverne. — Comment, ce n'est pas là l'ameublement du roi Egbert? cette maison n'appartient pas à un arrière-petit-fils du roi Canut? — Vous extravaguez, mon cher enfant. — Une taverne! oh! les coquins! ils étaient tous d'intelligence. Je suis furieux, anéanti.

Le bon vieillard qui lui parlait a pitié de son état ; il l'interroge avec bonté, avec ce ton qui calme le cœur et force l'attention. Robert raconte sa dernière aventure avec quelque confusion : il est si dur d'avouer qu'on n'est qu'un sot !

— Je ne connais pas ce Dickson, dit le vieillard. Ce nom-là n'est pas sur mes registres. — Sur vos registres ? serait-ce vous, par hasard, qui feriez la police à Edimbourg ? — Pas précisément en chef; mais je suis à peu près ici ce qu'on appelle à Paris un inspecteur. — Il faut me trouver Dickson. A Paris, on le trouverait dans deux heures. — Mon cher monsieur, ce n'est pas avec des lois qu'on peut bien faire la police, et ici on ne fait rien que par elles. — Ainsi donc, à la faveur de vos lois, je serai impunément volé ? — Ce malheur vous est particulier, et n'influe pas sur le bien général. — Hé ! que me fait, à moi, le bien général, lorsque je n'ai plus rien ? — Mon cher monsieur, votre raison est altérée. Remettez-vous et écoutez-moi. Je ne trouverai pas votre voleur; mais je vous donnerai à coucher. Vous vous proposez d'aller chez milord All-is-bad. Demain je vous mettrai une couronne dans la poche, et avec cela, à votre âge, on peut aller à Londres, parce qu'à votre âge, on a de bonnes jambes, on peut boire de l'eau, et on doit avoir du courage.

Vous connaissez maintenant M. Dickson et ses dignes associés; vous avez pénétré leurs vues, dès les premiers mots de ce chapitre, et vous avez peut-être deviné que ces piles de rouleaux étaient faites avec des jetons, et terminées par deux ou trois guinées qu'on voyait par le bout déchiré du papier. Voici ce que vous ignorez. Cet homme si familier avec l'histoire de son pays changeait de nom selon les circonstances. Il était l'émissaire de la troupe ; il cherchait des dupes de tous les côtés, et il en faisait beaucoup, parce qu'il était habile à démêler les goûts, les caractères, auxquels il se ployait adroitement.

L'escroquerie faite à Robert n'était qu'une misère pour ces messieurs. Aussi traitèrent-ils durement Dickson, lorsque le jeune homme sortit de ce tripot. Dickson les avait désarmés par des observations pleines de bon sens. — On n'est pas toujours heureux, dit-il. J'ai du moins couvert mes frais de route, et ma foi, *toujours pêche, qui prend un goujon.*

— A mon âge, on a de bonnes jambes, on peut boire de l'eau, on doit avoir du courage ! maximes faciles à débiter du fond d'un grand fauteuil, entre un pot de bière, la pipe et la gazette. Je

marche beaucoup, je mange peu, et je dors sur la paille. Oh! oui, il est bien plus commode de donner des préceptes que de les exécuter. Et cent vingt lieues à faire comme cela! Ainsi parlait Robert en suivant la route de Londres.

Il ne pensait qu'aux privations actuelles. Il ne pensait pas à ce qu'il eût souffert, si le bon vieillard ne lui eût donné une couronne, qu'il ne lui devait pas.

A mesure que Robert avançait, ses plaintes devenaient plus amères. Les pieds s'écorchaient, les articulations devenaient douloureuses, et le mal physique ajoutait aux peines morales. Cependant il fallait marcher quatre jours encore, ou renoncer à l'espoir de revoir milord All-is-bad. Et que devenir, s'il s'arrêtait? Entrer dans une ferme, obtenir quelques vaches, ou des dindons à conduire! quelle perspective pour un jeune homme qui s'était cru au moment d'être roi d'Angleterre, chancelier de France, propriétaire d'un superbe château, gendre d'un lord écossais! *Vanitas vanitatum!*

C'était bien le moment des réflexions, et vous savez que Robert en revenait toujours là dans les circonstances fâcheuses. Il en faisait alors que Sénèque n'eût pas désavouées. Que fera-t-il si la fortune lui sourit encore? jouira-t-il avec modération? se servira-t-il de son expérience pour tâcher de fixer le bonheur? *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean!* etc.

Déjà il aperçoit dans l'éloignement cette noire et épaisse fumée qui annonce au voyageur la capitale de l'Angleterre; déjà des inquiétudes d'un autre genre viennent l'assaillir. S'il ne pouvait découvrir la demeure de milord... si milord n'était pas à Londres... si le temps avait éteint cet intérêt pressant qu'il lui avait marqué autrefois... si... si... si... Le chapitre des *si* était inépuisable.

Le voilà dans un faubourg, se traînant à peine, le dos courbé, les muscles en contraction, redoutant le contact du pavé, qui ajoute sans cesse à sa douleur. Il lève une jambe, il craint de poser le pied. Il compte ses pas; il s'adresse à tous ceux qui passent près de lui, car il n'a ni le courage ni la force de s'éloigner de la ligne droite.

Il apprend enfin que le milord a sa maison *Cavendish square*; mais on le croit dans ses terres. Cette affligeante supposition met le comble à ses maux. Entièrement découragé, il s'assied sur une borne, il pleure, il se relève; il va machinalement apaiser, dans l'eau croupie d'un ruisseau, l'ardeur qui dévore ses

pieds. Un bon habitant de la cité le voit, et s'arrête. Il en était passé cent qui n'avaient pas daigné lui accorder un regard. Serait-il vrai que tout est relatif, et que celui-là seul est compatissant qui a éprouvé des revers et qui ne les a pas oubliés ?

L'honnête marchand a pitié de Robert. Il l'interroge, il le rassure ; il lui apprend que milord est à Londres, et que c'est même le moment de le trouver chez lui. L'espoir renaît dans le cœur flétri de Robert. Il se trouve plus léger; ses douleurs lui paraissent supportables. Il marche; il se hâte péniblement ; il arrive chez milord.

Milord ignorait tout ce qui était arrivé à l'enfant de la nature. Six mois après l'avoir livré à ses seules ressources, il avait projeté d'aller admirer le développement de ses membres, de ses forces; de jouir de son air de santé, de sa satisfaction. Quelques incidents avaient retardé son voyage, avaient même causé quelque dérangement dans son système philosophique.

Il avait, *sans y penser*, injurié un domestique qui lui avait parlé trop familièrement. Le domestique avait élevé le ton; milord l'avait roué de coups... un procès.

Un philosophe renvoie un domestique dont il est mécontent, et ne bat personne.

Une partie du mur de son parc était écroulée; il avait aperçu un braconnier qui s'introduisait furtivement. Il l'avait rencontré *par hasard* et l'avait blessé d'un coup de fusil... Autre procès.

Un philosophe doit faire plus de cas d'un homme que d'un lièvre.

Les comptes de son intendant étaient loin d'être en règle. Milord avait fait venir un serrurier, et, selon la loi naturelle, il avait transporté de la caisse de l'intendant dans la sienne des fonds qui lui appartenaient à la vérité. Cependant... Troisième procès.

Un philosophe qui veut vivre en société doit se soumettre aux lois sociales.

Milord avait surpris milady avec un jeune seigneur beaucoup plus aimable que lui. Il avait oublié que *les femmes, comme les fruits de la terre, doivent être en communauté*. Il avait provoqué son heureux rival et l'avait tué d'un coup de pistolet... Encore un procès.

Un philosophe peut être cocu comme un autre; mais il ne doit jamais se mettre en contradiction avec lui-même.

Il avait traité à la cour l'archevêque de Cantorbéry d'imposteur et d'hypocrite... Quatrième procès.

Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire, et puis les philosophes présents et à venir ne détruiront jamais l'imposture et l'hypocrisie.

Il est d'usage en Angleterre de donner caution lorsqu'on est sous la main de la justice criminelle et qu'on veut conserver sa liberté. Milord, à force de se cautionner, s'était réduit à ne pouvoir plus disposer d'une guinée, et il avait beaucoup d'humeur.

Le moment n'était pas favorable pour Robert; aussi milord, sans l'écouter, l'envoya faire *lanlaire*, le battit et le chassa. Si Robert eût eu de l'argent, il eût pu intenter un cinquième procès; mais en Angleterre, comme ailleurs, on n'obtient gratuitement justice que lorsqu'on est mort sous les coups.

Robert, en proie aux horreurs du désespoir, était étendu dans la rue. Il repassait les différents événements de sa vie, il s'accusait de tous ses malheurs. Il se reprochait de s'être jeté dans un abîme de misère pour ne pas manger un morceau de pain sec, qu'il n'était pas sûr désormais d'obtenir de la charité publique. Il résolut de se punir de ses fautes, et il forma un projet assez raisonnable, celui de se laisser mourir là, puisqu'il ne pouvait s'aller jeter dans la rivière.

Un jeune homme, un peu plus âgé que lui, vient de ce côté. La gaîté, le bonheur brillent dans tous ses traits. Il chante un petit air en pensant probablement à quelque chose qui caresse son imagination. Il voit Robert; il cesse de chanter. Il s'arrête; son cœur se serre; cette figure rayonnante s'obscurcit. Il parle au malheureux, qui lui répond à peine. La vie lui est à charge. Pourquoi s'entretenir de ses maux quand on ne veut plus que mourir?

Cependant le jeune homme paraît frappé de quelques paroles échappées à Robert. Il pense, il cherche à rappeler d'anciens souvenirs... Il interroge une physionomie déjà défigurée... Il l'examine attentivement... Il parle encore, il prie, il conjure, il obtient quelques mots. Sa mémoire le sert enfin; ses idées sont fixées.

Il oublie qu'il est dans une place publique; il ne voit pas qu'on s'arrête, qu'on l'observe, qu'on chuchote, qu'on rit. Il ne s'occupe plus que de Robert, il n'écoute plus que son cœur. Il est à terre, étendu sur le pavé, à côté du misérable qu'il serre

dans ses bras. Il s'écrie d'une voix étouffée : — Eh quoi! tu ne reconnais pas Rifflard ?

L'infortuné l'a entendu. Il a rouvert ses yeux éteints. Il fixe son ami, il lui sourit; il répond à ses caresses, il ne pense plus à mourir. Il sent qu'il va devoir à l'amitié une nouvelle existence et peut-être le bonheur.

Rifflard se lève avec vivacité. Heureux du peu de bien qu'il vient de faire, du bien plus grand qu'il se propose de faire encore, Rifflard court, fait avancer une voiture de place. Il relève son ami, il l'enlève dans ses bras; il refuse des secours qu'on s'empresse de lui offrir : lui seul a le droit de servir l'amitié. Il prend Robert, il le porte, il le place dans le carrosse; il est auprès de lui. Il l'encourage, il le console. Le cocher a reçu ses ordres, il part. La foule se disperse lentement. On ne rit plus; on pense, on médite, on rêve à une bonne action, qui agite doucement, qu'on voudrait avoir faite.

Rifflard, enchanté, délirant de plaisir, soutient Robert dans ses bras et le monte à son petit appartement. Il le déshabille, il le couche dans un bon lit; c'est le sien, c'est le seul qu'il ait, n'importe. Il s'oublie, il ne pense qu'à Robert, il ne vit en ce moment que pour lui : effet assez ordinaire de cette première amitié de l'enfance, si douce, si durable, que les passions d'un âge plus avancé altèrent quelquefois et qu'elles n'éteignent jamais.

Rifflard n'a pas de domestique. Il en aurait vingt, qu'il leur disputerait le plaisir de servir mon ami. Il ouvre son petit buffet; il en tire la petite casserole d'argent, le sucrier de porcelaine et le flacon de vieux bordeaux. Le feu pétille sous les coups redoublés du briquet; l'allumette brille, le charbon s'allume, la rôtie se fait. Rifflard souffle, jette là le soufflet, court à son ami, l'embrasse, revient souffler, souffle encore : rien ne va au gré de son impatience.

Le restaurant est enfin présenté avec l'empressement de l'amitié. Robert reprend quelques forces, et la douce confiance, les tendres épanchements, un peu de gaieté même se trouvent au fond de la casserole. Heureux âge où une lueur de jouissance fait oublier tous les maux!

C'était bien le moment des questions, vous l'avouerez; aussi Rifflard les multiplia avec une telle vivacité que Robert ne savait à laquelle répondre. Rifflard fut le premier à rire de bonne foi

de sa pétulance; il se tut, il s'assit au chevet de son ami, et caressant une de ses mains dans les siennes, il attendit qu'il parlât.

Robert lui conta en abrégé ce que vous savez de ses aventures, et à chaque projet formé et évanoui, Rifflard lui disait avec douceur : — Plus de projets, mon ami; tu n'en feras plus, n'est-ce pas? tu vois où cela mène. — Oh! bien certainement non, reprenait Robert, et il continuait son histoire.

Il était naturel que Rifflard lui contât la sienne. — Elle est courte, dit-il, parce que je n'ai jamais formé qu'un projet, celui de me laisser conduire par ceux qui ont plus d'expérience que moi. Je ne me suis pas écarté de ce plan, et je m'en suis bien trouvé. J'ai eu quelquefois à me plaindre de mes supérieurs, de mes parents. Je leur ai pardonné, persuadé que nous avons tous besoin d'indulgence, et que j'avais pu, par mon inconsidération, donner lieu à des vivacités.

J'avais fini mes études avec quelque distinction avant l'âge où on s'occupe ordinairement du choix d'un état. On craignait pour moi les suites de l'oisiveté, et un de mes oncles, commis au ministère des affaires étrangères, me prit dans ses bureaux, sans autre intention que celle de m'empêcher de faire des folies. Il se bornait à me faire relire mes auteurs grecs et latins et quelques bons ouvrages français. Je les lisais; mais je suivais son travail, et il fut étonné que l'aridité des matières ne m'inspirât point de dégoût. Il me donna des copies à faire, et *Grotius*, *Puffendorf* et *Barthole* à lire. J'avoue que ces messieurs m'inspirèrent d'abord un ennui affreux; mais je suis né avec de l'amour-propre et de la ténacité. Je dissimulai l'effet que produisaient sur moi ces auteurs, et je voulus voir à quoi pouvait mener cette insipide lecture. J'avais une ressource prête quand j'étais excédé : je me délassais entre *Horace* et *Tibulle*.

Bientôt j'imaginai un moyen de répandre quelque intérêt sur la lecture de mes publicistes : c'était de comparer à leurs préceptes la conduite de tel ou tel souverain dans des circonstances analogues au principe. Pour cela il fallait lire l'histoire, et je la lus. Mon oncle avait l'air de ne s'apercevoir de rien, et il me laissait faire.

Je ne tardai pas à démêler que le droit public est une vieille idole qu'on encense par habitude, et qui n'est que l'arme impuissante du faible; que le plus habile diplomate est celui qui, à la faveur des grands mots, fait le mieux les affaires de son maître;

et, fier de quelques connaissances réelles, je me mis à discuter avec mon oncle et à faire le petit docteur.

C'était un brave homme que mon oncle ; mais jamais il ne fût devenu premier commis, eût-il vécu mille ans. Je l'embarrassais à chaque instant, et il était enchanté en proportion des difficultés que je lui opposais et qu'il ne pouvait résoudre.

Je sentis bientôt ma supériorité, et mon oncle, piqué un jour de mon ton d'importance, voulut aussi faire le savant, et crut me fermer la bouche. Il me demanda ce que je pensais des droits de Louis XII et de François Ier sur le duché de Milan. Je lui répondis, sans biaiser, que ce procès-là avait été jugé a Pavie.

La réponse était fort simple : mon oncle la trouva sublime. Il m'embrassa, me mouilla de ses larmes, et jura que je serais un jour un homme supérieur. Cette scène me tint lieu de vocation. On convoqua une assemblée de famille où il fut décidé que je serais diplomate. On me notifia l'arrêté qu'on venait de prendre, et je me laissai faire.

Je commençai mon surnumérariat, et je me remis humblement aux copies. Cela me déplaisait, parce que je croyais pouvoir faire mieux. Mon oncle soutenait mon courage en me répétant sans cesse qu'il avait été surnuméraire trois ans. Je sentais, moi, que je ne devais pas l'être trois semaines.

J'attendais une circonstance heureuse pour me faire valoir. Il s'en présenta une qui pouvait me perdre, et je la saisis comme un enfant qui ne connaît pas le danger. Le roi de Prusse venait de prendre la Silésie, et la France pensait à s'allier à lui pour écraser Marie-Thérèse. Je copiais des instructions pour notre ambassadeur à Berlin, et l'auteur de la minute avait laissé en blanc tous les noms des personnages et par-ci par-là quelques lignes à remplir. Je devinai tout, je remplis tout, et je courus très-content de moi porter ma copie au premier commis de ma division. Il lut, un peu étonné de ma démarche, qui blessait la hiérarchie des pouvoirs, et au lieu des éloges que j'attendais, il me demanda d'un ton sévère si quelque autre que lui avait vu ma copie. Je lui protestai que non. Il se leva, m'ordonna de l'attendre, et me dit en sortant avec mon chef-d'œuvre, que si j'en parlais à qui que ce fût au monde, je serais jeté dans un cul de basse-fosse.

La jolie perspective! Oh! combien je me repentis d'avoir voulu faire le capable ! je me croyais déjà séquestré de la société, privé à jamais du spectacle de la nature, si séduisant pour des

organes neufs, à peine parvenus à leur dernier développement. Et cependant de quoi étais-je coupable? D'avoir cherché à m'avancer dans une carrière où m'avaient jeté mes parents.

Mon premier commis rentra et me dit : A dix-neuf ans, on doit sentir l'importance de certaines choses; ainsi je ne m'étendrai pas sur la nécessité de la discrétion. Vous travaillerez désormais dans mon cabinet, aux appointements de mille écus, que le ministre vous accorde.

Cette journée était faite pour les extrêmes. Mille écus au lieu d'un cachot! juge de ma joie, mon cher Robert. Mille écus par an à moi, qui ne disposais encore que de douze francs par mois! Je me crus haut et puissant seigneur, et cependant la tête ne me tourna point. Satisfait de ma fortune présente, je ne pensais pas à la pousser plus loin. Je résolus seulement de la conserver par mon exactitude et mon travail.

Un an se passa ainsi. Le secrétaire d'ambassade de Paris à Londres mourut, et la faveur seule nomma son successeur. Il lui fallait des travailleurs, et je fus du nombre de ceux qu'on lui donna. Je jouis auprès de lui de l'agrément qu'obtient un jeune homme qui se rend utile et qui n'annonce aucune prétention. Parfaitement bien avec mes camarades, jouissant d'un traitement qui excède de beaucoup mes besoins, je suis doublement heureux par la rencontre inopinée d'un ami que je croyais perdu sans retour et à qui je veux être utile.

— Ah çà, mon ami, que comptes-tu faire quand tu seras redevenu frais, gaillard et dispos? — D'abord, renoncer aux projets. Oh! bien certainement je n'en ferai plus. — Bon! — Je veux imiter ta conduite sage, prudente. — Et tu auras raison. — Je vais écrire à ma mère, lui marquer mon repentir, solliciter le retour de ses bontés. — Oserais-je te faire un aveu? — Ose, parbleu! Dans l'état où je suis, qu'a-t-on à redouter? — Mon pauvre ami, tu n'as plus de mère.

Ici la conversation fut suspendue, parce que Robert pleura, et même de très-bonne foi. Il avait oublié le pain sec, et ne se rappelait que les tendres soins qu'avait obtenus son enfance : l'amour maternel s'accorde à merveille avec l'amour des hommes, avec la dévotion, avec toutes les folies possibles.

— C'est un malheur sans doute d'avoir perdu ma mère, mais c'est un malheur sans remède; ainsi il est inutile de s'en affecter trop vivement. D'ailleurs j'ai du bien qui console de beaucoup de choses. — Tu n'as rien, mon ami. — Bah! — Ta mère t'a

cru mort; elle s'est mariée à un payeur de rentes à qui elle a tout donné. — Même la fortune de mon père? — Elle s'est crue ton héritière. — Mais je vis, ventre-bleu! je vis, et M. le payeur de rentes me rendra ce qui m'appartient. — Il ne rendra rien, il aime l'argent. — Et moi aussi, parbleu! et je n'entends pas renoncer à la succession.

Tu vas me prêter cinquante louis. Je pars pour Paris, j'arrive, je fais sommer le beau-père de restituer. — Il ne répondra pas. — Je l'attaque au Châtelet, au Parlement, au Conseil. Je fais imprimer des mémoires; je produis des témoins. Je confie ma cause à Gerbier, elle fait un éclat du diable; je la gagne tout d'une voix. Le peuple me conduit en triomphe à mon domicile; il en chasse l'usurpateur; je fais couler le vin deux jours et deux nuits à ma porte. — Tu ne feras rien de tout cela, et tu iras à Bicêtre. — Oh! laissez donc, monsieur Rifflard! — Ne te fâche pas, et raisonnons.

Tu es parti à l'âge de dix ans, et tu es devenu méconnaissable pour tous ceux qui n'ont pas vécu très-intimement avec toi. — A la bonne heure; mais notre maître Morisset... — Il est mort. — Et sa grosse et courte femme? — Elle est morte. — Et notre vieille cuisinière Geneviève? — Elle est morte. — Nos camarades d'école, au moins, ne sont pas morts. — Ils sont dispersés. Et puis je suis peut-être le seul qui répondrais sciemment de ton identité. En admettant que quelques individus crussent te reconnaître, oseraient-ils jurer que tu sois bien Robert? les supposes-tu incorruptibles ou exempts de faiblesse? Le beau-père les gagnera, les effrayera, les écartera : quinze mille livres de rente sont bonnes à conserver. — Eh! morbleu, qui pourra me nier que je sois moi? — On fera plus : on te déclarera imposteur, on te condamnera, on t'arrêtera, on t'incarcérera. — Quel compte me fais-tu là? — Cela n'est pas sans exemple. — Eh bien, je prends un parti violent. Je soulève mes compagnons d'esclavage; je me mets à leur tête; nous nous faisons des armes de tout ce qui se présente; nous frappons, nous assommons; je me venge... — La garde fait feu, et ceux qu'elle n'a pas tués sont pendus. — Oh! oh! — Mais sais-tu, mon ami, que tu n'es pas revenu de la manie des projets? — Bon! est-ce que je viens d'en faire? — Eh! tu ne fais que cela. Sois raisonnable, Robert, et écoute-moi.

Je ne vois pas d'inconvénient à écrire d'ici à ton beau-père; nous verrons ce qu'il te répondra, et nous nous conduirons en

conséquence. En attendant, je vais tâcher de te procurer de l'emploi. Le travail t'empêchera de te livrer aux écarts de ton imagination, et avec de la persévérance et de la conduite tu pousseras ta petite fortune. — Oui, mon ami, de la persévérance, de la conduite, et on doit réussir avec cela : tu en es la preuve frappante. Voyons, quel emploi me procureras-tu? — Les premiers appointements seront modiques. — C'est tout simple. — Mais je suis là pour y suppléer. — Tu es le modèle des amis; mais encore quel est cet emploi? — Je parlerai de toi au secrétaire d'ambassade; il n'a rien à me refuser. — La diplomatie? oui, je crois que cela me convient assez. Je suis prudent, discret, et, sans vanité, je ne manque pas d'intelligence. Dans un an je peux être à la tête des bureaux, secrétaire d'ambassade dans deux, ambassadeur la troisième année. C'est un assez joli état que celui d'un ambassadeur et je me sens fait pour représenter. J'éblouis le public par mes équipages, mes chevaux, mes pages, ma livrée, mes largesses; je subjugue le cabinet près duquel je réside par ma noblesse et ma fermeté. On me craint, on me cède, et alors... — Alors, Robert, tu penseras à moi, tu m'avanceras, n'est-il pas vrai? — Et Rifflard éclate de rire, et Robert rit aussi en se frappant le front et en s'écriant : — C'est plus fort que moi, mais je m'en corrigerai.

Rifflard annonça le lendemain à son ami qu'il était agrégé à l'ambassade, membre un peu inférieur à la vérité, mais que, sans être ambassadeur dans trois ans, il pourrait à cette époque jouir d'un sort agréable, ce qui vaut mieux qu'un procès incertain contre un beau-père et que le titre de chef des bandits de Bicêtre.

Robert ne joua d'abord qu'un rôle très-subordonné dans ses bureaux. Assez ignorant encore, malgré les soins de M. Cammeron; appelant persévérance et bonne conduite ce qui n'était que de l'exactitude aux heures indiquées, et non un bon emploi du temps; prenant pour de l'intelligence sa vivacité, de l'étourderie, des jeux de mots, il ne se soutint bientôt que par le crédit de Rifflard. Celui-ci lui faisait des sermons dignes de servir de suite au petit Carême de Massillon. Robert promettait toujours et ne tenait jamais rien. Choqué du peu d'égards qu'on lui marquait, ennuyé enfin des remontrances continuelles de Rifflard, il se dégoûta tout à fait d'un métier qu'il n'entendait pas, et pour lequel peut-être il n'était pas né. Cependant il fallait vivre en attendant qu'il trouvât l'occasion de voler à de plus hautes destinées. Il ne voulait pas être à charge à son ami, et il ne manquait

pas d'aller toucher ses appointements le jour de l'échéance.

Un événement fort simple le tira cependant de la poussière. Les petites causes produisent toujours de grands effets, surtout entre les mains des femmes. L'ambassadeur donna une fête brillante le jour de la Saint-Louis, et Robert reçut comme les autres sa carte d'invitation. Il s'était paré autant que ses faibles moyens le lui avaient permis : il ne savait pas encore qu'il est un âge où l'art gâte la nature.

En dépit des peines qu'il se donna pour être moins bien, il parut charmant à madame de Chedeville. Madame de Chedeville, femme du secrétaire d'ambassade, avait vingt-deux ans, ce qui suppose un caractère peu formé encore; elle était brune, ce qui annonce d'heureuses dispositions; elle était légère, inconsidérée, ce qui donne à craindre peu de difficultés. Son mari l'aimait beaucoup, et elle ne s'en souciait guère; il était jaloux, et elle en riait.

Femme qui n'aime pas son mari et qui rencontre un beau garçon a nécessairement quelques idées. Madame de Chedeville eût bien fait de les écarter; elle ne le fit point : ce n'est pas ma faute.

Robert n'eût osé lever les yeux sur une dame de cette importance, non qu'il ne la trouvât très-jolie; mais il ne supposait pas qu'une femme d'un rang distingué pût descendre à un petit commis. Pauvre enfant! heureuse ignorance! que de princesses ont eu des bontés pour leurs laquais!

La bienséance exigeait que messieurs les secrétaires fissent danser madame de Chedeville. Robert la prit à son tour, et c'est là qu'elle l'attendait... Il ignorait le premier principe de cet art essentiel; mais il avait de l'oreille. Il brouillait les figures, et il avait le bon esprit d'en rire le premier.

Dans les intervalles, madame de Chedeville lui adressait quelques phrases entortillées auxquelles il répondait avec timidité, quoiqu'il devinât à peu près ce qu'on voulait lui dire. Madame de Chedeville sentit qu'il fallait être plus claire. Robert, au lieu de répondre, baissa les yeux et rougit de plaisir. Madame de Chedeville jugea qu'il y avait une éducation complète à faire, et les femmes ne haïssent pas cela.

La fin d'une contredanse est au moins un prétexte pour s'asseoir et causer. Madame de Chedeville choisit l'endroit de la salle où il y avait le plus de monde, moyen certain de n'être pas remarquée : où il y a cohue il n'y a personne. Robert lui avait of-

fert la main d'un air assez gauche, et il allait se retirer après une révérence plus gauche encore. — Asseyez-vous là, monsieur, lui dit madame de Chedeville.

La conversation fut d'abord languissante, parce que Robert n'osait encore se flatter de bien entendre. Les expressions de la jeune dame devinrent enfin si positives qu'on ne pouvait s'y méprendre que par un excès de modestie, et ce n'est pas dans celui-là que donnait notre jeune homme. Il s'anima tout d'un coup et d'une manière si prononcée que madame de Chedeville se crut obligée de l'avertir qu'ils avaient des spectateurs.

Il ne restait plus qu'une difficulté à résoudre : c'était de savoir à quel titre Robert aurait ses entrées, car enfin une femme comme il faut ne peut se dispenser d'accorder les formes avec le fond. Les Anglais n'excellent pas dans les arts d'agrément, et une jolie Française ne peut prendre de maître dans ce pays-là. Madame de Chedeville demanda à son élève s'il savait la musique, le dessin, l'italien, Robert ne se doutait de rien de tout cela. Il déclara franchement ne savoir qu'aimer beaucoup en français, en anglais, et même en écossais, au choix de Madame. — Vous savez l'anglais, mon cher ami! comment, vous savez l'anglais? Il n'en faut pas davantage. C'est charmant, c'est délicieux!

— Monsieur de Chedeville, monsieur de Chedeville, il faut pourtant que j'apprenne la langue de ceux chez qui nous vivons. — Madame, je vous fais chercher un maître. — J'en ai trouvé un, monsieur, assez maussade, assez ennuyeux, mais qu'importe? Il est Français, j'entendrai mieux ce qu'il m'expliquera, et il parle anglais comme Pope.

— De qui me parlez-vous, madame? — De ce jeune homme qui danse si mal, qui est si gauche... Le voilà assis là-bas... — M. Robert? le plus mauvais sujet de nos bureaux, que je ne garde que par condescendance pour M. Rifflard, qui, entre nous, fait toute ma besogne. — Son âge mérite quelque indulgence. — Un faiseur de quolibets, qui s'égaie même à mes dépens. — Je conçois que de telles libertés doivent déplaire ; aussi je veux vous débarrasser de ce censeur-là. Que désire M. Rifflard ? que son ami ait des appointements. Au lieu de fatiguer monsieur, il les gagnera chez madame, voilà tout. — Mais... mais... vous êtes bien jeunes l'un et l'autre, et le public... — Le public sait que les bons maîtres sont rares et qu'on les prend comme on les trouve. — Mais... mais... ce jeune homme est très-bien, et... —

Figure commune, sans expression. — Mais... mais... — Mais... je crois, monsieur, que vous allez vous livrer encore à la singularité de vos idées. Il est bien extraordinaire que je ne puisse parler à un homme sans être exposée à des observations désobligeantes. Croyez-vous que je ne sache pas me conduire; que, si je voulais former une liaison, je descendisse jusqu'à vos commis; que je vous aie apporté trente mille livres de rente pour vivre dans un esclavage insupportable? Je ne suis plus un enfant, monsieur; je puis avoir une volonté; j'apprendrai l'anglais, et M. Robert me le montrera.

— Monsieur Robert, monsieur Robert? — Madame? — Vous avez peu d'occupation dans vos bureaux. Dès que M. de Chedeville entrera dans son cabinet, vous passerez chez moi : voilà qui est arrangé... Ah! vous m'apporterez une grammaire, un dictionnaire, et vous ferez vos leçons très-longues : je veux parler anglais dans trois mois.

Ces arrangements-là n'étaient pas du goût de M. de Chedeville; mais le lieu ne permettait pas de prolonger une explication qui eût tourné publiquement au désavantage du mari. Les femmes, en France, ont toujours raison. Cependant la prévoyance est fille de la jalousie. M. de Chedeville observa le reste de la nuit, et ne surprit pas un coup d'œil à madame. Elle fut impénétrable : c'est encore un des talents de nos aimables Françaises. Robert, éloigné par le ton très-froid que prit tout à coup la dame, se demandait s'il avait bien entendu, si son amour-propre ne l'avait pas flatté. Il ne savait que penser de ce changement subit. Etait-ce caprice ou prudence? — Ma foi! dit-il, je saurai cela demain, et il fut faire un tour au buffet.

M. de Chedeville réfléchissait aussi de son côté. — Ce jeune homme, qui est si gauche, répétait-il à chaque instant, d'une figure commune, sans expression... Je ne vois rien de tout cela, moi. Et puis le fils du père Philippe était un nigaud aussi, et ces nigauds-là se déniaisent promptement. Certaines femmes même ne sont pas fâchées de leur donner de l'esprit... Mais la mienne? oh! la mienne a toujours tenu une conduite sans reproche... Oui, mais il y a un commencement à toutes choses, et ma femme est femme tout comme une autre.

Il alla rejoindre Robert au buffet... — Madame de Chedeville vient de parler, monsieur, d'une fantaisie qui tient uniquement à son âge, et à laquelle elle ne pensera plus demain; aussi n'ai-je pas voulu la contredire ouvertement. Mais vous sentez qu'il se-

rait absurde que le cabinet de Versailles vous payât pour montrer l'anglais à ma femme, et que je ne pourrais me permettre de porter cet article en dépense. Ainsi je vous ordonne très-positivement de continuer votre service dans mes bureaux. Je vous engage même à le faire avec le zèle que vous devriez y mettre, et qu'on n'a pas encore remarqué en vous. Je vous déclare enfin qu'à la première incartade vous serez congédié.

L'ordre était précis des deux parts. Auquel Robert obéira-t-il, de madame ou de monsieur? En sortant, il parla à son ami de sa position critique, de sa perplexité, et il lui demanda conseil. Voilà les hommes! ils se flattent qu'on leur conseillera ce qu'ils ont résolu de faire, et qu'ainsi on autorisera leurs désordres. Rifflard répondit par une question : — Avec lequel des deux as-tu réellement plus d'intérêt à être bien? — Avec monsieur, sans doute. — Laisse donc là madame. — Mais elle est si jolie! — Tu trouveras à Londres cent jolies femmes qui ne seront pas celle de ton chef. — Mais madame de Chedeville m'aime. — Pas du tout. — Elle me l'a dit. — Il n'est pas de femme qui ne cherche à colorer une faiblesse du prétexte du sentiment. — Elle m'en voudra à la mort. — Qu'importe? — Elle se désolera. — Imbécile! elle court après le plaisir : elle te préférera, demain, celui qui le fixera près d'elle. — Mais, Rifflard... — Mais, monsieur, vous oubliez bien promptement votre banc d'huîtres d'Ecosse, et l'état où je vous ai trouvé dans *Cavendish-square*. Je dois tout à mon ami persécuté par la fortune, et rien à un écervelé qui fait tout ce qu'il faut pour se la rendre contraire. Voilà mon dernier mot.

Robert ne répliqua rien. Il marchait rêveur, pensif, plus embarrassé que jamais. Rifflard pourrait bien avoir raison, pensait-il; mais renoncer à madame de Chedeville, à une femme accomplie, qui m'est si attachée, dont la conquête est si flatteuse!... Diable, diable!

En rentrant, ils trouvèrent une lettre. C'était la réponse de M. le payeur des rentes. Il disait que le jeune Robert était mort dans la traversée de Lorient à la Martinique, où il allait continuer une vie vagabonde; que son décès était constaté par un procès-verbal du capitaine et de son second, et qu'il poursuivrait selon la rigueur des lois tout imposteur qui entreprendrait de le troubler dans la jouissance d'une fortune légitimement acquise.

— Mon beau-père est un fripon! s'écria Robert; le capitaine

et son second sont des fripons. — On ne trouve que cela dans le monde, dit Rifflard avec assez d'humeur. — J'espère, poursuivit Robert en riant, que tu voudras bien nous excepter de la règle générale. — T'excepter, toi qui, pour satisfaire une fantaisie, vas certainement profiter de l'aveuglement d'une femme sans expérience, porter le trouble dans une famille, faire à ton supérieur l'affront le plus sanglant! Tu as un état honnête qui peut te consoler de la perte de ta fortune : que restera-t-il à M. de Chedeville, quand l'étourderie de sa femme et la tienne l'auront convaincu de son malheur?

Il n'y avait pas de réponse à cela; aussi Robert ne répondit pas. Il se hâta d'éteindre la lumière : l'obscurité dispense de rougir. Il ne dormit pas, et passa la nuit, tantôt à combattre, tantôt à approuver les raisonnements de Rifflard. Il se leva avec le soleil, et laissa son ami reposant avec le calme que donne une conscience pure.

Il fut promener ses pensées au Parc de Saint-James. La raison le ramenait toujours vers M. de Chedeville; le diable le poussait dans les bras de madame, et le diable l'emporte si souvent! Il se la représentait riche de jeunesse et de beauté; des organes de dix-huit ans paraient encore des charmes déjà trop puissants. C'est une terrible chose, à cet âge, qu'un combat contre soi-même et contre une jolie femme qui va au-devant de son vainqueur. Rifflard eût triomphé peut-être; Robert cessa même de le vouloir. — Le sort en est jeté, s'écria-t-il comme un fou. La rivière, ou madame de Chedeville!

Il entre chez un libraire, et prend une grammaire et un dictionnaire. Il s'arrête à la première taverne, et il demande à déjeuner : l'amour heureux n'ôte pas l'appétit. En mangeant, en buvant, il parcourait Boyer; il se remettait au courant des principes généraux, qu'il avait appris de M. Cammeron, et que depuis longtemps il avait oubliés : il fallait pouvoir parler métier, si M. de Chedeville entrait inopinément. Quand il se crut en état de se présenter en qualité d'amant et de professeur, il se rendit chez madame, qui l'attendait avec impatience.

La chaise longue, le déshabillé le plus galant, et en même temps le plus favorable, le demi-jour, le restaurant, rien n'était oublié, et je crois, en dépit du sage Rifflard, que madame de Chedeville avait déjà plus d'usage qu'on ne lui en supposait.

Une table était chargée de papiers, d'une écritoire, de plumes. Robert y déposa ses livres, et s'approcha de la chaise lon-

gue : elle avait pour lui la vertu de l'aimant. Il n'osait attaquer; mais madame de Chedeville était si bonne! elle avait de petites manières si encourageantes!... — Tu es charmant! s'écria-t-elle après une première défaite. Je t'adorerai toute ma vie, dit-elle après la seconde. Je perdrai mon emploi, dit Robert à la troisième; mais qu'est-ce que l'argent, comparé à la possession d'un cœur comme celui-là ?

Femme qui vient de *terner* n'est pas fâchée de causer un peu. Celle-ci voulut savoir ce que signifiaient ces mots : *Je perdrai mon emploi*. Robert se trouvait si bien de son premier essai, que toute idée de partage lui parut insupportable. Il forma aussitôt le projet de brouiller sans retour la femme et le mari. Il arrangea la défense qu'il avait reçue de M. de Chedeville; il ajouta, il commenta, il fit si bien que madame détestait monsieur, lorsqu'ils entendirent quelque bruit sur l'escalier.

C'était monsieur, irrité du mépris de Robert pour ses ordres, qui venait jouer le maître chez lui, ce qui déplaît assez généralement aux dames, et qui pourtant est assez naturel.

— Que faites-vous ici, monsieur? — Il me fait travailler, mon ami. Nous en étions au verbe *to love*. — C'est fort bien, madame, c'est fort bien. Vous répondrez quand je vous interrogerai. — Le joli ton! c'est bien celui d'un mari. Croyez-vous vous faire aimer ainsi, monsieur? — Morbleu! madame, point de plaisanteries : ce n'est pas le moment. Robert, vous n'êtes plus au secrétariat; j'en ai prévenu M. Rifflard. — Vous le congédiez, et moi je le garde. Je lui conserve ses appointements, et je vous réponds de les lui faire gagner. — Je me flatte, madame, que vous vous respectez assez pour ne pas m'obliger à faire une scène. — Tout comme il vous plaira, monsieur. — Monsieur Robert, sortez! — Restez, monsieur Robert! — Savez-vous, madame, qu'il n'y a que vingt lieues d'ici à Douvres, et qu'il n'y en a que sept de Douvres aux Bénédictines de Calais? — Des menaces, monsieur, des menaces pour une misère!..... Je ne me possède plus, je suffoque, je me meurs..... Et en effet, elle tomba sur la chaise longue, où cinq minutes auparavant....

M. de Chedeville court à elle, la relève, lui fait respirer des sels, se reproche sa vivacité, demande grâce... Pauvres maris! on s'en plaint, et ils sont si bons... qu'ils en sont bêtes.

Madame de Chedeville, ne pouvant faire mieux, promit de ne plus revoir Robert, et la réconciliation fut scellée sur cette

même chaise longue... C'est un meuble bien heureusement imaginé, qu'une chaise longue! Il convient à tout le monde.

Robert, fort incertain du parti que lui ferait M. le secrétaire, s'était prudemment esquivé, et il attendait, en se promenant dans la rue, ce que madame déciderait de son sort.

M. de Chedeville se retira, enchanté d'avoir fait tout ployer sous son autorité. Ces chers maris sont contents d'eux à si peu de frais!

Il était à peine sorti, que madame était à sa croisée : les femmes sont de si bonne foi! Robert avait un crayon; il écrit quatre mots, et le papier, roulé autour d'un petit caillou, tombe au milieu de la chambre. — Que vais je devenir, mon Emilie? — J'y penserai, petit ami, dit une carte lancée par la fenêtre. — Je ne peux plus me présenter chez toi. — Il y a des hôtels garnis en ville. — Je n'ai pas le sou. — L'amour y pourvoira.

La correspondance était très-active, comme vous le voyez. M. de Chedeville, caché derrière la jalousie d'une antichambre, n'en perdait rien et se rongeait les doigts. Il sentait qu'un éclat perdrait sa femme, et il mourait d'envie de faire expirer Robert sous le bâton. Sa position n'était pas gaie, convenons-en. On rit pourtant de ces événements-là.

Il avait une jolie maison à Gravesend. Il fit mettre les chevaux, enleva sa femme, et ordonna à mademoiselle Jeannette de suivre, avec ses cartons, dans une voiture de louage. Mademoiselle Jeannette aimait le plaisir pour son compte, et n'était pas fâchée d'en procurer aux autres. Active, curieuse, intelligente comme une femme de chambre française, elle avait pénétré le secret de sa maîtresse, et avait entendu bien des choses. Elle fit charger ses paquets, mit Robert sur le tout, et partit en riant de tout son cœur, et en disant : — Oh! mon Dieu, c'est à Londres comme à Paris.

Elle arrive, elle cache Robert dans une serre, et va voir où en sont madame et monsieur. Monsieur tempêtait, se calmait, caressait, se fâchait encore, s'épuisait en réconciliations, et grondait de plus belle. Madame se prêtait à ce qui lui convenait, et du reste laissait dire monsieur. Jeannette ne perdait rien, et brûlait de se réconcilier aussi, quoiqu'elle ne fût brouillée avec personne. Elle allait rendre compte de tout à Robert. Elle était blonde, voilà déjà de la variété; elle avait de grands yeux bleus, ceux-là valent bien les noirs, et Robert était désœuvré. Elle

monta tant, elle descendit tant, que Robert s'endormit enfin d'un profond sommeil.

Elle déshabillait madame; et monsieur avait des raisons pour coucher seul cette nuit-là. Il n'est pas de soubrette qui n'aime à faire l'entendue. Celle-ci, d'un petit air fin, dit à sa maîtresse : — Il est là-bas. — Tu m'as devinée, Jeannette, je n'oublierai jamais ce service-là. Va vite me le chercher.

Jeannette court, vole, pousse, secoue, éveille, entraîne Robert, le conduit par un escalier dérobé, le laisse avec madame, et va dans sa mansarde attendre le garçon jardinier, son péché de village, garçon précieux, qu'elle n'aimait pas, mais qui lui donnait en deux heures de la sagesse pour huit jours.

Madame, impatientée de la lenteur de Robert, daigna lui servir de valet de chambre, et Robert, fatigué, rendu, se prêtait nonchalamment à ce qu'on voulait faire de lui. Madame consentait à s'exposer, mais elle voulait un dédommagement, et Robert n'était pas un Hercule. Madame se donnait des peines incroyables, et l'affaire traînait toujours en longueur. — Le sot animal ! s'écria-t-elle en sautant du lit. Et cela se croit bon à quelque chose ! Ce début promettait; elle allait continuer... On frappe à la porte à coups redoublés. Madame, interdite, ne sait quel parti prendre; la porte cède aux secousses de trois à quatre bûches, et M. de Chedeville paraît, suivi de dix à douze matelots.

Madame se décide aussitôt. Elle crie à l'infamie, à l'attentat. Robert s'est introduit furtivement chez elle ; elle l'a trouvé dans son lit. Eperdue, sans force, elle a voulu en vain appeler du secours. Elle conjure son mari de ne pas croire aux apparences. Elle fait toutes les grimaces d'usage.

Le mari ne répond pas un mot ; il montre Robert à ceux qui l'accompagnent. On le saisit, on l'enlève. Il veut crier; on lui ferme la bouche avec un mouchoir. On le transporte à bord du *Bucentaure*, et on le jette à fond de cale, les fers aux pieds et aux mains.

Qu'on se moque à présent des maris français. Je viens de prouver qu'ils ont quelquefois de l'énergie comme les autres. — Un moment, monsieur l'auteur ! vous allez, vous allez, sans vous embarrasser si l'on vous suit ou non. Qu'étaient ces matelots et ce Bucentaure ? En vertu de quelle loi avait-on *appréhendé* Robert au corps ? Pourquoi le jeter à fond de cale ? Pourquoi le barder de fer ? — Vous avez raison, monsieur le lecteur. Je vous dois l'explication de tout cela.

— Si vous êtes marié, vous savez à merveille que certain accident donne toujours un peu d'humeur. Si vous aimez votre femme, vous croyez au moins la moitié de ce qu'elle vous dit; vous vous flattez qu'elle est disposée à revenir à la raison et à vous, et que lui ôter une occasion de pécher, c'est la rendre impeccable. Oh! si cela était ainsi!

— Point de préambules, je ne les aime pas. Au fait, par grâce. — M'y voilà, monsieur, m'y voilà. Vous savez sans doute quels événements nouveaux agitèrent les deux mondes en l'an 1740? — Non, monsieur; mais qu'ont de commun les révolutions des peuples et celles d'un ménage? — Je vais vous l'apprendre, monsieur.

— Les Espagnols ont toujours été très-jaloux de leur commerce d'Amérique, et ils ont raison: il est tout simple d'aimer à jouir de ce qu'on a. Les Anglais aiment beaucoup aussi étendre leurs jouissances, ce qui est encore assez naturel, mais ils ne sont pas toujours délicats sur le choix des moyens, ce qui produit de temps en temps des procès, qui se plaident à coups de canon.

Depuis longtemps MM. d'Albion abusaient de la patience castillane. Ils avaient obtenu des concessions, c'est fort bien; mais ils les quintuplaient par la contrebande, manière de commercer proscrite par toutes les lois, dans laquelle Mandrin excella.. jusqu'à ce qu'il fût rompu, ce dont le ciel veuille vous préserver.

Le patron d'un barque de fraude, nommé Jenkins, fut pris par les Espagnols, qui lui fendirent le nez et lui coupèrent les oreilles. Ils pouvaient lui faire pis, puisqu'ils étaient les plus forts; mais Jenkins, au lieu de leur savoir gré de leur modération, se présenta à la chambre des Communes, avec son nez fendu et ses oreilles de moins. Son histoire, qu'il arrangea comme il voulut, fit un effet de tous les diables. Le bon peuple de Londres demanda la guerre à grands cris. Le parlement et le roi ne se souciaient pas d'ensanglanter le globe pour deux oreilles de plus ou de moins; mais il est une chose sur laquelle l'autorité ne peut rien, c'est l'opinion. Il fallut faire la guerre pour venger M. Jenkins.

L'amiral Vernon, qui ne demandait que *plaies et bosses*, s'en fut bien vite attaquer, piller et raser Porto-Bello, ville du golfe du Mexique, et l'entrepôt des richesses espagnoles. Le parlement vota des remercîments à M. Vernon, qui avait assez bien fait

ses petites affaires pour se passer de cela ; mais comme les honneurs sont l'assaisonnement de la fortune, M. Vernon parut faire très-grand cas des compliments.

L'*aviso* qui avait apporté la nouvelle de la conquête était à l'ancre vis-à-vis de Gravesend. Il venait de recevoir ses dépêches de messeigneurs de l'amirauté, et il devait faire voile à la marée du matin.

M. de Chedeville, en sa qualité de secrétaire d'ambassade, n'ignorait aucun de ces détails, et, à son arrivée à Gravesend, son premier soin avait été d'arranger avec le capitaine de l'*aviso* le départ de Robert, dans le cas où il suivrait son Emilie, ce qui était assez vraisemblable, et ce qui ne manqua pas d'arriver, ainsi que vous l'avez vu.

Or, vous saurez qu'en Angleterre, où on est libre, nul ne peut être emprisonné sans un ordre légal ; mais on y enlève à force ouverte ceux dont on a besoin pour compléter les équipages de Sa Majesté, ce qui fait qu'un homme qui comptait vivre tranquillement à Londres est tout étonné de se trouver aux Grandes-Indes, après avoir été bâtonné en route, pour peu qu'il ait été récalcitrant.

Je crois, monsieur le lecteur, vous avoir mis suffisamment au courant des circonstances. Permettez que je reprenne mon récit.

Il est assez inutile de nous occuper davantage de madame de Chedeville. Son histoire est celle de toutes les femmes de cette espèce : du plaisir jusqu'à trente ans ; quelques jouissances rares, mêlées d'humeur, jusqu'à quarante ; ensuite le mépris et l'abandon. Revenons à notre héros.

Nous l'avons laissé à fond de cale, les quatre membres fixés de manière à lui interdire toute espèce de mouvement, situation qui peut paraître dure à un petit monsieur qui sort des bras de deux jolies femmes ; mais il est évident que nous ne sommes pas en ce bas monde pour y avoir toutes nos aises.

— Mon ami, je suis bien mal, disait Robert à un matelot qui, à l'aide d'un perçoir, volait du rhum à même une barrique. — Ah! on t'a mis là, garçon? tiens, bois un coup et tais-toi. — Que veut-on faire de moi? — Parbleu! on te mène en Amérique. — Et que ferai-je là? — Tu jouiras du bon temps, tu supporteras le mauvais, jusqu'à ce que tu sois tué, ou que tu obtiennes ton congé. — Comment donc! penseriez-vous me faire faire la guerre? — Nous ne t'emmenons que pour cela. —

Mais je n'ai pas l'humeur belliqueuse. — Cela viendra, mon brave. — Tu devrais bien me détacher. — Ventrebleu! je n'ai garde. — Mais je souffre horriblement. — Et que m'importe à moi? je n'ai qu'un avis à te donner, c'est de prendre patience, et surtout de ne parler à personne du rhum que j'ai pris, et que nous avons bu ensemble, parce que tu me ferais donner la *cale sèche*, et que, par saint Georges, je te jetterais à la mer à la première occasion. Adieu, camarade.

— Faire la guerre! répétait Robert. M'aller battre pour des intérêts qui ne sont pas les miens, pour des Anglais qui ne m'en sauront aucun gré! Ah! Rifflard, Rifflard, que n'ai-je suivi tes sages conseils! mon étourderie, ma présomption m'ont jeté dans un abîme de maux dont aucune puissance ne peut me tirer. Imprudent, malheureux, indigne que je suis!... Robert, après avoir prolongé sa *jérémiade*, avoir pleuré, pesté, juré, fit ce que tout autre eût fait à sa place : il se consola en pensant qu'il ne pouvait être plus mal, et qu'ainsi toute espèce de changement devait lui être avantageux.

Les cris des matelots, le bruit des manœuvres, et bientôt un roulis sensible, lui firent juger qu'on partait. — Tant mieux, dit-il, on me détachera quand on ne craindra plus que je déserte, car enfin on ne me fera pas faire la guerre avec les fers aux pieds et aux mains. Voyons quel parti je pourrai tirer de ma nouvelle situation. J'ai fait déjà bien des projets insensés : tâchons enfin d'en faire un raisonnable et solide.

Me voilà marin, et dans ce métier-là on avance rapidement en Angleterre, avec du mérite. Or, je n'en manque pas. Il me faudrait, à la vérité, quelques connaissances; mais je les acquerrai facilement. Il n'est pas d'amiral qui n'ait d'abord été mousse... Je commence comme ces messieurs, pourquoi ne finirais-je pas de même? Je passe rapidement par tous les grades, et me voilà amiral. Je prends les galions du roi d'Espagne, et je m'assure une fortune immense. Le parlement, qui est dans l'usage des remercîments, m'en adresse de très-flatteurs, et le roi ne peut se dispenser de me donner l'ordre du Bain. J'achète dix mille arpents de terre, et je bâtis un superbe château sur le bord de la mer.

Je brave de là les tempêtes; je vis en sage au milieu d'une société choisie, dont je fais l'agrément. J'en bannis les femmes, parce que les plaisirs qu'elles donnent ne valent pas les regrets qui les suivent, et pour les oublier, ce qui est assez difficile, j'ai

les meilleurs coqs, les meilleurs chiens, les meilleurs chevaux des trois royaumes. Je gagne les prix partout, et partout on ne parle que de moi et de ma magnificence. Chacun s'empresse et veut me voir. Rifflard vient me féliciter. Il n'a que six mille francs d'appointements; je lui en donne douze, et je le fais mon intendant, parce que la reconnaissance est d'une belle âme, et que je prétends à toutes les qualités, comme à tous les genres de gloire. Le prince de Galles lui-même cède à l'éclat de ma renommée, et me fait demander à dîner. Je vais au-devant de lui, à la tête d'un cortége brillant et nombreux; le prince me sourit agréablement, et... Aïe, aïe, mon bras ! aïe, ma jambe ! *Vanitas vanitatum, omnia vanitas !*

Le Bucentaure était à deux lieues de la côte, et il n'est pas de nageur qui ose entreprendre un pareil voyage. Aussi un vieux matelot, valet de chambre, cuisinier, âme damnée du capitaine, descendit, une clef à la main. Il ouvrit les cadenas qui retenaient Robert sur le dos, et il lui dit : *Come up, French dog.* Ce qu'on peut traduire ainsi : Viens là-haut, chien de Français. — Chien toi-même, lui répondit bravement Robert, et aussitôt un vigoureux coup de poing dans le creux de l'estomac, lui ôta l'usage de la respiration et de la parole. Quel début pour un amiral! Le vieux marin craint de l'avoir tué, et lui administre tous les secours qu'on peut trouver à fond de cale. Il lui frotte les tempes avec du rhum; il lui souffle de la fumée de tabac dans la bouche; il lui frappe dans les mains de manière à les lui briser. Cet homme-là était digne d'être médecin de village, de ces médecins qui tuent impunément et dont personne ne s'occupe que leurs malades, qui ne se plaignent jamais, parce que les morts ne parlent plus.

La nature, plus forte que master Anderson, rappela Robert à lui, et le besoin de la vengeance est le premier qui s'empare d'un opprimé. Robert prit un cadenas de chaque main, et en frappa si opiniâtrément, si fortement le crâne de master Anderson, qu'il perdit connaissance à son tour. Robert le laissa geindre et se débattre; il monta lestement deux petits escaliers, au haut desquels il retrouva la lumière et le grand air.

Le capitaine se promenait gravement sur le gaillard, les mains derrière le dos pour maintenir l'équilibre, qu'un ventre volumineux dérangeait à chaque instant. Il aspirait la fumée du meilleur virginie, à travers un tube de trois pieds de longueur, et il crachait méthodiquement de quatre en quatre pas.

Il ramena lentement un de ses bras, et, portant l'index en avant, il regarda un grand drôle qui n'attendait que le signal. Celui-ci s'empare de Robert, le met nu comme un ver, et jette sa dépouille dans la mer, précaution qui ôte, non l'envie, mais la facilité de quitter le drapeau. On enfile le futur amiral dans un habit de soldat, propre à le faire reconnaître partout, et qui lui allait comme si on eût pris sa mesure sur une guérite.

Robert ne comprenait pas comment un soldat d'infanterie peut devenir amiral. Cette route, en effet, est un peu détournée. Il déclara qu'il n'avait nul goût pour le service de terre, qu'il en avait beaucoup pour la marine, et qu'il désirait troquer son uniforme contre la grosse veste et la grande culotte. On lui répondit qu'on ne fait pas un mousse d'un homme de son âge et de sa taille, et qu'il figurera à merveille dans un rang, le fusil sur l'épaule. Robert répliqua; on lui tourna le dos, et un sergent, qui portait habituellement une canne accrochée à sa boutonnière, lui ordonna de le suivre.

Robert, très-mécontent, mais très-docile, parce qu'il n'était pas le plus fort, marchait tristement à côté de son officier, lorsque master Anderson parut, se traînant avec peine, la tête enflée comme un ballon. On s'inquiète, on interroge le vieux reître; il raconte ce qui lui est arrivé en arrangeant les faits à son avantage, comme cela se pratique ordinairement. Le capitaine, toujours marchant, fumant et crachant, regarde le sergent d'un air qui voulait dire : Il est très-louable d'assommer un Espagnol; mais il est bon d'ôter à un mutin l'envie de casser la tête à ses camarades.

Le bas-officier commanda quatre hommes. Ces gens-là ne savent qu'obéir et sont agents de sang-froid, sans réfléchir que demain ils seront patients à leur tour. On traîne Robert, qui prend le ciel à témoin de son innocence; on l'attache avec des cordes au cabestan. Deux de ces messieurs, placés à droite et à gauche, lèvent les pans de son habit; le sergent détache sa canne, lui en applique cinquante coups sur les fesses, après quoi il lui dit qu'il peut aller se bassiner, et que le lendemain il lui donnera la première leçon d'exercice.

Robert, furieux, désespéré, résolut de se jeter à la mer, pour guérir ses contusions et finir ses misères. Au moment de l'exécution, il s'arrêta en pensant qu'un homme qui se noie ne se venge de personne et se punit des fautes des autres. En conséquence de ce raisonnement lumineux, Robert mangea sa ration

en se frottant le derrière; puis il se jeta dans un hamac, où il s'endormit, n'ayant rien de mieux à faire.

Le lendemain, M. le sergent lui expliqua prolixement ce qui constitue un bon soldat. Robert comprit qu'il fallait être debout quand il aurait envie de s'asseoir; avoir les talons joints lorsqu'il voudrait faire des gambades; tourner à droite lorsqu'il serait bien aise d'aller à gauche; marcher aligné, remuer un petit tube de fer en douze temps, obéir à tout le monde, n'avoir plus de volonté à soi, le tout à la plus grande gloire du roi Georges.

Il y avait matière à des réflexions très-philosophiques; mais Robert, devenu machine, perdait insensiblement la faculté de réfléchir. Accablé, hébété, il invoquait Rifflard, Rifflard son bon génie, qui ne pouvait plus rien pour lui.

En invoquant Rifflard, en détestant la vie, en faisant des *à droite* et des *à gauche*, Robert et sa frégate entrèrent dans le golfe du Mexique. Le capitaine passa à bord de l'amiral et remit ses dépêches. Vernon fit à sa flotte le signal d'appareiller, et il alla devant Carthagène essayer les talents de Robert et de ses camarades.

On comptait tellement sur le succès en Angleterre, qu'on y avait frappé d'avance une médaille en l'honneur de Vernon. Ses premières tentatives furent heureuses. Un feu vif et soutenu força les Espagnols à se retirer dans la place et dans le fort. On mit à terre quelques bataillons qui devaient attaquer et prendre la redoute Saint-Lazare. Robert était du nombre des héros désignés pour cette expédition, et il forma aussitôt le projet de passer du côté des Espagnols à la première occasion. Cependant comme il était dans les rangs et qu'il fallait faire feu comme un autre, il cassa les reins à son sergent et à quelques officiers qui lui avaient allongé des coups de canne entre les épaules pour lui faire ouvrir la poitrine; vengeance assez usitée à l'armée et sur la légitimité de laquelle les plaignants ne forment point le moindre doute.

Les Espagnols se défendirent vigoureusement. Une batterie masquée, chargée à mitraille, mit les Anglais en désordre. Leur amiral, irrité de l'affront qu'essuyaient les armes britanniques, envoya de nouvelles troupes soutenir les premières. Lorsqu'elles arrivèrent, Robert et ses compagnons étaient en pleine fuite, et le canon espagnol dispersa ceux-ci à leur tour.

Le moment était trop favorable pour que notre héros n'en profitât point. Lorsque tout le monde a peur, chacun ne s'oc-

cupe que de soi, et personne ne s'aperçut que Robert, au lieu de courir vers les chaloupes, s'enfonçait dans les terres, laissant l'amiral Vernon s'arranger comme il l'entendrait. Celui-ci crut n'avoir rien de mieux à faire que de se retirer, et sa médaille fut renvoyée au creuset.

On connaît quelques-unes de ces médailles prématurées, qui tromperaient la postérité, si l'histoire n'était là et ne rappelait nos petites faiblesses et nos mensonges.

Robert marchait sans savoir où il allait; il ignorait même s'il tournait au nord ou au midi. Il ne connaissait aucune plage, la situation d'aucune ville ; mais il s'éloignait des Anglais, et c'était l'essentiel. Il ne pouvait manquer de rencontrer bientôt quelques Espagnols. Il se ferait connaître en qualité de sujet d'une puissance alliée, et on ne pourrait se dispenser de le faire officier, quand on saurait qu'il avait tué son sergent, son porte-enseigne et son lieutenant.

Ce n'est pas qu'il eût un goût bien décidé pour le service militaire, mais les officiers espagnols sont considérés, bien payés; ils vieillissent dans leurs garnisons américaines ; ils deviennent presque tous propriétaires. Ces sortes de fortunes ne sont pas très-brillantes, mais elles sont assurées, et ma foi il faut savoir se borner.

Tout autre, à la place de Robert, aurait réfléchi qu'il n'était pas aisé aux Espagnols de deviner un allié sous un uniforme anglais ; qu'un désagréable *quiproquo* pouvait prévenir une explication toujours difficile entre gens qui ne parlent pas la même langue, et vous vous doutez bien que Robert ne sait pas un mot d'espagnol. Aucune de ces idées ne se présenta à lui : il tenait à son habitude d'être toujours étranger au présent, et de vivre dans l'avenir, qui l'avait si souvent abusé.

Il distinguait déjà le clocher de Notre-Dame de la Poupe, bourgade peu éloignée de Carthagène, et il ne douta plus que ses nouveaux projets ne fussent au moment d'être réalisés. Bientôt il entendit sonner. Ah! ah! dit-il, on me rend déjà des honneurs! Je serai au moins capitaine, peut-être colonel, que sait-on? Il approche, et une quarantaine de coups de fusil partent à la fois. Diable! on me reçoit au bruit de l'artillerie! c'est trop flatteur, en vérité. Ecoutez donc des Rifflard et autres raisonneurs de la même espèce, gens qui ne voient rien au delà de leur étroite sphère, et qui restent toujours dans les infiniment petits! A mesure qu'il avançait, les décharges se succédaient,

et il crut enfin entendre le sifflement de quelques balles, qui en effet lui passaient près des oreilles.

A son habit rouge, qui se voyait de loin, les habitants l'avaient pris pour un tirailleur plus leste et plus ardent que les autres, et, persuadés que l'orage allait fondre sur eux, ils avaient sonné le tocsin. Le voyant toujours seul, ils avaient repris courage, et faisaient sur lui un feu d'enfer. Un soldat plus expérimenté eût jeté ses armes, eût agité son mouchoir en l'air, ce qui partout veut dire qu'on se rend. Robert, terrifié à son tour, fit un saut de tous les diables, prit sa course et se jeta dans les bois. Ses dernières illusions se dissipèrent encore, et craignant également les Anglais et les Espagnols, repoussé dans les bras d'une nature souvent marâtre, il pensa à Rifflard, dont il n'osa prononcer le nom dans ce premier moment de honte et de dénûment, car enfin si nous ne convenons pas aisément de nos fautes, nous les sentons : cette chienne de conscience ne flatte jamais.

Après avoir fait tous les rêves que vous supposez possibles, voilà donc Robert revenu à l'état où milord All-is-bad l'avait laissé en Ecosse, avec cette différence cependant qu'il fait froid au nord et chaud au midi ; que la terre au nord ne produit que dans la proportion de la sueur dont on l'arrose, et qu'au midi elle offre d'elle-même l'aspect riant de l'abondance et d'une éternelle verdure ! enfin Robert, au lieu d'un faisceau de méchants bâtons, avait un bon fusil sur l'épaule, un sabre au côté, et sa giberne et ses poches garnies de cartouches : c'est déjà quelque chose que ces avantages-là.

Eprouvait-il en marchant le besoin de se rafraîchir, il trouvait des fruits plus agréables que la plupart de ceux que nous n'obtenons que d'un travail continuel. Approchait-il d'une rivière, des œufs de crocodile, qui ne sont pas beaux mais qui sont bons, s'offraient à la superficie du sable. La pierre à fusil allumait un brin de bois pourri, et le creux de la première roche était transformé en fourneau. La baguette et la baïonnette en croix soutenaient un morceau de terre grasse grossièrement façonné : c'était alternativement la casserole et la marmite. Robert, errant à l'aventure, retrouvait quelquefois le bord de la mer, et une multitude de coquillages qui variaient son ordinaire. Manquait-il de tout cela ? des racines tendres et savoureuses lui faisaient faire un repas d'anachorète, qui le rendait plus sensible à la bonne chère, lorsqu'il arrivait dans un canton où la nature déploie ses richesses.

Il n'était pas très-mécontent de son sort. Il avait même retrouvé l'énergie suffisante pour se livrer à des exercices vraiment utiles dans sa position. Déjà il montait à un arbre comme un écureuil, et il nageait comme un canard. Dès que le jour baissait, il cherchait de l'œil un palmiste, un copal élevé et touffu, dont les branches croisées le missent à l'abri d'une chute. Il grimpait, son fusil en bandoulière, et il s'endormait, son arme entre les jambes, se moquant de tout, et sans inquiétude du lendemain. Il disait quelquefois en fermant les yeux : — Ah ! si j'avais une petite femme qui ne fût celle de personne ! que je n'aie à craindre ni des pères, ni des maris !... Parbleu ! le bon Dieu, qui a fait Eve, plus aisément que je fais un demi-tour à droite, devrait bien me faire ce cadeau-là. Bah ! je crois qu'il y a longtemps qu'il ne se mêle plus de la pauvre espèce humaine car tout va si mal ! Tous les jours, tous les soirs, il appelait la petite femme qui lui manquait, et qu'il aimait déjà si vivement, peut-être parce qu'il ne l'avait pas.

Je dois avouer qu'il n'avait pas réussi à nager aussi facilement qu'à monter en haut d'un cèdre : la peur ôte le sentiment de la force et l'usage des moyens. Un jour il s'était trouvé arrêté par une rivière dont la rive opposée abondait en melons d'eau qu'il aimait beaucoup, et il n'avait pas soupé. Or, la faim rend industrieux. De son côté étaient des touffes de joncs, dont il fit un fagot, sur lequel il s'abandonna à la fortune, après avoir attaché son fusil sur son dos. Enhardi par ce premier succès, il passa une autre fois porté sur des branches ; enfin il nagea sans autre secours que celui de ses bras et de ses jambes. Fier de cette faculté nouvelle, il étendait sans cesse ses domaines et ses jouissances. Il avait de quoi satisfaire aux besoins réels ; il vivait dans une indépendance absolue, et il eût été parfaitement heureux avec la petite femme.

Chère petite femme ! il faisait ce qu'il fallait pour ne la rencontrer jamais. Il fuyait tous les lieux habités, parce qu'il craignait les Espagnols, qui lui tiraient des coups de fusil, et les Indiens, parce qu'ils étaient attachés aux Espagnols. Cependant il éprouvait de plus en plus le besoin d'être deux, et en se promenant, il revenait sans y penser à sa vieille habitude, dont l'avaient éloigné les soins assez inutiles qu'il avait pris d'abord pour sa sûreté et sa subsistance. Tantôt il était roi de ces vastes régions inhabitées, ce qui était vrai à certains égards, car il ne trouvait jamais d'opposition à ses volontés, et si la

force ou l'adresse ne lui soumettait pas les habitants de ces forêts, au moins ils fuyaient à son approche, et il est flatteur d'être craint. Satisfait d'avoir sur eux droit de vie et de mort, il n'usait jamais du dernier, parce qu'il ménageait sa poudre pour les grandes occasions. Quelquefois il aspirait à l'honneur de fonder une colonie, et surtout au plaisir d'en être le père ; mais pour cela il fallait la petite femme, et même deux, afin de peupler plus vite, et pourquoi pas quatre? A dix-neuf ans, on ne s'effraie de rien.

— Je rappelle le bon temps des patriarches, disait-il un soir du haut de son arbre. Je marie les frères avec les sœurs, et le nombre de mes sujets croît avec celui de mes enfants. Je règne par l'amour, le plus puissant des ressorts. On m'écoute comme un oracle, et mes moindres désirs sont des lois. Je profite de mon ascendant pour changer les grand'-mamans de mon bon peuple, qui ont vieilli comme moi, et j'assemble mes arrière-petites-filles. Je leur déclare mon intention d'en épouser une... une seule, oui, ce sera assez alors. Toutes briguent l'honneur de ma couche, et je choisis la plus jolie. Pénétrée de reconnaissance et de respect, elle se prosterne. Je la relève avec majesté, et la fête commence. Pour lui donner une certaine idée de mon inépuisable vigueur, je lui fais danser un *passe-pied* au son des plus belles voix, parce que nous n'avons pas encore d'instruments. Je fais des *jetés-battus*, et on applaudit à tout rompre ; je passe un *entrechat* de quatre pieds de haut, et... aïe... aïe... aïe... aïe... je me meurs, je suis mort. Robert venait de tomber du haut de son arbre en passant son *entrechat*, et il s'était froissé tout le corps.

Il se relève, se secoue, se tâte, et enchanté d'en être quitte pour des contusions, il va prendre un bain de mer pour résoudre le sang extravasé; après quoi, se trouvant assez bien pour penser, non à son royaume, mais aux moyens de rêver quand bon lui semblerait, sans s'exposer à se casser le cou, il décida de se bâtir une cabane, et de se faire un lit de coton à six pouces de terre.

Et comme on ne change pas volontiers de domicile lorsqu'on est l'architecte du sien, il résolut encore de se fixer dans un endroit qui réunît les avantages que jusqu'alors il avait trouvé épars, et il se mit à la recherche de ce nouveau paradis terrestre.

Après bien des courses inutiles, il arrive sur les bords d'une

large baie. Sa vue perçante se porte à l'autre rive, et il est frappé d'étonnement et de plaisir. Il distingue certains objets noirs qui paraissent avoir du mouvement : ce sont des tortues qui font des trous dans le sable pour y déposer leurs œufs. Des lamentins, poissons d'une grosseur extraordinaire, d'un goût délicat et faciles à prendre, jouent sur la surface d'une mer calme et transparente. Une multitude de perroquets, de ramiers, de perruches vont et viennent à travers la baie. La contrée qu'aperçoit Robert brille d'une verdure animée, signe certain de la plus forte végétation, et vous conviendrez que tous ces avantages étaient bien faits pour éblouir un homme qui aimait l'abondance, et qui détestait le travail.

Il ne balance pas. Il croit ne pouvoir trop tôt se mettre en possession de tous ces biens. En un tour de main il est déshabillé; son paquet, au milieu duquel est son fusil, est attaché sous ses bras avec la banderole de sa giberne. Ce n'est plus une rivière qu'il s'agit de traverser, c'est un voyage qu'il entreprend, et on tient à son mobilier quand il est exigu.

Il se lance dans l'eau, et à mesure qu'il approche, la richesse des lieux se développe avec plus d'éclat, et soutient son courage. Laissons-le nager.

CHAPITRE VI

Saluons Robert devenu ce que nul homme ne fut et ne sera jamais : un Dieu en chair et en os, et faisons connaissance avec son Grand-Prêtre Vaco, une canaille s'il en fut jamais. — Douceurs et prérogatives tout à fait divines dévolues au *Mimi-Taptap* (Dieu) qui s'en accommode d'abord assez bien, mais, comme après tout, il n'est qu'un homme, les adorations pressantes des Prêtresses finissent par le lasser. — Grands et petits événements. — Catastrophe imminente. — Robert est encore une fois sauvé.

Il est important de vous dire deux mots de cette baie, que les Espagnols nomment *Bocca del Tauro*, que Robert ne connaît pas, et où vont se passer des scènes singulières, très-sin-

gulières en raison de leur nouveauté. Vous me permettrez de faire un moment l'historien.

Cette baie sépare leurs immenses possessions d'un territoire fertile, défendu par des marais, des montagnes et des forêts impraticables. C'est là que s'est retirée une tribu d'Indiens, passionnés pour la liberté, que jamais les vainqueurs du Nouveau-Monde n'ont pu réduire, que par cette raison ils désignent par le beau titre d'*Indios bravos* et que nous appelons, je crois, tout simplement *Apaches*.

Ces malheureux, tristes restes d'une immense population, ont en horreur tout ce qui est européen. Cependant ils ne font jamais d'incursions ; mais ils veillent sans cesse à la sûreté commune, et sont toujours prêts à se défendre. Ils fondent sur leurs ennemis avec la rapidité du daim ; ils se dispersent avec la même légèreté. Ils sont partout, sans que jamais on puisse les joindre. Le coin d'un bois, des roches escarpées, sont autant de postes d'où pleut une nuée de flèches empoisonnées. On les suit, on croit les couper, et déjà ils sont sur les derrières. La même manière d'attaquer et de fuir se renouvelle à chaque instant. Ils harcèlent, ils fatiguent, ils exterminent les détachements espagnols. Les armes des vaincus les rendent plus formidables, et ils offrent le sang et la graisse de leurs prisonniers à une divinité implacable comme eux.

Tels étaient les hommes dangereux au milieu desquels Robert allait se jeter. Déjà il touche à cette rive, objet de son ambition nouvelle ; il se laisse aller à ses rêves de bien-être, de paix, d'indépendance ; il reprend ses habits avec la lenteur de la sécurité. Il avance, il sourit au tableau qui, varié à chaque pas, est partout enchanteur. Il compare les différentes situations, il en calcule les commodités; il se décide enfin pour une colline couronnée de bananiers, d'orangers, de citronniers, des flancs de laquelle s'échappe un ruisseau qui tombe en cascades, et qui lui promet la jouissance du spectacle imposant de la mer et d'une vaste étendue de pays.

Il marche gaiement, tantôt croquant une banane, tantôt se désaltérant avec une orange. C'est bien ici, disait-il, que ma colonie prospèrerait. Oh ! si j'avais la petite femme !

Il arrive au haut de la colline, le cœur ouvert à toutes les sensations du bonheur présent et de celui qu'il espère encore. Il promène autour de lui ses regards satisfaits... Se trompe-t-il?... il croit voir... oui, c'est bien cela, un, deux, trois Indiens,

armés de leur arc et de leurs flèches... — Ah! mon Dieu, où suis-je donc? Et il se jette derrière un copal, et il cherche les moyens de se dérober au danger.

Pendant qu'il se consulte, il voit de l'autre côté quelques femmes qui jouent avec leurs enfants. Elles ne lui inspirent pas de crainte, parce qu'une femme est toujours plus disposée à l'amour qu'au meurtre; mais si celles-ci le voyaient, qu'effrayées elles-mêmes, elles répandissent l'alarme. — Allons, allons, il faut quitter ce pays charmant; il n'y a point à hésiter. Si du moins une de ces femmes, la plus jeune, la plus jolie, s'écartait de la troupe, je la suivrais, je l'approcherais à la faveur de ces arbres touffus; je l'enlèverais, je l'aiderais à passer la baie à la nage, et je fixerais sur l'autre rive l'amour et ses douceurs.

Rien de tout cela ne devait arriver. Une troupe d'hommes se mêla d'abord avec les femmes, et s'exerça ensuite à lancer ses longues javelines, armées d'un caillou tranchant. Ils frappaient le but avec une adresse qui ajoutait aux terreurs de Robert. — J'ai mon fusil, j'en tuerai un, à la bonne heure; mais pendant que je le rechargerai, trente javelines me passeront au travers du corps.

Deux autres hommes se joignirent aux premiers. Une écharpe de coton, leur barbe parée de coquillages, leur tête couronnée de plumes annoncent les chefs de cette peuplade. Leur qualité est fort indifférente à Robert; mais ce qui ne lui est pas égal, c'est de leur voir à chacun un bon fusil avec lequel ils s'exercent aussi, et dont ils se servent avec une justesse étonnante. — Hélas! hélas! s'ils tirent les premiers, me voilà mort sans avoir pu seulement me défendre. Il frémit, il tombe dans un découragement absolu. Il lui reste à peine assez de force pour se traîner dans d'épaisses broussailles, où il se propose d'attendre la nuit, qui favorisera peut-être son évasion.

— Ah! disait-il, si j'avais été capable de suivre un bon conseil, je jouirais encore à Londres de toutes les douceurs de la vie. Si j'étais resté à bord du *Bucentaure*, j'aurais pu, en remplissant des devoirs forcés, me faire remarquer et obtenir quelques encouragements. Si enfin, lorsque j'étais bien, l'envie d'être mieux ne m'avait fait traverser cette malheureuse baie, je ne serais pas exposé à une mort lente et cruelle... Conviens-en du moins, misérable, tous tes malheurs sont ton ouvrage. Tu as tout fait pour les combler. L'homme, dès son berceau, est le jouet des circonstances; lutter contre elles est d'un fou; s'y soumettre est d'un sage.

— Mais peut-être ces Indiens, qui me paraissent si redoutables, sont amis des Espagnols. D'où leur viennent des armes à feu, s'ils n'étaient en relation avec les Européens? Quittons cet uniforme anglais et ces armes, qui ne sont propres qu'à occasionner une erreur funeste. Abordons ces bonnes gens en leur faisant des signes de détresse et de soumission. Il ne me refuseront pas du *manioc* et une femme.

Toujours prompt à exécuter, il se dépouille jusqu'à la peau, et il ne fait pas un grand sacrifice : ces habits qu'il porte depuis un an à travers les bois, les halliers, sont en lambeaux. Il allait descendre dans la plaine, lorsque des cris aigus lui font lever la tête au-dessus des broussailles qui le recèlent. Il voit un grand feu, vers lequel s'avance à pas lents une double file d'hommes, qui dans toute autre occasion ne lui eussent paru que grotesques, et auxquels il trouve un extérieur atroce.

Ils traînent au milieu de leurs rangs un pauvre soldat espagnol. Ils l'attachent à un poteau; ils attisent le feu autour de lui; ils commencent leur chant barbare. Une sueur froide coule des membres de Robert; ses cheveux se dressent, ses idées se brouillent; il ne revient à lui que pour sentir qu'il n'a pas de quartier à espérer de ces gens-là.

La nuit, quelquefois si courte, toujours si lente pour le malheureux qui l'implore, déploie enfin son obscurité protectrice. Robert se leve, il écoute; le plus profond silence règne autour de lui. Il sort de ses broussailles, il s'essaie à marcher; il s'arrête, il écoute encore; il juge le moment favorable.

Reprendra-t-il ses habits et ses armes? Les premiers ne peuvent servir qu'à le faire reconnaître ailleurs comme ici; les secondes ne peuvent lui être utiles que contre des hommes, et il vient d'être convaincu de leur insuffisance. Pourquoi se charger toujours d'un vain fardeau qui rend sa marche plus pesante? Ne pourra-t-il pas, quand il sera en sûreté, s'habiller de feuilles de papayer, et se faire, s'il le veut, un habit neuf tous les jours?

D'après ces considérations, il abandonne sans regret ses petites propriétés. Il avance, en prêtant toujours une oreille attentive. Effrayé du bruit des feuilles que lui-même il agite, il chancelle, en proie aux angoisses de la frayeur, qui ne se calme un moment que pour renaître avec plus de violence. Cet état d'exaspération lui ôte le jugement. Il cherche les bords de la baie, et il s'enfonce dans les terres. Il s'aperçoit de son erreur, et il tombe dans le dernier désespoir. En effet, quel sera son

guide dans ces ténèbres si désirées, et maintenant si funestes? Il frémit à la seule idée du retour du soleil. Cet astre, dont la présence charme jusqu'à l'infortune, va éclairer ses ennemis, et combler tous ses maux.

A quelque degré de misère que nous soyons descendus, il nous reste encore deux grands moyens : l'amour de la vie qui fait supporter, et l'espérance qui laisse entrevoir un terme au malheur. Robert se flatta que cette peuplade, qui ne paraissait pas nombreuse, ne devait pas occuper une grande étendue de terrain, et qu'il était possible encore d'échapper avant le jour, en ne perdant pas un moment. Il ne marche plus, il court, il vole; il suit la ligne droite, autant qu'il peut la juger, et que les obstacles le lui permettent. Il rencontre une pente douce, qu'il croit conduire à la mer; il la suit avec ardeur. Au fond de la vallée, il entrevoit la base d'une montagne. Toujours prompt à se flatter, il espère avoir retrouvé celle où il comptait s'établir, et de là jusqu'à la baie le trajet est court et facile. Il monte avec un courage opiniâtre, et, du haut de cette montagne, il est frappé des premiers rayons du soleil levant.

Est-il enfin sorti du territoire habité par ces barbares? peut-il prétendre à vivre encore? Le malheureux, dérangé à chaque instant de sa route, par un arbre, un rocher, un ravin, n'avait cessé de tourner sur lui-même. Il s'est jeté au milieu des Apaches. Il voit leurs huttes éparses autour de la montagne qu'il vient de gravir.

Sur la cime est un vaste bâtiment, construit à peu près comme nos hangars. Est-il habité? S'il ne l'est pas, à quel usage est-il destiné? Robert y trouvera-t-il un asile sûr pour la journée qui commence?

Pendant qu'il se fait rapidement ces questions, les Indiens commencent à sortir de leurs cabanes. Il n'est plus possible de descendre. La terre foulée de la plate-forme n'offre qu'un espace dépouillé; plus d'espoir de retraite que dans quelque coin obscur du hangar.

Il entre, il tourne, il examine. Un toit de feuilles de bananier est soutenu par des pieux isolés, dont les intervalles sont autant d'entrées et d'issues. Pas de recoin, de coffre, d'armoire où il puisse se cacher. Au milieu de l'édifice est une figure de bois, de grandeur naturelle, dont il distingue à peine les formes, à travers une quantité d'entrailles dont elle est surchargée, et qui sont probablement celles des animaux, ou peut-être des

hommes immolés sur une méchante table encore ensanglantée. Il est clair que le hangar est un temple, la figure de bois un dieu, et la table un autel.

Derrière ce dieu est une espèce de puits grossièrement taillé dans le roc. Robert n'en prévoit pas l'usage, qui, dans ce moment, lui importe peu. Il ne cherche que les moyens d'y descendre; mais point de seau, de cordes, ni d'échelle, et une profondeur que la vue la plus perçante ne peut mesurer, fait reculer Robert. Bientôt il distingue dans le lointain un bruit confus de voix. Sont-ce des cris, sont-ce des chants? c'est ce qu'il ne peut démêler encore. Cependant ce bruit augmente de minute en minute, et il est évident qu'on monte la colline. Les Indiens viennent sans doute consacrer la journée à leur puante divinité. Robert ne peut éviter l'horrible supplice du feu qu'en se précipitant, et en se brisant sur les pointes saillantes des roches qu'il a remarquées dans le pourtour du puits. Quelle alternative!

Il s'approche de ce tombeau prêt à l'engloutir. Il balance, il s'éloigne, il revient, il recule encore. L'idée de sa destruction le glace de terreur. Il reste immobile, incertain, dans un état de stupidité. Cependant son oreille est frappée d'un chant bizarre, dont il distingue déjà jusqu'aux moindres modulations. L'intervalle qui existe encore entre lui et ses ennemis n'est plus que d'un moment.

L'horreur même de la mort, portée au dernier excès, ranime ses esprits. La nature, quelque temps muette, fait tout à coup un effort terrible. Une foule de pensées se produisent et s'échappent à la fois. Une inspiration subite... Il la saisit; il cède à son impulsion; il se croit sauvé.

Il se jette sur l'autel; il s'y roule, il s'y couvre de sang. Il arrache au dieu ses fétides ornements; il en charge sa tête et toutes les parties de son corps. Il renverse la statue; il la porte, il la traîne, il la roule, il la pousse dans le puits. Il monte sur le billot qui lui servait de piédestal; il prend la même attitude, il retient son haleine, il s'interdit jusqu'au moindre mouvement.

A peine a-t-il pris la place du dieu, que le cortége paraît. Il reconnaît, en tête de la marche, ceux qui la veille étaient les juges, les gardes, les exécuteurs de l'Espagnol : c'étaient les prêtres. A côté d'eux marchaient de jeunes filles, qui dans toute autre circonstance, eussent parlé bien vivement aux sens

de Robert : c'étaient les prêtresses. Tous ces membres du sacerdoce vinrent se ranger autour de l'autel et du nouveau dieu. Le peuple se tint à une respectueuse distance.

Le chant recommença. Quel fut l'étonnement de Robert, lorsqu'il entendit de ridicules vers chantés en mauvais français, avec un sérieux et une importance à faire mourir de rire! C'est à lui que s'adressaient ces hymnes; c'est à lui qu'on demandait une chasse, une pêche, une récolte abondantes, et la mort du dernier Espagnol. A la vérité, s'il ne pouvait rien de tout cela, il pouvait plus que le morceau de bois qu'il remplaçait, et déjà le culte indien devenait moins absurde.

Bientôt la scène varia. Des cris perçants se firent entendre. C'étaient ceux d'un monstrueux cochon, qu'on voulait conduire à l'autel, et qui semblait pressentir le rôle qu'il devait y jouer. Celui qui paraissait être le chef des prêtres, par sa longue barbe, parsemée de petites lames d'or, fit un signe à plusieurs de ses acolytes, qui allèrent prendre le cochon, toujours grognant, des mains de celui qui l'offrait au dieu. Ils lui attachèrent les quatre pattes avec des lianes, et le portèrent majestueusement sur leurs épaules, en faisant une génuflexion à chaque pas, et en chantant que le ciel acceptait l'offrande. Robert était mal à son aise; il désirait ardemment la fin de cette comédie : il n'était pas au bout.

On plaça le cochon sur l'autel, et on l'égorgea en chantant : ces prêtres-là ne savent rien faire sans chanter. Que le sujet soit gai ou triste, c'est égal, ils chantent toujours. Ils coupèrent les pieds de la victime, et les allèrent gravement jeter dans le puits, après les avoir chargés de malédictions. C'est apparemment la part du diable, car partout il a la sienne. Au reste, il vaut mieux lui donner à griller des pieds de cochons que des hommes.

On fendit ensuite le ventre de la victime. On lui arracha les parties internes; le grand prêtre les reçut, et vint les déposer sur le bord du piédestal. Il y monta pour ôter au dieu sa parure de la veille, et y substituer celle-ci. Nous voilà au moment critique. Robert sentit la main sacerdotale s'arrêter tout à coup. Ses yeux rencontrèrent ceux du prêtre, dans lesquels se peignit la plus grande surprise, mêlée d'une sorte de frayeur. Il se remit à l'instant, et continua ses augustes fonctions.

Lorsque le dieu fut paré, on l'offrit à la vénération publique. On le pria, toujours en chantant, de vouloir bien dévorer le

cochon, et comme ses prêtres sont ses représentants, ils coupèrent l'animal en quartiers, et l'emportèrent, suivis du peuple enchanté, qui criait à tue-tête, en descendant la montagne : — *Bon appétit, bon appétit ! Ainsi soit-il, ainsi soit-il.*

La première chose que fit Robert, fut de s'asseoir, et d'étendre ses membres engourdis par la longueur de la séance. Il ne comprenait pas comment il avait échappé à ce dernier péril, car enfin ce prêtre qui lui avait tâtonné tout le corps, avait dû sentir qu'il n'était pas de bois. La manière dont il l'avait regardé, prouvait d'ailleurs qu'il avait découvert la supercherie. Sa réserve n'était pas naturelle, et prouvait un plan quelconque aussi rapidement conçu, qu'impénétrable pour Robert. Quel pouvait être le projet de ce prêtre dissimulé? Le plus sûr était de s'y soustraire; mais il fallait attendre la nuit, profiter de l'éloignement des Indiens pour observer le pays, marquer de l'œil quelques points faciles à reconnaître, afin de ne pas s'égarer de nouveau, et de n'être pas obligé à faire encore le dieu le lendemain.

Pendant que Robert réglait ainsi ses affaires, et qu'il était absorbé dans une suite de réflexions profondes, que je me dispense de rapporter, il reçut sur l'épaule un léger coup, qui pourtant lui fit faire un saut, tel qu'il n'en avait pas fait encore. C'était le grand prêtre qui s'efforçait de prendre un air riant, et qui lui faisait des signes de bienveillence. — Vous pouvez parler, dit Robert, qui commençait à se rassurer; je vous entendrai, puisque je suis Français. Vous ne paraissez pas conduit par la haine, hâtez-vous donc de m'apprendre ce que vous avez décidé de moi. — Prends d'abord ces provisions, tu dois en avoir besoin. Mange, nous nous expliquerons ensuite. — Vous êtes le plus respectable des prêtres... mais, si quelques-uns de vos Indiens étaient à portée de nous entendre? — Ne crains rien. Ce lieu est sacré et personne n'en approche sans ma permission, hors les heures de la prière.

Robert mangea et de très-bon appétit. A chaque morceau qu'il avalait, il interrogeait des yeux son prêtre, qui lui dit enfin : — Je ne sais par quel hasard tu t'es fait dieu ; mais j'ai besoin que tu le sois, et tu continueras de l'être. Tu recevras les adorations de ce peuple et les miennes. Tout fléchira sous ta volonté. La plus belle cabane, les meilleurs morceaux des victimes, le vin de palmier le plus délicat te seront offerts. Les plus jolies de nos prêtresses iront au-devant de tes vœux. Les Indiens te

supplieront d'honorer leur couche, et dans les enfants que tu leur feras ils verront autant de demi-dieux. En échange de tant de biens, je n'exige de toi que de la docilité.

— Ah! s'écria Robert, avais-je tort d'être ambitieux, ou plutôt devais-je borner mon ambition? J'ai voulu être général, ambassadeur, chancelier, souverain. Qu'est-ce que ces misères-là, comparées au sort qui m'est réservé? Je vais voir les rois à mes pieds; ils viendront, en tremblant, recevoir mes ordres, et du haut de mon piédestal j'assemblerai les tempêtes, ou je les dissiperai à mon gré. Et ces prêtresses si jolies, et ces femmes qui solliciteront mes faveurs! c'est vraiment le bonheur céleste qui m'attendait ici. A la vérité, il a fallu, pour y parvenir, cette suite d'aventures que je considérais, il y a quelques instants, comme l'effet d'un jugement faux, de l'instabilité de mon caractère, et qui dérivent évidemment de cette énergie qui porte à entreprendre, qui détermine les succès, qui fait enfin les grands hommes. Hé! oui, oui, je suis un grand homme, et peut-être quelque chose de mieux encore. — Tais-toi, bavard! Il ne suffit pas de désirer les attributs et les honneurs de la divinité. Il faut apprendre à faire le dieu, et ce n'est pas le métier de tout le monde. Ecoute, et n'oublie rien de ce que tu vas entendre.

— Il y avait autrefois ici un mauvais sujet, nommé *Vaco*, qui battait sa mère, qui enlevait les filles, et qui volait ses camarades. Un beau jour, on le roua de coups, et on le chassa. Il s'enfuit vers la mer, où il trouva la chaloupe d'un flibustier, qui remontait la baie pour faire de l'eau. Vaco avait toutes les qualités qui font un bon corsaire : il s'arrangea avec ces messieurs. Il aida au pillage de *Porto-Rico*, *Curaçao*, *Panama*, *Carthagène*, sous *l'Olonois*, *Laurent*, *David*, *Monbars*, et autres héros de la même espèce. Tantôt bien, tantôt mal, souvent battant, quelquefois battu, il parvint à sa cinquantième année. Il avait gagné quelque chose, et il désira revoir sa patrie.

On se trouvait trop bien de ses services pour lui accorder cette satisfaction; mais le vaisseau qu'il montait, *le Jean-Bart*, battu de la tempête, vint se briser sur cette plage, et Vaco gagna les bois. Ses compatriotes avaient oublié ses fredaines. Ce qu'il avait fait, ce qu'il avait vu; ses habitudes, nouvelles pour les sauvages; les langues étrangères qu'il parlait, tout en lui paraissait extraordinaire. Souvent l'étonnement produit le respect : c'est ce qui arriva ici.

Vaco trouvait fort bon qu'on le respectât ; mais cela ne lui suffisait point. Il aimait la bonne chère, il était paresseux, et personne ne se souciait de partager avec lui un superflu qui pouvait le lendemain devenir le nécessaire. Quel parti prendre, quand on veut ne rien faire ? vivre aux dépens d'autrui. Mais comment? mendier? pauvre ressource. Voler ? cela tourne quelquefois mal. Tromper les hommes ? rien de sûr, de facile, de commode comme cela, et c'est ce que fit Vaco.

Il n'est pas difficile d'imaginer des contes, et de les faire adopter aux sots ; mais encore faut-il un plan suivi, lié dans ses parties ; il faut surtout ne pas oublier le jour ce qu'on a dit la veille. Il est donc nécessaire de bien savoir sa leçon, avant que de la faire aux autres.

D'après ces réflexions, Vaco cherchait les endroits solitaires. Il répétait et répétait ses dogmes, car il en faut, et d'étonnants : c'est la rocambole de la morale. Il répétait l'ordre de ses cérémonies, et il en faut encore : c'est par les yeux qu'on prend les hommes. Il chantait les mauvais vers français qu'il avait faits, et ceux qu'il faisait encore. Il les arrangeait sur des airs de flibustiers, d'un genre inconnu ici. Il se formait un son de voix grave, un jeu de physionomie imposant et mielleux à la fois. Il s'accoutumait à ne pas rire des sottises qu'il débitait, et à paraître convaincu le premier.

Il n'était plus arrêté que par quelques petites difficultés. La première, c'est qu'avant d'établir son culte, il fallait détruire celui de *Manco*, et les prêtres du soleil tiennent à leurs intérêts, comme les autres. La seconde, c'est qu'il ne pouvait les exterminer à lui seul, que lui seul ne pouvait être le haut et bas clergé, séduire ou persuader toute une peuplade. Il fallait, d'ailleurs, donner une certaine pompe à ce charlatanisme nouveau. Il chercha donc à s'associer une vingtaine de vauriens comme lui... — Mais, seigneur prêtre, vous traitez assez mal ce Vaco, et probablement vous êtes son successeur. — Je m'explique franchement avec toi, parce que nous faisons cause commune, et que ton intérêt me répond de ta discrétion. Je t'avoue que je ne vaux pas mieux que Vaco. Je suis orgueilleux, parce que c'est d'en haut que je tiens ma mission et mon pouvoir. Je suis ingrat, parce qu'on ne doit que rire de la sottise qui se laisse dépouiller. Je suis inquiet et turbulent, parce que je suis tourmenté de l'envie de dominer. Je suis soupçonneux, défiant, cruel, parce que je crains qu'on ne découvre l'imposture. Je suis l'en-

nemi de la vérité, parce qu'elle peut anéantir mes prérogatives. Je suis implacable dans mes vengeances, parce qu'il serait dangereux de pardonner à ceux qui doutent de ma doctrine. Je suis hypocrite, parce que je suis trop sensé pour croire aux niaiseries que je débite. Je suis déréglé et sans mœurs, parce que l'oisiveté et la mollesse m'ont corrompu. Je me montre austère dans ma conduite, pour en imposer à tous. Tu me verras rebelle et séditieux, parce qu'un pouvoir qui vient du ciel ne doit ployer sous celui de personne.

— Mais, seigneur prêtre, vous invoquez ici le ciel, et vous m'avez bien l'air de n'y pas croire. — Imbécile, quand on n'est pas fort en choses, il faut l'être en mots. — J'entends, j'entends. Il est inutile de m'en dire davantage. Vous êtes un coquin consommé. Permettez-moi cependant de vous faire quelques observations. L'homme est un être faible, qui sent à chaque instant le besoin qu'il a de ses semblables, et il ne peut intéresser les autres à son existence et à son bonheur que par sa conduite à leur égard. Sa conduite, si elle est bonne, relativement à eux, est *vertu ; crime*, si elle leur est nuisible ; *vice*, si elle ne nuit qu'à lui. Il n'a donc besoin que d'écouter la voix de son intérêt personnel pour sentir que ses vices, même les plus cachés, tendent à sa propre ruine ; que ses crimes le rendront odieux ou méprisable à ses associés, qui tous auraient concouru diversement à sa félicité. Enfin l'éducation, l'opinion publique et de bonnes lois, sont les bases de la vraie morale. Ainsi votre Vaco... — Voyez ce nigaud, qui s'avise de parler raison ! Rien de simple, sans doute, comme ce que tu viens de dire ; mais ce n'est pas cela qu'il nous faut, car de quoi vivrions-nous ? Je reprends mon récit : ne m'interromps plus.

Vaco et ses néophytes s'assemblaient ordinairement sur le bord de la mer. Ils avaient derrière eux une longue plaine de sable, qui les rassurait contre les écouteurs. Là, ils apprenaient du maître ses rites et ses chansons. Un d'eux, qui ne manquait pas d'esprit, apprit même le français.

On convint d'abord d'égorger en une nuit tous les prêtres du soleil : c'est le moyen le plus court de réduire ses adversaires au silence. On arrêta de laisser calmer la fureur, la stupeur qu'occasionnerait cet événement, puis de répandre sourdement que Vaco avait des inspirations, et qu'il était un homme surnaturel.

On résolut de garder les apparences du célibat, pour se don-

ner un air de pureté; mais on se promit de former un collége de prêtresses, vierges surtout, parce que Dieu fait grand cas des pucelages, et les prêtres aussi. Les enfants qui en proviendraient devaient être élevés, par leurs mères discrètes, comme les résultats d'une fécondation divine, et par conséquent destinés au sacerdoce. A l'âge de vingt ans ils devaient être initiés à ces ruses pieuses, et instruits dans la langue française, qui fut proclamée langue sacrée, parce que le peuple n'admire jamais autant que lorsqu'il n'entend pas.

En allant et venant, en instituant toutes ces belles choses, ces messieurs arrivèrent un jour à l'endroit où le vaisseau *le Jean-Bart* s'était brisé. Ils trouvèrent dans le sable la figure de proue, celle qui était là ce matin, et que tu as jetée je ne sais où. — Dans le puits. — Qu'elle y reste. Cette figure hétéroclite, ses habits, ses ornements étrangers parurent propres à produire un grand effet, et on résolut de faire un dieu de Jean-Bart.

Et comme ce nom est assez insignifiant, on jugea à propos de l'appeler *Mimi-Taptap*, ce qui veut dire, en langue du pays, tout bon, tout méchant. Il devait être *Mimi*, quand Vaco serait content de son peuple; *Taptap*, quand les choses n'iraient pas à sa fantaisie, et cet usage s'est pieusement conservé.

Or, comme une bonne idée en amène nécessairement une autre, on trouva bien de changer le nom trop connu de Vaco, en celui de *Pupu*, qui ne veut plus dire grand'chose, mais qui avait du mérite dans sa nouveauté.

Un autre jour, les associés trouvèrent au coin d'un bois une truie qui avait échappé au naufrage, et qui venait de faire ses petits. Ils pensèrent que de tous les moyens de persuader, le plus puissant est celui des bienfaits, et on se proposa d'offrir, avec le culte nouveau, d'abondants moyens d'existence.

Le plan bien conçu, bien arrangé, bien mûri, on procéda à son exécution. Un beau matin, il ne resta rien des prêtres du soleil, que l'or dont ils décoraient leurs personnes, et la bicoque où on adorait leur dieu. Il y eut beaucoup de rumeur dans le pays; mais comme le soleil se leva et se coucha à son ordinaire, on oublia bientôt ses représentants.

Alors les adjoints de Pupu travaillèrent le peuple de toutes les manières. Ils échauffèrent si bien les têtes, que Vaco ne vit plus d'inconvénients à assembler les Indiens et à leur parler ainsi : Votre Manco-Capac était un imposteur, puisque le dieu qu'il nous a donné a laissé détruire cet empire, et n'a pas même

défendu ses prêtres. Il y a de la folie à servir un être impuissant ou malfaisant. Je vous annonce un dieu nouveau qui va vous combler de biens, et qui me dit qu'il vient de descendre du ciel. Quelque malin d'entre vous pourrait me demander comment j'entends seul ce que personne n'entend ici. Je répondrai que vos sens se bornent à l'ouïe, au goût, à l'odorat, à la vue, au toucher, et que j'en ai, moi, un sixième à la faveur duquel je sens clairement la vérité que je vous révèle. Vous me demanderez encore quel est ce sens, et en quoi il consiste. Je répliquerai qu'il est inutile de vous expliquer cela, parce que n'en pouvant avoir d'idée, vous ne m'entendriez pas plus qu'un aveugle-né à qui on voudrait donner une notion des couleurs. Croyez et adorez, et que ceux d'entre vous que Mimi-Taptap inspire se joignent à moi et chantent ses louanges !

— Seigneur Pupu, votre prédécesseur Vaco était un rusé personnage. J'aime beaucoup son sixième sens, et je crois qu'il aiderait ailleurs à lever bien des difficultés.

— Aussitôt ses associés entonnèrent, au grand étonnement de tout le monde, ces mauvais vers que tu as entendus ce matin, et on s'écria que ces hommes saints avaient reçu le don des langues.

On se rendit, en chantant, sur le bord de la mer, où on trouva Jean-Bart debout et chargé de fruits et de fleurs. Il fallait bien qu'il vînt du ciel, puisque personne ici n'était capable de l'avoir fait. A ses pieds étaient la truie et ses petits cochons. Cet animal inconnu était évidemment un présent du dieu : on le déclara sacré. On se prosterna, on adora Jean-Bart et la truie. Les nouveaux prêtres prirent Mimi-Taptap sur leurs épaules, et l'apportèrent ici, parce que Dieu aime beaucoup les lieux élevés Vaco porta majestueusement les petits cochons, et la mère le suivit volontairement, ce qui fit dire qu'elle avait des relations directes avec la divinité.

L'Inca régnant ne manquait pas de bon sens, et il entrevit du mic-mac. Heureusement pour Vaco, il croyait au besoin d'un culte quelconque, et entraîné par le vœu de la multitude, il révéra extérieurement des sottises qui ne lui inspiraient que du mépris.

Bientôt on éleva ce temple, que nos Indiens croient superbe. On creusa le puits, sous le prétexte de faire disparaître à l'instant les parties impures des victimes. Il était réellement destiné à recevoir la nuit ceux qui s'avisaient de raisonner le jour. Cela

parut plus sûr que de les jeter à la mer, qui rejette quelquefois ce qu'elle a reçu dans son sein. Après quelques exemples, on ne douta plus que Jean-Bart n'eût une grande antipathie contre les raisonneurs, et qu'il les exterminât du milieu de son peuple. On ne raisonna plus.

On plaça dans l'intérieur du puits des espèces de rouages dont les bras sont armés de pierres, et qui, tournant en sens contraire, font un vacarme infernal. On s'en sert quand on a besoin de miracles, car il en faut de temps en temps ; mais nous en sommes avares, parce qu'il ne faut pas familiariser le peuple avec ces belles choses-là.

Le Pupu se fit bâtir un palais que tu verras. Auprès est une vaste case habitée par les prêtres, et, dans la même enceinte, est le couvent de nos petites prêtresses : cela est plus commode. Tous ces lieux sont sacrés, et pour cause. L'Inca lui-même n'oserait toucher les palissades extérieures.

On laissa pulluler les cochons jusqu'à ce que chaque Indien pût avoir son petit parc. Les prêtres eux-mêmes s'interdirent d'en manger, et, en dédommagement de cette privation, on leur apportait en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, car il faut que nous vivions de l'autel : c'est un heureux principe, heureusement reconnu.

Voilà pour le passé : occupons-nous du présent. Je remarque que la foi se refroidit considérablement, et tu sens que j'ai le plus grand intérêt a la ranimer. Un peu de persécution produirait cet effet ; mais notre Inca, aussi rusé que moi, a toujours dissipé les orages que j'ai eu l'adresse de susciter. Il ne m'aime pas, je le sais ; j'ai supporté certaines attaques directes qui me font soupçonner des vues dangereuses. Le temps de la vengeance est à la fin venu. Il faut qu'il ploie, ou que Jean-Bart prenne un parti. Pour cela, il me faut des miracles. Ceux du puits sont un peu usés. J'en veux de nouveaux, qui frappent, qui étourdissent, qui subjuguent, et c'est toi qui les feras.

— Comment, si je vous en ferai, ami Pupu? Je le crois bien, ma foi! c'est là ce qui donnera de l'éclat à ma divinité. Mais, en attendant, ne pourrais-je pas rendre une visite aux petites prêtresses? — Ne pense point encore à cela. Les prêtresses, la plupart des prêtres même ignorent nos fourberies. On ne confie jamais de tels secrets a la canaille sacerdotale : il s'y glisse parfois quelques gens de bien qui révéleraient tout. Il faut que tu sois annoncé par des prodiges, qui ne permettent point de dou-

ter, et que ces petites filles, frappées d'admiration et de crainte, reçoivent tes caresses à genoux. — Vous avez raison. Cela sera plus beau. — Et plus sûr. — Voyons, qu'allons-nous faire?

— Remarque bien ce mouvement de mon œil gauche. Le vois-tu? — A merveille. — Prends garde de t'y tromper. — N'ayez pas peur. — Demain, quand tu verras ce signe, tu étendras le bras gauche. — Je n'y manquerai pas. — Observe à présent mon œil droit. — J'y suis. — A ce second signe, tu diras : *Pello, obichi Pupu*. — Pello, obichi Pupu... Qu'est-ce que cela veut dire? — Peuple, obéissez au Pupu. Voilà ta leçon faite pour demain. — Un moment, s'il vous plaît. Et les prêtresses, les prêtresses? — Oh! les prêtresses! tu en reviens toujours aux prêtresses. — C'est qu'elles sont si séduisantes! — Ecoute, vers la fin de la cérémonie, tu diras : *Coco mito alla*. — Et cela signifie? — Qu'une de mes filles reste près de moi et m'adore. — Coco mito alla veut dire tout cela! — Oh! notre langue est abondante. — Je le vois bien.

— Elles défileront devant toi, et tu indiqueras de l'index celle qui te conviendra. Choisis parmi celles qui portent une double guirlande de fleurs : ce sont celles qui entendent le français. Tu pourras jaser, et ta grande habitude de la langue sacrée sera un nouveau moyen de conviction. — Tout cela me paraît sagement vu. Ah ça, ne serait-il pas bien aussi que j'adressasse à mon peuple un petit discours en langue sacrée? — Mais je n'y vois pas d'inconvénient, pourvu que tu sois sûr de parler et de gesticuler avec noblesse. — Parbleu, c'est bien difficile! n'ai-je pas vu Taconnet à la Foire? — Tout est bien convenu? — Oui, oui, le bras gauche, Pello, obichi Pupu; Coco mito alla, et l'index et tout ce qui s'ensuivra. — C'est fort bien. Adieu, Mimi-Taptap. Mange, bois, dors, et ne crains rien. Je viendrai cette nuit faire ta toilette.

— Tout cela va fort bien, au mieux, à merveille, disait Robert en se frottant les mains. Avec un signe du doigt, je me fais adorer de la plus belle, je règne sur toutes et je vais chercher la variété chez les petites mamans des hameaux, dont les maris n'éprouvent à mon aspect que vénération et reconnaissance. Oh! oui, oui, c'est vraiment être dieu... Mais ce Pupu, qui s'imagine que je m'accommoderai longtemps de son ton familier. Il m'encensera, corbleu! il m'adorera comme l'Inca, comme le peuple, comme ses moinillons; il me baisera le derrière en cérémonie, si je l'ordonne. Qu'il bronche, et je lui ferai voir que je suis son

maître. Avec deux mots à cette canaille, je l'envoie dans le puits joindre les raisonneurs du seizième siècle. C'est un plat coquin, que ce Pupu, et s'il ne se rendait la cheville ouvrière de ma gloire et de mes plaisirs, le premier acte de ma puissance serait d'en purger le pays. Au reste, malheur à quiconque ne sera pas aveugle et soumis! Supérieur maintenant aux jeux de la fortune, à ses caprices, à ses faveurs, je dicte des lois du haut de l'empyrée. La terre écoute, obéit et se tait.

En débitant ces grandes phrases, le dieu Robert se soumettait machinalement aux plus humbles besoins de la nature. Il mangeait, il digérait, il faisait quelque chose de plus, et son postérieur touchait presque à la terre, lorsque son imagination planait au neuvième ciel. Monsieur de l'empyrée s'endormit enfin et ronfla comme un pauvre mortel excédé des inquiétudes et des travaux de la nuit précédente. *Vanitas vanitatum !*

Ce n'est pas au moins que je prétende que ces habitudes corporelles de Robert dussent rien prouver contre sa divinité aux yeux des Indiens et de bien d'autres. Consultez un théologien, un savant en Vistnou. Il vous dira que son dieu s'est incarné trois cents fois, sans pouvoir nous rendre meilleurs.

Jean-Bart fut réveillé en sursaut et frappé de la lumière de quelques flambeaux qui brillaient autour de lui. Ici nous nous servons de bougies, de chandelles ; là, on s'éclaire avec des éclats de bois de santal jaune : chaque pays a ses usages.

Il reconnut son Pupu et cinq ou six drôles de la même espèce. Ils étaient chargés d'un tas d'ustensiles à différents usages, et Robert, déjà dans l'esprit de son rôle, se prêta avec dignité aux préparatifs de son apothéose.

On commença par le plonger dans un baquet plein d'eau. On le décrassa de la tête aux pieds, et à mesure que la peau paraissait sous ces immersions, sous des frictions multipliées, le Pupu et ses confidents remarquaient qu'il n'avait rien de cette couleur tannée qui distingue les Espagnols et qui eût été si facile à reconnaître. — Qu'il est beau, disaient-ils, qu'il est blanc ! ses formes sont vraiment célestes.

Semblable à ceux qui ne peuvent voir une fleur nouvelle sans ajouter à la jouissance des yeux par le charme du toucher, le Pupu ne se bornait pas à la simple admiration. Robert le prit par l'oreille et lui déclara très-sèchement que ces manières-là n'étaient pas de son goût. Le Pupu entreprit de les justifier par des arguments. Robert, qui ne savait pas ergoter, allait

frapper, lorsque le prêtre et lui se souvinrent qu'ils avaient besoin l'un de l'autre.

Il manquait à la toilette du jeune homme des aromates, des essences,

Afin qu'odeur de Dieu se sentît à la ronde;

mais on n'avait point de parfums : on ne saurait tout avoir. On se borna à le rendre éblouissant; on l'orna de plaques, de feuilles, de bracelets, de chaînes d'or, dépouilles des prêtres du soleil, que Vaco et ses successeurs, qui en connaissaient le prix, gardaient soigneusement, secrètement, persuadés que l'homme en naissant est le très-humble serviteur des circonstances, et que l'or console de tout.

Il restait une petite difficulté à lever. Le mystère de l'incarnation de Jean-Bart devait s'opérer en présence de la multitude émerveillée : il fallait donc que le dieu parût d'abord couvert de ces entrailles dégoûtantes, dont les traces n'ont rien de divin. On tint à ce sujet un consistoire, où, selon l'usage des gens passionnés, on parla beaucoup, sans savoir ce qu'on disait. Il ne fallait pas moins qu'un dieu pour rapprocher et concilier les opinions. Robert dit qu'il fallait laver ces vilains boyaux, les laisser sécher et les lui remettre sur le corps au moment de son exaltation. A ces sages paroles, le Pupu reconnut et bénit la Providence, qui ne laisse jamais ses élus dans l'embarras.

La purification des entrailles bien et dûment faite, on s'occupa à remettre les rouages du puits en état. C'est toujours par un grand bruit que s'annonce la divinité, et le tapage souterrain est d'un plus grand effet que celui d'en haut, auquel les enfants mêmes sont accoutumés. Un de ces messieurs descendit dans le puits, à l'aide d'une échelle de lianes; il visita tout, restaura tout, ajouta des pierres nouvelles aux anciennes, afin que le tintamarre fût tel, qu'aucun vieillard ne se souvînt d'en avoir entendu un semblable. On changea la vieille corde, qui, par-dessous terre, communiquait du puits à une manivelle cachée sous le piédestal de Mimi-Taptap. Ce piédestal creux pouvait recéler un prêtre, qui, entré là avant l'arrivée des croyants, jouait de la manivelle à volonté et faisait des miracles autant qu'il en était besoin.

Celui qui devait opérer resta avec Robert. Les autres éteignirent leurs bouts de santal et regagnèrent leur réduit en silence.

Il parut enfin ce jour destiné, ainsi que tant d'autres, à ajou-

ter à la stupidité humaine. Le premier chant se faisait entendre du bas de la montagne, et le Pupu, ses confidents intimes et Robert étaient agités d'un certain trouble qu'ils cherchaient en vain à se dissimuler. La foi aveugle, la confiance absolue et soumise des Indiens, les remirent bientôt.

On en était au sacrifice de la victime, qui devait fournir ce jour-là aux quatre repas de la clique sacerdotale. Le Pupu prend le couteau sacré, il frappe, il examine les entrailles; il se tourne vers le peuple, et déclare sans rire qu'il a remarqué des signes extraordinaires. Aussitôt la manivelle joue, et on entend un carillon qui eût renversé Jean-Bart de son piédestal, s'il n'eût été prévenu. Le peuple tombe le front contre la terre, se frappe la poitrine et invoque avec ferveur monsieur Robert, l'arbitre de ses destinées.

Le bruit cesse, les têtes se remettent; on lève les yeux, et on voit le Pupu s'approchant d'un air craintif et recueilli, pour dégager le dieu des ornements de la veille. Il y porte une main incertaine, il s'arrête, il recule, il descend; il fait fumer la gomme du copal : c'est l'encens des Mexicains.

Il remonte. Il avance encore cette main tremblante, égarée. Le peuple attentif s'effraye encore et frissonne sans savoir pourquoi : avantage certain du merveilleux. — Non, mes frères, non, s'écrie le Pupu du ton d'un inspiré, ce n'est plus un simulacre, c'est un dieu vivant que je touche, que je présente à vos adorations. Ici la manivelle tourne avec plus de force que la première fois. On n'entend que des invocations, des exclamations, des sanglots, qui partent à la fois de toutes ces bouches fixées sur la poussière; le prestige est complet. Le Pupu sourit à son ouvrage, et se hâte de faire disparaître ce qui cache encore la majesté de Robert.

La manivelle s'arrête, le calme renaît pour la seconde fois. Ce n'est plus la terreur qui glace, qui pétrifie; c'est l'admiration, c'est un doux saisissement qui raniment les esprits, qui réchauffent tous les cœurs. Robert, brillant d'or, de jeunesse, de beauté, ne ressemblant aux hommes que les Indiens avaient vus jusqu'alors que par la supériorité de ses formes, par l'éclat de son teint, Robert inspire aussitôt autant d'amour que de respect. Les femmes ne cessaient de le regarder, et toutes se disaient : Il est trop beau pour n'être pas le vrai dieu.

Robert avait vivement joui de l'enthousiasme qu'il inspirait : le premier mouvement appartient toujours à l'amour-propre.

Le second le ramena vers ces prêtresses, objets de ses tendres désirs. Il les considérait attentivement; toutes lui semblaient dignes de ses hommages, et cependant il calculait les différents degrés de bonheur que chacune semblait lui promettre. Tout entier à ces idées charmantes, il ne pensait plus à son prêtre, qui deux fois avait cligné l'œil, ainsi qu'ils en étaient convenus.

On termina ces heureuses distractions avec un tour ou deux de manivelle. Il se souvint que ce n'était qu'en faisant le dieu qu'il parviendrait à faire l'homme, et il étendit le bras gauche avec une grâce particulière. Un murmure général de satisfaction, d'ivresse, se fit entendre dans l'assemblée. Que fut-ce, lorsque le dieu eut distinctement prononcé : *Pello, obichi Pupu!* On n'y tint plus. Des fumées vraiment divines brouillèrent toutes les têtes. On se précipita de toutes parts, les hommes pour baiser les pieds de Robert, les femmes pour lui baiser autre chose, et cette autre chose, grâce aux charmes de ces belles filles, était dans un état divin. Le Pupu, qui ne se souciait pas qu'on se familiarisât trop avec son dieu, lui souffla adroitement : *Milare faüt solsi;* ce qui veut dire : Qu'on se tienne à une distance respectueuse. Mes prêtres seuls peuvent entrer dans mon sanctuaire. Et cette foule exaltée, mais toujours soumise, recula aussi précipitamment qu'elle s'était avancée. Robert s'amusait beaucoup de cette comédie, qui pourtant lui paraissait un peu longue. Il brûlait de manifester son choix, et mon polisson avait bien choisi : la petite Aliba... Je vous en parlerai tout à l'heure.

Le Pupu, tout à l'affaire essentielle, commença un discours préparé, réfléchi, corrigé, augmenté, qu'il débita avec l'audace que lui inspiraient ses succès. Il fit sentir au peuple quelle éternelle reconnaissance il devait au dieu qui daignait le visiter en personne, bien qu'il en fût indigne, et par son relâchement dans les pratiques religieuses, et par son indocilité. Il l'exhorta à ne jamais douter de la vérité de ses paroles, à voir en lui le premier des hommes, et à n'obéir à la puissance temporelle qu'autant qu'elle serait soumise elle-même au dieu dont il était l'organe. Cette péroraison fit faire à l'Inca une grimace qui ne marquait pas la persuasion. Il se contint cependant, et il fit bien : il était seul contre tous. Il se promit de ruser à son tour, de culbuter Mimi-Taptap, le Pupu, et tous ceux dont il sentait bien qu'il ne serait plus que le très-humble serviteur.

Monsieur Robert ne pensait à détrôner personne; mais il voulait assurer, étendre son empire sur les femmes. Il jugea à

propos de faire aussi l'orateur. Il promit à ses Indiens plus qu'il ne pouvait tenir; mais que risquait-il? Si la rivière débordait, si la mortalité se mettait dans les cochons, il ne manquerait pas de motifs pour être Taptap, et on serait trop heureux de retrouver Mimi à l'instant où ces fléaux cesseraient. Il promit à ses vigoureux croyants d'habiter parmi eux aussi longtemps qu'ils seraient bons, c'est-à-dire, aveugles. Il déclara qu'il daignerait même visiter quelquefois les plus zélés, les maintenir dans la bonne voie, les soutenir dans les épreuves auxquelles il lui plairait de les soumettre pendant cette courte vie. Il finit en donnant à entendre qu'il descendrait peut-être jusqu'aux simples mortelles qui, par d'éminentes vertus, mériteraient d'entrer en contact direct avec la divinité.

Les sectateurs de Jean-Bart ne s'étonnèrent point qu'il parlât la langue dont il avait fait don à ses prêtres; mais tous à beaucoup près n'avaient pu le comprendre. Le Pupu, qui démêla la curiosité sur toutes les figures, trembla qu'on ne conjurât le dieu, qui devait tout savoir, de déroger jusqu'à l'idiome mexicain. Il se hâta de traduire le discours de Robert, avec les modifications et les changements qu'il crut convenable d'y faire. Tout le monde fut enchanté, ravi, en extase. Dès ce moment les femmes n'eurent plus à la bouche que le mot vertu. Il était le type de toutes leurs idées; il se glissait dans toutes les phrases; il devint la conjonction unique. Galettes de manioc à la vertu; côtelettes et jambons à la vertu; sandales, diadèmes de plumes, ceintures de coton, jeux, danses, tout fut à la vertu, et vous savez, mesdames, combien il y a loin du mot à la chose; mais où la chose manque, le mot peut être utile : c'est un *chasse-soupçon*, qui fait quelquefois de l'effet. Revenons.

Robert n'y tenait plus. Il disait à l'oreille du Pupu : — Finis-en donc, tout cela m'ennuie. Je vais épouser en public. Il fallut qu'il supportât une dernière cérémonie. Il y avait encore un hymne à chanter, celui qu'on réservait pour les jours de jubilation, par lequel on remerciait Jean-Bart du bien qu'il n'avait pas fait à son troupeau, du mal qu'il n'avait pas fait à ses ennemis, et le Pupu dit à haute voix :

— En ce temps-là, Mimi-Taptap dit à ses disciples... et les prêtrillons chantèrent :

J'ai du bon tabac dans ma tabatière, etc.

Robert, étonné du succès de cette chanson, et de quelques

autres qui vraiment ne signifient pas grand'chose, les apporta en France, où elles eurent beaucoup de vogue, et où elles tombèrent dans l'oubli, parce que rien n'est éternel, excepté pourtant Mimi-Taptap, qui seul est impérissable, chez les Apaches, bien entendu.

Le moment décisif, ce moment si désiré de Robert, arriva enfin. Les petites prêtresses défilèrent devant lui, en regardant à la dérobée le dieu, dont la beauté les charmait plus qu'elle ne les intimidait. Il prononça le victorieux *Coco mito alia*, et toutes s'arrêtèrent. Il allongea le doigt jusque sur les cheveux bouclés de la jeune Aliba, qui faillit se trouver mal de plaisir. Les autres eurent de l'humeur; mais elles passèrent, à demi consolées, par l'espoir d'adorer à leur tour, en tête-à-tête, le dieu *très-vivant*.

Les voilà seuls. La petite, interdite, les yeux baissés, le sein palpitant, restait clouée à sa place. Robert promenait ses regards audacieux sur des formes que trahissait une courte chemise de coton, ouverte sur la poitrine. L'heure du plaisir avait sonné. Il fallait cependant qu'il alliât les intérêts de sa divinité avec ses jouissances terrestres; il fallait paraître accorder comme une faveur ce qu'il brûlait de ravir.

— Levez les yeux, ma fille. Je vous permets de contempler ma figure rayonnante de gloire et de majesté. Sa figure n'exprimait ni l'une, ni l'autre; mais le désir s'y peignait en traits de feu, et pour fille de seize ans, cela vaut bien autre chose. Robert avait d'ailleurs la prévention pour lui. La petite leva ses grands yeux bleus, et ne pensa plus à les baisser.

— Approchez-vous de votre dieu. Et la petite s'approcha. Vous le servez avec un zèle qui ne sera pas sans récompense. Parlez, que désirez-vous? — Que pour moi vous soyez toujours Mimi, et jamais Taptap. — Votre prière est exaucée. Dites-moi maintenant ce que Mimi peut faire pour vous. — Mon dieu, vous lisez dans mon cœur. — Sans doute, mais je veux vous entendre. — Ah! mon dieu, faites comme si ma bouche avait parlé. — Pourquoi cette résistance à ma volonté? vous n'avez pas toujours été si réservée. Cette fleur précieuse, qui était digne de moi, un homme l'a cueillie... — Ah! mon dieu, vous savez combien je suis pure. — Quoi, le Pupu, quoi, ses prêtres... — Sont-ce des hommes, mon dieu? — Oui, ma fille. — Je ne le croyais pas. — Plus parfaits que les autres sans doute; mais vous devez être purifiée avant... — Eh bien, mon dieu, puri-

fiez-moi, Robert aurait imaginé quelque cérémonie préparatoire, bien bête, bien inutile; mais la petite lui souriait avec une volupté qui lui fit oublier son rôle. Il s'élança du trône céleste, il redevint homme, mais homme aimable, homme charmant, prodiguant, épuisant le plaisir, en tarissant les sources. — Oui, disait Aliba, d'une voix entrecoupée, c'est un dieu, je le reconnais aux délices dont il m'enivre. Quel mortel pourrait lui être comparé ?

Pénétrée de reconnaissance et de joie, elle tombe à genoux, et chante pieusement :

Ah ! le bel oiseau, maman,
Qu'Alain a mis dans ma cage, etc.

Cette nuit ne dura qu'un moment. Ces jouissances, rapides, multipliées, ne furent interrompues que par l'arrivée du Pupu, qui venait régler les opérations de la journée. — Ah ! lui dit Aliba, vous n'êtes qu'un homme : Mimi me l'a prouvé.

Le moment vint où il fallut cacher l'amour derrière la majesté. Robert reprit son ton noble, imposant, sublime, qui ne s'accordait pas trop avec sa figure tiraillée et des jambes un peu chancelantes; mais observe-t-on, raisonne-t-on quand on croit? La petite ne voyait rien de ces légères altérations; elle adorait, le front baissé, rouge encore de plaisir. Prosternée d'abord sur ses genoux, bientôt assise sur ses talons, elle s'endormit en répétant *Mimi*, et Mimi en eût fait autant du meilleur de son cœur; mais il fallait jouer à la chapelle, ce qui ne laisse pas d'être pénible, après une nuit passée à un autre jeu.

Cette journée fut consacrée à de petits miracles sans conséquence, mais propres à corroborer la foi, et à préparer le coup décisif que voulait porter le Pupu à l'autorité de l'Inca. Jean-Bart, excédé, attendait sur son piédestal la fin de la fatigante séance. Aliba, toujours sur ses genoux, attendait le *Coco mito alla*. Ses compagnes, à qui son air défait faisait présager bien des choses, cherchaient toutes les regards du dieu; toutes se flattaient de voir tourner sur elles l'index divin.

Mimi sentait le besoin du repos; mais le moyen d'être cruel envers ces jolies filles, dont les yeux ne cessaient de le caresser ! et qui n'est pas bien aise de passer de la blonde à la brune ? Il désigna la petite Lili, moins belle peut-être, mais plus animée qu'Aliba. Pauvre Aliba ! elle s'était conduite de manière à pou-

12

voir espérer de nouvelles faveurs. Elle se soumit cependant, en pensant que Dieu est le père de tous les hommes, et que tous ont un droit égal à ses bontés.

Robert partagea prudemment son temps en trois parties : une à la bonne chère, l'autre au sommeil, la troisième à Lili. Elle trouva tout simple que Mimi, qui s'était fait homme, se fût soumis à toutes les fonctions de l'humanité. Elle le servit pendant qu'il mangea ; elle le couvrit de sa chemise de coton lorsqu'il dormit ; elle lui ouvrit ses bras quand il le commanda. Toujours adoré, toujours heureux, Robert n'avait plus rien à désirer... que des forces inépuisables.

Le jour suivant, il ne put garder son attitude pendant les deux heures que durait la parade du Pupu. Il déclara que son peuple avait assez joui du bonheur de contempler toutes ses formes et qu'il allait lui dérober une portion de sa gloire. Il tombait de lassitude et voulait s'asseoir. Les femmes, à qui rien n'échappe, avaient déjà remarqué que ce quelque chose qu'elles avaient trouvé si digne de leurs hommages, n'était plus bon qu'à cacher. Elles commencèrent à chuchoter, et le Pupu, aussi clairvoyant qu'elles, sentit qu'il n'en fallait pas davantage pour discréditer son dieu. Il se hâta de faire jouer la manivelle. Lorsque les têtes se relevèrent, Mimi savait ce qu'il avait à dire, et il portait à sa ceinture un bijou imposant qui n'était sujet à aucune vicissitude : c'était le manche du couteau sacré.

— Adorez et tremblez! s'écria-t-il en faisant la grosse voix. Femmes, j'ai voulu vous éprouver, et vous avez souillé mon temple par d'infâmes pensées. Je rejette la victime que vous venez m'offrir. Sortez. Emmenez-les, Indiens, ou à l'instant même je ne suis plus que Taptap, et j'étends sur vous un bras vengeur. Sortez, Indiens, sortez, femmes qui avez péché, répéta le Pupu en mexicain. Je vais implorer pour vous la clémence de votre dieu. Quelques tours de manivelle terminèrent cette harangue énergique et cette matinée orageuse.

La désolation se répandit dans le pays. On n'entendait que des gémissements et des coups de poing dans la poitrine que se donnaient les femmes éplorées en criant : — *C'est notre faute, c'est notre faute, c'est notre très-grande faute.* Les maris irrités les battaient par derrière, pendant qu'elles se battaient par-devant. Les enfants pleuraient, parce qu'ils voyaient pleurer leurs mères ; les cochons, effrayés, grognaient de manière à

déchirer les oreilles d'un sourd. C'était un charivari infernal, et tout cela à la plus grande gloire de Jean-Bart.

Cependant, comme il ne peut y avoir en Dieu ni changement ni contradiction, Mimi avait maintenu l'ordre établi par lui-même, et il avait fait rester une petite fille, qui s'attendait à autre chose qu'à ce qui lui arriva.

Le Pupu, demeuré aussi, sous le prétexte, ainsi que vous l'avez vu, de solliciter le pardon des pécheresses, le Pupu s'occupa de tout autre chose. Il lava la tête à Mimi, il tempêta, il jura que, loin de conserver les attributs d'un dieu, il cesserait bientôt d'être homme, s'il continuait d'aller ce train-là. Il observa qu'il n'aurait pas toujours les moyens ou la présence d'esprit de réparer une imprudence ou une étourderie. L'état où était Robert le rendait accessible à la persuasion. Il promit, avec l'intention formelle de tenir parole, et il est douteux que Vénus elle-même la lui eût fait violer.

La circonstance la plus indifférente en elle-même est toujours saisie par un Pupu, quand elle peut tourner à son profit. Le courroux de Taptap pouvait conduire au coup médité, et l'occasion perdue se retrouve rarement. Le Pupu endoctrina son dieu, lui fit vingt fois répéter sa très-longue leçon, et sortit, les cheveux épars, le front couvert de cendres, ce qui, dans ce pays-là, annonce une pénitence publique. On l'entoura, on le pressa, on l'interrogea. Il répondit d'un ton lamentable que Taptap était toujours Taptap, et que le lendemain il manifesterait sa volonté. Aussitôt le tintamarre recommença; mais comme on ne peut pas toujours battre sa femme, que les femmes ne peuvent pas toujours crier *c'est ma faute*, ni les enfants toujours pleurer, on se modéra, on se rapprocha, on se consulta et on convint de ne pas dîner, parce qu'il est prouvé qu'un estomac vide est plus agréable à Taptap qu'un estomac plein. Oh! le bon peuple, le bon peuple!

Pendant la conférence, la petite prêtresse s'était tenue à une distance respectueuse. Elle s'approcha du dieu, elle s'arrêta devant lui, et le regarda d'un air qui voulait dire : Ne serai-je pas aussi pénétrée d'un rayon divin? Robert, calme, insensible, répondait entre ses dents : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.*

La petite s'agenouilla, étendit ses jolis bras et dit : — J'attends la grâce. Robert fit une pirouette et lui tourna le dos. La petite, étonnée, interdite, ne savait comment interpréter la conduite du dieu. Aliba avait parlé, ses compagnes comptaient

aussi sur des prodiges, et celle-ci se croyait la plus belle, ce qui pourtant n'était pas vrai; mais quelle femme un peu jolie ne se trouve pas charmante? quelle laideron même n'a pas sa petite vanité, ses petites prétentions?

La prêtresse suivait Robert importuné. Il courait en long, en large; il sauta bientôt sur le piédestal, sur l'autel; elle courait, elle sautait après lui; elle eût, je crois, sauté dans le puits pour le suivre. En courant, en sautant, elle conservait l'air suppliant, le ton respectueux; elle priait avec ferveur, ce qui faisait un contraste assez plaisant avec ses gambades. La piété céda enfin au dépit et au désir. Irritée d'un caprice aussi soutenu, la petite osa porter une main téméraire sur son dieu. Le dieu lui donna une croquignole sur le bout du nez en criant : — *Je suis Taptap.* — Taptap ou Mimi, je suis prêtresse comme une autre, j'ai des charmes comme une autre, et vous leur ferez le même honneur qu'aux autres. Pendant ce dialogue, la petite arrêtait le dieu, le perdait, le retrouvait encore, et ne gagnait à ce jeu qu'une claque par-ci, une claque par-là. Fatiguée, révoltée, furieuse, elle jeta les hauts cris. Elle était déshonorée, rejetée, condamnée; elle allait mourir. C'est toujours par là que veut finir une amante infortunée, qui souvent rit une heure après.

Robert, également fatigué de cette scène, ne savait comment la terminer. Il eût bien voulu faire quelque petit miracle qui soutînt sa divinité; mais cela n'est pas facile, quand on n'y est pas préparé : que peut un escamoteur, sans ses gobelets à double fond? A défaut de miracles, Robert eut recours à un moyen terrestre. Il attacha avec des lianes sa petite Phèdre, sa petite Putiphar, toujours criant, se débattant. Il la fixa au piédestal, et s'en fut grossièrement dormir dans un coin.

Nous savons que la prévoyance n'est pas une de ses qualités. En faisant ses nœuds, en passant et repassant ses cordes autour de ce joli corps, qui n'aurait dû porter de chaînes que celles de l'amour, Robert n'avait pas pensé à la manivelle, dont la poignée se trouva prise dans cinq à six tours. Desir de fille est un feu qui dévore, a dit Gresset, et celle-ci était fille autant qu'il est possible de l'être. Robert en l'attachant avait ménagé des formes qui obtiennent toujours des égards de l'homme le plus indifférent. La petite dégagea facilement une main, puis l'autre. Déjà elle se flattait d'être au moins l'épouse du dieu ronflant, puisqu'elle n'avait pu l'être du dieu éveillé. Violer son dieu ! il fallait qu'elle fût abandonnée de la grâce, pour avoir cette abomi-

nable pensée. Mais ce dieu était si séduisant! et puis les grandes passions font les grands péchés. La petite savait d'ailleurs qu'un *c'est ma faute* arrangeait tout avec le Pupu, ce qui ne laisse pas d'être commode.

Elle n'avait plus qu'un pied à détacher; mais les nœuds étaient serrés, il y en avait deux, quatre, six l'un sur l'autre. Il était nuit; ses doigts délicats cherchaient, tâtonnaient en vain. Quel expédient employer? Femme qui aime en a toujours un à sa disposition. La jeune prêtresse imagina d'avancer en tirant sa corde après elle : elle espérait qu'elle serait assez longue pour la conduire jusqu'à son ronfleur. Elle tira si bien, que la manivelle partit. L'obscurité rendit le bruit le plus effrayant, et le silence le porta jusqu'aux cabanes les plus éloignees.

La prêtresse se crut frappée par une main de fer. Elle tomba sans force, sans sentiment. Les Indiens s'éveillèrent en sursaut, saisis d'un nouvel effroi. Les torches de santal s'allumèrent de tous les côtés. Le Pupu prévit quelque diablerie, et il accourut au temple. Robert, éveillé comme les autres, distingua ces feux, et, à tout hasard, il se remit sur son piédestal.

Les faits éclaircis, expliqués, le Pupu dégagea le pied de la prêtresse, rejeta sous l'autel ces ligatures qui y fixaient les victimes, et il descendit la montagne aussi vite qu'il l'avait montée. — Quelqu'un de vous, cria-t-il, a encore péché par pensée. Taptap est en fureur. Il a frappé de mort la prêtresse ; il va vous examiner tous, car vous savez qu'il punit la faute des pères dans les enfants. Des cochons, des ananas, des melons, du vin de palmier, du coton, de l'or, s'il vous en reste ; rassemblez, apportez tout, apaisons la colère céleste.

Il voulait tirer un autre avantage de cette scène nocturne, dont il regrettait sincèrement de n'être pas l'inventeur. Il jugeait que des prodiges opérés dans les ténèbres, frappent, terrifient doublement les esprits, les rendent incapables de raisonnement et par conséquent de résistance. Dites que ce Pupu-là ne savait pas son métier!

A peine fut-on placé, qu'habile à diriger les circonstances, il fit parler son Taptap. Robert avait beaucoup de choses à dire, et il est difficile de ne pas se tromper dans une langue dont on n'entend pas un mot, lorsqu'on n'a pas suivi un cours ou deux de mnémonique. Le dieu disait blanc quand il fallait dire noir. Jamais souffleur de comédie ne fut aussi occupé que le Pupu. Il suait à grosses gouttes. Heureusement pour lui, l'excès de la

frayeur étourdissait sur ce qu'on n'entendait pas, et s'augmentait de quelques mots ronflants qu'on saisissait au passage. L'Inca avait toute sa tête à lui ; il observait et se taisait. Tromper un trompeur est œuvre méritoire.

Le résumé du grand prêtre fut clair et précis. De tous les crimes, le plus dangereux, selon lui, est celui qui se commet par la pensée, parce qu'il échappe à la pénétration humaine, et qu'ainsi Dieu seul peut le réprimer. Celui qui a les suites les plus funestes, c'est encore le péché par pensée ; puisque Taptap, sans son intervention, aurait déjà fait tomber le soleil dans la mer et la lune dans le puits. Comment prévenir cet abominable péché : la subversion de l'univers ? Ordonner qu'aucun Indien ne pensera, à l'avenir, qu'après avoir consulté un prêtre, ou si son imagination est plus active que ses jambes, qu'il déclarera au moins sans réserve ce qu'il aura pensé. Et comme il n'est pas dans les convenances que l'Inca coure sans cesse après un prêtre, il y en aura quatre auprès de lui, qui ne le quitteront jamais, qui seront toujours prêts à recevoir ses aveux. Il s'assurera d'eux si la loi qu'il veut promulguer, si le coup d'autorité qu'il veut frapper ne blesse pas Mimi-Taptap, auquel cas les prêtres, toujours inspirés, lui prescriront ce qu'il devra faire. En récompense de cette conduite louable, des bons exemples donnés au peuple, le Pupu l'appellera son fils, et comme un fils doit à son père déférence et respect, l'Inca cédera la place d'honneur au pontife, soit dans l'intérieur du palais, soit dans les cérémonies publiques. — Ainsi soit-il, ainsi soit-il ! dit le peuple.

Aussitôt le Pupu détacha de son sacré collége quatre coquins, aussi madrés que lui, qui s'emparèrent de la personne de l'Inca frémissant de rage, mais toujours maître de lui-même.

Tout allait au mieux, lorsque la petite prêtresse que le Pupu et l'assemblée avaient vraiment cru morte, donna quelques signes de vie. Le grand prêtre fut embarrassé un moment ; mais il avait toujours un tour de gibecière prêt. — Voyez, dit-il, admirez les effets de votre soumission ! Taptap s'apaise, et déjà les morts sortent du tombeau. Prêtres, emportez dans votre demeure ces offrandes que votre dieu daigne honorer d'un regard; que la joie renaisse dans les cœurs, et chantez avec moi :

J'ai du bon tabac dans ma tabatière.

— Ah çà, ami Pupu, dit un jour Robert, je me trouve fort

bien d'être dieu; je suis satisfait des honneurs qu'on me rend, de la chère que tu me fais, des complaisances de ces petites femmes. Cependant je trouve mon existence un peu uniforme; l'ennui me gagne sous ce hangar. Suis-je condamné à y passer ma vie? — Parbleu, mon cher, après ce que nous nous sommes permis, je crois que nous pouvons tout nous permettre. Promène-toi; mais prends bien garde de jamais sortir de ton caractère. Ne manque pas, par exemple, de bénir le champ de manioc, le plan de bananiers devant lesquels tu passeras. Bénis la mer, les rivières, les cochons; bénis jusqu'au mari que tu mettras à la porte de sa hutte. Parle peu; le silence a sa dignité. Ne parle jamais mexicain surtout: tu écorches cette langue horriblement. — J'en conviens, Pupu; mais avec les femmes qui n'entendent pas la langue sacrée?... — Tu agiras. — L'un vaut bien l'autre.

Et voilà Mimi qui se met en campagne majestueusement appuyé sur l'épaule de son Pupu. — Il daigne visiter son peuple, avec qui il s'est réconcilié! criait le prêtre. Et le peuple de tomber à genoux, et les bénédictions de pleuvoir à droite et à gauche.

Il était dans l'ordre qu'il commençât par visiter le palais sacerdotal. C'était une vaste baraque, grossièrement construite, mais dans laquelle ces drôles avaient rassemblé toutes les commodités de la vie. De bons lits de coton assez larges pour deux, des vases de coco à tous les usages, des siéges de jonc, des tables d'acajou faites à coups de hache, mais sur lesquelles on faisait bombance, autour desquelles on s'enivrait du meilleur vin de palmier, tout annonçait une abondance, un luxe étonnants, pour des sauvages, bien entendu. C'était surtout la cuisine qu'il fallait voir. Douze vieilles prêtresses ne cessaient de tourner des broches de bois, de fumer des jambons, de faire griller ou bouillir de la chair de tortue, de racler des racines de manioc, de creuser les calebasses destinées aux libations. La cuisine était l'honorable retraite que ces messieurs donnaient à ces dames quand elles n'étaient plus bonnes qu'à cela.

Une porte bâtarde communiquait avec le palais des fillettes. C'est par là qu'on se réunissait le soir, qu'on s'enivrait ensemble de toutes les manières. Le jour, les prêtres entraient par une porte extérieure, les yeux baissés, les bras croisés sur la poitrine, et il était permis au peuple édifié, qui ne pouvait rien voir, de regarder à travers les palissades qui fermaient l'enclos sacré.

Il était dans les convenances que Robert fît sa première entrée chez ces demoiselles par la grande porte. Son empressement ne lui permit pas de différer cette visite. Il bénit encore son peuple en sortant de chez ces messieurs, il le bénit en entrant chez ces dames. Cela ne coûte rien, et ce peuple ébahi le regardait la bouche ouverte, les mains jointes. On s'élevait sur la pointe des pieds pour le voir plus longtemps, on se fût mis à califourchon sur les palissades si on l'eût osé; on ne le voyait plus et on regardait encore.

La même abondance régnait chez les prêtresses; mais tout y était plus recherché, plus délicat; tout y annonçait le culte, non de Mimi-Taptap, mais des amours, amours sauvages, amours grossiers sans doute, mais qui, dépouillés des petites recherches, des jolis riens d'Europe, n'en ont que plus d'énergie. C'est là que Robert vit des objets pour qui lui-même était encore un objet nouveau. De petites mères charmantes, de petites filles prêtes à le devenir, qu'on dérobait soigneusement aux regards profanes, cachaient dans l'obscurité du cloître les suites de leur sainte vie. Les unes présentaient un sein aussi ferme qu'éblouissant à ces petites créatures destinées à être vingt ans après présentées au peuple comme si elles étaient tout à coup sorties de terre avec les grâces et la force de la jeunesse; d'autres leur pétrissaient de petits gâteaux de farine de manioc mélangée avec des œufs de perroquet et du lait de truie. Celles qui devaient incessamment jouir des honneurs de la maternité préparaient la petite layette. Des paniers de jonc, tissés par ces jolies mains, étaient remplis de feuilles sèches; des tresses de lianes les suspendaient mollement à des traverses de bois; des voiles de coton se préparaient pour garantir l'enfant chéri de la piqûre des insectes. Ces travaux n'étaient interrompus que par les fréquentes visites des voisins, qui étaient reçus avec une foi ingénue, une piété, une ferveur, une soumission inexprimables. Une police sévère réprimait les jalousies, faisait supporter l'infidélité, même l'abandon, et maintenait un ordre admirable. Oh! le Pupu était vraiment un homme extraordinaire.

Cet ordre fut cependant troublé par l'apparition inattendue de Mimi. Les demoiselles mères et celles qui allaient l'être n'attendirent pas qu'il marquât de préférence; elles s'empressèrent autour du dieu dont Aliba avait préconisé les formes, les talents célestes, et elles le trouvèrent supérieur à l'idée qu'elles s'en étaient formée. Elles présentaient à ses bénédictions, les unes

leur enfant, les autres un ventre rondelet, toutes leurs charmes. Mimi, après quelques jours de repos, ne pouvait penser à des croquignoles ni à des claques. Il fit mieux, et il fit bien. On ne vit bientôt, on n'entendit autour de lui que des femmes à genoux chantant dévotement : *Ah! le bel oiseau, maman*, etc.

Le Pupu, qui avait voulu lui faire beau jeu, rentra enfin, et jugeant de ses exploits par le nombre des chanteuses, il s'approcha du dieu en faisant trois génuflexions, et il lui dit à l'oreille : — Modère-toi donc, libertin! As-tu déjà oublié le miracle du manche de couteau? Veux-tu nous réduire à la nécessité d'enchaîner toutes ces petites filles? Ne vois-tu pas que tu leur mets le diable au corps? Et à haute voix : — Je supplie votre majesté divine d'honorer de sa présence le palais de l'Inca; il s'est rendu digne de cette faveur par son profond respect pour vos prêtres.

L'Inca, prévenu de l'arrivée du dieu en personne, n'avait pu se dispenser de mettre sa maison sous les armes. Ses vingt gardes étaient rangés autour de lui, armés de leurs piques de bois. Il était sur son trône, décoré de peaux de singes et dressé dans la grande salle, tapissée de chevelures et de crânes espagnols. Sur les degrés du trône étaient sa noble famille et sa brillante cour, composée de cinq ou six seigneurs en chemise, bien souples, bien complimenteurs et vivant tristement de ce qu'il pouvait leur donner. La fainéantise les dédommageait de l'ennui et du désagrément de ramper.

Les quatre prêtres de service à la cour proclamèrent l'entrée du dieu, qui parut en effet suivi de la canaille, pour qui Mimi a toujours eu une prédilection particulière. L'Inca se leva avec un respect apparent, et crut avoir fait assez; c'en était beaucoup trop. Il comptait esquiver une bénédiction dont il se souciait peu; mais Robert agita si longtemps l'air de ses deux doigts que le peuple ne put s'empêcher de crier : A genoux, à genoux! Il fallut que l'Inca cédât encore, et pendant qu'il donnait dieu au diable, le Pupu passa lestement derrière lui et s'assit sur son trône. L'Inca en se relevant fut très-étonné de trouver sa place occupée. Il en pâlit de colère et se mordit la langue pour ne point éclater.

Cependant il n'était pas d'humeur à descendre du trône, et ne sachant trop comment se tirer de ce pas difficile, il prit le parti de s'asseoir brusquement sur les genoux du Pupu. Le Pupu, indigné de cette irrévérence, et ne voulant point paraître sortir

de sa modération ordinaire, pinça l'Inca au derrière. L'Inca fit un saut en avant et tomba dans les bras des quatre prêtres, qui, avec trente révérences, le collèrent d'un air doux et bénin sur un siége inférieur.

Mimi était resté droit et immobile, comme un terme, au milieu de la salle. Il sentit à l'instant qu'il ne jouait qu'un rôle secondaire, et chacun prétend au premier. Il fronça le sourcil en regardant le Pupu, qui ne pensait qu'à lui-même et qui s'enivrait complaisamment des fumées de sa suprématie. — Que fais-je ici? s'écria enfin Robert. Des hommes occupent un trône, des siéges, et votre dieu est debout! Faut-il qu'il abandonne des enfants dénaturés, qu'il les rende les témoins douloureux de son ascension, qu'il se montre dans les nuages avec toute sa majesté, qu'il vous aveugle par une splendeur dont vos faibles yeux ne pourront supporter l'éclat? — Parbleu, je voudrais bien voir cela! murmura un esprit fort, car cette maudite engeance s'est répandue partout. — A bas, à bas! crie au pontife le peuple, qui croit d'autant plus que ce qu'on lui dit est moins croyable. — Pardon, pardon, trois fois pardon, dit humblement le Pupu, que l'apostrophe venait de rendre à lui-même. J'ai oublié mon dieu, je l'avoue, pour ne m'occuper que de moi. Hélas! c'est ce qui m'arrive tous les jours. *C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute.* Après qu'il eut prononcé ces mots, contre lesquels il est convenu que la colère céleste ne tient jamais, Mimi lui sourit d'un air de protection; le Pupu descendit du trône, et Mimi s'y plaça. Et comme il faut que les lois de la hiérarchie soient scrupuleusement observées, le Pupu fit lever l'Inca et s'assit sur son siége d'osier; et comme l'Inca était très-certainement le premier personnage de l'Etat après le Pupu, on le pria respectueusement de s'asseoir sur les degrés du trône: ce qui obligea les courtisans de descendre au niveau du peuple, ce qui leur déplut singulièrement.

Robert jouit peu de la première place. Elle lui était due, et les honneurs qu'on lui rendait chaque jour commençaient à produire l'ennui de la satiété. Qu'importe au fond d'être assis plus haut ou plus bas, pourvu qu'on soit à son aise? Il se sentit pris d'une envie de bâiller, qu'il réprima bien vite; parce qu'un dieu ne doit rien avoir de commun avec les sots, quoique tous les jours il communique avec eux. Il avisait aux moyens de terminer sa visite et de rentrer avec dignité dans la classe des simples mortels, lorsque ses yeux errants de tous côtés se por-

tèrent sur un objet qui le réveilla en le frappant d'étonnement et d'admiration.

La famille de l'Inca, naguère rangée autour du trône, maintenant descendue sur le dernier degré, cachait au milieu d'elle la belle, la séduisante, l'enchanteresse Zilia. L'œil égrillard du dieu la découvrit entre ses parents inquiets et pressés autour d'elle. Il se leva, marcha majestueusement vers cette jeune beauté, écarta les gardiens de son innocence et de sa pudeur, frappa l'air de deux doigts perpendiculairement, horizontalement, et baisa Zilia au front; ce qui voulait dire que Mimi l'appelait au culte de ses autels, car dans ce pays-là la moindre niaiserie a un sens mystique.

Quelle vocation fut jamais aussi positive, et le moyen que la jeune infante s'y refusât? Elle avait un amant jeune, vigoureux, bien fait, qu'elle aimait de tout son cœur, et à qui l'Inca se proposait de l'unir, parce que c'était un excellent parti. Il maniait un canot avec adresse, il retournait une tortue d'un coup de poignet, il prenait un singe à la course, et personne ne trouvait comme lui un nid de perroquets; mais que sont tous ces avantages comparés à l'ordre d'un dieu, à qui nous devons l'abnégation totale de nous-mêmes? Zilia, élevée dans la foi de ses pères, se résigna sans murmurer, mais en soupirant. L'Inca, écumant de fureur, fut obligé de remercier Mimi de l'honneur qu'il voulait bien lui faire; et Mimi, enchanté de sa nouvelle conquête, la plaça au milieu de ses prêtres et prit avec eux le chemin du couvent, il voulait la consacrer de ses augustes mains.

Il oublia alors le vide du cœur, l'espèce d'affaissement qu'il avait éprouvé dans le temple et même dans le palais sacerdotal. Il compta sur des jouissances toujours vives, toujours nouvelles, comme si Zilia était plus qu'une femme, comme si le plaisir pouvait être autre chose que le repos du travail.

Corambé, l'amant de Zilia, avait tout vu, et dans un premier mouvement il avait levé sa redoutable massue. Les passions ne raisonnent point et sont toujours plus puissantes que les chimères religieuses, qui ne passionnent réellement que les cerveaux exaltés par l'oisiveté et la contemplation. Elles produisent alors ce que certaines gens appellent fanatisme et d'autres vertu, selon leur opinion ou leur intérêt.

Corambé, qui n'était ni fanatique ni vertueux, dans ce sens, suivait l'impulsion de la nature. Il allait terminer d'un coup les

projets et la vie de Robert, si l'Inca n'eût trouvé le moment de lui glisser quelques mots à l oreille. L'espérance renaquit dans son âme, et la modération apparente de l'Inca fit retomber la massue.

Cependant, de toutes les humiliations, de tous les chagrins qu'avait dévorés l'Inca, le plus cuisant fut la perte de sa fille. Elle précipita le moment de la vengeance qu'avait jusqu'alors reculé la sagesse, que dédaigna d'écouter désormais le cœur ulcéré d'un père. Nous y reviendrons.

Robert, fort tranquille, suivait sa procession en pensant à ses petites affaires. Qu'est-ce, pensait-il, que jouir sans amour, et quel prix ont les faveurs de ces femmes qui ne savent qu'obéir, qui ne cherchent dans mes bras qu'une préférence qui ne flatte que leur amour-propre? Qu'ai-je fait moi-même jusqu'ici, qu'être l'instrument de leur folle ambition, que me prostituer bassement? Est-ce là être dieu? ce n'est même pas être homme. Ajoutons à cela l'ennui de toujours faire les mêmes choses. Toujours adoré, toujours encensé, toujours fatigué de l'avilissement, de la sotte crédulité de ce peuple! Oh! combien ma grandeur me déplairait, si Zilia ne vivifiait tout, ne répandait un charme secret, inexprimable, sur tout ce qui l'environne! Oui, Zilia, toi seule es la divinité, et je me voue à ton culte. J'espère que voilà du beau, du sentimental. Voyons ce que tout cela va devenir.

Par un petit malheur facile à prévoir, Zilia avait fait sur le Pupu la même impression que sur Robert. Le drôle tira son dieu à part, dès qu'ils furent rentrés dans leur enceinte, et il lui parla en ces termes : — J'ai tout fait pour toi. Je t'ai cédé l'autel et le trône, je t'ai abandonné toutes nos prêtresses, sans exception, et toutes les femmes indiennes sont soumises à tes caprices. Je m'en réserve une seule, c'est Zilia, dont la beauté m'a fait enfin connaître l'amour. Il faut que tu me la cèdes. — Tu n'as rien fait que pour ton intérêt, tu ne m'as mis au-dessus de toi que pour régner en mon nom; tu m'as livré des petites filles dont tu étais las, je ne veux pas de tes Indiennes, j'aime aussi Zilia et je ne te la céderai point. — Je l'aurai. — Tu ne l'auras pas. — Ingrat! — Soit. — Coquin! — Coquin toi-même. Est-ce moi qui ai imaginé les bêtises que j'ai faites et dites? J'avais pris la place de ton dieu, sans penser à l'être. C'est toi qui m'as divinisé, et je renonce de bon cœur à mes prérogatives. Composons. Tu n'as plus besoin de moi, puisque j'ai amené ton roitelet à tes pieds. Remettons cette nuit Jean-Bart à sa place. Conduis-moi avec Zilia au bord de la baie. Nous trouverons sur

l'autre rive l'existence et le bonheur. — T'abandonner Zilia? — Je le veux. — Jamais. — Je l'ordonne. — Chanson. Je vais tout déclarer au peuple et à l'Inca et te faire prendre comme un fripon. — Oublies-tu que tu es mon complice? — Je m'en souviens; mais sans Zilia que m'importe la vie? — Renonces-tu à cette jeune beauté, ou périssons-nous ensemble? Choisis, je ne te donne qu'un moment.

Le ton décidé de Robert intimida le Pupu. Zilia lui plaisait infiniment; mais se faire pendre pour une femme lui paraissait un peu fort : ce n'est plus à cinquante ans qu'on est amoureux de cette manière-là. Le Pupu céda ; mais il se promit intérieurement une prompte et douce vengeance, et il n'est pas de prêtre mexicain qui ne sourie à cette idée-là.

Zilia avait été fort surprise de trouver parmi ses nouvelles compagnes des mères et des filles grosses. Elle avait cru jusqu'alors qu'il poussait là des hommes sans l'intervention masculine, et les prouesses du dieu ou de ses prêtres lui firent faire quelques réflexions : malheureuse déjà de n'avoir plus cette foi aveugle, si nécessaire et si utile surtout à ceux qui l'enseignent! Ce moment d'erreur dura peu; la conviction, la pieuse faiblesse de ses compagnes, leur habitude d'étendre, de resserrer, d'interpréter le dogme, et plus que tout cela peut-être, la présence d'un dieu beau et galant, qui ne se parfumait pas, comme le farouche Corambé, d'huile de tortue ou de lamantin, mais près de qui elle respirait la fraîcheur de la jeunesse, tout concourut à ranimer sa foi chancelante. Conduite par son vainqueur sous un bosquet d'orangers, partageant avec lui un trône de mousse, pressée par de tendres caresses, par le premier éveil des sens, elle succomba sans être infidèle et le nom de Corambé se mêla à ses soupirs amoureux.

Robert, plein de sa félicité, ne redoutant plus les langueurs de l'uniformité, ne pensa qu'à honorer l'objet de son constant amour et à le rendre respectable aux autres. En conséquence, et de son autorité privée, il créa pour Zilia la dignité de grande prêtresse, ce qui renversait l'ordre établi par le Pupu, ce qui excita parmi les petites filles un mécontentement qui éclata malgré la crainte de pécher. Il n'y avait plus d'égalité, disait-on, on ne pourrait plus prétendre aux faveurs de Mimi, elles seraient toutes pour la nouvelle dignitaire; on serait réduit à des prêtres qu'on connaissait comme les doigts de la main, et dont par conséquent on ne se souciait plus.

Que fut-ce lorsque Mimi rassembla ses prêtrillons actifs, vigoureux, indifférents au triomphe de Zilia, incapables, par conséquent, d'y opposer de résistance, et qu'il leur ordonna de bâtir sous le bosquet un palais à la grande prêtresse? Il serait impossible d'y entrer sans la permission de celle dont on ne serait plus que la très-humble servante, on ne jouirait plus de l'aspect du dieu qu'au temple; et quel plaisir que celui des yeux, quand il se borne à en rappeler d'autres qu'on a perdus sans retour? D'ailleurs qu'avait-elle donc de si séduisant, celle à qui seule Mimi allait prodiguer l'essence de sa divinité? Beauté ordinaire, peu de grâces, démarche gauche. La vérité est que Zilia réunissait tout ce qui plaît, qui captive; mais les femmes sont femmes au Mexique comme à Paris.

— Le joli dieu, vraiment! murmurait dans un autre coin une petite prêtresse que vous vous rappelez sans doute. Je ne le connais, moi, que par une croquignole sur le nez et une vingtaine de claques sur les fesses. En vérité, ce n'est pas lui que je regrette; mais obéir à Zilia! Oh! ma foi, c'est trop fort. Celle-ci, je crois, n'était pas moins femme que les autres.

Robert, sourd ou insensible à ces plaintes, ne cessait d'exciter, d'encourager ses architectes; et comme l'érection d'un palais n'exige dans ce pays-là que quatre pieux pour appuis, quelques bottes de feuilles pour le toit et des claies de jonc pour clôtures, celui de Zilia fut terminé dans la journée. Elle y fut installée avec toute la pompe que put ajouter l'industrie européenne aux routines du Mexique. Le Pupu voyait tout, n'empêchait rien, ne disait mot, et n'en pensait pas moins.

Ce palais devint le domicile de Mimi. Il n'en sortait que pour aller passer au temple deux heures, sur son piédestal; et afin de soustraire Zilia aux entreprises du grand prêtre, qui aurait pu, après tout, se contenter de la coadjutorerie, il avait arrêté que la grande prêtresse conduirait ses nonnettes à l'autel et les en ramènerait.

C'est dans le palais de Zilia que les plaisirs s'étaient fixés; c'est là que régnaient les jeux et l'amour; qu'une cour empressée et soumise, portait la gaieté et l'éclat, feignait d'adorer les fantaisies de la déesse, et disparaissait au moindre signal du dieu. C'est là que Robert oubliait le vol du temps; c'est Zilia qu'il devait adorer toute sa vie, c'est du moins ce qu'il avait projeté le premier jour. Zilia, scrupuleuse d'abord, se laissait aller à l'impulsion du bonheur : cette pente est si douce à sui-

vre! Vraiment reine dans cet aimable réduit, elle oubliait insensiblement la triste et pauvre grandeur de ses pères. S'il lui arrivait de penser encore à Corambé, ce n'était plus son nom qui venait errer sur ses lèvres. Sa voix, affaiblie, entrecoupée, ne disait plus que Mimi.

L'heureux Mimi vivait dans une parfaite sécurité, pendant qu'on s'occupait de sa perte. Le Pupu marchait dans les bois, les yeux baissés, l'air recueilli; il paraissait absorbé dans une profonde et sainte méditation, et il cherchait à ses pieds ces herbes vénéneuses que Taptap, qui ne fait rien sans dessein, a placées au Mexique pour faciliter les tours de passe-passe de ses prêtres. Déjà le pontife en avait cueilli de quoi expédier la moitié de la peuplade, lorsqu'il entendit à quelque distance deux Indiens parler avec chaleur. Il faut qu'un Pupu prévoie tout, se défie de tout, écoute tout. Celui-ci s'approcha des deux causeurs, à la faveur des arbres qui leur dérobaient sa marche.

— Il est temps que ces jongleries finissent, disait l'un. Il est temps que l'autorité légitime reprenne tous ses droits. Eclairons ce peuple, jouet méprisé des deux plus grossiers imposteurs. J'ai traduit nos hymnes en langue vulgaire : les voilà écrits avec mes *quipos*. Communiquons-les aux moins fanatiques, qu'ils jugent les sottises qu'ils révèrent; que la vérité gagne de proche en proche, et qu'on ne connaisse ici de culte que celui de la vertu.

L'homme qui parlait ainsi, était probablement un philosophe, mot qui veut dire au Mexique, un malavisé, un sot, un diseur de riens, qu'il est cependant défendu aux croyants d'écouter, ce qui est un peu contradictoire; mais qu'importe? Ses *quipos* étaient des fils de coton de différentes couleurs, dont le mélange tenait lieu d'écriture au Pérou. Vous me demanderez comment ces quipos sont venus du Pérou au Mexique, par quels moyens des sauvages teignaient; comment le plat raisonneur avait appris la langue sacrée, scrupuleusement conservée entre quelques membres du sacerdoce? Hé! ne savez-vous pas, mes frères, eût répondu le père Salomon de Pontoise, que la perversité vient à bout de tout, et qu'au besoin Satan lui-même aide à ses suppôts? Mais leurs connaissances diaboliques tournent toujours à leur honte, et c'est ici le cas de nous écrier : *Vanitas vanitatum!*

Le Pupu, moins confiant que le Père Salomon, trembla de tous ses membres en écoutant les paroles du philosophe. Il ju-

gea qu'il fallait opposer au raisonnement les prodiges qui l'étouffent, miracles terrifiants, miracles consolants, miracles corroborants, tous les miracles possibles, et il ajourna le décès de Robert, qui plus que jamais lui devenait nécessaire.

Et comme ce Pupu savait combien il est avantageux de préparer les esprits, et qu'ainsi que beaucoup d'autres il se piquait d'être orateur, bien qu'il n'eût ni figure, ni voix, ni noblesse, il voulut essayer d'abord du charme de l'éloquence, et le lendemain il monta sur une escabelle placée au milieu du temple. Après avoir toussé, s'être passé le bout des doigts sur les lèvres, avoir levé les yeux au ciel, et salué bénignement l'auditoire attentif, il dit :

— Peuple, aurez-vous toujours des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre? Les prodiges les plus étonnants demeureront-ils sans effet? Les dogmes de Mimi-Taptap ont-ils besoin d'être expliqués, d'être défendus? Hé! ne sont-ils pas divins, par cela seul qu'ils sont incompréhensibles? Cependant on les attaque, je le sais ; mais loin de redouter d'abominables novateurs, de misérables saltimbanques, je les défie, et je leur permets de nouer des quipos, à condition toutefois que vous ne les lirez point. Je vais conférer avec eux, à condition que je parlerai seul. Commençons par défendre ces hymnes sacrés qu'on ose tourner en ridicule, parce qu'on n'en saisit pas le sens caché :

J'ai du bon tabac dans ma tabatière ;
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.

La tabatière, Indiens, est ce temple saint, et le bon tabac est l'odeur céleste qu'il exhale. *Tu n'en auras pas,* s'adresse évidemment à l'impiété audacieuse.

J'en ai du fin et du râpé.

Votre dieu désigne par là des dons subtils, pénétrants, consolateurs, qu'il accorde à ses favoris.

Mais ce n'est pas pour ton fichu nez.

Mimi-Taptap menace, une seconde fois, le pervers, pour l'amender, ou lui ôter toute espèce d'excuse. Que peut objecter l'incrédulité à cette explication lumineuse, et surtout véritable?

Vous vous taisez, philosophes, vous ne répondez pas! Il est vrai que je vous l'ai défendu. Passons à l'hymne d'actions de grâces.

Ah! le bel oiseau, maman,
Qu'Alain a mis dans ma cage...

Il faut donc vous dire, hommes de peu de foi, que le bel oiseau est Mimi-Taptap lui-même, et qu'Alain est le saint prêtre qui le fait entrer dans la cage, c'est-à-dire qui lui ouvre les cœurs humbles, soumis, reconnaissants, dans lesquels il se plaît à habiter. Saisissez-vous ce type, ce sens mystique? Et cet hymne-ci, Indiens, qui ne présente que des idées augustes, sublimes, cet hymne que vous ne sauriez assez chanter :

Réveillez-vous, belle endormie...

Qu'est-ce ici que la belle endormie, si ce n'est la religion méconnue, souffrante et cachée? *Réveillez-vous,* sortez de votre douloureux accablement, religion sainte. *Car il fait jour,* car votre lumière se répand plus brillante et plus belle. *Mettez la tête à la fenêtre.* Montrez-vous à votre peuple fidèle dans toute votre majesté. *Vous entendrez parler de vous.* Vous entendrez les vœux, les cantiques qu'on vous adresse de toutes parts.

— *Ainsi soit-il, ainsi soit-il,* répondit la plus grande partie du peuple, toujours ferme dans les vrais principes. L'autre partie se tut, tant l'abominable philosophie avait déjà fait de progrès! Le Pupu allait continuer; il allait expliquer ce qu'il entendait et ce qu'il n'entendait pas; puis serait venu le jeu de la manivelle ; puis les flammes du Tartare se seraient élancées du fond du puits au moyen des bourrées et des feuilles sèches qu'on y avait déposées la nuit. Une traînée de poudre venait sous terre jusque derrière le piédestal, et un compère devait l'allumer clandestinement pendant que le Pupu amuserait l'assemblée avec ses contes saugrenus.

C'est dans ce volcan miraculeux que le peuple, adroitement excité, aurait jeté lui-même les philosophes, parce qu'au Mexique les prêtres font faire, et n'agissent jamais. Tous ces préparatifs restèrent sans effet. Mimi, fatigué de jouer à la chapelle, et ne voulant voir brûler personne, se hâta de dissoudre l'assem-

13

blée. — Peuple, dit-il, vous avez entendu le pontife. Allez méditer chez vous les grandes vérités qu'il vient de vous annoncer. Demain, et les jours suivants, il continuera de vous expliquer le sens caché de mes mystères.

Le Pupu sentait l'importance de la perte de quelques jours, avec des ennemis tels que des philosophes, race dangereuse, qu'on ne saurait trop se presser d'exterminer. Cependant il ne pouvait contredire publiquement son dieu, et malgré lui, en enrageant... — Un moment donc, Pigault! un moment! Où diable ce Pupu avait-il pris la poudre de sa traînée? Que devient, pendant ces cérémonies, l'indomptable Corambé? Pourquoi n'enlève-t-il pas sa Zilia lorsqu'elle va au temple ou qu'elle en revient? Pourquoi, à l'aide de sa redoutable massue, ne la ravit-il pas au pied de l'autel même, pour aller jouir, au fond des forêts, de sa victoire et de son amour? Savez-vous que tout cela n'est pas très-vraisemblable? — Bah, bah! vous lisez ceci comme vous feriez un roman, sautant des paragraphes, des pages, et donnant peu d'attention au reste. Ne vous ai-je point parlé d'un malheureux Espagnol rôti à la plus grande gloire de Mimi-Taptap; de ces deux prêtres que Robert avait pris pour deux grands, et qui avaient deux fusils, dont ils se servaient avec tant d'adresse?

Ne vous souvient-il plus que Corambé allait assommer prêtres et dieu, si l'Inca ne l'eût arrêté? Croyez-vous que le beau-père, et le gendre, cocufié d'avance, perdent maintenant les heures à délibérer? Que malgré la vigilance des quatre estafiers placés par le Pupu auprès du souverain, la philosophie ne se soit pas glissée dans le palais? Je vous assure, monsieur, qu'à la cour on tirait parti du temps et des moindres circonstances : je vous le prouverai tout à l'heure. Revenons.

Pendant que le Pupu pérorait, grondait, tonnait sur son escabelle, en attendant le moment si désiré d'allumer ses fagots, Robert, satisfait d'avoir soustrait à la grillade cinq ou six malheureux, continuait de faire l'amour à Zilia. Cependant son projet d'une éternelle constance s'effaçait peu à peu de son imagination calmée. Heureux d'abord du présent et de l'avenir, il n'avait plus, même au moment de la jouissance, cet empressement, ce brûlant enthousiasme qui divinise l'objet aimé. Les intervalles devenaient plus longs par l'habitude, plus difficiles à remplir par la satiété. Bientôt enfin il ne vit dans Zilia qu'une femme qui lui appartenait. Elle ne savait pas la langue sacrée. Elle ne pouvait donc qu'aimer, le prouver sans pouvoir le dire, et quel homme

n'a pas, tôt ou tard, besoin d'être soutenu, réveillé par les agréments de l'esprit? Robert bâillait, et Zilia croyait le ranimer par des caresses : ces caresses mêmes devenaient importunes. Robert les repoussait doucement, et s'endormait en disant, en répétant : La sotte chose que d'être dieu !

Il n'est pas d'homme, un peu délicat, qui ne prépare, qui n'adoucisse une rupture par des détours adroits, par des mensonges obligeants. Robert réduit, pour se faire entendre, à une pantomime uniforme, bornée, fatigante, se décida à tout brusquer. Il sortit, assez mécontent de lui, se faisant même quelques reproches, mais ne pouvant plus tenir à la vie qu'il menait.

Il porta ses pas incertains vers les huttes indiennes. Il entrait machinalement ; on tombait à ses pieds bêtement, et il répétait : La sotte chose que d'être dieu! Rencontrait-il une jolie Mexicaine? il bénissait le père ou le mari qui sortait. Il chiffonnait l'une, il faisait quelque chose de mieux à l'autre, et toutes disaient : Quoi ! ce n'est que cela ! et lui, excédé, n'en pouvant plus, revenait tristement au palais sacerdotal, regrettant le passé, préférant même le mousquet que lui avait donné le roi Georges, à l'insipide facilité qu'il trouvait partout, aux honneurs fastidieux dont on l'accablait.

— Ecoute, dit-il enfin au Pupu, je me suis prêté à des sottises, mais je ne serai pas l'instrument d'un crime. Ma manière d'être me paraît insupportable, et ce que tu médites me décide irrévocablement à en changer. Attends pour brûler les philosophes que je sois parti, et je pars demain : je ne veux plus être dieu. — Je te réponds que demain tu ne le seras plus, répondit le pontife.

Le sens de ces paroles est facile à saisir pour tout autre que Robert. Accessible au remords, courant partout, entrant seul où bon lui semblait, il pouvait s'assurer de la protection de l'Inca en lui révélant tout. Il fallait donc que le Pupu en finît, et promptement, et qu'en pouvait-il résulter que ces choses si simples? Le dieu mort et enterré serait remonté au ciel. Les feux de l'enfer, comprimés par sa présence, s'allumeraient subitement. On apaiserait sa colere en priant, en brûlant des philosophes, en immolant, en mangeant des cochons, jusqu'à ce qu'on eût fabriqué un autre dieu, qui ne manquerait pas de pardonner quand il ne resterait plus d'incrédules.

Robert avait en effet pensé à se rapprocher de l'Inca. La probité l'exigeait; mais la probité est-elle toujours écoutée, et connaissez-vous beaucoup d'hommes disposés à se sacrifier au cri

de leur conscience? Robert était retenu par la crainte de trouver dans Corambé un ennemi incapable de lui pardonner le tour sanglant qu'il lui avait joué.

— Voilà cependant, disait-il pour la dixième fois, voilà à quoi mènent les projets. Je ne pouvais me soustraire d'abord à l'influence de ce Pupu, à la bonne heure; mais depuis que je suis libre pourquoi n'ai-je pas cherché ma baie, ne m'y suis-je pas fait conduire processionnellement, ne l'ai-je pas traversée à la nage en présence de ces hommes stupides, dont aucun n'eût osé me suivre?... Mais, non, tu as voulu vivre aux dépens des autres, t'en faire adorer, avoir les prêtresses, les princesses, les Indiennes, t'exténuer, te tuer follement, sans motif. Regarde-toi dans ce ruisseau; vois tes yeux éteints, tes joues flétries, tes jarrets ployants, tes muscles distendus. Le joli dieu que voilà!

Mais où est donc le bonheur, s'il n'est pas au sein de toutes les jouissances que peut imaginer l'homme, et qu'il se procure à son gré? Rifflard avait raison : point de bonheur sans vertu. Se suffisant à elle-même, n'ayant besoin ni d'appuis, ni de grandeurs, indépendante des événements c'est un ami fidèle qui ne nous abandonne jamais, qui dédommage des sacrifices, qui soutient, qui console dans l'infortune, qui ajoute à la félicité dont nous sommes susceptibles ce calme intérieur, cette douce sérénité qui suffiraient à une âme honnête. Et à quoi se réduit cette vertu, dont on croit la pratique si difficile? A l'exact accomplissement des devoirs que nous imposent la nature et la société. Quoi de facile comme cela! Oh! c'est un garcon d'un grand mérite, que Rifflard!

Oui, je serai vertueux, je le serai dans toute l'étendue du mot. Né avec un malheureux caractère, toujours disposé à abuser de tout, je suis las cependant d'être le jouet de ma mauvaise tête, et victime de l'oubli des principes. Plus de fautes, plus même de faiblesses. Après avoir été dieu, je veux au moins honorer la nature humaine.

Pendant que Robert s'abandonne à ce nouveau projet, et qu'il se dispose à aller vivre seul, avec sa vertu, dans les forêts du territoire espagnol, voyons ce qu'on fait et que vont faire l'Inca, Corambé et le philosophe.

Le philisophe, convaincu que Taptap n'était pas tombé du ciel, avait cherché des traces de son arrivée, et il était naturel de commencer les recherches plutôt du côté des Espagnols que vers des contrées désertes. En allant et venant sur les bords de la

baie, autour de la colline où Robert comptait d'abord s'établir, il avait suivi un perroquet, dont le vol, circonscrit dans un espace étroit, indiquait un nid où il voulait se reposer. Les perroquets, élevés par les prêtres, disaient toujours : Foi aveugle, colère, vengeance céleste. Il voulait en instruire d'autres à répéter : Vérité, tolérance, sagesse. Ce n'est pas qu'il fît grand cas des paroles d'un perroquet ; mais il est quelquefois bon d'opposer bête à bête, et le moyen le plus faible a souvent produit quelque bien.

En suivant l'oiseau causeur, il était arrivé au centre des broussailles où Robert avait déposé son habit d'uniforme et ses armes. Ces effets étaient autant de pièces de conviction faites pour éclairer l'entendement le plus encroûté. Le philosophe, enchanté, les avait portés la nuit dans sa cabane, et il s'en servait le jour à propager les principes philosophiques.

Corambé, tout à l'amour et à sa fureur jalouse, était à peine contenu par l'Inca et le philosophe. Il s'était échappé un soir, s'était approché de la palissade sacrée, avait entendu un mélange de voix d'hommes et de femmes, des ris, des éclats, qui n'avaient rien que de terrestre, et ayant gagné l'autre extrémité, où régnait le plus profond silence, il avait sauté dans l'enceinte en bravant, en défiant les foudres de Taptap. Il s'était approché du lieu où se prolongeait l'orgie sacerdotale et de quelles idées n'avait-il pas été assailli en voyant, à travers les claies, des enfants de tous les âges, des prêtres ivres, des filles abusées ? Déjà il agitait sa terrible massue; il allait renverser, exterminer cette prêtraille... C'en était fait, si Zilia eût été présente, sans l'incertitude où il était de son sort, que les prêtres seuls pouvaient éclaircir. Cette réflexion avait ramené Corambé à des idées plus sages. Il avait couru chez le philosophe, le philosophe chez ses disciples, et ceux-ci chez d'autres, dont la foi commençait à chanceler. On leur avait fait tout voir, tout entendre ; et, passant des faits aux conséquences, ils avaient été ensemble au puits, dont ils avaient découvert tout le mécanisme.

L'Inca était libre la nuit, parce que ses quatre gardiens, qu'il avait soin de fatiguer le jour, étaient forcés alors de se livrer au repos. Excédé lui-même de fatigue, il supportait tout, par l'espoir de redevenir bientôt homme et souverain. C'est la nuit qu'il rassemblait ses sujets fidèles, que Corambé et le philosophe lui en amenaient de nouveaux ; c'est la nuit qu'on s'occupait des

moyens de sortir de la plus ignoble sujétion, et qu'on avait arrêté le plan dont vous allez voir l'exécution.

C'était la veille du jour où Robert devait perdre sa divinité et la vie, où l'enfer devait s'allumer, où l'autorité sacerdotale allait être cimentée du sang des proscrits. Les ténèbres couvraient à peine le Mexique, que Corambé entra, la massue à la main, dans la chambre où les quatre prêtres arrangeaient les piles de coton qui allaient les recevoir. — Le règne de l'imposture est passé, leur dit-il; celui de la justice commence. Il lève sa massue vengeresse, et ils demandent la vie; ils s'abaissent, ils supplient, ils promettent... ils ne sont plus.

Le philosophe avait voulu épargner le sang. Il suffisait, selon lui, de transporter cette canaille sur le territoire espagnol. — Non, avaient répondu l'Inca et Corambé, point de pitié pour le crime. Vengeons les hommes et Zilia.

Les conjurés sortirent du palais, et marchèrent en silence vers les lieux qui recélaient la masse des coupables. Ils les surprirent au sein de la débauche, incapables de se défendre. Corambé ne dit qu'un mot : — Où est Zilia? Il la trouva seule, livrée aux douceurs du sommeil, étrangère, selon les apparences, à la corruption générale, et il commença à punir des affronts qu'il ignorait encore. Son premier coup fut le signal du carnage... Tirons le rideau sur cette scène d'horreurs, détournons les yeux en applaudissant à cet acte de justice, et revenons, s'il est possible, à la gaieté, qui fait toujours tant de bien, et qui est si nécessaire en ce moment.

Il est des circonstances où il faut frapper fort pour frapper juste; mais il est toujours nécessaire de ménager les yeux : ils sont le chemin de l'imagination comme du cœur; ils sont le premier moteur des passions. D'après ce principe général, qui naît partout de l'expérience, les restes de Pupu et de sa clique, les matériaux des palissades et des monastères abattus, furent transportés pendant la nuit et jetés dans la mer, qui en déroba bientôt jusqu'aux moindres traces.

Les petites prêtresses eussent été très-scandalisées de ce qui venait de se passer, si elles eussent été moins inquiètes sur le sort qu'on leur réservait. Elles aimaient beaucoup leur dieu; mais elles s'aimaient davantage, ce qui est assez naturel. Cependant, par un effet de l'habitude, elles priaient tout bas le bon, le beau Mimi de les tirer du milieu de leurs gardes, par quelque petit prodige qui ne devait rien lui coûter, à lui qui en faisait

tant. Il est certain qu'il devait cela à la plupart d'elles; mais les dieux sont-ils reconnaissants? Celui-ci, sourd aux vœux qu'on lui adressait, retiré dans le creux d'un rocher écarté, s'était endormi en rêvant vertu. Son sommeil était calme et pur, comme son cœur nouvellement régénéré. Il était loin de prévoir ce qui l'attendait au réveil.

L'Inca, de retour de l'expédition de la baie, se plaça au milieu du cercle formé par les prêtresses et leurs petites familles, et il leur parla en ces termes : — Vous avez été séduites, abusées, ainsi vous n'êtes pas coupables. Bannissez donc toute espèce de crainte et renaissez à la raison. Vous retournerez aujourd'hui dans vos familles, où vous ne passerez plus le temps à chanter : *Ah! le bel oiseau, maman;* mais à remplir les devoirs que vous impose votre qualité de mères. Vous n'apprendrez plus à vos enfants des sottises révérées comme des vérités. Vous leur répéterez que pour être considéré de ses semblables il faut leur être utile, loin de leur être à charge, et que chaque membre de la société trouve son bonheur particulier dans la prospérité publique. Voilà la religion qu'on pratiquera désormais ici, et dont je m'établis le souverain pontife.

Ce discours, préparé par le philosophe, ainsi que vous pouvez le prévoir, parut aux petites filles à peu près inintelligible. Elles ne concevaient pas encore qu'on pût vivre sans un Pupu, sans un dieu de bois ou de chair, sans lui immoler des cochons, et le jaunir avec de la fumée de gomme de copal; sans processions, sans expiations, sans vin de palmier, et surtout sans varier chaque jour ses plaisirs. Cependant Corambé avait des manières de convaincre qui ne permettaient pas au murmure de s'échapper. Et puis rentrer dans la société ne leur paraissait pas, tout bien considéré, un sort très-malheureux. Une jolie fille, maman sans être coupable, devait intéresser les incrédules, et les croyants pouvaient se trouver honorés d'épouser une femme sanctifiée par des caresses sacerdotales. Zilia, assez mécontente des manières dédaigneuses de Mimi, trouvait dans son amour-propre piqué le premier germe du scepticisme. Les sœurs cuisinières elles-mêmes se livrèrent à l'espoir, assez commun aux vieilles filles, de trouver enfin quelque honnête homme âgé, qui partagerait avec elles le fardeau de la vie. Ce sont à la vérité ruines contre ruines, mais elles s'étayent mutuellement. Toutes, après quelques moments de réflexion, se rangèrent du parti de l'Inca.

Pendant que toutes ces cervelles travaillaient, Corambé obser-

vait sa Zilia; et son petit air en-dessous, sa contenance embarrassée lui donnaient des soupçons. Il l'avait trouvée seule, dans son palais isolé, c'est fort bien, mais il y a tant d'articles, de divisions, de subdivisions au chapitre des accidents! et au Mexique comme à Paris, il n'est pas d'amant qui ne soit bien aise de savoir à quoi s'en tenir. — Zilia, ma Zilia, m'es-tu demeurée fidèle? — Cher Corambé, je n'ai jamais aimé que toi. — Mais es-tu pure comme tu l'étais quand on t'arracha des bras de ta mère? — Oh! je le suis bien plus, mon ami. Un dieu léger, bizarre à la vérité m'a purgée de toutes mes souillures et m'a rendue digne de toi. — Oh! le coquin de dieu! Il me le payera, j'en jure par mon amour et ma massue!

Zilia n'était pas fâchée de pouvoir attribuer son incartade à un pouvoir surnaturel, auquel elle ne croyait plus trop; mais quelle femme ne préfère une excuse admissible à un mensonge évident? Celle qui est violée dans une place prise d'assaut, convient du fait, et se tait sur le plaisir qu'elle a eu, parce qu'on ne peut l'en convaincre.

Nous avons vu jusqu'ici triompher la bonne cause. Cependant l'Inca n'était pas sans inquiétudes sur la manière dont les *Taptapistes* prendraient les réformes faites et à faire. Les philosophes formaient à peu près la moitié de la peuplade; ils avaient les deux fusils des prêtres, celui de Robert, et Corambé était à leur tête. La victoire ne pouvait être incertaine; mais un souverain qui a un millier de sujets ne se soucie pas d'en sacrifier la moitié.

Lorsque le soleil reparut, que les Indiens sortirent de leurs cabanes, que les vieilles femmes les suivirent en trottillant pour aller attendre hors de l'enceinte sacrée le Pupu qu'ils accompagnaient au temple, quels furent l'étonnement, la stupéfaction des uns et des autres en trouvant l'Inca et ses combattants sur l'emplacement même où s'élevaient la veille ces édifices somptueux dont il ne restait plus de vestiges! Les hommes demandaient en fronçant le sourcil, comment ces monuments étaient disparus. Les vieilles criaillaient, appelaient les hommes saints qui attiraient sur la contrée les bénédictions du ciel. Le philosophe parla *impromptu*, parce que l'Inca n'était pas préparé.

Son discours, très-beau, très-sage, plein de développements profonds, ne persuada personne :

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.

Les Indiens s'éloignèrent en grondant, et les femmes s'écrièrent que tant de sacriléges ne resteraient pas impunis. Elles priaient charitablement Mimi de frapper les coupables de sa foudre, et surtout d'épargner les croyants. Le *primò mihi*, qu'on n'entend pas partout, est partout en usage. L'Inca, qui n'était pas orateur, répondait aux vociférations par des faits. Il rangeait les prêtresses en lignes; il montrait ces enfants, qu'on n'avait pas remarqués encore, ces petits ventres rondelets, qui ne s'étaient pas enflés seuls. La présence des enfants ne parut pas une preuve suffisante, ils pouvaient en effet être tombés du ciel; mais tous ces ventres arrondis, sur lesquels les matrones passaient alternativement leur main ridée, prouvaient évidemment un commerce terrestre, illicite, scandaleux. Cependant, disaient les vieilles, l'abus de la religion n'est pas la religion elle-même, et pouvait-on douter de la divinité de Mimi, constatée par tant de miracles? L'Inca était à toutes, parlait à toutes. Il leur montrait l'habit rouge de Robert, son sabre et sa giberne. On répondait que ces pièces n'étaient pas convaincantes, et que probablement c'était la dépouille de quelque Espagnol.

— Espagnol ou autre, crièrent trente femmes à la fois, il est constant que Mimi n'est qu'un homme.

— Je l'ai cru dieu un moment, dit Aliba en baissant les yeux; il en avait la beauté et la force. Il m'a prouvé trop tôt, hélas! qu'il n'est qu'un homme, et un homme ordinaire.

— Il ne m'a donné aucune preuve de sa puissance, dit la petite aux croquignoles. Il a sauté, gambadé avec moi; il m'a claqué les fesses toute une nuit. Est-ce à ces tours de polisson que vous reconnaissez un dieu?

— Il m'a trompée, délaissée, méprisée, dit la tendre Zilia. Un dieu inconstant n'est-il pas au-dessous du dernier des hommes?

— Oui, ce dieu-là est le dernier des hommes, dirent cinq ou six Indiennes fort jolies, il nous a chiffonnées, tourmentées, fatiguées, et pourquoi? nous avons été trop heureuses de retrouver nos maris.

Tant de témoignages réunis devaient avoir de la force; même sur les vieilles femmes, qui n'ont perdu ni la mémoire ni la volonté. Les lumières commençaient à faire des progrès, et il était temps. Les Indiens paraissaient dans le lointain, l'arc au poing, le carquois au dos, et déjà quelques-uns ajustaient la flèche homicide. Mais comme les femmes mènent les maris partout, celles-ci coururent au-devant des leurs, rompirent leurs

rangs, parlèrent, racontèrent, ajoutèrent, selon l'usage; et lorsque les deux partis furent en présence, les *Taptapistes* étaient disposés au moins à ecouter ce qu'on voudrait leur dire.

— Venez, venez, leur dit Corambé impatient du dénoûment, avide de vengeance; venez à ce puits si étonnant par ses prodiges, vous-mêmes allez les opérer. Si ce ton ferme ne persuada pas entièrement, il détermina les Indiens à voir de leurs propres yeux. On suit Corambé, on monte au temple; la main du chef des incrédules est fixée sur la manivelle; il tourne, et le miracle s'opère; mais comment s'est-il opéré?

— Descendez avec moi, leur dit le philosophe, et il ne vous restera plus aucun doute. Il leur montre les rouages, il leur en explique le mécanisme. Entraîné par son enthousiasme, en gesticulant, en trépignant, il tombe sur le nez. Il se relève en jurant, ce qui n'est pas trop philosophique; il regarde, il cherche ce qui a roulé sous ses pieds, et les spectateurs reconnaissent Jean-Bart. — Le voilà, s'écrie t-il, le voilà ce dieu que vous avez cru s'être animé devant vous! N'est-il pas évident que celui que vous avez vu sur ce piédestal, devant qui vous avez tremblé, à qui vous avez consacré les produits de votre chasse, de votre pêche, qui vous a ravi vos femmes et vos filles, n'est-il pas évident, dis-je, que c'est un Européen fripon comme vos prêtres et endoctriné par eux?

Les yeux étaient dessillés, et les hommes sont faits pour les extrêmes. Les Indiens passèrent de la plus stupide crédulité à tous les excès de la fureur. — Où est cet Européen! criait l'un. — Qu'il expie ses crimes par une mort lente et cruelle! disait l'autre. Ceux-ci montaient sur le temple et en arrachaient la couverture; ceux-là brisaient la manivelle et les rouages du puits. Ils insultaient, ils foulaient aux pieds l'image de bois qu'ils ne craignaient plus; tous remerciaient le philosophe qui les avait éclairés.

Robert venait de se réveiller, très-content de lui, et il suivait tranquillement le sentier qui menait au temple. Il aperçut de loin ceux qui travaillaient avec tant d'ardeur à le démolir. — Oh! oh! dit-il, le Pupu fait réparer ce toit! aurait-il envie de manquer à sa parole, ou a-t-il oublié que je dois aujourd'hui cesser d'être dieu? Qu'il s'arrange comme il voudra. Je vais me faire adorer pour la dernière fois, et me livrer tout entier ensuite à la pratique des vertus.

Il entre dans le temple portant à droite et à gauche des regards pleins d'aménité, qu'il adressait de préférence aux petites

femmes qu'il croyait contentes de lui. A droite et à gauche encore il fendait l'air de ses deux doigts, et il marchait vers le trône ordinaire de sa gloire... Une huée générale prolongée lui fit lever la tête. Il regardait son bon peuple d'un air qui voulait dire : Mais je crois, canaille, que vous sortez des bornes du respect! Corambé le prit par une oreille, et lui dit : — Plus de bamboches, Taptap, plus de bénédictions : nous sommes revenus de tout cela. Voilà la petite princesse que tu as divinisée; et ce qui est fait est fait, il n'y a pas moyen de revenir là-dessus. Je l'épouse, parce que je l'aime; mais tu sens bien, Mimi, que tu n'auras pas joué au dieu impunément. Nous allons voir comment tu descendras de ta majesté à la condition de l'homme souffrant. — Bravo, bravo! répondit en chœur la peuplade indienne. C'est la partie *peccante* qu'il faut retrancher d'abord, et après on verra... Robert ne savait plus où il en était.

— Vous avez parbleu raison, reprit Corambé. Il sera brûlé vif ce que vous avez dit, pendu au bout de son nez. Quand il sera cuit, nous mettrons son corps en quartiers, et il sera mangé et digéré, car pourquoi ne mangerait-on pas, ne digérerait-on pas Mimi-Taptap comme un autre? Allons, viens à ton autel, coquin! et qu'on m'apporte le couteau des sacrifices. — Mais, monsieur Corambé, je ne suis pas coupable d'intention, c'est le Pupu... — Je me moque de l'intention, moi; le mal est fait : Zilia n'est plus qu'une veuve. Je ne dis pas qu'il n'y ait des veuves fort aimables; mais chacun a son goût, et je préfère les vierges. — Monsieur Corambé, j'étais revenu à la vertu, et je vous jure... — La vertu, mon drôle! toi et les tiens en parlent sans cesse; ceux qu'ils anathématisent la pratiquent... quelquefois cependant : il faut être juste même avec ses ennemis. Vite, qu'on m'apporte le couteau sacré!

— Corambé, dit le philosophe, je vous ai rendu un service signalé, et le prix que j'en demande est bien modéré; ne descendez pas au niveau de ces fripons-là, ne versez plus de sang. Méprisez ce dieu, si altier hier, si rampant aujourd'hui; montrez-vous grand, magnanime, et envoyez-le porter ailleurs son hypocrisie, ses mystères, ses grands mots pestilentiels.

— Philosophe, philosophez, reprit l'Inca, et ne vous mêlez point d'affaires d'État. Je ne veux pas que Mimi propage ses poisons; je veux les étouffer avec lui. Corambé consent à épouser ma fille, malgré l'accident qui lui est arrivé; je vais bénir le mariage, puisque je me suis fait pontife, et le supplice

de Taptap sera le principal ornement de la fête. Voilà le couteau, mon gendre; opérez, et dépêchez-vous!

Point de quartier à espérer de ces gens-là, pensait Robert accablé de douleur. Il faut mourir et me voir trancher avant... O vertu! que j'ai adoptée trop tard, soutiens-moi, si tu es bonne à tout, comme l'assure Rifflard!

On l'attachait à l'un des piliers du temple; on rassemblait autour de lui les bourrées dont le Pupu avait composé son enfer. Corambé, l'œil étincelant, les muscles tendus, faisait brandir le couteau sacré... — Voilà les Espagnols! s'écrie un Indien. Ils sont en force, gagnons les bois; il n'y a pas un moment à perdre. La foule se précipite, se disperse : Corambé et ses braves, pour surprendre, immoler quelques ennemis, les autres pour se soustraire au danger.

— Il faut avouer que je reviens de loin, dit Robert. *Senor*, criait-il à tue-tête, Senor, ici, à moi! tirez-moi des mains de ces enragés, dussiez-vous me fusiller. Que je meure au moins tout entier!

C'était le vaisseau de guerre *le Saint-Jacques-de-Compostelle*, qui était entré dans la baie pour faire de l'eau, et qui, de peur de quelque surprise de la part des *Indios bravos*, avait mis cinquante hommes à terre pour soutenir les travailleurs. *Don Antonio Fernandez Caprara della Medina della Santa Crux della Muscada*, qui les commandait, s'avançait lentement, précédé de sept ou huit éclaireurs qui n'allaient pas plus vite que lui. Ils entendirent les cris de Robert, et don Antonio, qui parlait français et qui avait beaucoup de pénétration, dit : — Messieurs, c'est un allié qui *fait signal de détresse;* volons à son secours. L'avant-garde se replia, et le corps entier marcha au pas ordinaire vers l'endroit d'où partaient les cris.

Don Antonio ne fut pas très-étonné de trouver un beau jeune homme tout nu dans cette position critique, il connaissait les Indiens : mais il ne comprenait pas comment ce beau jeune homme, chargé d'un diadème d'or, de bracelets d'or, de chaînes, de plaques d'or, allait être brûlé sous ce précieux attirail. Il ne s'agissait que de me faire cuire, disait Robert. Nous causerons ailleurs; de grâce, tirez-moi de là! Don Antonio répliquait par une question nouvelle, et Robert par une seconde, une troisième supplication. Le lieutenant, persuadé que la peur lui avait brouillé la cervelle, fit signe à ses gens de le détacher. Ceux-ci obéirent gravement, et Robert, qui voyait

toujours le terrible couteau, trépignait, se désespérait, se donnait au diable.

Il fallut cependant qu'il indiquât où on trouverait de l'eau, qu'il accompagnât le détachement qui emplissait une futaille par heure, et qui souvent s'arrêtait, parce que le travail est insupportable à un noble espagnol, et que ces soldats étaient tous gentilshommes... à ce qu'ils disaient.

On retourna enfin au canot, et Robert, au centre de la troupe, bien gardé, bien en sûreté, n'avançait cependant pas d'une toise sans regarder derrière lui. Il aperçut enfin cette baie, au milieu de laquelle *le Saint-Jacques* était à l'ancre. Il écarte les Espagnols à droite et à gauche, il prend sa course, il se jette à l'eau, il est sur le gaillard, et ses alliés sont encore à cent pas du rivage.

CHAPITRE VII

Retour en France. — Rifflard, devenu M. de l'Oseraie, par amitié pour Robert le fait fourrer à Charenton. — De Charenton au « grand monde » il n'y a qu'un pas. — Revue d'originaux. — Un fripon de beau-père, ce qui n'est pas rare, et une limonadière sensible et bavarde, ce qui l'est encore moins. — Complications sur complications. — Robert à Bicêtre, où il y a fous et fous. — Après bien des difficultés le vice est puni et, quoique Robert ne soit pas vertueux, il est récompensé.

Le capitaine lui demanda qui il était, ce qu'il voulait. Oh! alors Robert parla tant qu'on voulut. Pendant qu'il racontait ses faits et gestes, les gens de l'équipage regardaient, convoitaient, touchaient du doigt ses plaques d'or. Il est à dix-huit carats, disait l'un; à vingt-deux, disait l'autre; à vingt-quatre, ajoutait un troisième.

Lorsque Robert eut cessé de parler, que le capitaine eut achevé sa partie d'échecs, qu'il eut remis l'échiquier à son valet, qu'il eut toussé, qu'il se fut essuyé la bouche, il dit : — Ce que

vous me contez là est fort extraordinaire. N'importe, vous êtes sujet du roi de France, vous avez droit à ma protection, et je vous protége. Cet or est à vous; il fournira à vos premiers besoins lorsque vous serez rendu en France, et vous y passerez facilement de la Havane, où je vais vous conduire. Francisco, donnez-lui du linge, un de mes habits, et conduisez-le à la cuisine de l'état-major !

Après ces paroles, il tourna le dos à Robert. Le lieutenant et son détachement se rembarquèrent; on leva l'ancre et on partit.

— J'éprouve déjà, disait mon aventurier pendant que Francisco faisait sa toilette, j'éprouve déjà les avantages de la vertu. C'est mon retour à son culte qui a intéressé en ma faveur le capitaine, quoiqu'il n'en ait rien dit, parce que probablement la vertu est si commune en Espagne, que ce n'y est plus la peine d'en parler.

Le valet de chambre Francisco, en détachant les liens d'or de Robert, glissait de temps en temps une pièce de côté. — Frère, lui dit le jeune homme en les reprenant dans sa poche, la vertu veut qu'on donne; elle défend de voler. Elle ne veut pas qu'on donne sans discernement; je ne donnerai donc rien à un voleur. Cependant, en haïssant le vice, il faut être indulgent pour le coupable; ainsi je ne dirai rien au capitaine de vos tours d'escamotage, et je vous fais grâce de la cale sèche.

Francisco répondit, en faisant maintes révérences, que monsieur se trompait sur son intention; qu'il fallait bien mettre d'abord ces joyaux quelque part, et il apporta à monsieur une petite cassette fermant à clef, dont il le pria de disposer. — Point de vertu sans prudence, lui dit Robert. Epargner à l'homme l'occasion de faillir, c'est presque le rendre bon : mon or ne sortira plus de mes poches, s'il vous plaît. Francisco fit encore une profonde révérence, et conduisit Robert à l'office.

Pendant que notre héros comparait l'*olla podrida* aux ragoûts des sœurs cuisinières, et de vieux malaga au vin de palmier, *le Saint-Jacques* voguait à pleines voiles. Je vous élèverais bien ici une tempête ornée de tous ses accessoires. J'amènerais, si je le voulais, un combat terrible avec *le Royal-Georges*, ou tel autre vaisseau anglais; mais pourquoi répéter ce que disent tous les jours ceux qui n'ont rien de mieux à dire? Vous saurez simplement que Robert, toujours vertueux, toujours bien traité, entra dans le port de la Havane sans que le capitaine, le lieutenant, ni les autres, lui eussent adressé trente

mots. Pour se dédommager des privations que lui imposait la gravité espagnole, il parlait seul, parce qu'il faut qu'un Français parle.

Le premier soin de Robert en arrivant au port fut d'appeler le valet de chambre. — Frère, lui dit-il, toute peine vaut salaire. Le retenir est injuste, et l'injustice est en opposition avec la vertu. Vous avez eu soin de moi pendant la traversée; acceptez cette chaîne d'or, et défaites-vous de la mauvaise habitude de vous payer par vos mains. Il courut ensuite chez le premier orfévre et lui dit : — Je ne sais pas ce que vaut cet or; mais vous allez me l'apprendre : vous n'abuserez pas de mon ignorance. Lorsque l'orfévre eut pesé et prononcé, Robert reprit : — Confiance aveugle est duperie, et la vertu n'ordonne pas qu'on soit dupe; je vais savoir chez votre voisin à quel *titre* est votre probité.

— Vous êtes plus honnête homme d'un quart que le voisin, dit Robert en rentrant; terminons. — Nanti de mille bonnes pistoles, il retourna au vaisseau, adressa à son capitaine un compliment fort bien tourné, qu'il termina en exhibant ses espèces et en priant l'officier de prendre ce qu'il lui devait pour son passage. — Apprenez, faquin, lui dit l'officier, que lorsque le roi mon maître oblige, il le fait gratuitement. — La vertu, sans doute, veut qu'on s'entr'aide, et il est beau de pouvoir obliger gratuitement; mais la vertu défend de dire des injures, et je vous proteste d'ailleurs que je ne suis pas un faquin. L'officier, qui ne se souciait pas de quitter une partie où il allait faire échec et mat, fit signe à Francisco de mettre Robert à la porte, ce qui fut executé aussitôt; mais avec beaucoup de douceur, en reconnaissance de certaine chaîne d'or que vous n'avez pas encore oubliée.

— Eh bien, pensait Robert en sortant, sans mon acte de justice envers ce valet, je ne me serais tiré de là qu'avec quelques taloches que j'aurais gardées, bien que je sois très-brave. parce qu'un homme seul ne peut tenir tête à tout un équipage. Oh ! la vertu!... la vertu!... c'est une bien belle chose que la vertu.

Robert chercha un tailleur, une lingère, un perruquier. Quoiqu'on soit bien moins expéditif à la Havane qu'à Paris, il n'en fut pas moins en vingt-quatre heures l'homme le mieux mis et le mieux tourné de la ville. La vertu, pensait-il, n'ordonne pas de mépriser ses avantages naturels; elle défend seulement d'en tirer vanité.

Les femmes de tous les pays se ressemblent par un point, l'amour du plaisir. On lorgnait Robert. Des regards pleins de feu brillaient à travers ces grilles qui tombent toujours devant l'amant audacieux. Robert regardait à la dérobée ces belles qui semblaient aller au-devant d'un vainqueur. Il était vertueux, mais il était homme. Il redoutait la tentation, et il éprouvait le besoin d'y succomber. — Tu l'emporteras, fille du ciel! s'écria-t-il. Et il courut sur le port.

Il trouve un capitaine de Bordeaux qui avait chargé du café et des cuirs de bœuf, et qui devait au premier jour faire voile pour la France. Le capitaine aimait l'argent, Robert en avait; ils furent bientôt d'accord. Le Français est facile et confiant; ils furent bientôt amis. Le voyage fut gai, parce que la vertu n'est pas misanthropie, et que la vertu de Robert amusait le capitaine. On était à la vérité exposé à certains désagréments de la part des Anglais, qui nous avaient aussi déclaré la guerre après avoir ruiné notre commerce, ce qui n'est pas très-loyal; mais messieurs les Anglais sont comme cela. Quelque jour on changera leurs habitudes, et ce jour-là n'est pas très-éloigné.

Cependant, quand nos voyageurs pensaient qu'ils pouvaient être pris, ils ne riaient plus; mais, comme il n'est pas dans le caractère français de s'affecter longtemps d'une même chose, que d'ailleurs il n'était pas dans les nouveaux principes de Robert de faire d'un peu d'or un objet essentiel, on revenait bientôt à la gaieté et on se disait : — La route est large; il n'y a pas dans l'Océan autant de vaisseaux anglais que de turbots; nous passerons. En effet ils passèrent, et ils arrivèrent heureusement à Bordeaux.

Robert y passa quelques jours. La maison du capitaine fut la sienne. Il y trouva une société aimable, au sein de laquelle il oublia les fatigues de la mer. Il se laissait aller au charme de la conversation, parce que la vertu permet un usage modéré de tous nos organes, et que le plus étonnant, le plus beau peut-être est celui à l'aide duquel nous nous communiquons nos pensées. Après une semaine de repos, après avoir vu ce que cette ville, célèbre par son commerce, offre de remarquable, Robert se disposa à partir pour Paris. Il voulait retrouver Rifflard. Il se faisait une fête de le surprendre par son retour inattendu, par son changement inespéré.

Il avait pris un domestique, non pour le vain plaisir d'être servi, mais pour donner des moyens d'existence à un être que

l'indigence pouvait avilir, qu'elle pouvait même conduire au crime. Comment résister à des motifs aussi vertueux?

Or, comme la vertu veut que chacun remplisse les devoirs qu'il s'est imposés, il exigeait beaucoup de son domestique, et il s'en donnait encore d'excellentes raisons ; occuper un homme exactement, sans relâche, c'est lui ôter les occasions de penser à mal, et par conséquent de faire des sottises. Pour lui, il dormait commodément dans sa chaise de poste pendant que Lafrance courait à bidet, parce que la distinction des rangs n'est pas une chimère, et que la subordination de degré en degré est la chaîne qui lie le grand ordre social.

En arrivant à Paris, en descendant de voiture, il demanda l'adresse de Rifflard au maître de l'hôtel, qui lui présentait la main. Le maître, très-poli, comme tous ces messieurs, obligeant, empressé même, répondit avec beaucoup d'aménité que dans une ville telle que Paris il est impossible de connaître tout le monde, mais qu'il prendrait des informations, et il conduisait son nouvel hôte, oubliant et sa promesse et jusqu'au nom de Rifflard. — Mais, disait Robert en montant l'escalier, il est étonnant que mon ami ne soit pas généralement connu. — Voyez, monsieur, cet appartement. — Trop somptueux. C'est un homme d'environ vingt-sept ans. — Préférez-vous ce second étage? — Simple et commode : c'est cela... D'une figure heureuse. — Deux louis par mois. — Bien... Intelligent, laborieux... — Plus, douze francs pour un cabinet de domestique. — Bon... Il était attaché à notre secrétaire d'ambassade à Londres. — Table d'hôte à trois livres par repas. — J'y mangerai... C'est lui seul qui menait les bureaux de M. de Chedeville... — Et qui peut-être a fait le manifeste qui vient de paraître contre l'Angleterre. — Il en est très-capable. — Premier commis aux affaires étrangères? — Oh! il doit être parvenu à une grande place. — Et qui se nomme M. de l'Oseraie. — Rifflard, monsieur, Rifflard. Voilà vingt fois que j'ai prononcé son nom. — Je vous demande pardon, monsieur. Voyez M. de l'Oseraie ; il vous donnera certainement des nouvelles de M. Rifflard.

Pendant que Lafrance installait son maître, qu'il garnissait armoire et commode en vidant malles et valises, Robert courait dans un fiacre au ministère des affaires étrangères. Il entre, il demande à voir M. de l'Oseraie. Il est arrêté à chaque pas par des garçons de bureau qui trouvent chacun deux ou trois rai-

14

sons pour lui refuser l'entrée du cabinet. Le dernier l'invite à s'asseoir et à attendre que Monsieur soit visible. — Il est bien étonnant, pensait Robert, qu'il soit si difficile d'aborder un homme dont la vie entière est consacrée aux affaires publiques. Si j'avais un avis important à lui donner, que je me rebutasse, que je m'en allasse... Ce n'est pas mon ami Rifflard qui ferait attendre ainsi. Je crains bien que ce M. de l'Oseraie n'ait aucune des vertus de son état.

A la fin de ce monologue, la porte s'ouvre et le garçon dit d'un ton imposant : Monsieur peut entrer. — Robert avance avec cette defiance, cette incertitude que produisent toujours la morgue et la froideur... Quelle est sa surprise ! c'est Rifflard qu'il voit, qui le reconnaît, qui oublie les sujets de mécontentement qu'il lui avait donnés à Londres, qui lui ouvre ses bras, qui le presse sur son cœur.

Après les premiers épanchements, vinrent cent questions qu'on se faisait à la fois et qui restaient sans réponse. A ces mouvements tumultueux succéda le calme qui permet de recueillir et de classer ses idées. — Je cherchais, dit Robert, un M. de l'Oseraie qui devait me donner de tes nouvelles, un impertinent, un faquin, qui m'a fait attendre cinq grands quarts d'heure, et qui a fini par ne pas se montrer. — Mon ami, le public, toujours mécontent, toujours injuste, ne se borne pas à nous reprocher les fautes que nous faisons nécessairement, parce que nous sommes hommes; il nous charge encore de torts que nous n'avons pas. Si nous recevions à la minute les hommes à projets, les solliciteurs inconsiderés ou ridicules, les plaintes auxquelles il est impossible de faire droit, nous n'aurions pas une heure par jour à donner aux affaires. Ce M. de l'Oseraie, cet impertinent, ce faquin, c'est moi. — Ah! mon ami, que de pardons ! — Ne parlons plus de cela, Robert; le changement de nom a causé ton erreur. Tu n'aurais pas accusé Rifflard de hauteur ou d'insouciance. — Et Rifflard a pu quitter son nom, un nom ennobli par les vertus de quatre générations ! — C'est que Rifflard sent l'influence de l'usage et la nécessité de s'y soumettre. Tu ne sais donc pas qu'il n'est plus permis de porter le nom de ses pères ? Cette absurdité a passé des grands jusqu'aux dernières classes de la bourgeoisie. Sans cesse au milieu de gens en place, j'ai été forcé de suivre le torrent. J'ai acheté un marais qui produit de l'osier, d'où j'ai pris le nom de M. de l'Oseraie. — Au fond, je ne vois rien là

d'absolument contraire à la vertu. Je conçois même que l'homme vertueux peut se ployer au travers de son siècle. — La vertu, la vertu! Après tant de projets vains et insensés, aurais-tu formé celui... — D'être vertueux! Précisément, et je fais mieux, je l'exécute. — Ah! mon ami, voilà le premier moment de satisfaction que tu me donnes, et je ne puis t'exprimer... — Tu ne t'attendais pas à ce changement, n'est-il pas vrai? Mais, quand on a été dieu, qu'on a fait éclater sa toute-puissance par des miracles, et qu'on est rendu au néant de l'humanité, il ne reste, pour se conduire au milieu des ténèbres, que le flambeau de la vertu.

Ici M. de l'Oseraie ouvre de grands yeux, une bouche qui n'était pas petite, et laisse tomber ses bras à ses côtés. Bientôt par un mouvement subit et rapide, il sonne à briser tous les mouvements... — Gaspard, Buisson, Laporte, entrez et restez avec moi! — Comment donc! que veux-tu faire? — Ah! mon pauvre ami, il n'y a plus de ressources. — Je n'ai plus de ressources! — Hélas! non, mon cher Robert... Empêchez-le donc de m'approcher! — Je n'ai plus de ressources! je rapporte neuf cents pistoles qui décoraient ma personne quand mon peuple, prosterné à mes pieds, chantait : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière; Ah! le bel oiseau, maman!* — Buisson, allez faire signer cet ordre au ministre, et faites-moi venir un exempt de police. Infortuné! — Un exempt de police! tu veux me priver de ma liberté? — Au moins tu ne perdras qu'elle. Un logement commode, une nourriture abondante, un traitement suivi, mon active surveillance, t'en dédommageront, s'il est possible. — Ah! je vois ce que c'est : tu me crois fou. — Plût à Dieu que je pusse en douter!

Robert éclate de rire, et ses éclats soutenus confirment Rifflard dans sa première opinion. Robert avance, Rifflard recule. Le premier veut parler, le rire l'empêche d'articuler. Il essaie de suppléer la parole par ses gestes. Détestable mime, quoiqu'il ait vu Taconnet à la foire, il effraie M. de l'Oseraie au point de le faire fuir dans un arrière-cabinet. Il veut le suivre, Gaspard et Laporte le saisissent. Il s'agite entre leurs bras, il leur fait faire la culbute. Il tombe avec eux, il enfile l'arrière-cabinet, puis un couloir, puis une antichambre, un salon; il entre enfin dans une pièce où il voit Rifflard debout à côté d'un monsieur enfoncé dans un grand fauteuil, affublé d'une volumineuse perruque, enveloppé dans une ample robe de chambre de brocart

d'or. Il court à son ami les bras étendus... — Il est furieux! s'écrie Rifflard en se sauvant. Le monsieur à la grande perruque veut se sauver aussi, ses jambes s'embarrassent dans sa robe de chambre; il trébuche, il roule sur le parquet. — Il a renversé le ministre! s'écrient Gaspard et Laporte, qui couraient sur les pas de Robert. Ils le saisissent de nouveau. Robert, furieux, pince, égratigne, mord. Le ministre profite du moment, il s'enferme à double tour dans sa chambre à coucher. Sept ou huit domestiques viennent prêter main-forte aux deux garçons de bureau, et lient Robert par les quatre membres avec des mouchoirs, des jarretières, avec tout ce qui se présente à eux. Robert arrangé en momie, n'a plus que l'usage de la langue. Il crie à tue-tête qu'il n'est pas fou, qu'il prétend s'expliquer, et plus il crie, plus il persuade que sa tête est totalement dérangée.

Un exempt paraît; il est suivi d'une douzaine d'hommes qui enlèvent Robert, et qui le descendent dans la cour. La portière d'un fiacre s'ouvre; on le couche sur les deux banquettes, et ses reins sont supportés par le dos d'un agent subalterne soutenu lui-même sur ses genoux et ses mains. Du haut d'un balcon, M. de l'Oseraie répète trois ou quatre fois l'ordre de le traiter avec la plus grande douceur. L'exempt ordonne de toucher à Charenton. On part.

Il est bien extraordinaire, pensait Robert, que la vertu mène à Charenton! car enfin c'est pour avoir prononcé son nom que j'en suis venu naturellement à parler de ma divinité. Au reste, la vertu veut qu'on se résigne, et je me soumets, puisque je ne peux faire autrement; mais, si la vertu réside dans l'accomplissement de ses devoirs envers les autres et envers soi, je me dois à moi d'abréger ma captivité, et quoi de plus facile? Je n'ai pour cela qu'à prouver que j'ai toute ma raison en m'exprimant avec modération, en mettant dans mes discours une suite, une liaison qui dissiperont jusqu'au moindre doute.

En effet Robert, transporté de son fiacre au parloir, demanda au supérieur de la maison un entretien public. Il exposa avec la plus grande clarté les causes qui avaient amené le *quiproquo* dont il était victime, et le bon frère conclut de son discours qu'il avait des moments lucides; mais, comme l'exempt l'avait prévenu qu'à d'autres moments il était dieu, il faisait des miracles, qu'il avait aussi des accès de fureur, on l'attacha par les quatre membres aux colonnes d'un lit, placé dans la plus propre

des chambres vacantes. Il oublia la modération dont il ne devait pas s'écarter; il cria, il tempêta, et on procéda aussitôt à lui administrer une douche. — C'est ma faute, disait Robert en la recevant. Si j'avais eu assez de vertu pour suivre le plan que je m'étais tracé, je ne serais pas tourmenté en ce moment. Conduisons-nous de manière à n'être plus exposé à de semblables immersions, auxquelles ma tête ne résisterait pas. Et Robert marqua une douceur archangélique jusqu'à la fin de l'opération, qu'on eut soin de prolonger pour la rendre plus salutaire.

— Bien, fort bien, disait le frère supérieur, la douche produit un effet sensible. Dix à douze encore, et on pourra, je l'espère, rendre ce jeune homme à la société.

A ces mots, Robert frémit; il protesta à demi-voix qu'il n'était pas fou, et il déclara qu'il allait en donner une preuve nouvelle. Il demanda du papier et une plume. D'après les ordres de M. de l'Oseraie, dont on considérait les vertus réelles, bien qu'il n'en parlât jamais, on n'eut garde de lui rien refuser. On mit seulement près de lui quatre frères de la Charité des plus robustes de la maison.

Robert écrivit. Il commença sa narration de l'époque où M. de Chedeville l'avait envoyé au siége de Carthagène, et il devait finir à celle de sa dernière entrevue avec Rifflard. Plein de son sujet, il écrivait avec facilité et même avec grâce. — Quel dommage, disait un frère qui lisait par-dessus son épaule, quel dommage que cet homme ait la tête dérangée! — Mais, je vous jure, mon frère, qu'elle ne l'est pas du tout; que même je n'écris point par un sentiment d'amour-propre déplacé, mais pour que M. de l'Oseraie suive sans interruption les événements qui m'ont amené malgré moi à être dieu. — Voilà l'accès qui va le reprendre. — Eh! quelle fureur avez-vous de croire tout le monde, excepté moi? Il faut que vous soyez bien imbécile pour prétendre juger mieux que moi de mon état. — La tête se monte, les yeux s'allument, les dents se serrent. — Le diable vous possède, je crois; mais je vous préviens que la vertu a ses bornes, et, par la ventrebleu, je vais vous faire voir... On ne lui laisse pas le temps de finir; on se jette sur lui, on le rattache sur son lit, et on porte ce qu'il vient d'écrire au frère supérieur comme un monument des extrêmes qui se réunissent dans une même tête. Que de gens à Charenton si on y mettait tous ceux qui ne sont pas un moment d'accord avec eux-mêmes!

— Est-il concevable, disait Robert, qu'on soit sincèrement

vertueux sans pouvoir conserver au milieu des souffrances cette impassibilité qui sied si bien à la vertu? Mon malheureux caractère l'emporte sur mes raisonnements, sur mon propre intérêt. Je le refondrai, je refondrai tout mon être. Le temps viendra où les privations, la douleur, n'altéreront pas un instant le calme de mon âme. Alors je serai l'exemple du monde, l'objet des hommages publics; mon nom sera dans toutes les bouches, mon image dans tous les cœurs. C'est ainsi que je retrouverai les autels que j'ai perdus. *Vanitas vanitatum!*

Robert ne se doutait pas qu'on écoutait à la porte, et ce monologue n était pas propre à donner une haute idée de sa raison. On le rendit mot à mot au frère supérieur, qui ordonna de préparer au maniaque un léger repas pour le moment et une douche pour le lendemain. Le médecin de la maison, qui n'avait rien à faire là, ne manqua point d'intervenir, et comme il avait pris ses grades pour quelque chose, qu un docteur ne se soutient qu'en disant et qu'en faisant quelque chose, celui-ci décida qu'on joindrait aux douches la saignée et la fustigation, remèdes bénins qui finissent par rendre vraiment fous ceux qui ont de la disposition à le devenir.

De l'Oseraie, véritablement affligé de l'état où il croyait son ami, décidé à adoucir son sort par tous les moyens qui seraient en son pouvoir; de l'Oseraie, après avoir expédié ses affaires du jour, monta dans sa voiture et se fit conduire à Charenton. Robert décidé à tout souffrir pour la vertu implora cependant l'assistance du dieu tutélaire qui s'offrait à lui. Il le conjura de lire ce qu'il avait écrit, et d'écouter, sans l'interrompre, ce qui manquait à son récit. De l'Oseraie trouva possible tout ce que lui raconta Robert; mais

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, .

et certains faits attribués à Mimi-Taptap pouvaient inspirer une juste défiance. Il fut convenu cependant qu'on ne tourmenterait pas le malade, à moins qu'il ne tombât dans de nouveaux accès, et que préalablement on le laisserait libre dans une chambre très-sûre.

Robert n'avait pas douté que son ami ne lui rendît la liberté après l'avoir entendu Malgré ses principes et ses résolutions, sa vertu était toujours irascible. Ces nouvelles mesures l'aigrirent au point qu'on se crut obligé de le calmer avec deux poi-

gnées de verges qu'on usa sur son postérieur. Ce traitement jeta Robert dans un état de stupeur qui n'échappa point à la sagacité du médecin. Le docteur prononça que la manie prenait un caractère mélancolique, et qu'elle allait probablement se fixer.

M. de l'Oseraie revint le jour suivant, à la même heure. Robert se plaignit des tourments de la veille avec le calme de la vertu : il avait éprouvé que l'humeur ne mène à rien dans cette maison-là. M. de l'Oseraie, satisfait de sa modération, lui fit répéter le récit de ses aventures, et fut étonné qu'il ne changeât aucune circonstance. Son affection le portait à ramener à l'instant Robert à Paris... Mais si un nouvel accès le prenait dans le carrosse; qu'il égratignât, qu'il mordît, qu'il prît son homme à la gorge... on ne se souciait pas plus alors d'être suffoqué en tête-à-tête qu'en public. De l'Oseraie se borna à défendre sérieusement la fustigation et les douches. Il ordonna qu'on lui rendît compte jour par jour de ce qu aurait fait et dit le maniaque prétendu. Rassuré enfin sur l'état de Robert par des épreuves multipliées, il lui demanda pardon, les larmes aux yeux, d'une erreur qui avait eu des suites si douloureuses. La vertu est indulgente, et Robert n'avait rien de mieux à faire que d'oublier des maux passés. Il embrassa son ami, et ils partirent.

Vous sentez qu'une cure de cette importance devait faire honneur à l'hôpital de Charenton, et qu'il était indispensable de lui donner de la publicité. Robert trouva dans la gazette de France un long article qui rendait compte et de sa maladie, et des moyens curatifs, et de leurs progrès. Le lendemain, autre article du médecin, qui prétendait que la cure était due à la seule fustigation qui, en imprimant par la terreur une forte secousse au cerveau, l'avait rétabli dans son état naturel. Troisième article du frère supérieur, qui s'élevait contre l'usage de la fustigation, qu'on ne doit employer que comme moyen de discipline envers les maniaques furieux reconnus incurables, et qui attribuait la cure à une douche et au régime doux qu'il avait prescrits. Enfin, quatrième article de M. de l'Oseraie, qui déclarait au public que son ami n'avait jamais été fou, et qu'il invitait le supérieur et le médecin à garder leurs dissertations scientifiques pour une meilleure occasion.

Le premier soin de Robert avait été de courir à son hôtel garni. Il ne tenait pas aux biens périssables, oh ! il n'y tenait pas du tout; mais l'argent n'est pas sans quelque utilité. C'est une

source de bienfaisance, et dans la distribution des bienfaits il est assez naturel de commencer par soi, parce qu'il est évident que nous sommes notre plus proche prochain : ainsi raisonnait Robert.

Lafrance, qui était aussi un raisonneur, ne voyant point rentrer son maître, avait dit : — Voilà deux jours que monsieur ne paraît pas. De deux choses l'une : ou il ne veut pas revenir, ou il ne le peut pas. S'il ne le veut pas, il est inutile que je l'attende; s'il ne le peut pas, je l'attendrais en vain. Il n'a point de parents, par conséquent pas d'héritiers, où est l'inconvénient que j'hérite?

D'après ce raisonnement, Lafrance produisit au maître de l'hôtel un ordre écrit de Robert qui lui enjoignait de déménager et d'aller le trouver je ne sais où. L'hôte ne connaissait pas l'écriture du jeune homme; le mois lui avait été payé d'avance; il pouvait louer l'appartement le lendemain, le jour même; on aime à doubler ses bénéfices, et où chacun trouve son compte il n'y a jamais d'opposition.

Lorsque Robert se présenta, l'hôte opposa son ordre à ses réclamations. Robert protesta qu'il n'avait pas écrit ce billet. L'hôte répondit que cela pouvait être; mais qu'il n'avait pas le don de deviner. Robert s'emporta, l'hôte lui tourna le dos.

Robert alla porter plainte chez M. le lieutenant général de police; non qu'il tînt beaucoup à ses pistoles, je vous l'ai déjà dit, mais parce qu'il ne voulait pas autoriser le vol par une insouciance condamnable. Le lieutenant de police lui promit d'ordonner des recherches, et il en ordonna; mais sa juridiction ne s'étendait pas au delà de la banlieue, et Lafrance était sorti de Paris. Robert, ruiné sans ressource, prit le seul parti qui lui restait : il adressa de très-belles choses à la vertu, et se jeta dans les bras de Rifflard.

Cet honnête homme faisait le bien sans ostentation, sans éclat, et son amitié était indépendante des coups de la fortune. Il reçut Robert avec satisfaction, avec cordialité. Il lui représenta avec douceur que si la vertu ne doit pas être soupçonneuse, la raison ne permet pas de prendre à son service un inconnu et de lui donner aveuglément sa confiance. Il ajouta que les vertus stériles sont de fausses vertus; que tout en mots elles ne sont qu'exagération et cachent un esprit de parti dont le vain masque n'impose pas longtemps au public; que la véritable vertu, silencieuse, tolérante et toujours active, se manifeste par des

actions utiles à la société, et qu'au sein d'un monde corrompu et trompeur, elle doit prendre la prudence pour base. Après cette courte mais utile leçon, il prit son ami par la main, et le présenta à madame de l'Oseraie.

Depuis sa tendre jeunesse, Rifflard avait eu du goût pour le mariage : c'est le vœu de la nature, qu'on ne trompe jamais impunément. La considération dont il jouissait depuis longtemps lui permettait de prétendre a un parti distingué ; mais il n'avait sérieusement pensé à se fixer que lorsqu'il put procurer à une femme une vie aisée et douce. Il n'entrait pas dans son plan de sacrifier à la fortune et à la beauté. Il connaissait les dangers de l'excessive opulence, dont le moindre effet est de dessécher le cœur. Il avait éprouvé l'empire de la beauté ; mais il savait combien cet empire est peu durable, combien il importe de trouver quelque chose de plus dans l'être avec qui on doit passer sa vie. Il avait cherché une demoiselle estimable, bonne, aimante, et ces qualités se trouvent rarement réunies. Il les avait enfin rencontrées dans une jeune personne qui, par hasard, était jolie, et il s'en était félicité. Elle avait une dot, et un accroissement d'aisance ne lui avait point paru un motif raisonnable d'exclusion. Il avait proposé sa main ; la jeune personne avait conçu de lui l'opinion qu'il avait d'elle : ils furent unis, et ils étaient heureux.

Madame de l'Oseraie reçut l'ami de son époux avec ces grâces affables, cette affectueuse politesse qui inspirent d'abord la confiance, et qui mettent l'infortune à son aise. La jeune dame apprit et les travers de Robert et les revers qui en avaient été la suite nécessaire. Elle le plaignit, et Robert remarqua avec plaisir que sa triste situation ne changeait rien à sa figure ouverte, ni à l'aménité de ses manières ; il crut même remarquer dans ses yeux la douce expression de la sensibilité. De l'Oseraie n'était pas tout à fait aussi traitable. Il ne laissait passer aucun événement sans faire quelques réflexions, sans en tirer pour l'avenir des conséquences, qui ne plaisaient pas trop à son ami, mais dont il ne pouvait se dissimuler la justesse. La raison, simple, franche, s'exprimait par la bouche du mari. L'affabilité de l'épouse tempérait ce qu'elle avait d'austère.

Madame de l'Oseraie était femme, elle joignait donc quelques faiblesses à beaucoup de qualités brillantes ou solides. Sa première réflexion fut qu'on ne s'habillait pas à la Havane comme à Paris ; qu'on avait du monde à dîner, et que si M. Robert pa-

raisait ainsi vêtu, il aurait un air original qui ne tournerait ni à son avantage, ni à celui des maîtres de la maison. De l'Oseraie n'attachait aucune importance à un habit, plus long ou plus court, plus ample ou plus étroit; mais il fut bien aise que sa femme l'engageât indirectement à faire une garde-robe à son ami. Sans doute il était le maître chez lui; il l'était à la manière des honnête gens, qui ne se permettent rien qui puisse déplaire à une femme raisonnable. Il applaudit aux dispositions de la sienne; il lui laissa aux yeux de Robert le mérite de ce premier bienfait. Il partit avec lui, et le ramena habillé comme un homme du meilleur goût et du meilleur ton.

Compatissante au malheur, madame de l'Oseraie, soumise à l'empire de la mode, avait encore un penchant un peu marqué pour la médisance : que de maris voudraient n'avoir que cela à reprocher à leurs femmes !

Lorsque le sien et son ami rentrèrent, les convives commençaient à s'assembler. La confiance, les attentions, les soins d'une femme ont quelque chose de plus attrayant, de plus délicat que ceux d'un homme, quel qu'il soit, et lorsque cette femme est jolie, le choix ne peut être douteux. Robert, sans s'interroger sur les motifs de la préférence, sans peut-être se douter qu'il préférât, se trouva, sans s'en apercevoir, placé à côté de madame de l'Oseraie. Comme il faut dire quelque chose à son voisin, qu'on ne se dissimule pas qu'on a de l'esprit, et qu'on n'est pas fâchée d'en persuader les autres, madame de l'Oseraie faisait connaître à Robert ceux qui arrivaient successivement.

Ses portraits offraient une bigarrure piquante. Toujours décente, elle indiquait seulement le trait malin, que Robert ne manquait jamais de saisir. Moi, qui n'ai pas dans l'esprit les grâces légères qui distinguent nos aimables Françaises, je mettrai ces originaux à nu : il vaut mieux être clair qu'insignifiant.

Ce médecin pense qu'une gravité affectée, un air important et de grands mots ne sont pas la science. Il a l'air, le ton, l'amabilité d'un homme du monde, et point de pratiques, parce que la multitude veut être trompée et que l'extérieur est tout pour elle : de là l'opulence des moines.

Cette dame conserve, à soixante ans, les prétentions de la jeunesse, les manières enfantines. Elle a épousé un jeune mousquetaire, sans fortune, et elle ne conçoit pas qu'il la néglige. Il reviendra quand il aura besoin d'argent; il lui jurera qu'il l'a-

dore; elle croira, elle payera, et il ira se moquer d'elle avec une nymphe d'opéra.

Cet évêque n'a jamais été dans son diocèse, il fait des madrigaux, il ne paye pas ses dettes, il vit publiquement avec une femme mariée, et il proteste en riant que cette conduite est tout évangélique parce que Jésus pardonna à la femme adultère.

Celui que vous voyez là-bas, qui ne cesse de parler de Fontenoi et de Lawfeldt, est devenu officier pour avoir conduit les intrigues amoureuses de son colonel; capitaine, pour avoir plu à la femme de son colonel; major, pour avoir plu à la fille de son colonel; et il en restera là probablement, parce qu'il n'est plus d'âge à plaire à personne.

Cette dame a été élevée dans une excellente pension, où on apprend tout, excepté l'art de conduire sa maison, elle a ruiné son mari; mais elle est jolie, elle a des talents, et elle soutient un grand train en procurant de grandes places.

Ce gros homme, qui rit aux éclats, a acquis une fortune immense, et il n'était pas sans inquiétude sur les moyens dont il s'est servi pour la gagner. Son directeur lui a conseillé de déshériter ses enfants, et de tester en faveur de l'Eglise. Il doit à ces mesures, très-chrétiennes, la tranquillité intérieure dont il jouit.

Ce petit groupe, morose et silencieux, est composé de femmes qui, par égard pour mon mari, ont consenti aujourd'hui à voir le soleil. Ces dames se couchent le matin, et se rassemblent le soir pour dire *passe, jeu, tout.*

Cet homme, ni grand, ni petit, ni beau, ni laid, ni bien ni mal fait, et qui paraît si content de lui, a tant parlé de ses bonnes fortunes, qu'il a persuadé qu'il en avait. Les femmes ne l'aiment pas; elles le prennent pour se mettre à la mode.

Ce joli garçon aime tant sa maîtresse, qu'il dédaigne de regarder une autre femme. Sa maîtresse l'aime tant, qu'elle est toujours pendue à son cou ou à sa bourse. Il sollicite une intendance pour rétablir ses affaires, et il l'obtiendra : une femme de chambre d'une grande princesse a des vues sur lui.

Ce gros papa, à l'air assuré, au ton tranchant, est un banqueroutier qui devrait être aux galères. Ses juges l'ont ménagé, parce qu'il a le secret d'une eau qui prévient les rides, ôte les rougeurs et conserve les dents : deux présidentes et trois duchesses se sont mêlées de son affaire.

Ce chanoine, au regard en dessous, est un égrillard, qui fait l'hypocrite et de mauvais sermons pour attraper un évêché. Il ne l'aura pas, parce qu'un hypocrite est ennuyeux et qu'on ne veut à la cour que des prélats aimables.

Celui-ci sort de la Bastille. Il y entra pour avoir trouvé mauvais qu'un grand seigneur voulût trop de bien à sa femme, et il en est sorti parce qu'une grande dame ne peut se passer de lui.

Cet homme est riche, il est plein de talents; il peint comme un ange ; il fait le portrait uniquement pour s'amuser, et personne ne l'emploie parce qu'il ne flatte point.

Ce vieillard a épousé une jeune personne, pauvre, belle, aimable, pleine de qualités. Depuis deux ans, elle rêve que la reconnaissance est de l'amour. Cet officier aux gardes lui prouvera très-incessamment qu'amour et reconnaissauce ne se ressemblent pas du tout.

Cette veuve si séduisante est une femme de qualité, dont l'orgueil est la passion dominante. Elle aime éperdument un jeune littérateur. Elle s'est faite sa maîtresse, de peur de succomber au désir de l'épouser.

Ce cardinal est un homme d'esprit qui prétend au génie, comme si cela se donnait ainsi que la barrette. Il vient d'être reçu à l'Académie, et il eût pu faire un bon ouvrage pendant le temps qu'il a perdu à régler le cérémonial de sa réception et à donner à rire aux oisifs de la capitale.

Ce cordon bleu veut se populariser. Il accueille tout le monde; il promet à tout le monde; il reconduit tout le monde; il oublie tout le monde dès qu'il a le dos tourné.

Cette femme passe sa vie au jeu. Etrangère à sa famille, on la trouve partout, hors chez elle. Elle perd; elle emprunte pour perdre encore. Elle désole un honnête homme de mari, qui paye, pour ne pas la déshonorer aux yeux de ses enfants.

Celui-là avait cent mille livres de rente. Il ne lui en reste que vingt; mais il possède les fleurs les plus rares. Il ne s'en soucie plus ; mais on visite son jardin, on admire et il se console.

Celui-ci a la livrée la plus élégante, les laquais les mieux tournés, les plus beaux attelages de Paris, et il va toujours à pied, pour ménager ses chevaux.

Considérez cette femme mélancolique, dont les regards semblent solliciter la bonté. Sa naissance est illustre, sa fortune

considérable, et on lui accorde à peine les froids égards de la simple politesse. Elle a oublié qu'il fallait vieillir; elle n'a rien acquis de ce qui supplée aux grâces de la jeunesse. Elle a multiplié ses jouissances; elle a eu beaucoup d'hommes, peu d'amants, et il ne lui reste pas un ami.

— Mais savez-vous, madame, dit enfin Robert, que dans cette foule de convives il y a tout au plus trois personnes qu'on puisse voir et dont on ose avouer la connaissance? — Je le sais, monsieur; mais l'homme le plus estimable est esclave de ce qui l'entoure. — Ah! madame, la vertu... — Ne vous échauffez pas, monsieur, et écoutez-moi. Lorsqu'un homme joint à de l'aisance une certaine considération, il est recherché par des gens qu'il n'estime pas, qu'il n'aime pas, mais qu'il ne saurait éconduire, et qui se flattent de cacher, sous sa réputation, les taches dont ils sont couverts. — On rompt avec eux, madame, on rompt ouvertement. La vertu... — Pensez donc, monsieur, que si aucun de ceux que vous voyez ici ne peut être utile, il n'en est pas un qui ne puisse nuire. — Hé! madame, transige-t-on avec sa conscience? — Dans le grand monde, oui, monsieur. Il est souvent dangereux de paraître valoir mieux que tel autre. Au reste, rassurez-vous; cette réunion qui vous blesse a lieu tout au plus quatre fois par an. Le reste du temps est consacré à des amis vrais, qui ne sont jamais invités à ces dîners-ci, parce qu'ils y seraient déplacés. — Je ne vois, et j'en suis bien fâché, madame, je ne vois dans ce que vous faites que les ménagements de la faiblesse pour le vice, que devrait écraser un homme tel que Rifflard.

— N'écrasons personne, monsieur, soyons indulgents, parce que nous avons aussi besoin d'indulgence; sacrifions même aux préjugés reçus : Cicéron fut augure et vous valait bien.

— Mon vertueux ami, dit le lendemain M. de l'Oseraie à Robert, je te garderais volontiers chez moi; mon aisance est telle que tu ne me serais pas à charge; mais à ton âge on est propre à tout, et je te verrais avec peine renoncer à tes avantages. Voyons, que vas-tu faire? — Je sens bien qu'il faut travailler... Oui, j'ai envie de me livrer à quelque occupation douce, afin d'avoir tous les jours quelques heures à donner à la méditation; lucrative, afin de pouvoir faire quelque bien. — J'entends; tu voudrais une place qui rapportât beaucoup et qui ne t'obligeât à rien. — Ce n'est pas là précisément ce que je dis. — C'est ce que tu penses. Mon ami, je ne vois pas la nécessité

de la méditation, et avant que de penser à faire du bien, il faut tacher de se procurer le nécessaire Laisse là tes vertus oisives, contemplatives, spéculatives ; oppose à l'aversion naturelle que tu as pour le travail la raison, plus solide que des mots et surtout plus utile. Fais disparaître la sècheresse des devoirs en t'en imposant qui te conviennent. On est toujours porté pour quelque chose, et on fait toujours bien ce qu'on fait avec goût. Veux-tu servir?

Robert réfléchit un moment... — Mon ami, j'ai été soldat. Toute la différence que j'ai remarquée de moi à mes officiers, n'existe que dans le plus ou le moins de considération, dans une solde plus ou moins forte, et ces niaiseries-là... — Tu appelles niaiseries l'estime publique, et les dons de la fortune? — Combien, dans ce public, y a-t-il d'individus dont l'estime soit précieuse, et combien de soldats, sur cent mille, parviennent à un grade distingué? Qu'est-ce, en dernière analyse, que la profession militaire? Un métier où on s'engage à se faire tuer pour gagner sa vie. — Allons, je vois bien que tu n'es pas un amant de la gloire. Préfères-tu le commerce?

— Oh ! le commerce ! qu'est-il aujourd'hui que l'art de se tromper mutuellement? Le plus adroit dépouille le moins rusé, et est dépouillé par un autre, qui le sera à son tour. Quelle vie que celle d'un homme exclusivement occupé d'argent ; dont toutes les vues n'embrassent qu'un gain sordide ; qui en rêve la nuit, après en avoir parlé le jour ; qui, se targuant du vain honneur d'enrichir sa patrie, est le jouet de la bonne ou mauvaise conduite de ses commis, de ses facteurs, de l'inconstance des vents et de la mer, des caprices des acheteurs, des piéges des fripons ?... — Tu ne présentes pas le commerce du beau côté. Passons à autre chose. Que penses-tu du barreau ?

— Le barreau, mon ami, n'est qu'une arène où l'innocence est toujours aux prises avec la mauvaise foi. Des lois obscures, et souvent contradictoires ; des formes compliquées, des écritures barbares et inintelligibles ; nulle ressource pour l'éloquence, aussi point d'espoir à la célébrité ; mais des frais, des frais, et toujours des frais... Rétablis ce barreau de la Grèce et de Rome, où l'orateur discutait les grands intérêts de la patrie, attaquait ou défendait les rois, je monte à la tribune, et mon génie, échauffé par de grands objets, me range sur la ligne des Démosthène et des Cicéron. — J'en doute, mon ami, mais comme il s'agit de Paris, et non de Rome, que tu ne veux pas

plaider ici, que tu dédaignes le commerce, et que tu fais peu de cas d'une croix de Saint-Louis, je ne vois pour toi qu'un parti à prendre, c'est d'entrer au séminaire.

— De grâce, dispense-moi de te rendre compte des raisons qui m'éloignent de l'état ecclésiastique. Je suis persuadé que tu les sens comme moi. — Il est clair que monsieur ne veut rien faire du tout ; que les secours que je destinais à son avancement n'alimenteront que son indolence ; qu'il passera sa vie le mot vertu à la bouche, et qu'il mourra sans l'avoir compris. Malheureux ! ta fausse vertu ne se révolte-t-elle pas à l'idée de recevoir sans cesse, lorsque tu peux devoir tout à ton activité? D'ailleurs, ne suis-je pas mortel, et penses-tu que mes héritiers te verraient du même œil que moi ? Qu'as tu fait pour aucun de tes semblables ? A qui oserais-tu demander? de qui pourrais-tu même espérer quelque chose ? De l'Oseraie rassemble ses domestiques : — Monsieur est ici chez lui. Qu'il demande, qu'il ordonne, et qu'on lui obéisse comme à moi. Il sort sans daigner jeter un regard sur Robert.

Celui-ci est resté au milieu de cinq ou six valets, qui attendent ses ordres. Il est embarrassé, humilié de cet excès de générosité, et bientôt il n'y voit que la plus amère des ironies. Il tremble de perdre sans retour l'affection de Rifflard; il sent alors que loin de pouvoir choisir un état, il ne pourra pas même exercer le métier le plus vil. Il s'avoue à lui-même que cette vertu dont il se pare n'est qu'une suggestion de l'orgueil, qui veut toujours dominer, et à qui tous les moyens conviennent. Il se retire interdit, confus ; il va trouver son ami. Il balbutie, il s'accuse, il se repent, il promet. Le front de Rifflard redevient serein, le sourire reparaît sur ses lèvres ; ses bras s'ouvrent, Robert s'y précipite.

— Assieds-toi, mon ami, et raisonnons. Je sens et j'avoue de bonne foi à mon tour, qu'aucun des partis que je t'ai proposés ne te convient encore. J'ai voulu te lancer sur le théâtre du monde avant que tu fusses sûr de toi, et une faute commise sur cette scène élevée influe sur le sort de toute la vie. Il faut, peu à peu, te ployer au travail, te soumettre à des épreuves obscures, pouvoir cacher dans les ténèbres les fautes que tu commettras infailliblement. — Je n'en ferai pas, j'y suis déterminé. — Je le désire, et ne le crois pas. Je réfléchirai à ce que tu peux faire. Je te placerai convenablement, et je te pousserai en proportion de ton application et du développement de tes moyens.

— Mon application... oui... tu peux y compter... Hé! mais... pourquoi pas?... cette tentative... tu dois l'approuver. Si elle réussit, je cesse d'abuser de tes bontés; je pourrai même te rembourser ce que tu m'as avancé en différentes circonstances; te prêter cinquante mille francs, cent mille francs, s'ils te manquent pour compléter le prix d'un vaste domaine. Moi, je vis de peu, je m'établis dans ton château, je veille sur tout; je dirige l'exploitation des terres; je perfectionne la culture. J'obtiens des moissons plus abondantes, des fruits plus beaux, plus savoureux. J'élève des plantes exotiques, j'en utilise d'indigènes négligées jusqu'ici. Je fais des toiles de fil d'ortie et du sucre de betterave. J'établis des verreries, des moulins à huile, à farine et à tan. Je fabrique des cuirs anglais. J'expédie des pacotilles de souliers pour les colonies... — Tu te ruines et moi aussi. Cependant, comme il peut y avoir quelque chose d'exécutable dans les plus bizarres rêveries, je voudrais savoir comment, sans avoir un sou, tu me prêterais cent mille francs, dont je n'ai pas besoin, mais qui sagement placés t'assureraient une existence. — Rien de si facile. On ne craint pas, à Paris, un homme qui est à Londres. Il écrit, on répond bien ou mal, et les choses restent dans leur premier état; mais quand on se présente en personne, qu'on parle, qu'on menace, on intimide facilement un fripon, déjà aux prises avec sa conscience. — La conscience d'un fripon ressemble à ta vertu : il en parle beaucoup et ne l'écoute jamais. Sachons pourtant quel est ce fripon. — Parbleu, c'est mon beau-père. — Ah! ah!... en effet, cette tentative n'a rien de ridicule, elle peut même réussir. Que risque-t-on, d'ailleurs, d'essayer?

Robert enchanté d'avoir une fois enfin obtenu l'approbation de son ami, voulait à l'instant même courir chez son beau-père. Il arrangeait son discours; il se répondait, il répondait au beau-père, et à la fin d'un dialogue assez décousu, le propriétaire, vaincu, désarmé, se désaisissait de ses titres, et Robert sautait, et il pensait qu'avec douze mille livres de rente on n'a pas besoin de travailler. Donc il ne travaillerait pas. *Vanitas vanitatum!*

De l'Oseraie tempéra cette belle ardeur par des raisonnements très-sages. Il fit observer qu'on restitue à Londres, à Pétersbourg, à Pékin, quand on a envie de rendre; que la lettre du beau-père prouvait l'envie très-prononcée de garder; qu'on ne pouvait le traduire devant les tribunaux sans faire un éclat; que la pu-

blicité même de l'affaire l'obligerait à la soutenir, et qu'il la gagnerait infailliblement, si le certificat du capitaine qui attestait la mort de Robert était en règle ; qu'il fallait donc ne rien précipiter, et qu'enfin les seuls moyens qu'on pût employer, étaient la douceur, la finesse, des insinuations propres à persuader. M. de l'Oseraie avait son petit amour-propre comme un autre : il se réserva le rôle principal, et se chargea d'agir quand il en serait temps.

D'après ces réflexions, il fut convenu qu'on s'informerait d'abord des goûts, des habitudes, de la passion dominante de M. Dupont, et qu'on l'attaquerait ensuite par le côté faible. Or, comme Robert n'avait rien à faire, il fut chargé des informations, après avoir solennellement promis de ne se permettre aucune démarche directe envers son beau-père.

Voilà notre homme en campagne. Alors, comme aujourd'hui, rien n'était plus facile que de trouver l'adresse d'un homme en place. L'Almanach royal était déjà la ressource commune. Robert sut donc au bout d'une demi-heure que M. Dupont demeurait rue Saint-Louis, au Marais, numéro... je ne me rappelle pas positivement lequel.

C'est quelque chose que d'avoir trouvé la demeure du beau-père. Mais comment s'instruire, au milieu d'une rue, de ses goûts, de ses habitudes, de sa passion dominante? Peut-on arrêter les passants pour leur faire crûment des questions sur un individu que peut-être ils ne connaissent pas, et de quelle manière s'y prendre pour lier naturellement une conversation avec quelqu'un du quartier? Robert, sans être très-fin, trouva aussitôt un expédient fort simple : il entra dans un café en face du logis de M. Dupont.

Il pensait qu'une limonadière, clouée à son ennuyeux comptoir, ne doit pas être fâchée de causer un peu ; qu'elle doit même être bien aise de causer avec un joli garçon ; et qu'elle doit surtout être enchantée de médire de ses voisins. Cette limonadière était jolie ; elle paraissait vive et coquette. En flattant sa vanité, Robert pouvait captiver sa confiance ; par la suite peut-être il pourrait davantage, et le besoin de la petite femme commençait à se renouveler avec une vivacité que la vertu du jeune homme se gardait bien d'avouer, mais qu'elle ne pensait pas à réprimer.

En prenant sa tasse de café, sur le coin même du comptoir, Robert commença, selon l'usage, par parler de la pluie et du

beau temps. Il loua la beauté de la rue et des édifices, la salubrité de l'air, et passant à des choses plus directes, il attribua au choix heureux du domicile la fraîcheur et les grâces, qu'on ne pouvait voir sans désirer de les revoir encore; il parla de la main charmante qui avait touché les six morceaux de sucre qu'il savourait en ce moment; des formes célestes qui devaient être plus douces encore, et qu'il ne faisait que soupçonner. Ce qui n'était que lieux communs, rue Saint-Dominique, avait le mérite de la nouveauté, rue Saint-Louis. Une limonadière du Marais ne pouvait tenir à tant de jolies choses. Celle-ci souriait, en regardant Robert, qui s'exprimait avec le feu du désir, et vous savez, mesdames, ce que le désir ajoute à la beauté.

Robert devenait toujours plus intéressant, et le fripon s'en apercevait à merveille. Cependant la perspective de douze mille livres de rente, aussi puissante que les appas de la limonadière, l'empêchait de trop s'écarter de son but. Il témoigna son regret de ce qu'une femme charmante fût obligée de sacrifier au soin de sa santé tous les agréments de la vie. Dans le faubourg Saint-Germain, dans le quartier du Palais-Royal, elle eût reçu les hommages des hommes les plus aimables et les plus distingués, qui tous eussent brigué avec ardeur une préférence que la sagesse n'accorde sans doute à personne; mais femme jolie est toujours flattée de plaire, même à celui qu'elle ne veut pas aimer. Ici la limonadière rit d'un petit air pincé : les femmes du Marais étaient prudes alors, et ce n'était pas dans un café que celle-ci pouvait témoigner à Robert tout le plaisir qu'elle avait à l'entendre.

— Ici, au contraire, continua le jeune homme, madame ne doit voir que des gens tristes, maussades, vieux, incapables de l'apprécier. — Plus bas, monsieur, plus bas; voilà, à deux pas de vous, trois habitués qui sont précisément ce que vous dites, et si je ne tiens pas à eux, je suis attachée à mes intérêts. La réponse était un peu lourde. Elle était du Marais; mais prononcée par une jolie bouche, elle devenait passable.

Vous prévoyez que Robert ne manqua pas de s'informer qui étaient ces messieurs. Il sut aussitôt leur nom, leur profession, l'état de leur fortune, leurs ridicules et leurs défauts. Passant de l'intérieur à la rue, l'entretien tomba naturellement sur les locataires de la maison en face. Aucun ne fut épargné, et le tour de M. Dupont vint, sans que Robert fût obligé à la moindre question sur son compte. Les femmes sont bonnes, tendres,

compatissantes ; mais elles s'arrêtent difficilement quand elles sont en train de médire.

M. Dupont avait arrondi ses affaires par un très-bon mariage ; tout le monde savait cela. Il avait peu regretté sa femme, quoiqu'il lui eût fait de superbes obsèques, qu'il eût porté rigoureusement son deuil d'un an, et qu'il eût passablement joué la douleur ; mais, du vivant de la défunte, il s'amusait en secret de mademoiselle Désirée, petite lingère âgée de dix-huit ans, qui demeurait alors rue du Chaume, et qui maintenant demeure chez lui. Cela est plus commode, et puis un homme seul ne peut se passer d'une gouvernante. On trouve partout chez eux des prie-Dieu et des christs du bois le plus simple ; mais les lits sont excellents, et les ottomanes de la commodité la plus recherchée. Dans l'antichambre, et bien en vue, sont la Bible de Royaumont, le Bréviaire de Paris, l'Imitation de Jésus, proprement cartonnés ; mais dans la chambre à coucher, derrière un petit rideau de taffetas vert, sont Angola, le Cousin de Mahomet, les Bijoux indiscrets, dorés sur tranche et reliés en maroquin. M. Dupont et mademoiselle Désirée vont tous les jours à la messe. La demoiselle marche les yeux baissés, jamais elle n'a envisagé un homme : mais pendant quatre ans de suite, elle s'est absentée pendant trois mois pour aller voir son père en Picardie, et elle s'est constamment arrêtée rue Saint-Denis, chez madame Corju, sage-femme très-discrète, comme vous le voyez. M. Dupont est un parfait honnête homme ; il est charitable. Il rassemble tous les vendredis à sa porte douze pauvres, qui reçoivent chacun un sou et un pain d'une livre. Il a donné un magnifique devant d'autel à sa paroisse ; mais il n'y a pas un an que tous les voisins ont couru sous ses fenêtres, attirés par le tapage que faisait chez lui un marin, qui le traitait d'hypocrite et de fripon. — Qu'a répondu M. Dupont ? demanda vivement Robert. — Pas le mot ; mais un instant après, l'officier est sorti portant un gros sac sur le bras, et murmurant entre ses dents : — Les marins de Lorient ne se mènent point par le nez, et je lui ai fait voir de quel bois se chauffe le capitaine du *Voltigeur*. Vous sentez, monsieur, qu'on n'oublie pas de semblables expressions, parce qu'elles peuvent conduire à quelque nouvelle découverte, toujours amusante pour quelqu'un qui passe ordinairement la journée à dire : *Servez chaud*. — Et qu'avez-vous découvert de plus ? — Oh ! mon Dieu, rien du tout.

L'objet de Robert se trouvait rempli, puisque la dame ne

pouvait lui donner de détails plus positifs. Cependant on ne quitte pas une femme qui produit quelque impression sans désirer savoir précisément où on en est avec elle. Robert, riant, soupirant, parlant raison, amour, folie, apprit que le mari était garde de la ville, et ne rentrait chez lui qu'assez tard, ce qui voulait dire, en ce temps-là, que madame pouvait disposer de quelques instants de la journée. Ce mari était froid, sans prévenances, sans égards, et on sait à quoi pense femme piquée, et qui se plaint. On parla enfin d'une voisine, très-curieuse, très-médisante, qui logeait sur le même carré. Cela signifiait, qu'avec certaines précautions, on pourrait se décider à causer de très-près avec le beau jeune homme.

On lui demanda, avec une indifférence affectée, s'il reviendrait le lendemain. On le retint, quoiqu'on n'eût plus rien à lui dire. On le suivit de l'œil lorsqu'il se retira. Robert, plein d'espoir et d'impatience, reporta cependant toutes ses idées sur ses douze mille livres de rente, et puisque de l'Oseraie n'avait pas besoin du capital, il ne restait aucun inconvénient à régler à l'instant même l'emploi du revenu : c'est ce que fit Robert, en longeant la rue Saint-Louis.

D'abord un joli logement, dans cette rue même, où il recevra sa limonadière, sans craindre la voisine curieuse et médisante. Ensuite, des loisirs, beaucoup de loisirs ; un peu de lecture, cela procure quelquefois une heure de sommeil dans la journée. Un dîner délicat, pris tantôt chez un traiteur, et tantôt chez un autre. De la promenade, pour la santé ; des spectacles, pour s'égayer un peu. Des nuits très-longues, et toujours une indépendance absolue, continuelle. Plus tard, une union légitime avec une jeune personne, douce, sage, aimante. Pas trop d'esprit, cela tourmente un mari. Pas trop jolie, on sait où cela mène. Un enfant ou deux, quelques amis à leur aise, et enfin une vieillesse douce, insensible dans son cours...

— Oui, disait Robert, voilà l'état le plus agréable, le seul qui me convienne, et qu'on ne peut comparer à aucun de ceux que m'a proposés Rifflard.

Hé !... mais... je ne vois rien dans tout cela qui tourne au profit de la société, et la vertu dont je ne parle plus, mais que j'écoute toujours, me crie sans cesse : Soyez utile à vos semblables. Mais si je suis né sans activité, incapable d'application ; si un penchant invincible me porte à l'oisiveté, à la mollesse, est-ce à moi, ou à la nature que la société doit s'en prendre de

mon inutilité? Dépend-il de moi de changer mon être? Ai-je plus d'empire sur mon moral que sur mon physique?... Que dis-je? je suis utile, vraiment utile. Je fais vivre perruquier, chapelier, lingère, tailleur, bonnetier, cordonnier. Je ne fais plus un pas sans verser plus ou moins dans une main indigente. Que je suis simple, moi! je me faisais des reproches, et je suis un bienfaiteur de l'humanité.

— C'est fort bien... mais la petite limonadière?... Elle est liée par un nœud respectable. Y porter atteinte est un crime. Y penser seulement est une faute. Non, je ne me rendrai pas coupable d'une telle abomination. Cependant, voyons un peu, réfléchissons. Le mari, sans tendresse, sans attentions, a froissé le cœur de sa femme; il l'a aliéné sans retour; il est donc coupable des excès auxquels elle peut se porter... Oui, il est coupable, la chose est démontrée; mais est-ce à moi à le punir? Non, non, jamais.

Il me semble pourtant que la jeune femme est déterminée. Que deviendra-t-elle, si je l'abandonne à son cœur, à son imagination délirante? Elle se jettera dans les bras du premier homme qui lui ouvrira les siens. Elle oubliera tous ses devoirs, elle négligera sa maison. Trompée, trahie par son amant, elle cherchera l'oubli de ses disgrâces dans les trompeuses douceurs d'un nouvel engagement. Elle arrivera, de chute en chute, à la misère, à l'infamie, à l'abandon, à une vieillesse anticipée et douloureuse... Non, non, je n'y puis consentir. Sacrifions quelque chose à la nécessité. Que le mystère et le respect des bienséances couvrent une intrigue qui devient indispensable; que la jeune femme puise au sein du plaisir même de nouvelles forces pour résister aux mépris de son époux, pour lui continuer ses égards, pour conserver aux yeux d'un monde malin le masque de la décence... C'en est fait, je suis décidé. Je sauve une imprudente des écueils qui l'environnent, je lui conserve l'estime générale : je suis réellement vertueux.

Hé, pourquoi différer l'exécution de ces projets, dont je n'ai qu'à m'applaudir? Pourquoi m'abandonner à la lenteur, aux froides conceptions de Rifflard? Sans doute il compte sur l'ascendant que lui donneront, dans cette affaire, sa réputation et son crédit connu sur l'esprit du ministre; mais ai-je besoin de ces avantages, lorsque j'ai à ma disposition les moyens les plus puissants! Faut-il un nom pour faire trembler un coupable, à qui on rappelle l'histoire de toute sa vie, et n'est-il pas temps de prou-

ver enfin à Rifflard que je puis, par moi même, et sans l'intervention de personne, entreprendre et réussir? D'ailleurs, remettre au lendemain le salut d'une femme estimable, le bien-être d'honnêtes artisans, et les jouissances que m'assurent tant de bonnes œuvres, ne serait-ce pas être également injuste envers les autres et envers moi ? Je cours chez M. Dupont.

Plein de ces beaux projets et des plus douces espérances, Robert arriva, sonna, et mademoiselle Désirée vint ouvrir, les yeux baissés, selon la coutume; mais fixés d'une façon assez particulière. Au reste, quand on ne regarde pas un homme en face, il faut le regarder ailleurs, afin de pouvoir dire avec connaissance de cause : Que veut monsieur ? — Je veux, répondit Robert, parler à M. Dupont. — Monsieur ne reçoit pas en ce moment. Son potage est servi, il dit son *bénédicité*, il va se mettre à table, et vous sentez... — Il va se mettre à table ? tant mieux. Je m'y mettrai avec lui. J'ai quelques droits à son potage — Mais, permettez, monsieur... — Eh, parbleu, mademoiselle, permettez vous-même... Robert veut passer sous un bras droit, il est arrêté par un bras gauche. Il saisit une main, qu'on retire avec précipitation et que, sans lever les yeux, on lui applique juste au milieu de la figure. Il ne peut se déterminer à faire usage de ses forces. Il saute par-ci, il saute par-là ; mademoiselle Désirée semble se multiplier. Elle est partout, et barre constamment le passage. Robert trouve inopinément un moyen sûr de faire reculer une béate. Il baise les joues fraîches et rebondies de Désirée, et pendant qu'elle s'essuie, à cinq ou six reprises, avec le coin d'un tablier bien blanc, il a traversé l'antichambre, il a roulé un fauteuil près de la table, il s'est assis en face de M. Dupont, qui le regarde avec des yeux où se peignent la surprise et l'indignation. Robert a la tête montée; il est disposé à ne pas reculer, quoi qu'il arrive.

— Permettez, monsieur, que je vous serve la croûte-au-pot. — Mais ce jeune homme a la tête dérangée... Mademoiselle Désirée ! — Ces légumes paraissent excellents. — Mademoiselle Désirée ! — Quelques brins de céleri, monsieur Dupont; vous ne vous en trouverez pas mal. — Mademoiselle Désirée ! — Un moment, monsieur, un moment. Je lave avec de l'eau fraîche la trace... — Des baisers que j'ai imprimés sur sa jolie figure. Ce potage est excellent, monsieur Dupont ! — Sortez, insolent, sortez, ou par la corbleu !... — De la colère, monsieur Dupont? ah ! vous oubliez votre rôle ; vous compromettez votre réputa-

tion. — Je suis hors de moi, je ne me possède plus... Désirée, appelez la garde. — Qu'elle n'en fasse rien, monsieur. Les éclaircissements ne seraient pas en votre faveur. — Qui diable êtes-vous donc ? — Je suis Robert.

A ce nom, le beau-père, stupéfait, alarmé, se renverse dans le fond de son fauteuil. Ce nom, prononcé d'un ton haut et ferme, est un talisman qui agit egalement sur mademoiselle Désirée. Elle accourt, sa serviette mouillée à la main. Incertaine, troublee, elle regarde alternativement son maître et Robert. Ses yeux, qu'elle levait sans doute pour la première fois, disaient clairement au jeune homme : Si vous n'êtes pas un imposteur, il faudra bien se rendre à l'évidence. Je n'aurais donc plus de maître; à moins que vous ne vouliez être le mien, et vous le serez, n'est-il pas vrai, beau garçon ? Vous n'abandonnerez pas une fille majeure, il est vrai, mais bonne encore à quelque chose. M. Dupont, la bouche ouverte, les yeux fixés aussi sur Robert, méditait profondément sur les moyens de se tirer de ce mauvais pas. Le jeune homme jouissait de l'embarras de l'un et de l'autre, et en augurait des merveilles.

— Je vous ai déjà dit qui je suis, monsieur, et je ne pense pas que vous prétendiez me disputer un héritage... — Pardonnez-moi, monsieur, je vous le disputerai. — Vous en jouissez contre toutes les lois. — J'en jouis selon les formes. — Je vous traduirai devant les tribunaux. — Je m'y présenterai, monsieur. — Je vous y confondrai, monsieur. — C'est ce que nous verrons, monsieur. — Vous le prenez sur un ton bien haut, monsieur ! — C'est celui qui convient à un homme comme moi, monsieur ! — Un homme comme vous, monsieur, a beaucoup de ménagements à garder. Votre piété presente au public des *crucifix* et des livres d'édification ; mais cette fille est votre divinité, et derrière ce petit rideau vert sont des brochures très-lestes, dans lesquelles vous faites la méditation quand vous êtes enfermés tête-a-tête... Les voilà, les voyez-vous ?... Les Bijoux indiscrets... et cette ode, cette ode fameuse qui ferma à son auteur les portes de l'Académie... Homme moral, vous avez sans cesse le précepte et la censure à la bouche ; mais quatre fois la complice de vos désordres a été cacher sa honte chez une sage-femme de la rue Saint-Denis. Homme charitable, vous donnez régulièrement aux pauvres ; mais vous dépouillez l'héritier légitime. Homme probe, vous fabriquez des *faux ;* vous êtes en relation avec des coquins; vous descendez à leur niveau ; vous vous querellez

avec eux. Croyez-vous qu'on ignore votre dernière scène avec le capitaine du *Voltigeur?* Vous flattez-vous qu'on ne le trouvera point à Lorient, et qu'on ne vous convaincra point l'un et l'autre? Par respect pour la mémoire de ma mère, je consens à ne pas vous déshonorer, mais je ne vous donne qu'un moment pour faire un retour sur vous-même, pour rétablir l'orphelin dans ses droits, pour effacer, par un grand acte d'équité, les infamies dont votre vie est couverte.

Si M. Dupont eût été au courant des aventures de Robert, il aurait pu, sur bien des articles, répondre avec avantage. Il ne savait rien, sinon que le beau-fils pouvait être vivant, qu'il était possible qu'ils fussent en présence, et tel est l'ascendant de cette malheureuse conscience, que le voleur ne sut trop que dire au volé. Dupont laissait pérorer Robert. Celui-ci, mû par son intérêt, entraîné par la justice de sa cause, joignit bientôt la force de l'éloquence à la solidité des raisonnements. Enchanté de lui-même, il s'abandonnait aux plus beaux mouvements oratoires; il entrevoyait le moment où Dupont allait se rendre, et il ne s'apercevait pas de l'absence de la petite dévote.

Outrée des vérités que Robert lui avait dites en face, convaincue de n'avoir rien à espérer de lui, elle était sortie avec l'intention de frapper un coup qui sauvât la fortune bien ou mal acquise de son maître, son existence, à elle, et qui repoussât victorieusement les atteintes portées à la réputation de tous deux.

Elle rentra suivie d'une escouade du guet, qui arrêta Robert au milieu de sa péroraison. M. Dupont reprit courage ; et Désirée, le mouchoir à la main, essuyant des larmes qui ne coulaient pas, prit la parole à son tour. Robert était un inconnu, un vagabond qui s'était introduit chez elle avec violence ; qui avait débuté par des propositions insolentes ; qui avait passé aux injures, à l'outrage ; qui, constamment repoussé, avait hautement juré de se venger ; avait commencé envers M. Dupont par les accusations les plus absurdes, et, pendant le tumulte inséparable d'une scène de cette espèce, avait furtivement jeté, derrière un rideau, des livres, dangereux sans doute. — Je l'ai vu, monsieur le sergent, je l'ai vu jeter ces livres... Les voici. Lisez, par grâce, lisez les titres... ce sont peut-être des ouvrages contre madame de Pompadour.

Robert, étourdi qu'on tournât contre lui les armes dont il comptait se servir avec avantage, ne trouvait plus un mot. Dupont, fort de sa faiblesse, soutint vivement, ainsi que Rifflard l'a-

vait prévu, une affaire qu'il ne voulait pas étouffer. Il joignit ses clameurs à celles de sa gouvernante. Le sergent, qui n'était pas homme à connaître un livre par le titre, qui n'interprétait jamais favorablement le silence d'un accusé, crut avoir trouvé une édition de la vie privée de la marquise. Il jugea sa fortune faite. Il se hâta de saisir la bibliothèque galante et Robert. Il donna le Sopha à un soldat, le Cousin de Mahomet à un autre, laissa le surplus à la garde de M. Dupont, mit Robert au milieu de l'escouade, et invita M. Dupont à le suivre chez le commissaire du quartier.

Robert effrayé de la tournure que prenaient les choses recouvra subitement la parole. Il voulut s'expliquer, on lui ordonna de se taire. Il insista, on lui ordonna de marcher. Il résista, on le bourra.

On arrive chez le commissaire. M. Dupont dresse sa plainte, et Désirée, les yeux toujours baissés, se porte aussi accusatrice. Les livres mêmes, qu'exhibent messieurs du guet, déposent contre Robert. Il crie, il tempête, il pleure, il proteste qu'il est le fils de madame Dupont; on ne l'écoute pas. Sa tête se brouille, il ne sait plus ce qu'il dit, et le commissaire lui tourne le dos. La réputation de l'accusateur, sa consistance dans le monde, son ton d'assurance, déterminent l'opinion du magistrat; il ne balance plus que sur le choix de la prison. Dupont interprète autrement son indécision et veut se délivrer enfin d'un adversaire redoutable. Il représente d'un ton mielleux qu'un jeune homme capable à cet âge d'un plan de scélératesse aussi profondément conçu, et suivi avec autant d'impudence, est une peste publique que la société doit rejeter pour jamais de son sein. Il proteste au commissaire que son intérêt personnel n'entre pour rien dans ses observations, car il lui sera facile d'empêcher à l'avenir cet escroc de violer son domicile, et il est loin de craindre d'impuissantes clameurs. Pour prouver qu'elle doit être sa sécurité, il tire d'un petit portefeuille de taffetas piqué une pièce qu'on ne lui demandait pas : c'est le procès-verbal du capitaine du *Voltigeur*. — Vous voyez, monsieur, que le jeune Robert s'est embarqué à Lorient le 15 mai 1735; qu'il est mort le 2 juin à la hauteur des Açores. Cet écrit a été légalisé le 12 janvier de l'année suivante par le juge de Lorient; ainsi je suis en règle, parfaitement en règle. — Ce n'est pas à moi, monsieur, que vous devez la communication de ce titre. Il me suffit de savoir que vous êtes domicilié, connu. Vous avancez des faits, dont quel-

ques-uns sont attestés par les gens du guet; vous avez signé votre plainte, je peux sévir contre un homme sans aveu, dont le trouble prouve assez la culpabilité. Sergent, prenez cet ordre et mettez le à exécution !

Le commissaire fait passer Dupont et Désirée dans son salon; il ferme la porte de son cabinet, il laisse Robert au milieu des gens qui n'entendent rien à ce qu'il leur débite, et qui, fatigués de ses plaintes et de ses grandes phrases, l'emportent pour en finir, le mettent dans un fiacre le conduisent à Bicêtre, et reviennent à pied en regardant si quelque poule ne s'est pas trop écartée du toit hospitalier.

On coupe les beaux cheveux de Robert; on lui prend, et on inscrit sur un registre quatre à cinq louis qu'il a dans sa poche; on le déshabille, on le couvre des livrées de l'infamie, on le jette dans un cachot.

La vertu, selon lui, l'avait conduit à Charenton, et elle le logeait à Bicêtre; car enfin, sans le désir très-louable de répandre l'or et de sauver une jeune femme des séductions du siècle, il serait libre, tranquille chez son ami. Il essaya de se consoler en se rappelant que le sort de la vertu est d'être persécutée, et que Socrate but la ciguë. — Mais, ajoutait-il, Socrate mourut doucement, promptement, et je suis condamné à un long supplice. Pourquoi me traiter plus durement que Socrate, moi qui certainement ne le vaux pas? Je suis las de souffrir pour la vertu, et je vais prier Rifflard de me tirer d'ici, dussé-je faire aveuglément ce qu'il me prescrira et renoncer à avoir une idée à moi.

Il fait appeler un chef de la maison. Il demande du papier et de l'encre. — Pourquoi faire? lui dit-on d'un ton brusque. — Pour écrire... — A qui? — A monsieur de l'Oseraie. — Quoi? — Que je subis une injustice affreuse et que j'implore son secours. — M. de l'Oseraie ne peut ni connaître un drôle de ton espèce, ni prendre à lui le moindre intérêt. Et pan, le guichet de la porte se ferme sur le nez de Robert. Il gagne tristement un coin, où on a jeté quelques poignées de paille. Il se jette dessus, le cœur brisé, la poitrine gonflée. Il cherche le sommeil ou des larmes : il ne trouve que le désespoir.

Il était minuit. De l'Oseraie s'entretenait paisiblement avec sa femme, en attendant son ami. Une heure sonne, de l'Oseraie s'inquiète; la nuit s'écoule; il s'agite, il se tourmente, il se promène à grands pas dans sa chambre. Le jour renaît, et il n'a pas fermé l'œil.

Il attend avec la dernière impatience l'heure à laquelle on peut décemment se présenter. Il se fait habiller, il monte en carrosse, il descend chez le lieutenant de police.

Il ne pouvait avoir qu'un but, d'obtenir qu'on prît des informations qui levassent le voile qui couvrait la destinée de Robert. Quel fut son étonnement, lorsqu'il apprit la détention du jeune homme et les circonstances qui l'avaient amenée ! Outré de son imprudence, du mépris de ses conseils, de la violation de sa parole, il fut tenté un moment de l'abandonner à son sort ; mais laisser écraser l'innocence, permettre par une coupable inaction le triomphe du crime, c'est ce que Rifflard ne peut faire, ce qu'il ne peut même penser. Il revint promptement à ses idées généreuses, et aussi circonspect que son ami l'était peu, il jugea qu'avant de s'ouvrir à personne sur le fond de cette affaire, il fallait qu'il en connût les moindres détails, et que les lumières qu'il tirerait de Robert servissent de base à sa conduite. Il demanda simplement et obtint un ordre pour le voir dans sa prison.

Il avait arrangé en route un discours bien raisonné, bien sage, bien dur surtout, et l'état dans lequel il trouva le prisonnier fit expirer le reproche sur ses lèvres. Ce n'est plus un juge sévère, c'est un ami compatissant, qui console, qui encourage, qui laisse entrevoir une fin prochaine à des maux qu'il ne dissimule pas cependant que Robert s'est attirés. Il lui fait répéter jusqu'au mot le plus indifférent qui s'est dit au café, chez Dupont, chez le commissaire. Il prend des notes, et croit pouvoir promettre qu'avant quinze jours les portes s'ouvriront. — Quinze jours, s'écrie Robert ! — Ce n'est pas trop, mon ami, pour que la leçon te profite et pour que je me venge un peu, ajouta-t-il en souriant. — Te venger, et de quoi ? ne suis-je pas la seule victime de mon imprudence ? — Tu la sens donc, Robert ? — Oh ! cruellement. — Puisse-t-elle être la dernière ! Je vais agir sans perdre un moment. — Mais quinze jours, mon ami, quinze jours dans cette position cruelle ! — Je conviens que c'est un peu long ; mais il faut que j'écrive au Havre, à Dieppe, en Angleterre ; que j'accumule les preuves ; que leur nombre, leur évidence écrase ce coquin de Dupont. Il embrasse Robert. Il se fait conduire chez l'économe, chez le commandant. Il les prie d'adoucir le sort du prisonnier ; il proteste qu'il n'est pas coupable et que son détenteur, abusé par de fausses apparences, sera le premier à solliciter sa liberté.

Robert s'aperçut bientôt que son ami avait parlé. Une chambre logeable, un ordinaire abondant et sain, succédèrent le jour même à un cachot humide, à du pain noir, à de grosses fèves. Il ne comprenait rien à l'influence qu'avait partout de l'Oseraie. Il ignorait que la considération tient moins à l'importance de la place qu'à la manière dont on la remplit. Une bonne réputation est un édifice dont les fondements se jettent dans l'obscurité, qui s'élève dans le silence, et qui, cimenté par les épreuves et le temps, brille tout à coup d'un éclat qui séduit, qui entraîne, auquel on ne résiste plus.

Les bons traitements qu'on éprouve en prison n'abrégent pas la durée des jours. Il semble que le temps s'arrête sur ces tours qu'il a noircies, qu'il s'y repose, sans égard pour les plaintes du malheureux qui lui reproche de suspendre son vol. Que fera Robert pour tromper, pour dissiper ses ennuis! Ce qu'il doit faire, des projets.

Quels seront-ils? Ce que sont tous les siens, bizarres, ridicules, inexécutables. Le mal n'est pas dans les projets en eux-mêmes; mais dans la manière de les concevoir, dans la faiblesse qui caresse une erreur, dans l'aveuglement qui méconnaît la distance qu'établit la raison entre des chimères et la vérité. Heureux, au reste, qui peut faire entre quatre murs des châteaux en Espagne, qui sait prolonger l'illusion et s'en créer une nouvelle au moment du réveil! Robert, toujours rêvant, sentait peu son infortune et n'était réellement tourmenté que du dépit de ne pouvoir exécuter les belles choses qu'il imaginait.

La chambre contiguë à celle de Robert était occupée par un vieillard, qui toute sa vie aussi avait fait des projets. D'erreur en erreur, de sottise en sottise, il était arrivé à Bicêtre, où il ne s'occupait que de ce qu'il ferait dans le monde, sans chercher les moyens d'y rentrer. On leur permettait de communiquer ensemble, et deux hommes de ce caractère sont bientôt intimement liés. Ceux-ci déraisonnaient à la journée, quelquefois l'un après l'autre, le plus souvent tous deux à la fois. En effet, comment se taire quand une grande idée se présente? Et ces messieurs avaient une imagination si féconde!

Ce qu'il y avait de plaisant, c'est qu'ils s'accusaient réciproquement, secrètement, d'être des visionnaires, qu'ils se plaignaient l'un l'autre, et que le miroir qu'ils se présentaient mutuellement était constamment terni par les vapeurs de l'amour-propre.

M. Duverger, notre vieillard, avait essayé de tout, avait mal fait tout : non qu'il manquât de moyens ; mais, dépourvu de jugement, la chose qu'il tentait était précisément celle qui ne pouvait réussir. Il était arrivé à ses quarante ans, ne sachant rien, n'étant propre à rien, n'ayant rien. C'est à cet âge, ou jamais, qu'il faut prendre un parti raisonné, vigoureux, et le suivre avec constance. Nous avons tous un grain plus ou moins fort d'ambition, et le bonhomme s'était fait janséniste pour être quelque chose.

On ne sait plus ce qu'était le jansénisme : je vais vous le dire. Un *Cornelius Jansénius*, évêque d'Ypres, s'avisa vers l'an 1600 d'écrire sur la grâce, dont les honnêtes gens ne parlent plus, et sur la prédestination, qui est un blasphème, un gros livre que personne ne lit. Après sa mort, un *M. de Hauranne*, abbé de Saint-Cyran, vint à Paris poussé par la grâce, et persuada à quelques jeunes docteurs et à quelques vieilles femmes de déraisonner avec lui : voilà l'origine de la secte.

Quelques années après, le jésuite *Molina* trouva comment Dieu agit sur ses créatures et comment ses créatures lui résistent. Molina imagina l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, la prédestination à la grâce et la prédestination à la gloire, la grâce prévenante et la coopérante, le concours concomitant et le congruisme. Voilà une autre secte en opposition avec la première.

Vous croyez peut-être que ces gens-là ne pouvaient se regarder sans se rire au nez : pas du tout. Ils disputèrent sérieusement sur des mots qu'ils n'entendaient pas plus que vous.

Les jésuites devaient être molinistes : l'esprit de la jaquette agissait puissamment, agit encore, et agira jusqu'à ce qu'elle soit usée, ce qui arrivera peut-être enfin. Ainsi-soit-il. Les jésuites étaient puissants ; ils persécutèrent les jansénistes, et le jansénisme s'étendit : c'est l'effet ordinaire de la persécution.

Les molinistes aimaient les beaux vers ; les jansénistes déclamèrent contre les spectacles. Les molinistes les soutinrent ; les jansénistes les interdirent sous peine de damnation. Jusque-là il n'y avait pas grand mal, car enfin est libre de se damner qui veut ; mais alors les jansénistes s'unirent avec le pape contre le roi ; ils intriguèrent en Hollande ; le gouvernement crut devoir les châtier, et les châtiments firent de nouveaux prosélytes. Le fameux *Arnauld*, de Port-Royal, adopta les rêveries de Jansénius, et dès lors la secte devint une espèce de puissance que l'autorité eut de la peine à contenir.

Cependant, comme des sottises ne sont que des sottises, quelque importance qu'on leur donne, les jansénistes et les molinistes tombèrent insensiblement dans le mépris et dans l'oubli, ainsi que Geoffroi *et consorts*, qu'on a cru longtemps des personnages, commencent à passer pour des radoteurs, parce qu'en effet ils radotent.

M. Duverger forma le projet de relever le jansénisme. C'est fort peu de chose en apparence qu'un chef de jansénistes; mais il n'y a pas de petit parti pour celui qui le gouverne, et le général des capucins était devenu un personnage. L'occasion était favorable pour un tel projet. Racine le fils venait de donner le poème de la Grâce. Il n'avait pas le talent de son père, mais il portait un grand nom. Il trouva des lecteurs, et son ouvrage ranima un feu languissant et presque éteint. Duverger, le poème de la Grâce dans une main, et un bréviaire dans l'autre, courut les oratoires obscurs de quelques dévotes ignorées. Il trouva des partisans, et il s'enhardit. Il fit revivre un livre de *Baïus*, un autre de l'oratorien *Quesnel*, et il se fit une réputation parmi les béates. Les œuvres de Baïus et de Quesnel, réimprimées aux frais du parti, ne se vendaient pas. On en distribuait aux frères des exemplaires qu'ils s'efforçaient de lire, et sur lesquels ils s'endormaient. Duverger, fêté, choyé, caressé, nourri, habillé par ces dames, ne s'apercevait de sa misère réelle qu'en rentrant le soir dans son galetas, d'où il se hâtait de sortir dès le matin.

Tout allait bien; mais est-il dans ce monde une félicité durable? Le lieutenant-général de police apprit que le jansénisme fermentait, et que les propositions de Jansénius allaient ajouter aux troubles dont je vous parlerai tout à l'heure; en conséquence, un exempt monta un soir au grenier de Duverger, et le conduisit à la Bastille, lui et son édition de Quesnel et de Baïus.

La détention de Duverger fit un bruit de tous les diables. Ses dévotes payaient des émissaires qui se glissaient partout, qui le représentaient comme un martyr de la secte, car toute secte a les siens. Son nom fut inscrit sur le martyrologe des jansénistes, et ces menées n'aboutirent qu'à le faire rester à la Bastille.

Il est dans le caractère des Parisiens de se passionner sans réflexion et de se refroidir de même. Au bout de quelques semaines, personne ne parlait plus de Duverger, ni du martyro-

loge, ni même du miracle opéré en faveur de mademoiselle *Perrier*, de Port-Royal, que la catastrophe du nouveau martyr avait tirée de l'oubli. Le calme des esprits opéra seul ce que n'avaient pu faire les plus vives sollicitations; on rendit la liberté à Duverger. Il vécut quelque temps d'aumônes; mais de nouveaux événements réveillèrent son ambition, les espérances des jansénistes et la haine de leurs adversaires.

Le parlement de Paris était opposé aux évêques, et il annonçait contre le trône des prétentions qui allaient jusqu'à l'audace et la désobéissance. Il avait raison de poursuivre le clergé, qui voulait troubler l'État, mais il avait tort de s'élever contre l'autorité suprême.

Les prêtres exigeaient des mourants des billets de confession, et refusaient à ceux qui se confessaient à des *appelants* de la bulle *Unigenitus* l'extrême-onction, sans laquelle personne ne doit mourir, et l'inhumation, dont les morts se passent très-bien, mais qui est utile à la santé des prêtres vivants. Le parlement décrétait les prêtres. Le roi, persuadé que ces actes de sévérité n'étaient propres qu'à perpétuer les troubles, voulait rapprocher les partis. Sa modération accrut la témérité, et il fut forcé de rendre des arrêts. Le parlement refusa de les enregistrer, on l'y contraignit; il protesta, et il cessa de remplir ses fonctions.

Un curé des environs d'Amiens prêcha contre les jansénistes, et désigna publiquement plusieurs de ses paroissiens, qui ne savaient ce que c'était que le jansénisme, et qui furent poursuivis à coups de pierres par des gens qui ne le savaient pas plus qu'eux.

Le parlement reprit ses fonctions et fit arrêter ce prêtre factieux. Le roi approuva cette mesure; mais le parlement fit brûler par la main du bourreau les mandements des évêques qui lui contestaient son autorité, et il faisait communier les malades la baïonnette au bout du fusil. Le roi, dès longtemps fatigué, excédé de ces dissensions, exila le parlement à Pontoise, et laissa aux malades et aux prêtres la liberté de s'arranger comme ils l'entendraient.

Duverger ne s'était pas oublié pendant les troubles, toujours favorables à ceux qui n'ont rien et qui veulent avoir quelque chose. Il soufflait partout le feu de la discorde, et il arrondissait ses petites affaires. Qui croirait que la nation s'occupa sérieusement de ces misérables disputes au moment où les gens de

lettres et les savants les plus célèbres lui préparaient l'Encyclopédie, recueil immense qui honore également et ses auteurs et le peuple qui le possède? Les yeux s'ouvrirent enfin. On ne sentit bientôt que le ridicule de tous les partis, et ce que frappe le ridicule en France est blessé à mort.

Duverger, séparé sans retour des grands et des gens instruits, se tourna du côté de la canaille. Il imagina de faire un saint d'un diacre Pâris, enterré dans le cimetière de Saint-Médard, et comme tout saint doit faire des miracles, on en fit sur le tombeau de l'abbé Pâris. Des frères, instruits par Duverger, faisaient dans ce cimetière des sauts étonnants, et paraissaient avoir des convulsions; des sœurs, prises aux spectacles de la foire, se faisaient casser à coups de masse de grosses pierres sur l'estomac, et s'enfonçaient impunément des poignards dans les chairs. On ne parlait que de sourds qui avaient entendu, d'aveugles qui avaient entrevu, de boiteux qui avaient marché droit. Une foule prodigieuse se porta au tombeau du bienheureux Pâris; les aumônes devinrent abondantes : c'est ce qu'il fallait à Duverger.

Le gouvernement abandonna quelque temps ces frénétiques à eux-mêmes; mais, les prodiges redoublant, la foule allant toujours croissant, il crut notre sainte religion assez riche en miracles pour pouvoir se passer de ceux-ci. Il fit fermer le cimetière, et un plaisant écrivit sur la porte :

De par le roi, défense à Dieu,
De faire miracle en ce lieu.

Les convulsionnaires, chassés de leur domicile, allèrent opérer dans les maisons. On les vit de près, on les jugea, et dès qu'ils furent méprisés on cessa de les ménager. Duverger et ses principaux agents furent enfermés à Bicêtre, et le tombeau du diacre Pâris fut en effet celui du jansénisme.

Quand un historien met un personnage en scène, il doit dire ce qu'il est : voilà le motif de cette courte digression. J'avoue cependant que je n'ai pas été fâché de prouver à certaines gens que la philosophie est bonne à quelque chose; que sans elle on disputerait encore sur la grâce efficace et gratuite, versatile et congrue; que sans elle le diacre Pâris figurerait sur le calendrier, et que sans elle nous aurions peut-être encore aujourd'hui quelques petits miracles, faits exprès pour monter de

pauvres têtes, toujours dangereuses quand elles sont échauffées. La philosophie est la sentinelle de la raison : elle veille et veillera.

Duverger et Robert avaient, ainsi que je vous le disais, donné carrière à leur imagination. Sans cesse elle franchissait ces tristes murailles; sans cesse ils étaient au milieu de la grande famille. Ils corrigeaient, ils changeaient, ils gouvernaient le monde, et, fatigués de s'occuper des autres, ils firent enfin un retour sur eux-mêmes. — Quel parti prendrez-vous, disait M. Duverger, si votre ami ne vous rétablit pas dans votre bien, ce qui est très-présumable? — Hélas! mon cher, il faudra travailler. — Travailler est bien dur! — Oh! oui. — Ne jamais faire ce qu'on veut, ne rien faire comme on le voudrait, sacrifier son temps, ses goûts, ses habitudes; être soumis aux fantaisies, aux injustices d'un, de deux, de dix, de vingt chefs, et tout cela pour un peu d'argent! quelle vie! — Affreuse, monsieur Duverger. — Indépendance, don du ciel, source du vrai bonheur, que les institutions sociales ont anéantie, tu n'existes plus que pour quelques âmes généreuses, capables de tout te sacrifier! — J'ai une de ces âmes-là, monsieur Duverger. — Puisse-t-elle ne jamais changer, mon jeune ami! — Je crois pouvoir vous le promettre, monsieur Duverger.

Ces messieurs passaient en revue les différents états de la vie, et ils n'en trouvaient aucun qui se rapprochât de l'indépendance primitive comme celui d'un homme qui a cent mille livres de rente. Encore, ajoutaient-ils, cet homme est obligé de veiller sur ses biens, d'entretenir, de réparer. Il craint le vent qui enlève les couvertures, le feu qui consume les maisons, la grêle qui ravage les vignes, les inondations qui détruisent les moissons et qui mettent les fermiers dans l'impossibilité de payer. Alors les dettes, la dépendance envers des créanciers, des huissiers, des procureurs, des avocats, des juges.... — Oh! quel métier, s'écria Robert, que d'avoir cent mille livres de rente!

— Tenez, mon jeune ami, il n'y a d'état vraiment libre que celui de l'homme de lettres. Il élève, il abat, il crée, il tue, il régit l'univers du fond de son cabinet. Sa chaise de paille se convertit en trône, et sa plume est son sceptre. — Mais il faut prendre la peine d'écrire. — Seulement quand cela plaît, quand on y est poussé par un bel enthousiasme. — Alors la fatigue du travail disparaît. — Hé! sans doute. — J'ai appris un peu

de latin en Ecosse. — C'est quelque chose : cela sert à citer bien ou mal. — J'ai de l'esprit. — Mais je crois m'en être aperçu. — De la facilité. — C'est ce dont vous ne jugerez qu'en écrivant. — J'en ai, monsieur. — Peut-être, monsieur. — Je me connais mieux que vous, sans doute. — Au contraire, monsieur, nous nous jugeons ordinairement assez mal. — Vous ne manquez cependant pas d'amour-propre. — Mais je le crois fondé. — Nous nous jugeons ordinairement assez mal, vous venez de le dire. — Il n'est pas de règle générale. — Et pourquoi, comme vous, ne serais-je pas une exception à celle-ci? — C'est qu'elles ne sont pas communes. — Vous êtes vain, orgueilleux. — Taisez-vous, petit être ignorant, ridicule! — Allez vous... interprète de la grâce! — Allez-y vous-même, Mimi-Taptap! — Marchand de cabrioles, de reliques, de miracles! — Imbécile, paresseux, homme à projets, vrai gibier de Bicêtre! Ces messieurs allaient se prendre aux cheveux; ce dernier mot fit partir Robert d'un éclat de rire, dont M. Duverger resta stupéfait, et, se souvenant qu'il était aussi commensal de ce château, il se mit à rire à son tour. Ainsi ces deux hommes, prêts à s'étrangler quelques secondes auparavant, se regardaient, les genoux ployés, le corps soutenu sur les poignets, les muscles du visage en contraction, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles. Oh! si les grandes querelles finissaient aussi gaiement que celle-ci!

— Nous sommes fous, reprit Duverger quand l'accès fut passé. Oublions ce que nous nous sommes dit de désagréable, mon camarade, et voyons où vous en voulez venir avec votre latin d'Ecosse, votre esprit et votre facilité. — Je veux être homme de lettres. — Ma foi, et moi aussi. — Je ferai la comédie. — Prenez garde, monsieur Robert; vous ne connaissez pas la difficulté d'obtenir une lecture, de se faire recevoir, de distribuer ses rôles à son gré, d'être mis en répétition, de ramener à l'esprit de la pièce un acteur qui s'en éloigne. — Oh! je ne me mêlerai de rien de tout cela. — Et vous ne serez pas joué. — Pardonnez-moi. J'envoie mon manuscrit par la petite poste; j'y joins une lettre flatteuse, infiniment flatteuse pour mesdames et messieurs. Tous les hommes se prennent, dit-on, aux piéges de la flatterie, et les comédiens doivent être aussi un peu hommes de ce côté-là. Je supplie celui qui lit le mieux de se charger de la lecture, et alors c'est à qui lira. Je choisis mon lecteur pour patron, et ma pièce se distribue entre lui et ses amis. On

m'apprend, on me répète, on me joue... — Rien de fait encore, mon camarade; et la cabale, et les huées, et les sifflets; et les *paix-là*, et les *à bas le rideau*, et les coups de poing, et les banquettes cassées; et la garde; et un misérable, qui, pour quelques bouteilles de vin de Champagne ou une dinde aux truffes, ment à sa conscience, trahirait son Dieu pour quelques écus de plus, et qui imprimera que votre pièce est détestable, si vous ne lui graissez la patte, ou si vous n'avez la réputation d'être dévot; et... — Hé! monsieur, vous n'êtes propre qu'à décourager le genie naissant. Jamais Molière, Regnard, Destouches n'eussent écrit, si, en entrant dans la carrière, ils eussent rencontré un homme comme vous. Quel genre avez-vous donc choisi, qui n'entraîne après lui aucun inconvénient? — Je veux travailler pour la chaire. Quelques passages latins tirés des saints Pères, beaucoup de déclamations contre la philosophie, voilà pour les sots, et ceux-là composent les quatre cinquièmes d'un auditoire. Quelques antithèses et quelques métaphores, voilà pour les pédants de tous les états. Quelques paragraphes raisonnés, soignés, coloriés, voilà pour trois ou quatre gens de goût, et mon sermon est fait. Chacun y a trouvé quelque chose qui lui plaît, et chacun sort à peu près content. Je vends mes discours aux vicaires qui veulent être curés, aux curés qui veulent être évêques; j'en augmente le prix à mesure que ma réputation s'accroît, et... — Et si votre premier sermon ne vaut rien? — Il sera bon. — Si vous y glissez une hérésie? — Je possède mes docteurs. — Si votre auditoire n'est pas de votre avis, s'il bâille... — Oh! vous m'impatientez. Si mon auditoire bâille, au moins il ne sifflera pas. — Je conviens que c'est quelque chose.

— Je commence mon sermon. — Et moi ma comédie. — J'écris sur la Conception : ce sujet prête aux images. — J'intitule ma pièce, le *Valet mentor de son maître*. Voyez-vous Léandre ou Damis faisant sans cesse des sottises, et l'Orange ou Pasquin faisant sur la scène ce que votre vicaire de campagne fait en chaire? cela sera neuf et piquant.

— Nous faisons tous des enfants, mes frères, mais quelle différence de notre *faire* à celui dont je vais vous entretenir! Produits de la chair, soumis à la chair, ne faisant rien que par la chair... — Fi donc, voisin, fi donc! trop de charnel dans votre début. Quatre lignes encore, et vous arrivez au fait; or, un sermon de six lignes est trop court. — Laissez donc, voisin! vous

n'y entendez rien. Je reprends à l'*Ave Maria*, et je repars de plus belle.

> — Vous préparez, monsieur, de bien tristes destins,
> Et n'êtes, entre nous, qu'un fat, un libertin,
> Je suis, je le sais bien, votre valet très-humble...

— Ah! ah! ah! voilà du neuf, en effet! un premier vers qui n'a pas de sens déterminé, un pluriel qui rime avec un singulier! Oh! je connais les règles, moi. Mettez

> Vous vous préparez, monsieur, un bien triste destin.

— Ah! vous vous préparez, monsieur!... Un hémistiche de sept syllabes! Faites de la prose, mon voisin, et laissez la poésie au nourrisson du Pinde.

> Je suis, je le sais bien, votre valet très-humble...

Votre valet très-humble... très-humble... Diable! humble... humble... Je ne trouve pas de rime. Monsieur Duverger, monsieur Duverger! — Un moment : je termine mon exorde par une comparaison brillante et poétique. Le Saint-Esprit est Jupiter; la Vierge Alcmène, et saint Joseph, Amphitryon. — Ma rime, ma rime! — Allons, le voilà dans ma chambre, dérangeant, bouleversant tout. Votre rime! Hé! cherchez-la, nourrisson du Pinde!

— Arrêté depuis une heure au quatrième vers!... Ah! quel métier que de faire la comédie! autant vaudrait être cheval de fiacre. Je n'y tiens pas, j'y renonce... Quelle est cette brochure, mon voisin? — C'est un petit ouvrage moral que personne n'a lu, et que tout le monde a vanté. — Bah! — Oui, rien de beau comme la morale; tout Paris en raffole, on en parle sans cesse; mais on n'en lit pas. — La pratique-t-on? — Bien moins encore.

— Ah! parbleu, mon voisin... — Qu'est-ce? — Une excellente idée. — Voyons-la. — Si je changeais le titre de la brochure... — Et le libraire, ce serait un ouvrage nouveau. — Que personne ne lirait? — Oh! je vous en réponds. — Qui me ferait honneur? — N'en doutez pas. — Qui me porterait à l'Académie? — Peut-être. — Et qui me rapporterait de l'argent? — Oh! c'est une autre affaire. — Je suis décidé, je tente l'aven-

ture : il est beau d'entrer à l'Académie à vingt-deux ans. Que risqué-je, d'ailleurs? deux ou trois jours d'un travail facile; car enfin il est plus commode de copier que d'imaginer. Conseillez-moi, voisin. Sous quel titre ferai-je reparaître cette antiquaille? — *L'Amour des vertus sociales et divines.* — Non pas, non pas, les casuistes me liraient. *Magasin de vertu portative.* — Trivial, commun... — *La Morale par alphabet.* Oui, c'est simple, noble et piquant à la fois. Qu'en dites-vous? — Allez, copiez, enfant de l'Hélicon! Moi! je crée.

Mais laissons divaguer les deux fous et revenons aux choses sérieuses.

— Monsieur, dit de l'Oseraie en entrant chez Dupont, écoutez-moi, et réfléchissez sérieusement ensuite au parti que vous prendrez.

Robert est vivant, et c'est lui que vous avez fait mettre à Bicêtre. — J'entendrai donc toujours parler de ce fripon-là! — Ecoutez-moi, vous dis-je. Robert est l'opprimé, et vous savez quel est le fripon.

Vous avez un procès-verbal très en règle qui semble constater la mort de ce jeune homme; mais le nom de Robert ne se trouve porté ni sur les rôles d'équipage ni sur l'état des passagers, déposés dans les bureaux de l'amirauté; mais un vieux pilote et trois matelots invalides déposent qu'il n'y avait pas d'enfant de cet âge à bord, et qu'il n'est mort personne dans la traversée. Ainsi le capitaine du *Voltigeur* et son second sont deux faussaires.

Deux femmes, enfermées à l'hôpital de Rouen, déclarent avoir voyagé avec Robert de Paris au Havre précisément à l'époque où vous le faites mourir ailleurs.

Milord All-is-Bad déclare l'avoir embarqué à Dieppe et l'avoir laissé en Ecosse.

M. Cammeron, prêtre écossais, déclare l'avoir gardé deux ans chez lui.

Je déclare, moi, l'avoir recueilli à Londres, d'où il est parti en qualité de soldat de marine pour servir sur la flotte de l'amiral Vernon. Son enrôlement et sa désertion sont consignés sur les registres de l'amirauté de Londres.

Je l'ai depuis parfaitement reconnu à Paris, et je pensais à le placer avantageusement lorsque vous l'avez fait arrêter.

Voilà, monsieur, des pièces qui prouvent tout ce que j'avance. Voilà les armes avec lesquelles je vais vous attaquer, vous, le

capitaine et son second, et vous savez où cela vous conduit tous trois.

Quant à cette pureté de mœurs à laquelle vous prétendez, et qui vous a fait une petite réputation dans le quartier Saint-Louis, elle tombe avec tout le reste. Madame Gorju, que vous connaissez bien, déclare que Désirée Deslandes, qui va tous les jours avec vous à la messe, les yeux baissés, l'air recueilli, est accouchée quatre fois chez elle ; que vous avez payé tous les frais, et si cela ne prouve pas que vous avez été quatre fois père, vous êtes au moins convaincu d'avoir autorisé le désordre, et d'être un hypocrite. On sait qu'un hypocrite est capable de tout ; ainsi vous devez ployer par toutes sortes de considérations.

Je vous donne vingt-quatre heures pour vous déterminer. Si demain vous n'avez retiré votre plainte de chez le commissaire, si vous ne déclarez authentiquement que vous avez reçu des éclaircissements dont il résulte que le jeune homme enfermé est réellement Robert ; si enfin vous ne le rétablissez dans son honneur et dans ses droits je vous fais pendre, vous et vos complices.

De l'Oseraie se retira, et laissa Dupont et Désirée dans un embarras, dans un trouble faciles à concevoir. Dupont aimait l'argent, mais il tenait encore plus à la vie. Désirée sentait que Dupont pendu non-seulement ne lui ferait plus d'enfants, mais cesserait de fournir aux frais de la vie douce et commode dont elle avait contracté l'habitude. Tout perdre à la fois est bien dur ! Aussi Désirée penchait à restituer à Robert l'héritage de sa mère. — Je ne rends rien, dit Dupont. — Mais, monsieur, il nous restera encore de quoi vivre doucement. On dîne avec deux plats ; on se contente de vieux vin de Mâcon, et on fait des layettes moins brillantes. — On se contente, on se contente... Mademoiselle, vous en parlez bien à votre aise. — — J'espère, monsieur, que vous ne préférez pas être pendu. — Oh ! nous n'en sommes pas là. — Mais je ne vois pas comment éviter... — Ni moi non plus ; mais il doit y avoir des moyens... — Trouvez-les donc. — Je les cherche.

— Eh ! parbleu, j'y suis. — Ah ! voyons cela. — Il y a des gens adroits dans toutes les professions. — Adroits ! — Coquins, si vous voulez : entre nous il n'y a pas d'inconvénient à appeler les choses par leur nom. Je vais au Palais. L'avocat que j'y trouverai seul dans la grande salle, s'y promenant d'un air soucieux, regardant en-dessous ceux près de qui il passe, que ses confrères

ont l'air d'éviter, cet avocat est mon homme. Je le consulte. — Bon. — Il retourne toute l'affaire, et la présente sous un jour nouveau. — Vous tirez votre bourse .. — Mais je ne l'ouvre que lorsque je suis sûr du succès.

Dupont part, arrive, regarde, cherche, et ne voit d'abord sur les figures qui l'environnent que sécurité et satisfaction. Un petit homme à l'œil louche, à la robe usée, aux bas noirs jaunis, était assis dans la boutique d'un bouquiniste, et déchirait avec les ongles son vieux bonnet carré en attendant qu'il pût déchirer un client. — Le voilà, dit Dupont.

— Monsieur, j'ai une mauvaise cause... — Monsieur, j'aurai plus de mérite à la gagner. — Elle est importante. — Elle me rendra davantage. — Quelle qu'elle soit, vous vous en chargez? — C'est selon. — Comment? — Il faut d'abord nous entendre sur les honoraires. Cette manière est peu usitée; mais elle prévient des contestations désagréables et fréquentes après le jugement. — Entrons chez le buvetier.

— Votre affaire est excellente, dit l'avocat en finissant un poulet, qu'il avait dévoré pendant que Dupont narrait. — Excellente, vous croyez? — Détestable au fond; excellente, parce que je la gagnerai. — C'est tout ce qu il me faut. — Deux mille écus à l'avocat après l'affaire arrangée ou le prononcé du jugement. — Et si l avocat perd? — Cent louis. — Cent louis pour avoir perdu une cause! — Et mon honneur compromis! — Oh! je crois qu'à cet égard-là... — Pas de réflexions : on ne gagne pas les procès avec des épigrammes. Mon métier est de plaider, le vôtre est de payer. Cinquante louis à compte, et je vais faire peur à M. de l'Oseraie. — Mais, monsieur, cinquante louis!... — Oui, monsieur, cinquante louis; j'en ai besoin, je les veux, vous me les donnerez, ou vous chercherez un autre avocat, et je vous réponds que vous n'en trouverez point. — Mais hasarder ainsi cinquante louis! — Ne me restera-t-il pas cinq mille francs à gagner? Me croyez-vous assez imbécile pour ne pas les suivre opiniâtrément? Supposez-vous qu'il me vienne souvent de ces affaires-là? Mon intérêt vous répond de moi. — Voila cinquante louis.

— Votre billet pour le reste! — Comment, mon billet! — Les clients et les malades se ressemblent : ils oublient l'avocat et le médecin dès qu'ils n'ont plus besoin d'eux. Votre billet! — Conditionnel au moins? — C'est juste. — Le voici. — Je cours chez M. de l'Oseraie.

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer. — Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? — C'est moi, monsieur, qui viens vous en rendre un. — Ah! ah! et lequel? — Vous êtes un homme respectable. — Monsieur! — Estimable. — Par grâce... — Généralement respecté et estimé. — Au fait, je vous en prie. — Et il est de mon devoir de prévenir les désagréments que vous attirera infailliblement l'affaire que vous vous proposez de suivre. — Ah! vous êtes un émissaire de Dupont. — J'ai l'honneur d'être avocat, et M. Dupont m'accorde sa confiance. — Je la crois bien placée. — Au fait, à votre tour, s'il vous plaît, monsieur.

Vous allez assigner, imprimer un mémoire, me réduire à la dure nécessité de rétorquer vos arguments et de les tourner contre vous. Réparation d'honneur, dommages et intérêts, frais, affiche du jugement à cent exemplaires : voilà, malgré le respect que je vous porte, quelles seront mes conclusions. — Elles sont folles. — Modérées. Écoutez-moi.

Me croyez-vous assez gauche pour produire un procès-verbal de je ne sais quel capitaine, lorsque je suis convaincu que Robert ne s'est pas embarqué sur *le Voltigeur*, et que je sais que vous en avez la preuve? Vous fournirais-je contre ma partie la plus terrible des armes? Non, monsieur, je ne fais pas de ces fautes-là. Je me borne à combattre les déclarations des deux filles enfermées, de milord All-is-Bad et de M. Cammeron, et quoi de plus facile? Ils attestent que ce jeune homme leur a dit se nommer Robert, et je ne conteste pas cela; mais de ce qu'il a dit être Robert, s'ensuit-il qu'il le soit? Ces femmes, milord et le prêtre ont-ils le moindre indice sur l'identité d'un personnage que le hasard a jeté dans leurs bras, loin de sa patrie, de ses parents, de ses connaissances, et qui a pris le nom qui lui a plu?

Pour vous, monsieur, si je suis forcé de prononcer le vôtre au barreau, j'observerai, avec les égards qui vous sont dus, combien il est difficile que vous ayez reconnu à l'âge de vingt ans un jeune homme qui n'en avait que dix quand vous l'avez quitté. Réfléchissez au changement qu'opèrent dix ans sur la taille, les formes, la figure d'un enfant, et dites-moi si votre témoignage est admissible. D'ailleurs, monsieur, vous êtes témoin unique, et vous connaissez le principe romain : *Testis unus, testis nullus*.

Et je vous demande bien pardon, monsieur, si en me conformant à ce qu'exigent de moi la probité et l'honneur en me dé-

vouant tout entier à mon client, et attaquant successivement les moyens développés dans votre mémoire, je ne peux me dispenser d'observer que vous n'êtes mû que par un esprit de passion. — Vous oseriez penser... — Permettez, monsieur. Pour éclaircir une question de droit, vous fouillez dans l'intérieur de votre adversaire! Vous l'attaquez dans ses mœurs! Vous faites intervenir une sage-femme, qui déclare que M. Dupont est soupçonné de faire des enfants à sa gouvernante. Quand cela serait, monsieur, ne vaut-il pas mieux qu'un homme libre vive avec une concubine qu'avec la femme de son prochain, et lorsqu'il a payé les frais de couches et satisfait l'accouchée, qu'a-t-on à lui reprocher? Mais je nie que M. Dupont se soit oublié à ce point. Je prétends qu'en voilant les faiblesses de cette fille, en la secourant selon ses moyens, il s'est conduit d'après les principes d'une religion sainte et charitable, et je vous déclare, monsieur, que si vous refusez de transiger... — Transiger avec des fripons! — Si vous refusez de transiger, si vous attaquez la réputation de M. Dupont, nous attaquerons la vôtre. — Sortez, insolent! — L'une et l'autre sont intactes dans ce moment. Le public restera indécis entre vous, et celui-là perdra la sienne, qui aura perdu le procès. Or, je viens de vous convaincre que vous le perdrez. — Faut-il que je vous fasse chasser? — Je me retire, monsieur, et je vais présenter requête, motivée sur quatorze ans d'absence du jeune Robert, et tendante à faire adjuger à M. Dupont la propriété absolue des biens de son épouse.

De l'Oseraie, après avoir réfléchi à la tournure que l'avocat donnait à sa défense, sentit la difficulté de gagner cette cause et le danger de l'entreprendre. La réputation de Dupont était usurpée sans doute, mais elle existait. Il fallait des faits positifs pour la renverser, et il n'y avait que des présomptions. De l'Oseraie, succombant, devait perdre beaucoup de sa considération, et quel est l'homme capable de faire un tel sacrifice à l'amitié? J'avoue que je n'en connais pas.

L'intérêt que madame de l'Oseraie avait marqué à Robert n'était que l'effet de sa condescendance pour son mari. Une certaine présomption, suite ordinaire des conquêtes faciles; l'insouciance, occasionnée par des projets toujours flatteurs et toujours renaissants, lui avaient inspiré pour ce jeune homme un éloignement décidé. Elle combattit le cœur de son mari de tout l'ascendant qu'elle avait sur lui; elle pressa, elle pria, elle lui fit promettre de ne plus s'occuper de cette affaire.

Cependant de l'Oseraie, sincèrement attaché à Robert, se le représentait innocent, enfermé, destiné à passer dans la captivité et l'infamie ses plus belles années, et peut-être le reste de sa vie. Cette idée le poursuivait, l'affligeait. Placé entre un ami dont il était l'unique espoir, et une femme qu'il chérissait, et à qui il avait donné sa parole, il eût sacrifié une partie de sa fortune pour concilier ces deux sentiments, et faire triompher Robert sans se compromettre. Cependant il fallait plaider ou se taire : il ne voyait pas de terme moyen.

Il se rappela enfin que l'avocat avait parlé de transiger. Une transaction se fait sans éclat, et, quelle que fût celle que voulait proposer la partie adverse, il en devait résulter plus ou moins d'avantages pour Robert. Il résolut de revoir cet homme s'il n'avait pas encore présenté sa requête, et il lui écrivit un billet, qu'il eut grand soin de cacher à madame. Nos jolies femmes de Paris sont de petites souveraines, auxquelles on obéit par habitude, à qui on veut plaire par besoin, et qu'on ne désoblige pas impunément.

L'avocat, en parlant à de l'Oseraie, avait observé sa contenance, sa physionomie, ses gestes, et il l'avait vu irrésolu, intimidé. Il ne doutait pas, ou qu'il laissât Dupont jouir en paix, ou qu'il cherchât à s'en rapprocher pour finir à l'amiable. Il n'avait eu garde de présenter une requête, dont il n'avait parlé que pour effrayer davantage, et le billet qu'il reçut ne l'étonna point.

Il se rendit au lieu que l'Oseraie indiquait, bien loin de son domicile, de peur que madame n'eût connaissance de l'entrevue, comme si on savait quelque chose à Paris, même de ce qui se passe parmi les locataires de sa propre maison ; mais les bons maris sont si bons !

— A quelles réflexions nouvelles dois-je, monsieur, un rendez-vous de la part d'un homme qui voulait me faire chasser de chez lui? — Monsieur l'avocat, nous nous sommes échappés l'un et l'autre, et il me semble qu'en affaires il faut s'attacher aux choses, et non aux mots. — Monsieur, cette réparation me suffit, et me voilà à vos ordres. Il fallait que de l'Oseraie aimât bien Robert pour s'exprimer ainsi avec un être qu'il méprisait complétement.

— Vous m'avez pressenti, monsieur, sur une transaction, et j'ai cru qu'il peut être utile de connaître votre façon de penser à cet égard. — Monsieur, les circonstances sont un peu changées. Mon client, furieux de vos inculpations, me presse vive-

ment d'agir, et je vous avoue que je suis très-embarrassé sur la manière d'accorder ce que je lui dois, avec le désir de faire quelque chose qui vous soit agréable. — Mais encore, monsieur, quelles sont les propositions que vous comptiez me faire ? — Elles me paraissent maintenant inexécutables. — Peut-être, monsieur. De grâce, détaillez-les-moi. — Je n'ai rien à vous refuser, monsieur.

— M. Dupont n'a pour héritiers que des arrière-petits-cousins, qui demeurent dans le fond de la Bretagne, et qu'il n'a même jamais vus. Vous sentez qu'on tient peu à de tels parents. — Sans doute. — Ses biens propres sont plus que suffisants pour leur laisser quelque chose, et assurer à mademoiselle Désirée une existence heureuse et indépendante. — Après, après? — Je pensais donc qu'il pourrait reconnaître M. Robert, avec d'autant moins de répugnance, que vous affirmez positivement que c'est bien lui, et que vous êtes incapable de vous jouer et de votre parole et de la fortune des particuliers. — Vous me rendez justice. — De son côté, M. Robert, par respect pour la mémoire de sa mère, et par attachement pour son époux, aurait laissé à M. Dupont l'usufruit de sa fortune, pour sûreté de laquelle on lui aurait donné des hypothèques sûres. — Mais ces conditions me paraissent raisonnables. — N'est-il pas vrai? Votre ami est très-jeune. Il se serait occupé utilement quelques années encore, et il serait rentré dans ses biens, sans bruit, sans ces réclamations scandaleuses, qui ne serviraient ici qu'à amuser un public toujours méchant, si vous persistiez, monsieur, dans votre premier dessein.

— Et qui empêche de revenir à ces idées sages, claires, qui concilient tous les intérêts, et qui sont très-préférables à un procès, dont l'issue est toujours incertaine? — Je vous l'ai dit, M. Dupont est furieux — Mais vous avez de l'ascendant sur lui, puisqu'il vous a donné sa confiance. — Si vous saviez, monsieur, combien un vieillard entêté est difficile à ramener! — Vous avez tant de raisons à lui donner, tant de chances incertaines à lui mettre sous les yeux! — Mais vous ne pensez pas, monsieur, aux démarches, aux allées, aux venues, que cet arrangement nécessite ; aux moyens qu'il faut classer dans sa tête, pour les développer avec adresse; combien, pour persuader, il faut joindre d'éloquence à la solidité du raisonnement. — Croyez-vous, monsieur, qu'il faille tout cela? — Oui, monsieur, je le crois, et alors il faut que je néglige mon cabinet, que je remette

à quinzaine, et peut-être à un mois, des affaires prêtes à passer. — J'entends, monsieur; vous désirez une indemnité. — Il me semble, monsieur, qu'elle m'est due. — Et quelles seraient vos prétentions, si... — Vous savez, monsieur, qu'un avocat ne fixe jamais ses honoraires. — Il me paraît que cent louis... — C'est peu; mais, je le répète, nous ne taxons jamais. — Observez, monsieur, que cent louis, qui ne vous suffisent point pour un mois, feraient supposer que votre profession vous rapporte plus de trente mille livres par an, et votre mise annonce... — C'est par le talent et la probité que brille un avocat, et le temps employé en toilette est un larcin fait à ses clients. J'avoue cependant que mon cabinet ne me vaut pas trente mille francs ; mais vous sentez, monsieur, qu'une affaire majeure doit dédommager de beaucoup de petites causes, qui occupent sans rapporter. — Eh bien, trouvez-vous que quatre mille francs... — Je n'ai plus rien à objecter, monsieur. Je verrai M. Dupont, et je ferai ce qui sera en moi pour terminer à votre commune satisfaction.

L'avocat avait eu une furieuse envie d'abuser de la facilité de M. de l'Oseraie, et de le pressurer au moins autant que Dupont; mais son caractère lui en imposait, et il n'avait pas même pensé à prendre ses sûretés : il sentait que la parole de l'un valait au moins le billet de l'autre. Hommage involontaire que le vice rend toujours à la probité.

Il arrive chez Dupont, troublé, hors d'haleine, jouant l'affliction, le désespoir. Dupont s'inquiète, Désirée s'alarme ; l'avocat s'explique.

Il n'a pas vu son client depuis quelques jours, parce qu'il a tout préparé pour l'attaque ou la défense ; mais un incident nouveau, imprévu, terrible, déjoue toutes ses manœuvres, et rend un accommodement indispensable. Une femme, employée à la lingerie de Bicêtre, autrefois repasseuse chez madame Robert, a entendu nommer son fils. Elle l'a vu, elle lui a parlé, elle l'a interrogé; elle l'a reconnu à une brûlure à l'épaule gauche, qu'elle baisait en l'habillant, en le déshabillant pendant son enfance. Robert a envoyé cette femme chez M. de l'Oseraie. Ils se sont concertés, ils vont se réunir, et ces deux témoins enlèveront à M. Dupont les deux tiers de son bien. L'avocat propose la transaction convenue entre lui et M. de l'Oseraie, et Dupont l'envoie au diable.

Point d'arrangement. L'avocat lui a garanti l'excellence de sa cause, il a reçu cinquante louis, il faut qu'il plaide. Qu'importe

le dire de cette repasseuse? Que signifie une brûlure sur l'épaule droite ou l'épaule gauche? On brûle tous les jours des enfants en nourrice. Et puis, ce fripon-ci aura eu, n'importe comment, des renseignements positifs sur la famille Robert, et il se sera rendu justice en se faisant marquer d'un fer chaud par un autre coquin de son espèce. Voilà ce que doit dire, ce que doit crier l'avocat des mauvaises causes, lorsqu'il sait son métier, et surtout qu'il se fait payer aussi cher. Enfin une ouvrière de la lingerie de Bicêtre ne doit pas être incorruptible, et on la corrompra.

Dupont peut d'autant moins se prêter à un arrangement, qu'il se propose de finir honorablement avec Désirée. Cette pauvre petite l'aime passionnément, et veut tenir à lui de plus près que par les simples liens du cœur. Elle exprime le vœu bien naturel de jouir enfin des douceurs de la maternité. Le père de ses enfants partage le même désir, et veut rendre à leur mère une justice tardive et bien méritée. Il ne se laissera donc pas dépouiller d'un bien nécessaire à l'existence d'une famille nombreuse. Que Robert travaille, si on ne peut l'envoyer aux galères. Qu'est-il, après tout, que le fils d'une femme épousée par des vues d'intérêt? Balancera-t-il les droits des enfants de l'amour.

Tel est le résumé du discours de Dupont. Il demanda son consommé, son perruquier, et annonça qu'il prendrait un fiacre pour aller à l'instant même trouver la repasseuse, faire briller l'or, la gagner. L'avocat, interdit, le regarde la bouche ouverte; la parole expire sur ses lèvres; il ne sait comment se tirer de ce pas difficile.

Un homme comme lui ne pouvait être longtemps embarrassé. Il proposa à Dupont de l'accompagner à Bicêtre, sans autre but que de l'écarter de la lingerie par quelque stratagème qu'il chercherait, et qu'il comptait bien trouver en route. Dupont lui répond qu'il n'a besoin de ses services qu'à l'audience, et que partout ailleurs il saura bien faire ses affaires lui-même. L'avocat le quitte de très-mauvaise humeur, parce que rien n'en donne autant à un fripon que la certitude de voir sa fourberie découverte. Il sort, il marche, il invoque son imagination toujours fertile, et son génie, heureux ou malfaisant, lui suggère une échappatoire qu'il saisit avec ardeur, avec enthousiasme.

Il mangeait ordinairement dans une gargote, rue de la Huchette, confondu avec l'écrivain famélique de la grand'salle, le

porteur d'eau et le commissionnaire du coin, et parfois l'escroc et le filou, lorsqu'ils n'avaient pas de quoi dîner ailleurs. Le gargotier était un sot, soumis à sa femme, et n'ayant d'autre talent que de faire de détestables sauces. Madame avait commencé par être ravaudeuse ; elle avait ensuite été entretenue par des huissiers, qui l'avaient passée à leurs recors, des bras desquels elle était tombée entre ceux du public crapuleux. Comme elle avait de l'ordre, elle avait économisé en dix ans une centaine de pistoles, et M. Fricoteau l'avait trouvée un excellent parti. En effet, personne ne s'entendait comme elle à faire du bœuf à la mode avec du cheval, et du vin blanc avec du poiré.

Elle avait su prendre dans tous les temps un air de décence qui la faisait passer, loin de son quartier, pour une bonne fortune, et quand elle n'était pas enluminée par un poisson d'eau-de-vie, on découvrait encore des traces de beauté à travers les rides qui commençaient à sillonner son visage.

L'avocat arrive chez elle en courant. — Marguerite, cent louis à gagner, à condition que tu me nourriras gratuitement pendant un mois. Marguerite, qui les gagne à peine en deux ans, saute au cou de l'avocat, l'appelle son cher petit, son mignon, et colle à ses lèvres ses lèvres décolorées. L'avocat lui fait sa leçon, la lui répète. Marguerite l'a compris d'abord : elle était digne d'être sa femme.

Il lui aide à faire une espèce de toilette ; il court chercher un fiacre ; il promet douze francs au cocher, s'il arrive à Bicêtre en trois quarts d'heure. Le cocher répond de ses rosses ; Marguerite reçoit le salaire du cocher en dépôt ; elle part au galop d'un cheval boiteux et d'une jument aveugle.

Dupont, sûr de trouver sa repasseuse, n'avait pas mis la même rapidité dans sa course. Il aimait mieux arriver une demi-heure plus tard, et dépenser six francs de moins.

Marguerite n'était pas du tout étrangère au local et aux usages de Bicêtre. Plusieurs de ses amants étaient devenus commensaux de la maison, pour avoir soufflé des exploits ; mauvaise habitude des huissiers d'alors, qui s'est communiquée, dit-on, jusqu'aux huissiers de nos jours. Marguerite avait conservé quelques relations avec certains porte-clefs, qui dînaient économiquement chez elle, quand ils allaient faire les messieurs à Paris. En conséquence, elle pouvait les appeler par leur nom, en obtenir un coup d'œil de bienveillance, aller et venir partout sans être ob-

servée, ce qui suffisait pour entretenir l'erreur de Dupont, et en tirer parti.

Il descend lentement de sa voiture. Il entre ; on lui demande ce qu'il veut. — Voir Bicêtre ; et on voit Bicêtre comme la Morgue, les Petites-Maisons, et autres spectacles dont se contentent ceux qui ne peuvent pas payer un billet chez Nicolet.

Marguerite, qui se promenait aux environs de la porte d'entrée, aperçoit un petit vieillard aux jambes torses, au ventre en pointe, aux sourcils épais, à la face rubiconde. Il porte une perruque à bourse, un habit de ratine marron, à boutons d'or, à doublure de satin vert-pomme, et dans les plis se perd la poignée d'une épée à monture d'argent, dont la lame n'est jamais sortie du fourreau. — Voilà mes cent louis, dit Marguerite.

Elle s'approche avec l'air d'honnêtete qu'elle affecte à propos, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire. Elle débute par une révérence, qui dispose toujours favorablement celui qui n'a pas de soupçons, et elle propose de conduire monsieur à la lingerie, qui est, dit-elle, la plus belle chose du monde.

Dupont ne sait trop que répondre. Ce n'est pas la lingerie qu'il veut voir, mais une lingère dont il n'a pas pensé à demander le nom à l'avocat : on ne saurait penser à tout.

Il balbutia, biaisa ; il en vint assez gauchement à parler de l'administration de cette lingerie, du nombre des sujets qui y étaient employés, des qualités requises pour l'admission, et Marguerite, après lui avoir fait l'histoire de cinq ou six femmes qu'elle n'avait jamais vues, dont elle n'avait pas même entendu parler, s'étendit sur les infortunes d'une ancienne repasseuse, très-honnête, qui gémit d'être obligée de vivre dans une telle maison, mais qui espère en sortir bientôt par le produit infaillible d'une découverte importante.

De l'intérêt avec lequel elle s'exprime sur l'intéressante repasseuse, Dupont conclut qu'elle doit être la repasseuse elle-même, et on lui répond avec un sourire modeste qu'il ne s'est pas trompé.

Il amène la conversation sur le fond du métier, sur ses avantages et ses inconvénients, sur les bonnes et mauvaises pratiques. Madame Robert est nommée entre cinquante autres par Marguerite : on ne parle plus que de madame Robert.

En parlant de la mère, on en vint naturellement au fils. La repasseuse plaignit le sort d'une jeune homme en butte à des persécutions, qui n'ont pour objet que la spoliation de ses biens.

Elle parla avec amertume et mépris de la conduite d'un beau-père barbare, qui outrageait, dans Robert, la mémoire d'une épouse dont il n'avait reçu que des marques d'amour. Cette sortie violente devait affermir la crédulité de Dupont, et en effet il trembla de ne pouvoir désarmer la vertu qui se vouait si énergiquement au soutien de l'innocence.

Il se garda bien de se déclarer. Il se donna pour l'agent de ce beau-père, dont il s'efforça de justifier les procédés. Il prouva à sa manière que Robert n'était qu'un imposteur, et ses preuves devaient être trouvées bonnes par Marguerite, qui voulait enfin se laisser dissuader. Elle déclara que si les choses étaient ainsi... si réellement on tendait un piége à un honnête homme... si elle avait cru trop légèrement à des apparences trompeuses, elle abandonnerait ce petit coquin à son sort,... pourvu toutefois que la reconnaissance du beau-père la mît en état de monter un petit négoce à Paris, et d'y mener une vie douce.

Dupont parla de vingt-cinq louis. La repasseuse observa qu'on ne peut faire avec cela qu'un commerce d'allumettes. Dupont proposa de doubler la somme, et la repasseuse répondit que M. de l'Oseraie envisageait la chose sous un autre point de vue que le beau-père; qu'il prenait ouvertement la défense de Robert; qu'il avait des manières très-engageantes, et que pour une bagatelle on ne se sépare pas d'un homme aussi généreux que respectable. Dupont fronça le sourcil; mais il allait en passer par ce que lui prescrirait Marguerite, lorsqu'une scène inattendue changea la position de tous les personnages.

Un homme assez bien mis aborda les deux interlocuteurs. — J'ai, je crois, l'honneur de parler à M. Dupont? — Oui, monsieur, répondit celui-ci, après avoir un peu hésité. — Vous, ma mie, vous êtes bien Marguerite Fricoteau, de la rue de la Huchette. Suivez-moi tous les deux. — Mais, monsieur... — Pas de mais. — Un homme comme moi! — A la garde! et la garde s'approche, et l'inconnu tire un bâton d'exempt, et Dupont et Marguerite sont remis dans les voitures qui les ont amenés, et devant et à côté d'eux sont placés des messieurs qui ne leur permettent pas de faire le moindre mouvement.

On descend à l'hôtel de la police. L'avocat y entrait, bien accompagné, et M. de l'Oseraie y arrivait dans sa voiture.

Comment ces fripons se trouvent-ils rassemblés là? Par quelle raison, de l'Oseraie y est-il lui-même. C'est ce que je vais vous apprendre.

Vous savez déjà que Fricoteau n'était chez lui que le premier animal domestique. Il allait et venait, parlait ou se taisait, agissait ou non ; on n'y faisait pas plus attention qu'au merle de madame.

En retournant la casserole, il avait remarqué la conférence particulière de sa femme avec l'avocat. Il n'avait pas eu l'indiscrétion de s'approcher ; mais comme la curiosité est presque inséparable de la sottise, il prêtait une oreille attentive. La sottise entend mal ; cependant Fricoteau avait fort bien compris que sa femme allait gagner cent louis n'importe comment, et lorsqu'elle fut partie, il se mit à rire, à chanter et à sauter dans sa salle enfumée.

Un traiteur qui chante et qui danse au milieu des dîneurs au lieu de les servir, est une chose assez nouvelle. Le plus grand nombre le regardait, s'étonnait et riait ; mais un homme qui faisait semblant de dîner lui demanda quel était le sujet de cette joie extraordinaire. Fricoteau répondit, en multipliant ses gambades, que Marguerite allait gagner cent louis. Cent louis, gagnés en une heure par Marguerite, devaient fixer l'attention de quelqu'un qui n'était pas là pour manger. Les questions se succédèrent. Fricoteau parla de Bicêtre, de fers à repasser, d'un pont d'osier, de l'avocat Goulin, et personne ne comprit rien à son galimatias. Cependant l'homme en question jugea, au nom seul de l'avocat, qu'il s'agissait de quelque friponnerie, et toujours interrogeant, toujours versant à Fricoteau, il comprit enfin qu'il fallait que Marguerite arrivât promptement à Bicêtre, et passât ventre à terre sur un pont de la rue Saint-Louis. Or, comme il n'y a pas de pont dans la rue Saint-Louis, que pour aller du quartier du palais à Bicêtre on ne passe pas par la rue Saint-Louis, notre homme pensa que ce pont pouvait désigner la dupe qu'on allait faire. Il paya le mauvais vin auquel il n'avait pas touché ; il courut prendre son cabriolet, caché aux environs de la gargote, et il se rendit en toute diligence dans la rue Saint-Louis.

Le consommé ne s'était pas trouvé prêt, le perruquier s'était fait attendre, et mademoiselle Désirée mettait Dupont dans son fiacre, lorsque le cabriolet arriva. Il n'y avait pas de raison pour observer cette voiture plutôt qu'une autre ; mais quelques mots à l'oreille du maître, prononcés d'un air de mystère par la gouvernante, déterminèrent l'observateur. Il suivit le fiacre, et trouvant un moment favorable, il fit entrevoir au cocher le bout

d'ivoire de son bâton, et lui demanda s'il savait qui il conduisait. — Monsieur Dupont. — D'où le connais-tu? — Oh! il est connu de tout le Marais. — Où le mènes-tu ? — A Bicêtre.

L'exempt ne trotte plus, il vole. Il descend chez le commissaire du quartier. Il comptait simplement envoyer une note à la police, et demander du monde : il apprend et les prétentions de Robert, et son emprisonnement, et l'intérêt que M. de l'Oseraie prend à ce jeune homme. Il proteste au commissaire que M. de l'Oseraie est incapable de protéger un imposteur, qu'il doit y avoir ici complication de friponnerie; que cette affaire a été jugée bien précipitamment, et qu'on ne peut trop se hâter de la soumettre aux lumières de monsieur le lieutenant de police. Le commissaire, susceptible d'une erreur, mais toujours disposé à la reconnaître, ne balance pas et part. Son chef examine les pièces, réfléchit, suspend son jugement, fait prier M. de l'Oseraie de passer à l'hôtel, et n'hésite pas à s'assurer de l'avocat, déjà perdu dans l'opinion publique. Le reste vous est connu.

Les détenus parurent d'abord séparément, selon l'usage. Dupont, interrogé sur les qualités de la femme avec qui on l'avait arrêté, répondit qu'elle était attachée à la lingerie de Bicêtre. Interpellé de déclarer ce qu'il avait de commun avec cette lingère, il ne sut que répondre.

Marguerite, déjà très-mal notée à la police, fut sommée très-brusquement et avec menaces d'avouer ce qui l'avait déterminée à faire la lingère. Elle répondit que c'étaient les instances de l'avocat Goulin, dont elle ignorait le but.

Goulin, interrogé à son tour, nia les imputations de Marguerite. Marguerite, confrontée à Goulin, et placée entre la Salpêtrière et la vérité, répéta mot à mot ce que lui avait dit l'avocat.

Dupont, confronté aux deux autres, intimidé par l'air sévère du magistrat et vivement poussé, avoua une partie de ses manœuvres. On lui opposa les dires et les attestations dont M. de l'Oseraie était porteur, et il fut forcé d'avouer le reste.

Le commissaire alla prendre chez lui le procès-verbal du capitaine du *Voltigeur*, et chez l'avocat le billet conditionnel de quatre mille huit cents livres. Le faux de la première pièce fut prouvé par les extraits des registres de Lorient ; la seconde prouvait la vénalité et la connivence de l'avocat avec Dupont. Ce billet, la séduction employée par lui pour faire escroquer cent louis par Marguerite, formèrent les charges d'un procès-verbal.

Autre procès-verbal contre madame Fricoteau, qui a été sciemment l'instrument de l'escroquerie.

Troisième procès-verbal contre Dupont, convaincu de faux, de subornation de témoins, et de l'intention avouée de se défaire par toutes sortes de moyens d'un jeune homme qui l'inquiète.

Ordre expédié à Lorient d'arrêter le capitaine et son second.

Enfin allait intervenir jugement du lieutenant de police qui renverrait les coupables par-devant messieurs du Châtelet.

Il ne restait plus qu'à savoir ce qu'était réellement celui qui se disait Robert. Le témoignage de M. de l'Oseraie était d'un grand poids; cependant, comme la décision de cette question n'était pas du ressort de la police, il fut encore décidé de la renvoyer aux juges qui devaient en connaître, après toutefois avoir ordonné l'élargissement du soi-disant Robert.

Dupont tremblant, désolé, désespéré, se repentait et demandait grâce. Il offrait de reconnaître Robert, de lui rendre ses biens sans condition, pourvu qu'on ne donnât pas de suite à une affaire dont il ne pouvait plus se dissimuler les dangers.

De l'Oseraie triomphait. Il touchait au moment de recueillir le prix de ses démarches et de ses soins. Cependant, quoiqu'il sentît que Dupont ne valait pas mieux que Marguerite, Goulin et le capitaine, il voyait avec peine celui qui avait été l'époux de la mère de son ami, exposé à une peine capitale. Il représenta au lieutenant de police qu'il ne pouvait déshonorer Dupont sans que sa honte rejaillît sur Robert; que cette faute était la seule qu'on pût reprocher à cet homme; que son aisance était le garant de sa conduite à venir, et que la société n'est intéressée à rejeter de son sein que ceux qui, par leur position, doivent continuer à la troubler; que la justice se relâche quelquefois de sa sévérité, lorsqu'il en résulte un bien, et qu'ici, avec de l'indulgence, on rétablirait un opprimé dans ses droits. De l'Oseraie reproduisit les certificats qu'il avait tirés de Rouen, d'Ecosse et d'Angleterre. Il fit sentir au lieutenant de police que, bien qu'aucune des signatures ne pût répondre de l'identité, il était évident qu'un même individu avait parcouru toutes ces contrées, qu'on le suivait pas à pas jusqu'à son arrivée à Londres, où lui, de l'Oseraie, affirmait, sur son honneur, l'avoir parfaitement reconnu. — C'est parce que ces preuves sont suffisantes devant les tribunaux, ajoutait-il, que vous devez vous faire un mérite de corriger l'inflexibilité de la loi. Qu'avez-vous à faire pour être juste? Vous taire, et laisser agir Dupont. Pas

une démarche, pas un écrit de votre part qui puisse vous compromettre. Qu'avez-vous, d'ailleurs, à répondre à Dupont, qui déclare qu'il a été trompé, que de nouvelles lumières l'ont éclairé, qu'il renonce à ses poursuites et qu'il reconnaît Robert? Le procès-verbal du capitaine inculpe-t-il réellement un homme qui a pu le croire vrai et à qui on ne saurait faire un crime de n'avoir pas été fouiller dans les registres de l'amirauté de Lorient ? Que reste-t-il donc à sa charge, rigoureusement parlant? Son entrevue avec cette lingère, qui n'est qu'un fait de police, que vous pouvez laisser tomber dans l'oubli. Le magistrat paraissait ébranlé.

Robert était libre, et celui qui l'avait fait élargir l'avait instruit de ce qui se passait à la police. Son premier mouvement fut à la reconnaissance. Il accourut, pressé du désir d'embrasser son ami. La scène fut vive, touchante, franche surtout. Le lieutenant de police se sentit ému, et l'homme de bien ne résiste pas à son cœur. Cependant celui-ci, toujours prudent, parla à Robert et lui fit cent questions auxquelles il ne pouvait être préparé. Le jeune homme répondit à toutes sans hésiter et avec ce ton de vérité qui persuade toujours. Le magistrat enfin félicita de l'Oseraie sur sa conduite, sa persévérance et leurs suites heureuses. Il ordonna qu'on relâchât Dupont, et que l'on conduisît les autres en prison.

De l'Oseraie et Robert n'étaient pas sans un reste d'inquiétude. Dupont, maître de lui, pouvait ne pas tenir ce qu'il avait promis. Le bonhomme ne pensa pas même qu'il lui fût possible de revenir sur sa parole : il se laissa conduire. L'acte fut rédigé, signé, et Robert, qui, deux heures auparavant, n'était propriétaire que de *la Morale par alphabet*, se trouva riche de douze mille livres de rente, qu'il ne devait qu'à la sage lenteur de son ami.

CHAPITRE VIII

Où l'on voit bien que l'auteur a eu à se plaindre de son éditeur. — Conjuration avortée contre une *portion* très-intéressante de Robert. — Une taverne littéraire. — L'Académie. — Piron et sa nièce Manon. — Repas et séance académique. — Robert très-mortifié devient de Robertville et fuit dans ses terres. — L'art de marier sa fille et de *faire* un mari. — Robert tente sa dernière aventure. Ainsi soit-il.

De l'Oseraie voyait avec plaisir que la position nouvelle de Robert le dispensait de le reprendre chez lui. Il sentait que la présence continuelle d'un homme qui ne plaît pas à madame doit influer sur l'harmonie d'une maison. Il se félicitait de pouvoir accorder ce qu'il devait à l'amitié, avec les égards dont il était incapable de s'écarter envers sa femme.

Il donna à Robert d'excellents conseils sur la manière de conserver sa fortune et de se conduire dans le monde. Il l'engagea à travailler, parce qu'à vingt-trois ans, disait-il, il faut faire des folies ou des fautes, quand on ne s'occupe pas utilement. Il lui promit de le placer avantageusement, et il l'invita à le venir voir souvent *dans ses bureaux.*

La première chose que fit Robert fut d'oublier ce que de l'Oseraie venait de lui dire. Il alla se mettre en possession de ses biens, et il eut raison. Il demanda des avances à ses fermiers, et il n'eut pas tort, parce qu'il n'avait pas un sou, et qu'il devait à son ami ; mais il ne compta pas avec lui-même. Il dépensa d'abord sans réflexion, selon ses fantaisies, et voilà ce qu'il ne fallait pas faire.

Dans les intervalles d'une jouissance à une autre, M. Robert revoyait son manuscrit, changeait quelques tournures de phrases, créait un paragraphe, et finit par se croire l'auteur de la Morale par alphabet. Il tenait plus que jamais à son projet d'entrer à l'Académie, parce qu'il faut qu'un homme aisé soit quelque chose, que les fonctions d'académicien n'ont rien de pénible, et que ce titre, mérité ou non, donne du relief dans le monde.

Il voyait de l'Oseraie une fois ou deux la semaine. Il écoutait

peu, parlait beaucoup, ne disait rien, et faisait ses visites courtes. De l'Oseraie lui proposa une place qu'il lui avait ménagée à la cour d'Espagne. Cette place devait changer des habitudes qui n'étaient pas encore enracinées. Elle était agréable et facile à remplir. Robert répondit sèchement qu'il se plaisait à Paris, qu'il ne s'accommoderait pas de la gravité espagnole ; il fit trois ou quatre pirouettes, sortit, et ne reparut pas.

Quand il crut avoir mis la dernière main à son ouvrage, il envoya chercher un libraire lettré. On en trouvait alors plusieurs à Paris. Je ne sais si aujourd'hui... Il présenta son manuscrit avec la confiance d'un auteur qui croit avoir fait un chef-d'œuvre. Le libraire en lut quelques articles, se frotta le front un moment, comme un homme qui cherche à se rappeler quelque chose ; mais sa mémoire le trahissant, il crut s'être trompé, et il entra en matière.

— Que veut faire monsieur de ce manuscrit? — Parbleu, monsieur, je veux le faire imprimer. — J'entends cela, monsieur; mais à quelles conditions ? — Je vous avoue que cet ouvrage est mon début, et que je n'ai pas d'idées des conditions usitées. — Je vais vous mettre au courant, monsieur. Quand un livre porte le nom d'un homme célèbre, nous l'achetons. Bon ou mauvais, la première édition se vend. Quand un livre est fait par un auteur avantageusement connu, nous l'achetons encore, mais moitié moins. Quand l'auteur est tout à fait ignoré, nous n'achetons pas, parce que nous ne devons pas payer son introduction dans le monde littéraire, mais profiter plus tard de sa réputation s'il s'en fait une. Voilà les principes généraux de notre commerce. — Eh bien, monsieur, vous n'achetez pas. J'ai de l'argent, ainsi... — Un moment, monsieur. Si vous m'offriez un roman, un poëme un peu leste, une critique gaie et mordante, je hasarderais les frais d'une édition; mais un ouvrage moral ! vous devez savoir, monsieur, que le public ne veut pas de cela, et par conséquent je ne peux... — Allons, allons, je payerai l'édition. — Beau papier? — Vélin. — Caractères ? — Ce qu'il y a de mieux : je ne sais comment vous les appelez. — Un frontispice? — Qu'est-ce que c'est qu'un frontispice ? — C'est une gravure en tête d'un ouvrage. — Oui, des gravures partout. — Des fleurons, des vignettes? — Oui, oui. — Faits par les meilleurs maîtres? — Sans doute. — Vous mettez votre nom? — Comment, si je le mets! Robert, Robert, entendez-vous, en lettres majuscules, très-majuscules, monsieur. — Y joignez-vous

quelque qualité? — Aspirant à l'Académie française. — Permettez-moi, monsieur, de vous faire observer que l'usage n'est pas... — Pas d'observations, je ne les aime pas, et je me mets au-dessus de l'usage.

— L'ouvrage tiré à combien ? — Comment, tiré ? — Oui, à quel nombre d'exemplaires ? — A dix mille. — Mais, monsieur, c'est beaucoup trop. — Non, monsieur, ce n'est pas trop. J'en donnerai à toute la France. — Trouvez bon que je réfléchisse un moment. — A quoi ? — A ce que coûtera cette édition. — Qu'importe ? — Pardonnez-moi, c'est très-important.

Le libraire tire son crayon, calcule, suppute, efface, rétablit, ajoute, augmente, et trouve enfin un total de quarante mille francs, sur lesquels vingt mille seront payés comptant, et le surplus en effets à six mois, endossés par gens connus.

Robert se récrie, le libraire insiste. Le premier marchande, le second tient ferme. Robert a le bon esprit de réduire son édition, toujours bataillant avec le libraire, à six mille, à cinq, à trois, et enfin à deux cents exemplaires. Il s'arrange pour le prix, et passe une partie de son temps à presser dessinateurs, graveurs, imprimeur. C'est le temps de sa vie qu'il a jusqu'alors employé le moins mal.

Il regardait ses courses et ses soins comme un travail important, et il trouvait tout simple de se procurer des délassements. L'argent qu'il avait reçu de ses fermiers diminuait sensiblement; il se rappelait l'état de misère où il était plusieurs fois tombé, et il sentait la nécessité de renoncer aux plaisirs dispendieux.

Il lui en fallait cependant. L'amour se faisait entendre d'une manière très-prononcée. C'est en effet, à cet âge, le premier besoin de la vie, et le plus doux à satisfaire, celui qu'on regrette plus tard de ne plus éprouver, et dont on aime à se souvenir, tant que le cœur conserve un reste de sensibilité. Habitué aux jouissances faciles, Robert avait essayé de l'amour qu'on achète, et l'illusion n'avait duré qu'un moment. Il s'était senti humilié de n'obtenir qu'à prix d'or ce que méritaient sa jeunesse, sa beauté et ses grâces. Il pensa qu'une liaison décente lui était nécessaire, et qu'une femme jolie, spirituelle, enjouée, remplirait ces moments de vide, si fréquents et si durs pour l'homme qui a douze mille livres de rente, et même pour celui qui en a cent.

Il se rappela la limonadière de la rue Saint-Louis, et, laissant de côté les principes de vertu qui l'avaient déterminé à la garantir du vice par une chute, ne cherchant plus à s'abuser sur

ses motifs, s'abandonnant de bonne foi à son cœur et à son intérêt personnel, il lui parut commode de passer ses jours entiers avec sa maîtresse, sans que personne, pas même le mari, pût le trouver mauvais. Il convenait que la dame n'avait pas l'esprit orné, mais elle était fort bien ; elle avait un certain fonds de gaieté ; et quand on a de la fortune, et qu'on va entrer à l'Académie française, on peut consentir à se borner d'ailleurs. Et puis, dès qu'il serait académicien, il se verrait recherché, fêté ; il ferait un choix digne de lui, et laisserait sa limonadière avec le souvenir du bonheur qu'il lui aurait procuré. Ainsi raisonnait Robert.

Il se met dans une brouette, et se fait rouler au Marais. Il entre au café avec la confiance et l'air léger que donnent les avantages qu'il réunissait. Il se présente comme un homme sûr de vaincre, et ce ton déplaît singulièrement à la petite femme, qui aimait le péché, mais qui voulait le commettre incognito. Elle était, d'ailleurs, piquée de l'espèce d'abandon qu'elle avait éprouvé, et, entre nous, il était assez naturel qu'elle trouvât mauvais qu'après un mois d'absence on débutât comme si on s'était vu la veille, et surtout qu'on fût au mieux ensemble. Ces manières, qui réussissent quelquefois dans un boudoir, entraînent certain inconvénient dans un café, et il n'est pas de limonadière qui s'y expose.

Celle-ci répondit avec un flegme, une dignité, qui déconcertèrent l'homme à projets. Ceux qui étaient dans le café s'amusèrent de son embarras, et il crut n'avoir rien de mieux à faire que de se retirer. Qu'ils sont loin, ces plaisirs si doux et si prompts qu'il s'était promis! *Vanitas vanitatum !*

Cependant la difficulté est l'aiguillon du désir, et ce qui n'était qu'une fantaisie devint un goût prononcé. Robert s'aperçoit que le premier moyen de réussir auprès d'une femme, est de se couvrir du masque qu'elle adopte ; je crois même que celui-là dispense de beaucoup d'autres. Il s'enferme chez lui, et se dispose à écrire une lettre bien tendre, bien respectueuse. Il va entrer dans les détails qui ont occasionné sa disparition, à cela près pourtant que la Bastille remplacera Bicêtre, parce qu'on n'aime pas à avouer qu'on a habité ce dernier château. Il prend la plume ; il sera élégant, pathétique, brûlant, persuasif. Quoi de facile comme cela ? Un auteur !

Il s'aperçoit bientôt que *l'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a*, et que le sien, très-brillant en monosyllabes et en phrases

coupées, n'est nullement propre à un travail un peu suivi. Cette réflexion l'afflige d'abord ; mais comme il doit être lu par une femme d'un genre très-inférieur au sien, pour qui l'exagération doit être du sublime, et le galimatias du sentiment, il se console en pensant que sa lettre fera autant d'effet que si madame de Sévigné lui en eût donné le brouillon, et que si une commère ou deux sont dans la confidence, son style lui fera un honneur infini dans le quartier. Il prend courage ; il écrit, il rature, il déchire, il recommence ; il appose enfin son cachet sur la plus extraordinaire comme sur la plus plaisante des conceptions.

Il comptait, avec raison, que l'amour-propre de la dame apaisé la rendrait facile à ses insinuations. En effet, une femme qui se croit aimée, qui a besoin d'aimer elle-même, a bien peu de chose à objecter à l'amant dont les torts n'ont été qu'apparents. Il ne restait qu'une difficulté : c'était de déterminer la limonadière, qui se croyait offensée, à recevoir l'épître et à la lire. — Je vais la lui envoyer par un commissionnaire. Elle rompra le cachet, sans savoir quel est l'écrivain, et, la première ligne lue, la curiosité et l'amour lui feront lire le reste. Elle sera flattée en secret d'entrer en commerce réglé avec un jeune homme comme moi, et si la pruderie combat ses désirs, qu'elle refuse de répondre à cette lettre, elle répondra à la seconde, et ce que j'ai à craindre de pis, c'est la perte d'un jour.

D'après les dispositions de la dame, les choses auraient fort bien pu s'arranger ainsi ; mais si les enfants, les buveurs, les amants ont leur dieu, les maris ont quelquefois le leur.

En précédant un de messieurs les échevins que députait son corps vers monsieur le prévôt des marchands, le mari de la limonadière, garde de la ville, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, s'était donné une entorse pour avoir monté trop précipitamment l'escalier. Or, comme une entorse ne permet pas à celui qui se l'est donnée d'aller plus loin, monsieur le garde s'était assis sur son derrière, et monsieur l'échevin était entré sans être précédé de personne, ce qui l'affecta singulièrement, car il était noble depuis trois semaines.

Cependant, comme un homme qui s'est donné une entorse ne gagne rien à rester assis sur un escalier, monsieur le garde de la ville s'était fait reporter chez lui, et comme un homme obligé à rester assis s'ennuie moins à un comptoir que dans une arrière-boutique, monsieur le garde avait prié madame son épouse de lui céder sa place, et comme madame son épouse n'était pas

fâchée d'aller causer avec son cœur sur le boulevard du Temple, elle avait remis à son époux la sonnette de cuivre argenté, la pince à casser le sucre, et le journal des crédits du jour, car à Paris, et même au Marais, il faut faire crédit pour vendre. Les crédits d'ailleurs ont cela de bon qu'ils donnent au moins un prétexte pour faire banqueroute, les mains vides ou pleines.

Le dieu des amants n'avait pas soufflé à Robert que monsieur le garde de la ville se donnerait une entorse, et que la dame de ses pensées actuelles irait rêver à lui vis-à-vis le tréâtre *des grands danseurs du roi*. Ainsi point de recommandations à faire au porteur de la séduisante épître; nulle précaution à prendre par lui. Le lourd Auvergnat entre, demande madame... je ne sais plus son nom; le mari allonge le bras, prend la lettre; le commissionnaire se retire.

Il est permis aux époux du Marais de décacheter les lettres de leurs épouses. Celui-ci ouvre... Il se frotte les yeux; il croit avoir mal lu. Il relit, il pâlit, il rougit. Il voit que s'il n'est pas... ce que vous savez, il s'en faut de si peu de chose!... et personne n'aime cela.

Il envoie un petit drôle très-intelligent, et déjà assez discret pour qu'on lui donnât sans crainte de la chicorée à moudre au lieu de café; il l'envoie au corps de garde de l'arcade Saint-Jean, chercher trois ou quatre camarades d'élite. Le petit drôle les trouva faisant une partie de piquet-voleur, qu'ils avaient beaucoup de peine à quitter. Cependant, quand ils comprirent qu'il s'agissait de l'honneur du corps, ils laissèrent les cartes et le poste, et suivirent le garçon limonadier aussi lestement que le leur permit une petite épée qui leur battait dans les jambes, parce qu'ils ne la portaient qu'*aux bons jours seulement*.

Le punch au rhum n'était alors connu qu'au café de la Régence; ainsi le confrère ne put offrir qu'une terrine d'eau-de-vie brûlée, qu'il vit accepter avec une satisfaction particulière, parce qu'il savait qu'il est nécessaire de monter les têtes pour leur faire embrasser des intérêts qui ne sont pas les leurs.

La terrine vidée, et messieurs les gardes ne voyant plus rien que leur petite épée ne dût emporter, le confrère se fit porter par eux à son entre-sol, où il exhiba et lut la lettre de Robert, qui mit messieurs dans une colère épouvantable.

— La chose serait inouïe dans notre corps! s'écria l'un. Perdons plutôt, s'écria l'autre, notre drapeau de taffetas blanc, toujours neuf, quoiqu'il soit de 1701. Perdons plutôt, s'écria le

troisième, nos charges, qui nous coûtent cent pistoles, et qui nous donnent le droit de porter un habit galonné, des bas de soie rouge, et un plumet blanc dans le chapeau. — Ne perdons rien, s'écria enfin le limonadier; empêchez-moi seulement de gagner.

On se consulte sur les moyens à employer dans une conjoncture aussi délicate, et après bien des débats on arrête un plan admirable. Le plus savant répond à Robert, et le billet est confié au petit drôle, qu'on veut faire jurer d'être fidèle, et qui réplique que cela n'est pas nécessaire, parce que madame lui donne des soufflets, et monsieur des pièces de six blancs.

Le conseil de guerre rassuré par cette réponse, le petit drôle part, et trouve Robert attendant son Auvergnat, qui ne revenait point, parce qu'il avait rencontré un arrivant de la *Limagne*, avec qui il parlait du pays, le verre à la main.

Robert en extase, lisait, relisait le billet de sa belle. Il y avait bien par-ci par-là quelques fautes d'orthographe et de langue; mais son amour-propre ne lui permettait pas de s'y arrêter : notre dernière conquête n'est-elle pas toujours la plus flatteuse? Voyons-nous les défauts d'une femme qui ne s'est pas encore donnée? Dans l'excès de sa joie, Robert donna un louis pour boire au petit commissionnaire, et le chargea d'annoncer à madame qu'il marchait sur ses pas.

Robert se pare comme si vraiment il allait être le marié. Il parfume à l'eau de lavande chemise, mouchoir, et peut-être quelque chose encore : dans ce temps-là on mettait tout à l'eau de lavande, témoin le café de madame Geoffrin.

Il sortait, se balançant le corps avec grâce, caressant d'une main la paume de son épée, jouant de l'autre avec un énorme bouquet, et le premier individu qu'il rencontre est le petit drôle, qui l'aborde avec franchise, et qui lui dit : — Madame me donne des taloches, et monsieur de l'argent. Il était raisonnable que je prisse parti pour monsieur; mais monsieur ne m'a encore donné que quatre livres dix sous en quatre mois et demi, et vous m'avez donné un louis en une minute. Il m'a paru juste de me tourner du côté de celui qui paye le mieux, et je suis revenu sur mes pas. — Je ne te comprends pas. — Vous allez me comprendre. Le billet que je vous ai apporté n'est pas de madame. — Bah! — Non, monsieur. Il est d'un garde de la ville... — Et qu'a de commun ce garde?... — Madame était sortie, et votre lettre a été reçue par le mari. — Ah! diable. — Il m'a

envoyé chercher trois camarades, dont le plus petit a au moins quatre pieds onze pouces. Ils sont armés jusqu'aux dents, et ils vous attendent pour vous faire une opération... — Quelle opération, mon Dieu? — Je ne sais trop comment ils la nomment; mais il s'agit de retrancher quelque chose... — Je n'irai pas. — Vous ferez bien. — Que j'aie été exposé à cet accident pour la fiancée de M. Corambé, pour une princesse passe; mais pour la femme d'un garde de la ville, ma foi, ce serait trop fort. Il donne un second louis au petit drôle, qui s'en va en chantant, et Robert se rappelant et madame de Chedeville et Zilia, Robert frémissant des dangers nouveaux auxquels l'avait exposé sa liaison imparfaite encore avec sa limonadière, renonça une dixième, une vingtième fois au beau sexe, et se flatta de l'oublier chez son libraire, en s'occupant exclusivement de son ouvrage, de ses gravures, de ses vignettes et de ses fleurons. Vains projets! On vous gronde, on vous querelle, on vous maudit, mesdames, et on revient à vous.

Messieurs les gardes avaient fait toutes leurs dispositions, et ils attendaient avec impatience le moment de donner un exemple terrible, propre à assurer à chacun sa propriété. Le petit drôle vint leur annoncer que le monsieur avait deviné le piége à la fermeté des caractères, à l'énergie du style, et qu'il avait déclaré n'avoir aucune envie d'un tête-à-tête masculin.

Messieurs les gardes jurèrent comme s'ils eussent été soldats; ils remirent dans le fourreau leur rouillarde, qu'ils avaient aiguisée sur les chenets, sur les pincettes, sur le cul de la terrine vide, et, poussés à la fois par la liqueur spiritueuse, par la jalousie, par une fureur martiale, ils proposèrent de former sous le titre de *retrancheurs*, une association où seraient admis tous les maris de France, et dont ils seraient, eux, les grands dignitaires, en leur qualité de fondateurs. Il ne s'agissait de rien moins que de proscrire *portion* de tous les jeunes gens qui auraient atteint l'âge de vingt-cinq ans sans avoir femme à eux, parce que, disait le *considérant* de cet article, celui qui n'a pas femme à lui compte sur celle de son voisin.

Par un autre article, toutes les épouses, sans exception, devaient être averties par une circulaire, de la nécessité d'être fidèles à leurs maris, si mieux elles n'aimaient dire avec Héloïse :

Couvre-moi de baisers, je rêverai le reste.

Troisième article, qui ordonnait que les jeunes gens seraient pareillement avertis de se marier tout de bon, s'ils ne voulaient être réduits à l'impossibilité de se marier autrement.

Quatrième article, qui ordonnait aux époux d'exécuter la loi sur les réfractaires, partout où ils les trouveraient.

Enfin, arrêté par lequel messieurs les fondateurs s'obligeaient à colporter les statuts de la nouvelle société chez tous les maris de leur connaissance, de chacun desquels ils tireraient la promesse positive de faire des prosélytes, plus un écu pour frais d'impression des circulaires.

On est très-chatouilleux, au Marais, sur l'article en question. Aussi les premiers maris auxquels le projet fut communiqué le trouvèrent admirable autant que neuf. Ils remarquèrent même, avec beaucoup de sagacité, que le gouvernement leur saurait un gré infini d'avoir trouvé contre le célibat un moyen qu'il cherchait en vain depuis trois siècles. Cependant, un apothicaire de la rue Bourgtibourg, à qui on présenta le règlement à signer, répondit que sa femme était l'amie d'un fameux chimiste, qui ne faisait pas une découverte, qu'il n'indiquât exclusivement sa boutique. Un marchand de vin répondit que sa femme était l'amie des chefs d'une société nombreuse qui se rassemblait chez lui tous les soirs. Un huissier répondit que sa femme était l'amie d'un commis greffier qui l'avait empêché trois fois d'être pendu. Un maître perruquier répondit que sa femme était l'amie d'un chanoine qui avait payé sa charge, et un écrivain de la grand'salle, que sa femme était l'amie d'un valet de chambre du premier président, qui disposait des piliers.

— Ouais, dirent messieurs les fondateurs, puisque l'amitié des femmes est si utile, et si généralement tolérée, nous serions bien dupes de nous fâcher de ce qui fait rire tant d'autres. Tâchons que nos femmes aient aussi des amis. — Je crois, dit l'un, que cela n'est pas difficile. — Ah! dit l'autre, il n'y a qu'à fermer les yeux. — Pourvu qu'on y trouve son compte, dit le troisième. — Cela va sans dire, ajouta le dernier, et le règlement fut jeté au feu.

Ainsi périt, dès sa naissance, une institution qui eût prévenu bien des accidents et qui eût immortalisé le corps des gardes de la ville, dont on ne parle déjà plus.

L'ouvrage de Robert allait paraître. Déjà il était pompeusement annoncé dans la *Gazette de France* et le *Mercure*, les seuls journaux de ce temps-là qui fissent des annonces, et le relieur

finissait de décorer une centaine d'exemplaires destinés à messieurs de l'Académie, et à des gens de cour et de finance, qui seraient bien aises d'avoir dans leur bibliothèque un livre de plus, relié en veau racine et doré sur tranche.

Robert avait oublié de l'Oseraie; l'amour-propre l'en rapprocha. Il se rendit dans ses bureaux, et après avoir imputé sa longue absence à d'immenses travaux, à de profondes méditations, il tira de dessous son habit la Morale par alphabet, et la présenta d'un air qui exprimait à la fois la confiance et la modestie. De l'Oseraie lut quelques articles au hasard et félicita Robert sur la justesse de ses idées, la concision et la pureté de son style. Il ne put cependant s'empêcher d'observer qu'il était inconcevable qu'on pensât aussi bien et qu'on se conduisît aussi mal. Robert répondit qu'il n'imiterait pas certains prédicateurs qui font le contraire de ce qu'ils enseignent et que son livre serait désormais la règle de sa conduite. Il quitta son ami, persuadé que, puisqu'un homme du mérite de de l'Oseraie n'avait aucun soupçon de sa supercherie, personne ne la découvrirait.

Il expédia quarante exemplaires aux quarante de l'Académie. Il en envoya à tous les grands, aux princes, au roi même. Il reçut de quelques-uns de ceux qui avaient regardé le titre et les vignettes une lettre d'encouragement. Un Mécène lui écrivit que sa manière de classer la morale était tout à fait commode; que son livre serait très-utile aux enfants et qu'il allait le recommander au recteur de l'Université. La lettre parvint dans une boîte d'or, ornée du portrait du protecteur, et Robert, qui n'avait jamais pensé à prendre du tabac, en prit dès ce moment afin de pouvoir dire à tout le monde : — Cette tabatière m'a été donnée par le comte de*** enchanté de mon ouvrage.

Messieurs de l'Académie ne furent pas tout à fait si faciles. Ils avaient été très-choqués que M. Robert, que personne ne connaissait encore, affichât la téméraire prétention d'être agrégé à leur illustre corps, et il y avait parmi eux quelques hommes qui lisaient autre chose que des madrigaux et des poëmes érotiques. Ils découvrirent le larcin, et ils allaient le dénoncer à Fréron, lorsqu'un confrère, ignoré pendant trente ans, fit tout à coup un bruit du diable, mit en l'air tous les beaux esprits, forma des cabales, opposa coteries à coteries, et occupa tellement messieurs de l'Académie, qu'ils n'eurent pas un moment à donner au petit plaisir d'humilier Robert : ce confrère venait de mourir

Robert ne manqua pas de se mettre sur les rangs. Il prit un *remise* et fit ses visites, car vous saurez que les visites sont la condition essentielle pour être reçu de l'Académie. Qu'on ait du mérite, on n'y entre que par des visites; on y entre encore par des visites, quand on n'en a pas; et il est convenu que l'homme à talents qui a fait trois fois ses visites et qui a été trois fois éconduit, n'est pas plus déshonoré que l'Académie qui lui a préféré un grand seigneur qui n'est bon à rien.

Elle venait de nommer, et, déchargée des embarras qui précèdent toujours cette importante fonction, cette auguste compagnie ne dédaigna pas de punir le petit orgueilleux qui l'avait offensée : un article foudroyant parut dans l'Année Littéraire.

Piron déjeunait avec Collé, Gallet et quelques autres qui étaient de l'Académie, ou qui n'en étaient pas. On s'égayait sur le compte du récipiendaire, qui quittait pour le fauteuil son diocèse et la chaire de vérité. Le bon vin aiguisait l'épigramme, et la belle humeur allait toujours croissant, lorsque le garçon mit sur la table le numéro du jour. Piron, lecteur ordinaire de la société, cherchait un trait malin qui tombât sur Voltaire, et trouva l'article qui parlait de Robert, et qui fit beaucoup rire cet homme assez heureux pour rire de tout. — Parbleu! s'écria Collé, il faut nous divertir. — Soit. Soyons les vengeurs du trône académique, et prouvons à ces messieurs que si nous ne sommes pas du corps, nous en avons tout l'esprit.

On arrange un conte, on se lève, on passe chez Piron, on donne des ordres, on prend un fiacre, on descend chez Robert, dont Fréron n'avait pas même oublié de donner l'adresse, afin, disait-il, que les amateurs du beau, du bon, et surtout du neuf, pussent lui adresser leurs compliments de condoléance.

Robert qui ne lisait jamais, qui ne soupçonnait pas même l'existence de l'Année Littéraire, attendait avec sécurité le résultat de la séance de la veille, qui ne lui paraissait pas devoir être douteux. Il avait passé la soirée précédente à se plaindre du peu d'empressement de l'Académie à lui annoncer son exaltation, et la nuit à composer son discours de réception *calqué* sur celui de Fontenelle, de sorte qu'il s'était endormi le matin dans sa bergère, parce que l'esprit, qui n'est pas matière, a pourtant besoin de repos, et il ronflait à faire trembler les vitres de sa chambre, lorsqu'il fut réveillé en sursaut au bruit infernal que faisait sa sonnette.

Il se lève, il court, il ouvre. Le gros Piron se présente, suivi

de ses compagnons de taverne, et adresse, au nom de l'Académie, un compliment amphigourique à Robert, qui lui répond dans le même genre, ce qui ne lui était pas du tout difficile. Le cérémonial épuisé, et les prétendus académiciens assis, on simplifia le style, parce qu'enfin il fallait s'entendre, et que d'ailleurs messieurs les beaux-esprits dérogent quelquefois jusqu'à parler la langue du peuple. Robert apprit que ceux qui avaient l'honneur de lui parler étaient députés par l'Académie pour le féliciter de sa nomination et le prier d'accepter un dîner de corps. Robert enflé d'orgueil, accepta la proposition et sourit de l'air le plus gracieux aux choses flatteuses qu'on ne cessait de lui adresser et dont il se croyait très-digne.

On part, on arrive chez Piron, et quatre autres messieurs qui attendaient à la croisée, descendent précipitamment l'escalier et vont recevoir leur nouveau confrère à la porte. Au moment où il descendit de carrosse, deux clarinettes, un violon et une basse, que portaient quatre aveugles chamarrés de rubans, grincèrent une fanfare, et on apprit à Robert, étonné, que la cécité est un des symboles de l'Académie, et désigne son impartialité dans les réceptions. Robert trouva cette conception admirable et monta entre deux files de ses confrères qui avaient, comme Musson, l'art de nè pas rire au nez de ceux qu'ils bernaient. Une jolie demoiselle, qui était la nièce du secrétaire perpétuel, et qui avait trente mille livres de rente, lui présenta la main, et le conduisit à un fauteuil élevé sur une estrade et placé au bout de la table. Robert s'assit sans façon en protestant avec dignité qu'il était reconnaissant des égards que lui marquait l'Académie. Il engagea la jolie demoiselle à se placer près de lui, car, à travers le brouillard dont l'offusquait la grandeur, il distinguait encore la beauté, et son cœur était toujours prêt à lui rendre hommage.

La nièce du secrétaire perpétuel était cette petite Manon, gouvernante du Métromane, que le commissaire du quartier mit un jour à l'amende pour n'avoir pas balayé le devant de la maison, et que ces vers de Piron dispensèrent de la payer :

De ma chambrière Manon
Que le devant soit sale ou non,
Elle est condamnée à l'amende;
Mais douze francs! c'est l'égorger.
La pauvre petite demande
Que vous la fassiez décharger.

Un couvert élégant était mis, mais on ne servait pas. Robert, qui n'avait pas déjeuné comme ces messieurs, éprouvait le besoin de quelque chose plus solide que la gloire, et il manifesta l'intention de dîner. Piron répondit que le traiteur de l'Académie se faisait souvent attendre, et Robert répliqua qu'il fallait changer ce faquin-là.

Un domestique entre tout effaré et annonce que la voiture à bras qui l'apportait le dîner a versé dans l'égoût Montmartre. Les confrères se regardent tristement et parlent de la nécessité de se séparer. — Des académiciens se quitter sans dîner! s'écrie Robert; n'y a-t-il donc que ce traiteur-là au monde. — Il y en a un excellent à deux pas, murmure Piron à demi-voix; mais notre trésorier n'est pas ici. Hé! qu'importe le trésorier? reprend Robert avec véhémence. Dites-moi, messieurs, est-il dans les convenances qu'un académicien aille en personne commander un dîner? —Cela arrive rarement, répond Collé; mais il n'y a pas d'inconvénient quand l'académicien a de l'argent dans sa poche. — J'en ai, messieurs, répliqua Robert; et il s'élance, et le coquin de domestique court devant lui, et ils trouvent un repas somptueux qu'on allait porter chez un fermier général. — Il n'y a fermier général qui tienne, dit Robert. Qu'est toute la ferme comparée à une députation de l'Académie? Qu'on porte tout cela ici à côté. — J'ai le plus grand respect pour l'Académie; mais j'observe à monsieur que les fermiers généraux payent comptant. — Et les académiciens aussi, entendez-vous, mon ami! — Je ne savais pas cela. — Voilà ma bourse, prenez ce qu'il vous faut. — Je n'ai plus rien à objecter, et le fermier général dînera deux heures plus tard.

La table est couverte; on mange, on boit, on s'arrête pour louer le confrère qui sait si bien ordonner un repas, et qui en fait les honneurs avec tant de noblesse. Manon lui adresse de ces choses flatteuses qui coûtent si peu à une femme qui a de l'esprit, et Manon n'en manque pas, parce que Piron en a beaucoup, et que cela, dit-on, se communique. Robert est enivré de toutes les manières. Sa fortune tout entière ne lui paraît pas comparable aux délices de cette mémorable journée. — Messieurs, s'écrie-t-il en faisant sauter un bouchon de champagne, je suis comblé des faveurs de la gloire, et je n'ai plus à désirer que les jouissances du cœur. Jusqu'ici j'ai fait des choix condamnables et dangereux. Une femme m'a envoyé au siége de Carthagène; je me suis vu au moment d'être brûlé pour une

autre, et de perdre pour une troisième ce qu'on regrette toujours et ce qu'on ne recouvre jamais. La beauté, les grâces, les vertus me fixent sans retour, et si je n'ai pas, comme mademoiselle, trente mille livres de rente, je lui offre en compensation ce que l'amour a de plus tendre et un titre inappréciable. Qu'elle accepte mes vœux et ma main; monsieur se chargera de déterminer l'oncle à agréger sa nièce au corps illustre auquel j'ai l'honneur d'appartenir.

Le monsieur était Piron, qui protesta que l'oncle ne pouvait qu'être flatté d'une recherche aussi honorable, et qui pressa la demoiselle de prononcer. La demoiselle baissa les yeux et rougit, parce que son rôle commençait à devenir embarrassant. Robert attribua cette rougeur à l'amour modeste qui craint de se laisser pénétrer. Il baisa respectueusement la main de Manon. Manon rougit plus fort... peut-être de plaisir, et Gallet et Collé chantèrent cent couplets qui célébraient Apollon et l'Hymen, que Robert, sur leur parole, voulut bien prendre pour autant d'impromptus, et dont il permit complaisamment qu'on lui fît l'application.

On l'avertit que l'Académie allait ouvrir sa séance, et qu'il était indispensable qu'il allât se faire recevoir. On lui demanda s'il avait son discours en poche : il n'avait eu garde de l'oublier. Collé le prend et en lit avec emphase quelques passages, qu'il interrompt pour sabler le marasquin. On se récrie, on admire; Robert répond qu'on est trop bon, trop indulgent, de ce ton qui veut dire : Vous êtes connaisseurs. On cherche, on trouve un prétexte pour laisser éclater le rire qu'on ne peut plus arrêter, et Robert rit comme les autres, parce que huit académiciens ne peuvent rire que de quelque chose de très-plaisant. On lui donne à peine le temps de demander et de prendre deux baisers à sa future épouse; on l'emmène, on l'entraîne; on arrive au Louvre, on est dans la salle.

Piron et les autres avaient des billets d'entrée. Ils se groupent et font passer Robert au milieu d'eux. Ils lui montrent le président, lui disent de s'aller asseoir à sa droite, et se perdent dans la foule. Robert gagne le sanctuaire en saluant modestement à droite et à gauche. Il monte l'estrade, il est à côté du président, qui le regarde d'un air étonné et qui lui demande ce qu'il veut. — Ecoutez, lui dit Robert à demi-voix, je me flatte que vous serez satisfait. Il tire son discours, il commence. On s'étonne davantage, on se parle à l'oreille; bientôt on mur-

mure : la voix de l'orateur est couverte. — Silence! crie Piron. C'est M. Robert qui vient se faire recevoir et qui vous lit son discours de réception. A ces mots une huée générale part et se prolonge. Elle n'est suspendue que par des applaudissements dérisoires. Robert, étonné à son tour, regarde autour de lui et cherche la cause d'un tumulte aussi extraordinaire qu'indécent.

Le président a pitié de lui. Il lui donne à lire son article de l'Année Littéraire, et lui dit : — De mauvais plaisants vous ont joué un tour abominable. Croyez-moi, abrégez une scène humiliante pour vous, et désagréable pour l'Académie. Echappez-vous promptement. Robert, confus, troublé, hors de lui, est incapable de se conduire. L'huissier le prend par la main et le guide à travers un auditoire qui le persifle, qui le berne impitoyablement. Le président sonne à casser trente sonnettes et n'est pas entendu. Robert est déjà loin, et les éclats et le désordre continuent. L'Académie, révoltée de tant d'irrévérence, lève cette séance orageuse et se sépare en disant : C'est un nouveau tour de Piron.

Robert rentre chez lui et se jette sur son lit, accablé par la honte et le désespoir. — Appartenait-il à un sot comme moi, s'écrie-t-il, de vouloir être académicien? Projet insensé et plus funeste que les autres par sa publicité, pourquoi t'ai-je conçu? Ah! si Rifflard était dans l'auditoire, quels avantages nouveaux n'aura-t-il pas sur moi! Il avait passé la nuit précédente ivre de plaisir et d'orgueil; celle-ci se traîna lentement, au milieu des plus affligeantes réflexions.

Il avait affaire à des gens qui n'entendaient pas le tenir quitte à si bon marché. Il reçoit le lendemain dix exemplaires de la Gazette *Marin*, où sa mystification et celle de l'Académie étaient décrites jusque dans les plus petits détails, avec l'esprit et la gaieté dont ces messieurs assaisonnaient la moindre bagatelle. — Me voilà déshonoré, perdu! s'écrie Robert; je suis le jouet de Paris et de toute la France. Où fuir, où me cacher?... Dans mes terres, au milieu des bons villageois, étrangers à la littérature, ignorant jusqu'au nom de l'Académie, et qui ne lisent pas la *Gazette de France*. Là, je vivrai en sage, et j'y rappellerai l'âge d'or. J'oublierai au sein des heureux que j'aurai faits, des projets toujours désastreux, et je perdrai enfin la funeste manie d'en faire; je le jure par tout ce que respectent les hommes, par tout ce qui les enchaîne. *Vanitas vanitatum !*

Robert n'osa aller prendre congé de son ami. Il lui écrivit sans prétention, sans courir après l'esprit, et sa lettre était bien. A son ordinaire, il s'accusait, il se repentait. De l'Oseraie ne comptait pas sur son repentir; mais il espérait beaucoup de cette dernière leçon. Il répondit à Robert avec intérêt et ménagement; il faut toujours caresser ceux dont on veut conserver la confiance.

A mesure que notre héros s'éloignait de Paris et qu'il approchait de ses terres le souvenir de sa dernière disgrâce s'effaçait insensiblement. Il voyait sans cesse de nouveaux visages, à qui le sien était inconnu; il était fort bien reçu partout, parce qu il payait largement; on le comblait d'égards, on le traitait somptueusement. Comment n'aurait-il pas perdu le souvenir du passé que sa vanité avait tant d'intérêt à oublier?

Il réfléchit cependant que la *Gazette de France* se lit partout; que le curé de son village, au moins, aurait connaissance de sa mortifiante aventure, et qu'il pourrait débuter avec ses paysans par être montré au doigt. Il pensa que rien ne l'empêchait d'imiter ceux qui se donnent du *de* pour avoir l'air de quelque chose. Il trouvait à un changement de nom le double avantage de passer pour un homme *comme il faut*, et de garder le plus entier incognito. Il courut une poste ou deux en cherchant comment il s'appellerait, et il ne trouva rien de plus agréable à l'oreille que d'être M. de Roberville.

Le voilà chez lui, dans une habitation qui n'est pas un château, mais qui est commode, d'un extérieur agréable, et que Dupont avait passablement entretenue. De ses croisées il découvrait la Marne, au delà de laquelle s'élevait un riant coteau couvert de vignes, de vergers, à travers lesquels il apercevait tantôt la brebis bêlante, tantôt le chien fidèle, tantôt le jeune berger essayant sur son chalumeau des doigts novices encore. Quoi de séduisant comme ce touchant spectacle! Robert se récrie sur la beauté, sur la richesse de la nature, sur les charmes des plaisirs innocents. Il n'en goûtera plus d'autres, et il s'occupe de la distribution de son temps.

Pendant qu'il rêve coteaux, troupeaux, pipeaux, on lui annonce le curé du lieu, qui vient saluer son nouveau paroissien, se féliciter de l'avoir dans sa paroisse, et qui finit par donner à entendre qu'étant à la portion congrue, il accepte la soupe de ceux qui la lui offrent. M. de Roberville s'aperçoit que le curé n'est pas très-fin; il pourra donc briller auprès de lui.

Il s'aperçoit qu'il ne sait de latin que ce qu'il en a appris lui-même chez M. Cammeron; il passera donc pour un savant. Le bonhomme a dans toute sa personne quelque chose de patriarcal; il sera donc toujours près de cette belle nature, à laquelle M. de Roberville a consacré le reste de sa vie. Le curé est l'homme qu'il lui faut; il l'invite à dîner.

Un curé à la portion congrue a son petit amour-propre, comme un gros bénéficier. Celui-ci était bien aise qu'on sût qu'il n'ignorait rien de ce qui se passait d'important dans la capitale. Il régala M. de Roberville du récit de la dernière aventure de M. Robert. Robert écoutait en enrageant, riait, malgré lui, d'un rire gauche, forcé et bête, et se hâta de tourner la conversation sur d'autres objets. Il s'informa des voisins et surtout des voisines. Le curé, qui trouvait l'ordinaire très-passable, et qui désirait s'impatroniser dans la maison, chercha à se rendre agréable, assaisonna même ses récits d'un peu de médisance, ce qui n'est pas très-bien pour un curé; mais il faut qu'un curé dîne.

On n'était pas encore au café, et Robert savait déjà les noms et les prénoms de ceux qu'il pouvait voir. Il connaissait l'état de leur fortune, leurs habitudes et leurs goûts. On se rassemblait le dimanche chez madame Perceval, et on y jouait la bête ombrée à un sou la passe. Le lundi on se réunissait chez M. Valin, et on y dansait au son d'un violon, dont il jouait à faire peur. Le mardi et le mercredi on s'occupait d'affaires domestiques; mais il était permis aux oisifs d'aller amuser les gens laborieux. Alors on chantait la romance de *Daphné*, ou un air de *la Laitière*, en faisant une reprise à un bas, ou en repassant du linge fin. Le jeudi était consacré au plaisir. On dînait alternativement chez chaque particulier. Après le dîner, un *vingt et un* général; puis les *rondes*, les jeux innocents, et enfin les marrons et le vin blanc. Le vendredi, on allait ou on envoyait vendre ses denrées au marché voisin. Le samedi on payait, et on préparait ce qu'il fallait pour briller à la grand'messe du lendemain.

Robert observa avec beaucoup de sagacité que, puisqu'on dansait des rondes et qu'on jouait au gage touché, il devait y avoir des demoiselles dans le village. Il apprit qu'il y en avait trois, et que les mamans dansaient et se mêlaient aux petits jeux en riant de leur ridicule, en protestant qu'elles le sentaient les premières et qu'elles ne cédaient qu'au désir de contribuer

aux amusements de la jeunesse. Les trois jeunes personnes étaient une demoiselle Valin et deux demoiselles Perceval, dont l'aînée, âgée de dix-huit ans, était la beauté du canton. Adieu coteaux, troupeaux, pipeaux, et la nature végétale, et l'air patriarcal du curé. M. de Roberville le prie d'annoncer que le lendemain il fera sa visite à ses cohabitants, et vous prévoyez que madame Perceval recevra son premier hommage.

C'était un lundi. Le curé se rend chez M. Valin. Il a bien dîné; il est enchanté de l'accueil qu'il a reçu, et il fait l'éloge le plus pompeux de M. de Roberville. Il ne tarit pas sur ses agréments extérieurs, sur l'élégance de ses manières, et il jette la pomme de discorde entre les trois déesses, en terminant par déclarer que le beau jeune homme est garçon. Mesdames Valin et Perceval se regardent en pinçant les lèvres, et leurs yeux disaient clairement : — Vous croyez peut-être, madame, qu'une de vos filles l'emportera sur la mienne? — Oui, madame, je le crois. — Détrompez-vous, ma chère; elles ne peuvent soutenir la comparaison. — Votre Mimi n'a que des yeux. — Vous en verrez l'effet. — Oh! je ne les crains pas.

Les petites filles faisaient de leur côté leur rêve de bonheur en examinant leurs compagnes. Les plus légères imperfections étaient saisies et ne pouvaient manquer de frapper M. de Roberville. La vérité, c'est qu'elles étaient fort bien toutes les trois.

Tous ces visages furent froids pendant le reste de la soirée; cela devait être, et le lendemain les concurrentes et leurs mamans étaient parées dès huit heures du matin. M. de Roberville n'avait pas dit quand il viendrait, et il eût été cruel d'être surprises en bonnet de nuit.

Robert, également empressé de voir les beautés du village, s'habilla à l'heure où on est à peine éveillé à Paris. Il termine sa toilette devant cette même croisée, d'où il s'extasiait la veille à l'aspect des coteaux, des troupeaux. Il ne voit plus rien de tout cela. Tous ses sens se portent à son imagination, qui lui crée trois grâces, non telles que la nature a formé mesdemoiselles Valin et Perceval, mais telles qu'il les désire.

Il tire dix fois sa montre... Huit heures un quart... huit heures vingt... vingt-cinq minutes. Il n'y tient plus; il sort. Il sent bien qu'on ne se présente pas chez des dames à huit heures vingt-cinq minutes; mais on se promène pour jouir de la fraîcheur d'une belle matinée, et si une porte est ouverte, si une maman ou un papa est dans la cour ou dans le jardin, on s'ap-

proche, on salue, on entre en rendant grâce au hasard qui avance de deux heures une jouissance que l'étiquette ne permettait pas d'espérer encore.

Mademoiselle Valin, les demoiselles Perceval avaient toutes trois, et séparément, chargé leur petite bonne de se tenir à la porte et de bien regarder si M. de Roberville passerait. La petite bonne ne le connaissait pas; mais elle ne pouvait s'y méprendre : il était si beau ! Elle avait ordre de lui faire une révérence gracieuse : il est tout simple qu'une petite bonne salue un joli monsieur. Le joli monsieur ne pouvait manquer d'être arrêté par la révérence gracieuse, et de s'informer du nom des propriétaires de la maison. La petite bonne répondrait que *ces dames sont visibles*, et elle engagerait le beau garçon à entrer, car il serait humiliant pour madame Valin, que madame Perceval reçût la première visite, et pour madame Perceval, que ce fût madame Valin. Il fallait pourtant qu'une des deux familles fût humiliée, et ce fut la famille Valin.

La prédestination, la sympathie, la fortune, ce que vous voudrez enfin, poussa Robert dans la rue où demeurait madame Perceval. La petite bonne salue d'un air gauche; mais elle sourit agréablement, et sa bouche est si fraîche ! Robert donne dans le piége innocent qu'on lui a tendu. Il s'approche, il interroge; la conversation s'engage, et il croit voir, dans le fond de la cour, une main blanchette qui entr'ouvre et laisse retomber un rideau de mousseline, selon que ses yeux se portent vers la croisée, ou s'en éloignent. Il cède à l'invitation d'entrer, et il s'excuse auprès des dames, sur les instances de la petite bonne, qui ne connaît pas encore les usages, mais qui a secondé son empressement, et le fripon disait vrai.

Après les premiers compliments, on passa une minute ou deux à s'examiner réciproquement, et le résultat de l'examen fut avantageux pour tous. Vous savez déjà que Robert est très-bien, et je vous apprends que le bon curé était connaisseur, et que les demoiselles Perceval étaient deux jolies, mais très-jolies personnes. Elles ne se mettaient pas comme les femmes de Paris, tout ce qu'elles portaient était de mauvais goût; mais on n'avait pas le temps d'en faire la remarque, et quand on les voyait on ne regardait qu'elles.

Madame Perceval était sortie, et rentra. Elle venait, disait-elle, de la messe, car il fallait bien qu'elle vînt de quelque part. Elle se félicita d'avoir un voisin aussi aimable; elle l'engagea

à partager le déjeuner de famille. Robert ne se fit pas prier.

Ce n'est pas de la messe que venait madame Perceval. Elle avait fait porter chez le curé douze bouteilles du meilleur du cru, et elle avait suivi le panier. Le curé connaissait M. de Roberville; il pouvait le disposer favorablement, et madame Perceval connaissait la force des premières impressions. Elle parla de la difficulté d'établir des demoiselles, de l'importance de saisir une occasion favorable, et des marques de reconnaissance qu'on était disposé à prodiguer à celui qui déterminerait un mariage.

Lorsqu'elle sortit, le charretier de madame Valin apporta un dindon, et un billet conçu en termes vagues, et dans lequel le mot *reconnaissance* ne se trouvait pas. Le curé devait prendre parti pour madame Perceval, et c'est ce qu'il fit.

Le déjeuner était à peine servi, on était à peine à table, que mademoiselle Rose se lève et dit quelques mots à l'oreille de la petite bonne, qui disparaît aussitôt. Le triomphe des Perceval eût été incomplet, si mademoiselle Mimi eût ignoré qu'elles avaient reçu la première visite du beau jeune homme, et qu'il déjeunait avec elles. La petite bonne avait reçu simplement l'ordre d'aller causer à la cuisine Valin, et de répondre vrai aux questions qu'on ne manquerait pas de lui faire. Mademoiselle Rose jugeait mademoiselle Mimi d'après elle, et elle ne se trompait pas.

Robert, fortement ému, balança un moment entre mesdemoiselles Rose et Félicité. L'une et l'autre avaient droit à ses hommages; l'une et l'autre cherchaient à fixer ses vœux. Rose, plus svelte, plus formée, plus jolie, l'emporta sur sa rivale, qui s'aperçut aussitôt de sa défaite : au village comme à la ville, les femmes ont un tact certain sur ce qui touche à leur vanité ou à leur cœur.

Félicité était toujours bien convaincue qu'elle méritait d'être préférée : pour voir ainsi il ne fallait encore qu'être femme. L'injustice de Robert l'affligea, la piqua; mais elle n'était pas méchante, et elle se consola en pensant qu'il ne pouvait faire qu'une heureuse, et qu'il fallait le plaindre de son peu de discernement. Elle réduisit ses prétentions à obtenir l'amitié de son futur beau-frère, et elle fit dès lors ce qu'il fallait pour la mériter.

Robert passe rapidement de l'émotion à l'enchantement et à l'ivresse : nous l'avons vu plusieurs fois ivre et enchanté. Il y a

pourtant ici cette différence, qu'il croit pouvoir joindre l'estime et le respect à l'amour. Le doux aveu ne s'échappe pas encore; mais il ne pense plus à contraindre ses sentiments. On le pénètre; maman lui sourit; papa se caresse le menton; Rose est vermeille et belle comme la fleur dont elle porte le nom.

Il est midi. L'usage veut qu'on termine une visite qui dure depuis trois grandes heures; mais le temps vole pour notre amant, et il craint de perdre une minute de cette délicieuse journée. Il ne trouve pas de moyen plus sûr de se l'assurer tout entière, que d'inviter l'aimable famille à dîner.

Maman répond, en minaudant, que cette démarche serait prématurée; qu'elle ferait jaser dans le village; qu'on supposerait aux uns et aux autres des vues que, sans doute, ils n'avaient pas, et qu'une mère qui a des demoiselles à marier ne peut être trop circonspecte. Les demoiselles se turent, mais elles répliquèrent par une petite moue à la réponse de maman. Papa, qui connaissait mieux l'art de faire valoir ses terres, que celui de vivre dans un certain monde, dit tout bonnement à sa femme qu'il ne voyait pas pourquoi des gens qui se conviennent ne passeraient pas la journée ensemble, et il accepta l'invitation.

C'était une lame à deux tranchants que la réponse de madame Perceval. La partie qui avait rapport aux bienséances, agit assez faiblement sur Robert; mais ces vues supposées, cette prudence d'une mère, lui imposaient presque la loi de se déclarer. L'occasion était simple, naturelle; on l'avait mis sur la voie; il ne restait qu'un mot à ajouter. Ce mot, maman grillait de l'entendre; Robert brûlait de le dire; il était sur ses lèvres, il va le prononcer. Il se rappelle tout à coup ses infortunes, toujours causées par sa précipitation. Il se lève, il sort, sous le prétexte d'ordonner le dîner, mais en effet pour combattre ses sens surpris, et leur opposer l'examen de la raison. Le voilà sage une fois : le sera-t-il longtemps?

Madame Perceval a vu le combat que se livrent le cœur et le jugement de Robert. Elle sait qu'à son âge, l'amour doit l'emporter, quand son objet est vraiment aimable. Elle félicite, elle embrasse sa fille : madame Perceval avait de l'expérience.

Les esprits étaient dans une situation bien différente chez madame Valin. On avait su que M. de Roberville était chez les Perceval. Il était désagréable sans doute qu'il eût commencé par là ses visites; mais rien n'annonçait de préférence marquée,

car il ne peut y avoir de choix où on ne connaît encore personne. Bientôt on apprend que le jeune homme déjeune avec les redoutables concurrentes, et l'anxiété commence à naître, car on ne déjeune guère où on ne se plaît pas. Enfin la visite se prolonge jusqu'à midi, et l'inquiétude est au comble.

Cependant on réfléchit que M. de Roberville doit être assez poli pour ne pas laisser passer le reste du jour sans venir saluer madame Valin, et il est indubitable que les charmes de Mimi détruiront l'impression passagère qu'a produite Rose ou Félicité. Que devint-on, quand l'autre petite bonne, qu'on avait mise en sentinelle, accourut, et annonça que la famille Perceval sortait, et tournait du côté de la maison de M. de Roberville! La chose n'était pas croyable. Madame Perceval se respectait trop pour jeter ses filles à la tête d'un inconnu. On court à la porte, et on voit en effet ces dames en grande toilette, laissant éclater leur satisfaction, et le papa cherchant lourdement les pavés les plus hauts, pour ne pas salir ses souliers de castor.

Vous sentez que la famille triomphante ne pouvait passer sans écraser la famille dédaignée. On s'arrête, on se salue, on s'embrasse, on se comble d'amitiés, et maman Perceval dit à l'oreille de maman Valin, qu'elle va dîner chez M. de Roberville; que c'est un homme charmant; qu'il marque à Rose les plus tendres égards; que cela sans doute ne signifie rien de positif; qu'aussi elle se gardera bien de faire part de ses observations à toute autre qu'à sa bonne et discrète amie.

On passe. Maman Valin et sa Mimi rentrent, la poitrine gonflée, les yeux humides; elles se jettent chacune dans un fauteuil, et se regardent sans trouver la force de se dire un mot.

— Oui, disait Robert en allant chez son curé, qu'il voulait avoir aussi à dîner, il n'y a qu'un fou qui suive son premier mouvement. Le sage réfléchit avant d'agir; il prévoit, il calcule, il pèse les inconvénients, les dangers. Pas de plaisirs pour lui qui ne soient avoués par la prudence. C'est l'égide qu'il oppose à ses passions. Elle est son guide dans ses moindres affaires. Je serai donc réfléchi et prudent.

— Monsieur le curé, que pensez-vous de mademoiselle Rose Perceval? — C'est un ange, monsieur. — Un ange, un ange, monsieur le curé! — Oui, monsieur, c'est le mot. — Ce que peut faire de mieux une créature terrestre, c'est de s'unir intimement aux esprits célestes. — Tous nos livres le disent. — J'épouse cet ange-là. — Je vous le conseille. — Mademoiselle

Rose est charmante. — Et elle est élevée... — Adorable. — Dans des principes... — Je l'épouse demain, aujourd'hui. — Il faut huit jours avec dispense de bans. — Comment, huit jours! ce sera huit siècles. — Je n'en peux rien rabattre. — Au moins vous ferez la demande de suite. — Très-volontiers. — Avant qu'on se mette à table. — J'y consens. — Courez donc, curé, courez donc! Dispensez-moi de l'embarras et de l'inquiétude que j'éprouverais en voyant ces dames avant que la chose fût décidée. Mais allez, allez donc!

— C'est un ange, c'est un ange! répétait-il après avoir mis le curé dehors par les épaules. Quoi de sage, de prudent, de réfléchi, comme d'épouser un ange! Rifflard va être enchanté et de mon discernement et de l'empire que j'ai sur moi.

Il écrit à Rifflard. Il ne veut, dit-il, rien faire d'important sans le consulter. Il doit cette marque de déférence à son affection, dont il fait le plus grand cas; à ses qualités, qu'il honore; il s'étend sur les vertus angéliques de Rose, sur les grands principes dans lesquels elle a été élevée; et en attendant l'approbation de son ami, il finit par l'inviter à la noce.

Le curé rencontra à deux pas de la maison la famille Perceval, aussi empressée d'arriver que Robert l'était de la recevoir. Le pasteur adressa le premier compliment au papa en sa qualité de chef de la communauté; il fit part ensuite à la maman des vues de M. de Roberville, et suivant l'ordre des pouvoirs et de naissance, il annonça à mademoiselle Rose que, d'après la réponse de ses chers auteurs, elle pouvait espérer un bonheur prochain. Comme on aime à faire valoir les talents qu'on a, et même ceux qu'on n'a pas, il commença sur les devoirs conjugaux une exhortation pastorale que Rose écoutait avec autant d'intérêt que de docilité, lorsque Robert, qui les attendait, qui les avait vus, arriva en trois sauts, coupa la parole à l'orateur, et commença lui-même un discours qu'il ne finit pas, parce qu'il fut déconcerté par l'air réservé qu'avait pris tout à coup madame Perceval.

Or, comme il en avait dit assez pour qu'il ne restât aucun doute, et qu'il était reconnu dans la famille que maman avait plus d'esprit que papa, maman se chargea de répondre au nom de tous.

On ne pouvait qu'être flatté de la recherche honorable de M. de Roberville. On n'avait sans doute aucune objection à former contre un mariage qui semblait présenter tous les avantages

que peut désirer une personne bien née; mais on ne pouvait y consentir formellement que lorsque les prétendus se connaîtraient davantage, et qu'ils seraient certains de se convenir réciproquement. Robert répliqua qu'il suffisait de voir mademoiselle Rose pour juger qu'elle réunissait les qualités et les agréments de son sexe; que pour lui, il s'était montré ce qu'il serait toute sa vie. Il pria, pressa, conjura. Il s'adressait tantôt à papa, tantôt à maman, tantôt à Rose et souvent à tous trois. Il supplia le curé de le seconder; et le curé observa très-doctement que Booz épousa Ruth, qu'il n'avait vue qu'au clair de la lune, et qu'il n'y a rien de plus louable que d'imiter un patriarche.

Madame Perceval pouvait à peine dissimuler la joie dans laquelle nageait son cœur maternel. Elle se contint cependant, et dit que l'opinion de M. le curé et l'exemple de Booz étaient d'un trop grand poids pour qu'elle se permît de les combattre; mais qu'il restait une difficulté à lever. — J'en lèverais mille! s'écrie Robert. — Nous sommes à notre aise, monsieur; mais, tenus à une certaine représentation, il ne nous est pas possible de nous dégarnir. — Que je suis loin, madame, de vous demander quelque chose! Moi, je donnerais à soupçonner que j'ai pu être guidé par des vues d'intérêt! Je m'avilirais jusqu'à marchander Rose et le bonheur! Loin de moi de semblables pensées! C'est Rose, c'est elle seule que j'aime, c'est elle seule que je désire, que je demande.

Il eut fallu être bien difficultueuse pour résister à tant d'amour et de délicatesse. Madame de Perceval laissa paraître enfin ses véritables sentiments; elle ouvrit ses bras avec le plus doux abandon et dit tendrement : — Embrassez-moi, mon gendre!

Robert embrasse maman, papa, la petite sœur, pour arriver à Rose. Il allait donner et prendre le premier baiser de l'amour; madame Perceval l'arrête par le pan de son habit, et lui dit avec dignité : — Je vous le permets, monsieur.

Le temps qu'on passa à table s'écoula au sein de l'ivresse et de l'espérance. Robert ne cessait de faire des projets pour le bonheur de sa femme, projets séduisants, qui se succédaient avec une telle rapidité que les convives charmés ne pouvaient qu'admirer et jouir. Pas un intervalle qui leur permît de glisser un mot. Cependant madame Perceval avait aussi un projet, et Robert s'arrêtant enfin pour s'humecter les lèvres de quelques gouttes de volnay, elle lui observa que les bienséances exigeaient

qu'il vît dans l'après-dîner madame Valin et les autres *notables* du lieu. — Car enfin, ajouta-t-elle, l'amour ne doit pas rendre impoli, et Rose seule excuserait les fautes qu'elle aurait fait commettre. Madame Perceval ne pouvait se refuser le plaisir innocent d'annoncer à madame Valin et à tous les habitants que sa fille épousait M. de Roberville.

M. de Roberville n'avait rien à refuser à sa belle-maman. Il lui offrit son bras, papa Perceval donna le sien à Rose, et le curé marcha à côté de Félicité, à qui chemin faisant il expliquait le catéchisme, ce qui ne l'amusait pas du tout, et ce qu'elle avait l'air d'écouter, parce qu'elle savait déjà qu'il ne faut pas désobliger un homme qui fait faire à une petite fille un bon mariage en vingt-quatre heures.

On commença par les visites insignifiantes. M. Lambel, la veuve Merville, le maire, le marguillier apprirent l'établissement de mademoiselle Rose sans jalousie, parce qu'ils n'avaient pas de filles à marier, et ils la félicitèrent de très-bonne foi.

La cruelle madame Perceval cria dès la porte à M. Valin d'accorder son violon, parce que sa famille était dans la joie, et que sans doute la sienne la partagerait. M. Valin, bon mari et père tendre, sympathisait d'affliction avec sa femme et sa fille, et trouva la proposition de madame Perceval très-inconvenante. Madame Perceval mit l'instrument dans la main de M. Valin, et M. Valin, exaspéré par un coup d'œil furibond de sa femme, jeta l'instrument au feu. Madame Perceval, piquée, oublia son plan et les mots à l'oreille dont elle assassinait si adroitement les gens ; elle dit très-haut qu'on ne se conduisait pas impunément ainsi avec la très-future belle-mère de M. de Roberville. Madame Valin, hors d'elle, dit plus haut encore qu'il est très-facile de marier ses filles quand on fait toutes les avances et qu'on a affaire à un jeune homme sans jugement. M. Perceval s'écria qu'on manquait à sa femme ; M. Valin répliqua qu'elle le méritait. Mimi regarda Rose par-dessus son épaule, et Robert, indigné, protesta qu'il n'y avait dans ce village que la famille Perceval qu'un homme de bon ton pût voir. La famille Valin répondit en chœur par la plus bruyante et la plus aigre des clameurs. Déjà papa Valin portait machinalement la main sur le balai ; papa Perceval allait prendre la pincette, et Robert regrettait d'avoir oublié son épée. Je ne sais ce qui serait arrivé si le curé, qui avait beaucoup de présence d'esprit, n'eût calmé toutes ces têtes en parlant en ces termes :

— Oh ! le bon temps, mes frères, que celui où Dieu permettait la pluralité des femmes, et où un brave homme pouvait accorder deux rivales ! Jacob épousa d'abord Rachel, qu'il avait vue la première, et ensuite Lia, qu'il ne vit que la seconde. Mademoiselle Rose est Rachel, mesdames, et mademoiselle Mimi serait Lia sans doute, si l'Eternel ne nous privait des grâces qu'il accordait aux premiers descendants d'Abraham; mais, puisque M. de Roberville ne peut avoir qu'une épouse et qu'il a fixé son choix, bénissons le Très-Haut de toutes choses, et soumettons-nous humblement à sa sainte volonté.

Que pouvait-on répliquer à ce discours très-chrétien, quoique un peu juif ? Rendrait-on le curé témoin d'une scène scandaleuse, ou se soumettrait-on à la force des circonstances ? On eut l'air de se soumettre, parce qu'on sentit que c'était le parti le plus sage ; mais on se promit intérieurement de jouer tous les tours imaginables à celle qui soufflait M. de Roberville à Mimi, et même au curé, qui recevait des dindons et qui ne les gagnait pas.

Les huit jours destinés à remplir les formalités d'usage furent comptés, recomptés par l'amour impatient, et s'écoulèrent comme ceux qui les suivirent, avec cette différence pourtant que les suivants avaient déjà de moins le charme de l'espérance. Mais ne révélons pas les secrets de l'hymen.

La veille de la bienheureuse journée où Robert allait devenir le plus fortuné des époux, il reçut de M. de l'Oseraie la lettre suivante :

« Je vois avec peine, mon ami, que l'expérience de plusieurs années est perdue pour vous. Jusqu'ici vos fautes ont pu se réparer ; mais, si vous vous trompez dans votre choix, quelle ressource vous restera-t-il quand vous serez irrévocablement lié? Différez, s'il en est temps encore. Attendez que le voile de l'illusion tombe, et que vous puissiez juger celle que vous vous proposez d'associer à votre sort. Elle est jolie : eh! qu'importe cela ? On s'accoutume à la beauté comme à la laideur : c'est l'affaire de quelques jours; mais on a besoin toute la vie d'une femme douce et raisonnable.

» Si vous rejetez mes conseils, je désire que cette union si précipitée soit heureuse ; mais je n'en serai pas témoin. »

— Je suis fatigué d'être sans cesse contredit par cet homme-là ! s'écria Robert après avoir lu la lettre. Il est toujours le même, toujours exigeant, tyrannique. Je brise sans retour ce joug in-

supportable, et je prouverai par ma conduite que je n'entends plus être mené. En effet il conduisit le lendemain sa Rose à l'autel.

Rose, déjà belle, était rayonnante d'amour et de plaisir. Son heureux époux avait peine à contenir ses transports. Maman Perceval regardait du coin de l'œil la plaintive Mimi, enveloppée dans sa coiffe, à demi-cachée par un pilier, et qui se retira tristement après avoir entendu prononcer le *oui* fatal.

A la cérémonie succéda le banquet ; au banquet le vin chaud et le ménétrier, et la jarretière enlevée, et les niches des jeunes gens aux mariés, pour qui l'hymen fit briller enfin son flambeau, qui, selon eux, ne devait jamais s'éteindre. C'est ce que je leur souhaite. Ainsi soit-il.

FIN.

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN.